UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedelinguisti31pari

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

TOME XXXI

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE ET UNIÈME

46208
4/5/99

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

—

1898

QUELQUES OBSERVATIONS

DE

SÉMANTIQUE GRECQUE

Le nouveau *Dictionnaire grec-français* de M. A. Bailly[1] réalise à beaucoup d'égards les progrès les plus évidents et les plus utiles sur tous ceux qui l'ont précédé. On peut dire même qu'il approcherait de la perfection, si tout ce qui touche à l'origine et à l'ordre de développements des significations était aussi satisfaisant que le reste. Il est vrai que la sémantique est une science toute nouvelle et à peine encore susceptible d'être vulgarisée[2]. Les notes suivantes n'en ont pas moins pour objet de montrer le parti que l'auteur aurait pu en tirer, sans viser à rien de transcendant, ni s'exposer à des assertions prématurées et téméraires. Espérons que compte en sera tenu dans les prochains tirages d'un livre qui malgré cela a tant de titres à passer pour excellent.

Paul Regnaud.

1. Librairie Hachette et Cie, Paris, 79, boulevard Saint-Germain.

2. En ce qui regarde le caractère primitif et la fécondité évolutive de l'idée de mouvement exprimée par les verbes pousser, séparer, écarter, étendre, couvrir, etc., voir ma *Grammaire comparée du grec et du latin*, II, p.

αἰγίς « 1) tempête, nuée orageuse, ouragan; 2) peau de chèvre ».

Ce sens est le premier; αἰγίς est proprement ce qui vient de la chèvre. La tempête désignée par ce mot n'est qu'une variante de l'égide mythologique, image de la libation enflammée comparée à du lait de chèvre dont Zeus, à qui elle est destinée, se sert en guise de foudre.

αἴγλη « 1) éclat du soleil; 2) éclat, lueur ».

C'est l'inverse qui est vrai : le sens général de lumière a précédé le sens particulier d'éclat du soleil. — M. Bailly compare le sanscrit *agis* ou *agnis; agis* n'est pas sanscrit.

ἄκρος, sens premier comme adjectif « extrême »; rac. ακ, « être aigu ».

Il fallait faire concorder ces deux indications en donnant comme sens premier, aigu, pointu (cf. lat. *acer*), d'où ce qui est à la pointe, extrême. En partant de là, on aurait complété ou rectifié la signification des composés suivants :

ἀκρά-χολος « emporté, passionné », — proprement, dont la colère est aiguë, c'est-à-dire vive, irritée.

ἀκρο-βολής « lancé de loin », — plus exactement et étymologiquement, lancé sous forme d'arme pointue, de trait, de javelots, etc., et par conséquent lancé de loin *(eminus)*; cf. ὀξυβελής, machine à lancer des traits.

ἀκρό-δρυον « fruits des arbres, particulièrement fruits à écailles (noix, châtaignes, etc.) », — proprement, fruits à pointes, c'est-à-dire dont l'écorce est piquante ou rugueuse.

ἀκρό-κομος « qui relève ses cheveux sur le haut de la tête », — proprement, qui a la chevelure en pointe ou toupet.

ἀκρό-κομος « abrupt, escarpé, d'où poli, lisse, uni », — — plutôt (pour ce dernier sens), taillé à la surface, d'où poli.

Le sens de l'expression ἄκρας νυκτός, « au plus profond de la

nuit », et des analogues, devait s'expliquer par l'analogie de l'évolution significative des mots comme ἀκμή « pointe et point principal », ἀκμάζω « être dans toute sa force, etc. ».

ἀλκή « force agissante, d'où force, vigueur ».

Proprement et primitivement, « ce qui écarte : ἀλκή κακοῦ, Hés., écart du mal. — cf. ἀλέξω, ἀλέκω, ἀλαλκεῖν, ἀρκέω ; lat. *arceo* et *urgeo*.

ἀμβροσία « ambroisie, c'est-à-dire nourriture des dieux comme le nectar était leur boisson ».

L'ambroisie est proprement la libation offerte au feu du sacrifice. C'était donc un liquide ; on peut ajouter nourricier, puisque sous cette forme il était la seule nourriture des dieux, personnifications du feu sacré.

ἀρχή « ce qui est en avant, d'où commencement ».

Il fallait rapprocher ce mot et le verbe correspondant ἄρχω, non pas directement du latin *rego*, mais de ἔρχομαι, venir, aller, d'où s'avancer, être en avant, le premier, etc.

γλῶσσα « pointe, d'où langue ».

Bien plutôt à rapprocher de κλώζω, κλάζω, lat. *glocio* (ce dernier avec adoucissement de l'initiale comme dans γλῶσσα) ; primitivement ce qui crie, émet un son, parle.

γράφω « égratigner, écorcher » ; γλύφω « tailler, d'où sculpter ».

Le sens primitif de ces deux verbes, dont les radicaux étaient identiques à l'origine, est séparer, diviser, couper, etc. ; cf. lat. *scalpo*, *sculpo*.

δαΐς, combat, est rapporté à tort à δαίω, allumer ; δαΐς est primitivement, ce qui sépare, divise, coupe, blesse, tue ; cf. δαίω, diviser.

δεσπότης, étym. : « δες- d'origine inconnue et *ποτης = πόσις ».

C'était le cas de rapprocher le sanscrit *dampati*, maître de maison, pour * *dumspati*.

δῆμος « terre habitée par un peuple; proprement, la part de territoire appartenant à une communauté, contrée, pays, terre ».

Plus précisément division, d'où district, contrée, etc. ; même famille que δαίω, diviser.

δίκη « règle, d'où usage, manière d'être ou d'agir ».

Le radical δικ signifie marquer. La δίκη est primitivement la marque, l'indication, la désignation, d'où la prescription, la règle indiquée, la loi, le droit, la justice, etc. Observations correspondantes sur δείκνυμι dont le sens premier n'est pas montrer, mais marquer d'un trait, tracer, indiquer, etc.

εἴργω « enclore, enfermer; à ne pas confondre avec εἴργω, écarter, repousser, d'où empêcher ».

Les deux verbes au contraire n'en sont qu'un pour le sens comme pour la forme. L'idée première commune est séparer, d'où enclore ou écarter, selon le point de vue auquel on se place; cf. lat. *arceo* et *urgeo*.

ἐρύκω « 1) retenir, d'où arrêter ; 2) par suite écarter, repousser ».

L'idée première est séparer, écarter, d'où empêcher, retenir, arrêter ; cf. les articles εἴργω et φράσσω.

εὐχή « vœu, souhait » ; εὖχος « sujet d'orgueil, gloire ».

On ne saurait séparer l'un de l'autre le sens premier de ces deux mots. Ils appartiennent à la même famille que le lat. *vox* et signifient avant tout parole. Pour le sens de vœu, cf. lat. *vo(g)-veo*, dérivé de *vox* ; et pour celui de gloire, κλέος, d'abord voix, parole, d'où renommée, gloire.

ζεύγνυμι « mettre sous le joug, attacher au joug ».

Le sens premier et général est attacher, joindre, unir, réunir. Le sens particulier mettre sous le joug est secondaire ;

l'auteur l'a reconnu lui-même en donnant à la racine ζυγ le sens de joindre.

ζέω « bouillir » ; ζῆλος « ébullition, d'où ardeur ».

Sens premier : s'agiter, agitation.

ζημία « 1) dommage, perte ; 2) peine, châtiment ».

Ce sens est le premier ; cf. δαμάζω, lat. *domo*, punir, châtier, d'où dompter.

θάλασσα « mer ».

Il fallait indiquer comme sens premier ce qui agite ou s'agite, et rapprocher étymologiquement ce mot, non pas de de τρέχω, mais de τάρασσω ; cf. pour le sens ἁλς auprès d'ἅλλομαι.

θάρσος « confiance, résolution, assurance, hardiesse ».

Sens premier : agitation, excitation, ardeur, hardiesse, audace. Il fallait comparer le rad. sanscrit *dhrs*, être excité, ardent, audacieux, et non pas un prétendu *dharsas* qui n'existe pas.

θαῦμα « objet d'étonnement ou d'admiration ».

Il eut été bon de faire précéder ce sens, à titre d'antécédent nécessaire, de celui d'objet qui tombe sous les yeux, spectacle. Pour l'évolution significative, cf. lat. *miraculum* auprès de *miro* et *monstrum* auprès de *moneo*.

θυμός « souffle, d'où âme » θύμος « thym, plante odoriférante. »

On se rendra compte de la parenté de la signification de ces deux mots par les différentes acceptions de πνέω « 1) souffler ; 2) respirer ; 3) exhaler une odeur ». Le thym est ainsi appelé parce qu'il fleure.

ἶς « 1) muscle, nerf ; 2) force, vigueur ».

Le sens général de force a précédé le sens particulier de muscle (chose forte) ; cf. lat. *vis*.

ἴσος « égal en nombre ou en force ».

Même famille que εἴκω, rendre semblable et εἰκών, image; proprement, ce qu'on voit, ce qu'on voit tel, — sens premier: semblable, pareil d'une manière générale.

καλύπτω « 1) couvrir, envelopper, cacher; 2) étendre pour couvrir ».

Ce second sens est le premier. Dans tous ces cas analogues, l'idée d'étendre ou de s'étendre a précédé celle de couvrir.

κλίνω « 1) faire pencher, incliner; 2) coucher, étendre ».

Le sens d'étendre est le premier en date. Pour l'évolution sémantique, cf. στρώννυμι et lat. *sterno;* aussi rad. sanscrit *çri*, s'approcher, s'étendre.

κλύζω « battre de ses flots, baigner de ses flots ».

Sens premier, s'agiter, couler (en parlant de l'eau); cf. κλύδων, agitation (des flots), vague, etc.

κνίζω, κνάω (*κνάσω), gratter.

Sens premier, couper, piquer; cf. κνίδη, ortie.

κόπτω « 1) frapper à coups répétés; 2) couper ».

Ce second sens est en réalité le premier; cf. κόμμα, ce qui coupe ou est coupé, tranche.

κριτής « proprement, qui décide, d'où juge ».

Le sens premier de ce mot est qui distingue, d'où qui détermine, décide, juge.

κτίζω « bâtir (des maisons, des constructions); 2, par ext. fonder ».

Le sens premier est se fixer, s'arrêter, s'établir; cf. rad. sanscrit *ksi-n*, même sens.

κῦμα « A, littéralement ce qui s'enfle, d'où flot, vague. — B, toute production, fœtus, fruit, etc. ».

Sens premier, ce qui s'agite, s'avance, se développe.

κῦρος « autorité souveraine, puissance de faire ou de ne pas faire ».

Sens premier, production, action, pouvoir de faire, de produire ou d'agir; cf. lat. *creo*, sanscrit *kar*, faire. — κύριος, ce ou celui qui possède ce pouvoir, d'où maître.

λάβρος « violent, véhément, impétueux ».

Sens premier, qui arrache, sépare, s'empare de; cf. λαμβάνω et lat. *rapio*.

λέγω « 1) rassembler ; 2) choisir ».

Ce sens est le premier. L'idée fondamentale est celle de séparer, tirer, distinguer; cf. lat. *lego*, choisir, d'où cueillir, et *lego*, *-are*, envoyer au loin (séparer, écarter).

λέγω « coucher ».

Sens premier, séparer, étendre ; cf. l'article κλίνω.

λέγω « dire, parler ».

Même point de départ de l'idée : séparer, distinguer, indiquer. Voir les articles δίκη et φαίνω. — Cf. lat. *legere*, lire, dire, et *lex*, ce qui indique, prescrit.

λείπω « laisser, quitter, abandonner ».

Sens premier, se séparer, s'écarter, s'éloigner.

λοιπός « restant, qui reste ».

Proprement et primitivement, séparé, mis de côté, écarté, laissé.

λυσιτελής « qui acquitte la rançon ou la dépense faite, d'où avantageux, utile ».

Plus exactement, qui est dégagé de (toute) dépense, qui ne nécessite pas de frais.

μείρομαι « obtenir par le sort, obtenir en partage ».

L'idée première, au sens actif, est séparer, diviser, d'où partager.

μέτρον « mesure, c'est-à-dire instrument pour mesurer ».

Ce sens est postérieur à celui d'étendue en général, d'où une certaine étendue servant d'étalon. Cf. rad. sanscrit *mā* dans le sens de développer, étendre, édifier, puis mesurer.

μῆκος « longueur, par extension grandeur ».

Même famille que μέγας. Le sens général de grandeur est le premier pour tous les mots de cette famille.

μῆνις « colère durable, ressentiment ».

Sens premier, excitation, ardeur, passion.

ξαίνω « gratter, d'où carder ».

Sens premier : séparer, diviser, déchirer, d'où carder.

ὁρμή « 1) assaut, attaque; impulsion au sens moral ».

Le sens premier est mouvement, mouvement en avant, course vers, etc.

ὄρνυμι « 1) faire se lever; 2) au moyen s'élancer ».

Le sens premier est mettre en mouvement, pousser, faire aller.

οὐρανός, cf. védique *varunas* « firmament ».

Varuna est un des noms du feu sacré en tant qu'il enveloppe (rad. *var*, envelopper) les oblations. Le sens de ciel (plutôt que celui de firmament) est une conjecture de quelques mythologues.

ὄφελος « 1) utilité, profit ; 2) secours ».

Le lat. *opus* indique ainsi l'évolution significative : 1) peine, travail, d'où : 2) aide, secours (à soi-même ou à autrui); d'où 3) ce dont on a besoin, ce qui aide ou sert, utilité, avantage. — De l'idée de besoin découle celle de devoir (ὀφείλω) : il est besoin de, d'où on doit, etc.

πάσχω « être affecté de telle ou telle façon » ; πῆμα et πάθος « ce qu'on éprouve ».

Sens premier, souffrir, souffrance; famille apparentée au rad. lat. *spic*, piquer, faire du mal, etc.

πέλας « près, auprès ».

Sens premier (adjectif), ce qui s'avance, s'étend, s'approche, d'où πελάζω s'approcher; aussi πλάθω, même sens.

πετάννυμι « déployer ».

Proprement, étendre, aussi bien ce qui est plié que ce qui ne l'est pas.

πήγνυμι « fixer en enfonçant ».

Plutôt percer, piquer, et par là fixer, planter; cf. lat. *figo*.

πικρός « rac. πικ être aigre, d'où être âcre ».

Le sens premier et général de la rac. πικ est couper, piquer, d'où être âcre, acide, etc., qui sont des variétés de l'idée de piquer.

ποικίλος « varié, divers, d'où bizarre, tacheté ».

Même famille que πικρός; sens premier, piqué, d'où tacheté, moucheté, bigarré, varié, etc.

πλάζω « 1) faire vaciller; 2) écarter du droit chemin ».

Le sens premier est séparer, étendre, écarter, s'écarter.

πλάνη « errement, d'où course errante ».

Même famille que πλάζω (rad. commun πλανζ, d'où πλαζ et πλαν(σ), — cf. πλάξ surface large et plate, chose étendue).

πλάσσω « façonner, modeler ».

Extension du sens de πράσσω, exécuter, faire.

πλῆθος « grande quantité, d'où foule, multitude ».

Le sens premier est extension, étendue, d'où étendre dans l'acception du nombre, multiplicité, etc.

πλατύς « large et plat ».

Même famille que πλῆθος; sens premier, étendu, d'où étendu au point de vue de l'espace, large.

ποινή « 1) propr. expiation d'un meurtre; 2) expiation d'un châtiment ».

Le sens premier est peine, douleur, d'où châtiment; cf.

πόνος peine, πένομαι peiner, lat. *punio*.

πράσσω « 1) aller à travers, traverser, parcourir; 2) aller jusqu'au bout, achever, exécuter, etc. ».

Le développement du sens est analogue à celui de στόλος et τέλος (voir les articles relatifs à ces mots); sens premier, s'avancer, se séparer, finir, terminer, achever, faire.

πρᾶξις « 1) action; 2) exécution, accomplissement ».

Ce sens a précédé l'autre.

σαίρω « balayer »; σύρω « 1) tirer (un filet, un vêtement); 2) traîner de force; 3) charrier, entraîner ».

Le sens primitif commun est séparer, écarter; cf. lat. (*s*)*cerro*, traîner, entraîner, balayer, nettoyer, etc.

σοφός « habile ».

Rapproché à juste titre du lat. *sapere;* et σαφής est donné non moins justement comme apparenté à l'un et à l'autre. Mais il eût été bon de dire que l'idée commune et première est celle de séparer, distinguer; cf. le rad. *sap* dans lat. *sappa*, sappe, et *sap-inus*, sapin, l'arbre aux feuilles piquantes. tranchantes. Voir aussi l'article κριτής.

σπάω « tirer particulièrement; 1)tirer hors, retirer, attirer, extraire.... 4) déchirer, lacérer, déchiqueter ».

Sens premier, séparer, déchirer, arracher.

σπείρω « semer ».

Sens premier, séparer, étendre, répandre.

σπαρτός « 1) semé; 2) disséminé, dispersé ».

Ce sens est le premier; cf. σπάρτον, corde, ce qui est étendu; (cf. l'article τόνος); σπεῖρα, enroulement; mais primitivement et proprement enveloppement; cf. l'article καλύπτω; cf. aussi lat. *spargo*, étendre (rad. commun *sparx*, d'où σπαρσσ, σπαρρ, σπαρ).

στόλος « 1) action de s'équiper, de se préparer (pour la

lutte ; 2) action de se préparer pour la marche ; d'où action d'aller, trajet, voyage ».

Ce sens est le premier ; l'idée fondamentale est celle de se séparer, s'en aller, partir, d'où se préparer pour partir, etc ; cf. στρώννυμι, sanscrit *star*, séparer ; lat. *sterno*, séparer, étendre.

στρατός « armée ».

Sens premier, ce qui est séparé, éloigné, expédié, d'où expédition militaire, armée. Voir l'article στόλος.

στρέφω « tourner ».

Le sens premier est écarter, briser, tordre, d'où tourner, etc ; cf. τρέπω et lat. *torqueo*.

σφάλλω « faire glisser, d'où faire tomber ».

Sens premier, mettre en mouvement, pousser, d'où faire glisser, choir, tomber, au physique et au moral.

τάσσω « mettre à une place fixe et appropriée ».

τάγμα « 1) ce qui est mis en ordre, d'où corps de troupes ; 2) corps, compagnie ».

Le sens premier du rad. commun est séparer, diviser (d'où division, c'est-à-dire corps de troupes) ranger, mettre en ordre, etc. ; cf. sanscrit *taks*, couper.

τείνω « 1) tendre (un bouclier, etc.) ; 2) étendre, déployer ».

Ce sens est le premier ; cf. lat. *teneo*, tenir, c'est-à-dire, étendre, tirer à soi (en étendant), tenir ferme, arrêter.

τείρω « user en frottant » ; τέρην « qui s'use vite par le frottement ».

Sens premier, briser, broyer ; cf. lat. *tero* ; d'où pour τέρην, broyé, brisé, moulu, puis tendre, doux, frêle, etc.

τέκμαρ « borne pour servir de but ou de signe, d'où terme, fin ».

Le rad. τεκ signifie couper, séparer, terminer, finir; l'idée de borne n'est que secondaire.

Mêmes remarques sur τέρμα, but, mais auparavant, séparation, fin, limite.

τέλος « 1) achèvement, accomplissement, réalisation; 2) résultat, suite; 3) fin, terme ».

Ce sens est le premier; cf. rad. sanscrit *star* et *tar*, séparer; d'où, dans la dérivation grecque, diviser, terminer, finir.

τέρας (aussi τεῖρας) « signe envoyé par les dieux, signe extraordinaire,... prodige. »

Au point de vue du sens, τέρας est à τηρέω, voir, observer, comme θαῦμα est à θεάομαι (voir l'article θαῦμα).

τέρσω « rac. ταρς brûler ».

Le sens de cette racine est surtout sécher, durcir. Où l'auteur a-t-il pris le sanscrit *tarshas*, soif, qu'il range dans cette famille de mots?

τίνυμι « propr., faire payer, d'où châtier, punir ».

τίνω « 1) payer, acquitter; 2) faire payer, punir, venger ».

Le sens premier est frapper, punir, châtier, d'où au moral faire payer, payer; cf. τίσις, châtiment, punition, vengeance et τιμή, peine, châtiment, etc., d'où amende, indemnité, compensation évaluation, valeur, prix, estime, considération, dignité, honneur; cf. rad. sanscrit *ci-n*, séparer, couper, châtier.

τόνος « tout ligament tendu ou pouvant se tendre, particulièrement corde ».

Il fallait dire tout ligament considéré comme étendu, allongé; l'idée de tension a pour antécédent celle d'extension: cf. τείνω.

ὄραξ « souris; cf. sansc. *scar*, résonner, à cause du petit cri de la souris ».

La véritable famille est celle à laquelle appartiennent

ὀρύσσω pour *σορυσσω, creuser, lat. *sulc-us*, sillon (creux), *sarc-ulum*, instrument pour creuser, etc., cf. aussi et surtout lat. *sorex*, souris.

φαίνω « 1) faire briller; 2) faire connaître, indiquer ».

Le parfait πέφαγκα renvoie à un rad. παγκ, φακ, séparer, diviser; cf. sc. *bhanj*, *bag*, m. s., d'où l'indication d'une évolution significative semblable à celle qui a été étudiée à l'article δίκη : diviser, distinguer, marquer, montrer, annoncer, indiquer, faire briller, etc., d'où l'explication du sens de φωνή, la parole, la voix en tant qu'indicatrice.

φράζω « primitivement, mettre dans l'esprit, d'où faire comprendre, expliquer, indiquer ».

Le rad. de φράζω est apparenté à celui de φράσσω et de φρήν (pour *φρηνξ). L'idée première est celle de séparer, distinguer, marquer, d'où indiquer, exposer, expliquer; cf. l'article δίκη.

φράσσω « serrer l'un contre l'autre, ensuite barricader.

φράγμα « clôture ».

Le sens premier pour le radical de l'un et l'autre mot est celui deséparer, écarter, presser, serrer, enfermer, protéger; cf. ci-dessus les articles εἴργω et ἐρύκω.

φρήν, sens 3) « le cœur ou l'âme comme siège : 1° des sentiments et des passions; 2) de l'intelligence ». — φρήν, en ce sens ne désigne pas un organe particulier, mais bien, conformément à sa signification étymologique de séparation, le sentiment ou la pensée en tant que séparant, distinguant, discernant (cf. lat. *intelligentia*) les objets sensibles, et subsidiairement les sentiments et les choses abstraites.

φροντίς « soin, souci, préoccupation ».

Sens premier, idée, pensée, c'est-à-dire faculté de distinguer les objets; cf. φροντίζω auquel l'auteur attribue justement,

mais d'une façon peu conséquente avec lui-même, le sens premier de penser, méditer, et en second lieu celui de s'inquiéter, se soucier.

φυγή « fuite » ; rapporté à la rac. φυγ. se courber pour fuir.

Le sens premier est séparation, écart, d'où fuite, exil, etc. ; cf. sanscrit *bhuj*, séparer, briser, d'où tordre, courber.

χάος « espace immense et ténébreux qui existait avant l'origine des choses ».

Le sens pouvait et devait s'exprimer d'un mot : le vide (primitif) et antérieur à la manifestation des choses ; cf. χαῦνος.

Sens 2) « Par suite d'une fausse dérivation de χέω (verser, répandre), masse confuse des éléments répandus dans l'espace, chaos ».

χέω n'a rien à faire avec ce sens dont le point de départ est aussi l'idée du vide primordial supposé rempli à l'origine par les éléments confondus, par suite de l'impossibilité où se trouve l'esprit de se représenter la création *ex nihilo*.

χάρις « ce qui brille, d'où ce qui réjouit, grâce ».

Le rad. de χάρις est inséparable de celui du sanscrit *hars*, s'agiter, d'où être gai, vif, réjoui, et de celui du lat. *horreo*, s'agiter, trembler, frémir, d'où se hérisser. La χάρις est donc avant tout la joie, sens qui se retrouve jusque dans les expressions comme χάριν δοῦναι, proprement donner de la joie, d'où accorder une faveur, etc.

χηλή. Ce mot est rapporté à bon droit à la même famille que χαίνω ; mais alors pourquoi donner comme sens premier celui d'objet en forme de pince, d'où pied, serre ou pince de certains animaux ? — χηλή signifie proprement griffe, ce qui sépare, déchire (cf. χείρ, main, d'abord griffe), d'où pied fourchu, etc.

χολή et χόλος « bile, fiel, au figuré colère », rapportés à tort à la rac. χαρ, χαλ, briller.

Sens premier, ce qui est acide, aigre, ou amer, d'où au physique, l'amer, la bile, et au moral, l'aigre ou l'aigreur, la colère, etc. Radical apparenté à celui de χωρίς, séparément et χηλή (voir cet article); χόλος est avant tout ce qui sépare, tranche, coupe, pique. Pour l'évolution significative, cf. particulièrement lat. *acer*, d'où *acidus*, etc.

ψυχή « souffle » ; ψύχος « souffle frais, fraîcheur, froid ».

Le rad. est apparenté à celui de ψύζω, s'agiter; cf. le rapport de θυμός, souffle, âme et de celui de θύω, s'élancer s'agiter. L'ordre de développement des significations, est d'une part, l'agité, l'air, le souffle, l'âme ; de l'autre, l'agité, le vif, le frais, le froid.

ὥρα, « toute division du temps, période de temps ».

Le sens premier est celui de saison chaude, d'où saison en général, année, période de temps déterminée. Ὥρα pour *σωρ-α est de la même famille que le lat. *sol;* signification commune première, ce qui est chaud ou échauffé. Le latin *tempus* (rad. *temp*, sansc. *tap*, échauffer), a la même origine significative et l'idée y a subi une évolution analogue.

DU VERBE CONCRET

Nous appelons verbe concret celui qui ne peut exprimer l'acte pur de cette action sans exprimer en même temps et indivisiblement le point d'application. Ce point d'application est d'ailleurs tantôt l'instrument nécessaire pour que l'action se produise, tantôt l'objet qu'elle vient affecter, tantôt enfin la qualité ou l'adverbe qui l'accompagne ; mais c'est l'instrument qui domine, et l'objet lui-même peut le plus souvent s'y ramener. Le concrétisme est alors à plusieurs degrés : au plus faible, l'action peut encore se traduire sous cet accompagnement nécessaire, quoique celui-ci soit très fréquent : au degré supérieur, il ne le peut et le conglomérat est indispensable, seulement le mot ajouté conserve son existence indépendante, et se retrouve employé en ce dernier état dans le discours ; au degré extrême, cet emploi séparé n'est plus possible ; ni le verbe ni son appendice ne peuvent plus apparaître isolés ; bien plus, le déterminant, si son idée doit être exprimée ailleurs, doit adopter pour le faire une racine différente, la première s'étant exclusivement consacrée à accompagner le verbe.

Le verbe concret n'existe pas dans beaucoup de langues, mais seulement dans quelques groupes où ce

phénomène doit être recueilli précieusement et étudié. Il est probable qu'il est d'une haute antiquité et qu'il fut autrefois bien plus fréquent, car le concrétisme est un des caractères du langage primitif. Le langage ne sépare pas dans les mots ce qui est visuellement inséparable, il n'indétermine pas ce qui est surdéterminé. Ainsi, par exemple, le verbe : *aller*, a un sens indéterminé, on peut aller à pied, en voiture, en barque, en rampant, en courant, au pas, etc., et lorsque le regard ou l'imagination voit cette action s'accomplir, il n'aperçoit pas telle personne aller, sans aucune addition, mais il la voit aller à pied ou à cheval ou en voiture, etc. il ne peut séparer l'action de son instrument. Voilà pour le verbe intransitif. De même en est-il du verbe transitif et à plus forte raison ; on ne voit pas toucher quelqu'un sans, le voir toucher avec la main, ou avec le visage ; bien plus, on aperçoit en même temps l'objet qu'il touche, et le tout ne fait qu'un dans la vision, il en doit être ainsi dans le langage ; si quelqu'un meurt, on ajoutera dans le même mot la cause de la mort ou son auteur. Ces exemples suffisent pour faire comprendre le *processuspsychique*. Une telle exigence nous semble étonnante ; au contraire, c'est notre division de la pensée par le langage qui eût semblé surprenante et peu naturelle, car nous divisons l'indivisible, et si le besoin d'analyse nous y conduit et présente de nombreux avantages, il est certain qu'il a ici l'inconvénient de rendre la perception moins vive, moins frappante, de diminuer la force des images et de substituer trop complètement peut-être le langage du raisonnement à celui de la sensation.

A côté du verbe concret, objet de la présente étude, se trouve le verbe normal, celui qui est usité dans la plupart des langues, et uniquement dans celles civilisées.

Par exemple, dans les phrases ci-dessus, on dira simplement: je vois, ou je marche, sans ajouter : en voiture, à cheval, ou en canot ; ou, si l'on ajoute ces idées constituantes, ce sera plus tard par un mot séparé, peut-être même espacé ; pendant longtemps, l'esprit s'en tiendra avec le langage (du moins l'esprit de l'auditeur), à l'idée de la marche, sans plus. En réalité, il y aura donc abstraction, mais cette abstraction est si fréquente qu'elle est devenue pour nous la situation d'esprit normale.

De même, nous disons que quelqu'un a été frappé, sans ajouter immédiatement et indivisiblement qu'il l'a été avec le pied ou avec la main ou avec des armes ; ce n'est que plus tard, si nous en avons le temps, que dans une narration détaillée, nous raconterons ces détails qui sont devenus de simples circonstances. De même, nous disons : *je mange*, sans nous croire obligé d'indiquer quel objet, et si nous exprimons celui-ci, ce sera après une pause, quand l'idée est déjà complète.

Le verbe, après avoir été successivement concret, puis normal, parvient à un dernier stade, celui du verbe abstrait.

Le latin et le grec contenaient un certain nombre de verbes abstraits, mais le français en possède beaucoup plus, et certaines langues, comme le basque, ont fini par faire un emploi continuel de ces verbes. Lorsqu'en français on dit : *je guerroie*, on emploie un verbe nor-

mal, il n'est pas concret, puisqu'il ne renferme plus l'indication du point de fixation, du mode de l'action, pour le surdéterminer il faudrait dire dans un seul mot : je guerroie par terre ou par mer, ou à pied, ou à cheval, etc., mais cependant l'expression à la rigueur se suffit ; que si je dis : *je fais la guerre*, je n'ai point dans le verbe *fais* un verbe concret, ni même un verbe normal, car cette expression, si elle reste non suivie, est tout à fait indéterminée et peut être suivie de la paix aussi bien que de la guerre. C'est dire que le verbe *faire* est tout à fait abstrait, tout à fait indéterminé, tout à fait vague. Tel est le cas pour la plupart des verbes dits *auxiliaires : être, avoir, vouloir*, etc. Ils procurent l'avantage de dégager l'idée vraiment verbale de tous les indices de temps, de mode, de nombre, de personne, mais cette idée réside en réalité dans le radical qui suit et qui est le verbe effectif. Les Anglais, dans la conjugaison négative ou l'interrogative, n'emploient que le verbe auxiliaire *do*, faire ; cela leur permet d'avoir un verbe attributif invariable ; il n'y a que le verbe apparent qui se conjugue, et comme il est toujours le même, les affixes y restent attachés, il n'y a plus besoin de les adapter à chaque instant. Tel est le verbe abstrait et son usage.

Le verbe est donc, suivant les stades de civilisation et les pays, concret, normal ou abstrait.

Nous verrons, plus loin, dans un appendice, qu'il en est de même de plusieurs parties du langage.

On a beaucoup usé et quelquefois abusé de ces mots *abstrait* et *concret*, dont le sens est devenu souvent un peu vague ou mal compris, il importe de le préciser. Le

concret est le surdéterminé; par exemple, entre l'individu et l'espèce, c'est l'individu qui est concret, c'est l'espèce qui est relavivement abstraite ; quand il s'agit du temps, des verbes, celui qui situe exactement l'action sur les coordonnées du temps est concret, celui qui le situe seulement dans une direction est abstrait ; enfin l'être est abstrait relativement à l'une de ses qualités qui se rencontre dans d'autres êtres et qui est abstraite, n'étant plus cantonnée à un seul individu.

C'est dans ce sens qu'existe le verbe concret, il n'exprime plus une action en général, mais cette action avec quelques-unes de ses circonstances particulières et principales, capables de l'individualiser.

Mais ce concrétisme, pour exister, non pas seulement dans la pensée, mais aussi dans le langage, doit réunir en un seul mot l'action et sa circonstance particulariste, autrement il n'y aurait plus de concret linguistique. Il réussit mieux si les deux mots deviennent inséparables l'un de l'autre et ne peuvent plus s'employer seuls, c'est là le summum du concrétisme.

Les langues les plus dérivées et devenues les plus abstraites emploient quelquefois le verbe concret. C'est ainsi qu'en français on dit à son gré : *frapper* ou *tuer du poignard* ou simplement *poignarder*. On emploie alors un autre procédé, l'instrument est devenu verbe ; l'instrument est d'ailleurs imparfait, car ce mot n'indique pas si l'on a frappé ou si l'on a tué. C'est du concrétisme hystérogène qui n'a point la rigueur du procédé primitif.

Il importe de ne pas confondre le verbe concret avec la conjugaison concrète. Il y a sans doute de l'analogie

entre eux, mais le *verbe concret* est *lexicologique*, tandis que la *conjugaison concrète* est *grammaticale ;* en d'autres termes, le verbe concret n'est qu'un mot non encore employé dans la proposition, tandis que la conjugaison concrète prend le mot à l'état statique et le conduit à l'état dynamique par un agencement actuel qui varie à chaque instant suivant les besoins de la pensée. Cette conjugaison qui se rencontre un peu partout sporadiquement, mais en masse dans les groupes américains, ouraliens et dans l'esquimau et sur laquelle nous avons écrit une monographie, est connue sous le nom de *conjugaison objective*. Elle consiste essentiellement à englober, dans le conglomérat verbal, le pronom-sujet, le pronom-objet et même le pronom-complément indirect ; le basque en offre un modèle très curieux ; quelquefois même, le substantif objet est incorporé. De là, le nom un peu impropre de *conjugaison objective*, donné non parce que cette conjugaison répondrait à l'aspect objectif, mais parce qu'elle comprend l'objet aussi bien que le sujet. Voici comment elle est concrète. L'esprit des peuples primitifs ne pouvait concevoir le verbe sans son complément direct actuel, par exemple, *aimer*, sans exprimer en même temps l'objet aimé, *tuer* sans dire l'objet du meurtre.

Il ne leur suffisait pas d'exprimer les deux successivement comme nous le faisons dans nos langues, car alors il existe un point d'arrêt, quelque bref qu'il soit, dans l'idée : il leur était nécessaire d'indiquer l'action et l'objet d'une manière simultanée, or on ne le peut qu'en intercalant l'objet dans l'action, ce qui paraît difficile au premier abord. Cependant ce procédé n'a

n'a point été rare, il a pu se réaliser en insérant le pronom-objet entre le pronom-sujet et le verbe en un même mot, et pour plus d'incorporation, en abrégeant l'un et l'autre au moyen d'une crase. Parfois l'union a été plus énergique ; en dacotah, par exemple la racine verbale s'entrouvre elle-même, et se referme en renfermant le pronom-sujet et le pronom-objet.

Comme on le voit, le verbe concret et la conjugaison concrète ou objective partent du même principe ; ils sont concrets tous les deux par surdétermination, par l'expression dans un même mot tant de l'action que du point d'application qui la surdétermine, mais la différence consiste en ce que l'un des concrétismes est statique, tandis que l'autre est dynamique. Le verbe concret se forme une fois pour toutes, sans qu'il y ait lieu de le construire ou de le défaire à chaque fois, tandis que la conjugaison concrète, comme toute autre conjugaison, laisse et reprend à chaque instant ses éléments.

A ce point de vue d'ailleurs, comme nous l'avons observé au commencement, le verbe concret lui-même est cependant plus ou moins indivisible. Dans sa véritable formule, ce verbe et son déterminant ne peuvent se séparer d'aucune manière, les deux éléments détachés n'auraient plus aucun sens, mais il ne s'en tient pas toujours à cette pureté de constitution ; quelquefois le verbe peut s'employer seul, mais le déterminant ne le pourrait, si l'on veut exprimer l'idée lexicologique et souvent nominale qu'il contient, il faut se servir d'une autre racine. Cette nécessité est encore très caractéristique. Enfin lorsque les deux mots peuvent s'em-

ployer seuls, le procédé ne diffère plus essentiellement de la composition ordinaire; cependant il s'accompagne de crases ou se corrobore d'union habituelle des deux mots, ce qui diffère de l'état général des langues, d'autant plus que dans les nôtres, la composition est nominale, mais rarement verbale.

Ces principes exposés pour éclairer notre marche, nous allons observer successivement les langues peu nombreuses où le verbe concret a conservé son existence assez nette pour qu'il n'y ait pas d'erreur possible sur sa véritable nature.

Une des plus curieuses sous ce rapport, c'est certainement l'algonquin, ou plutôt le groupe très riche des langues algonquines, qui d'ailleurs renferme à divers points de vue les phénomènes grammaticaux les plus singuliers. C'est là que se rencontre le type le plus pur du verbe concret.

I

DU VERBE CONCRET ALGONQUIN

Le verbe concret est à plusieurs degrés : tout d'abord le concrétisme absolu à la 3e puissance, puis ceux à la 2e et à la 1re puissance. Nous commencerons par le degré le plus élevé. D'autre part, le concrétisme se fait jour par des moyens différents. L'idée accessoire indispensable au verbe peut être de plusieurs natures.

Tantôt il s'agit de l'instrument par lequel l'action s'accomplit; c'est alors qus le concrétisme apparaît en général à son plus haut degré. Alors même il faut sous-

distinguer : l'instrument peut être subjectif ou objectif. Il est subjectif quand il consiste en une des parties du corps humain, il est objectif ou ordinaire lorsqu'il est de toute autre sorte.

Tantôt il s'agit, non plus de l'instrument de l'action, mais de son objet ; ce cas se rattache au premier, car l'idée peut passer facilement de l'objet considéré comme instrument à l'objet lui-même.

Tantôt il s'agit de la qualité ou du degré de l'action elle-même.

A. — *Verbe concret instrumental.*

Il faut distinguer l'instrument subjectif et l'instrument objectif.

a) *Instrument subjectif.*

Celui-ci a été certainement le point de départ et de type pour les autres. L'homme s'est d'abord servi de ses instruments naturels ou corporels.

Nous appelons ces instruments subjectifs, parce qu'ils sont essentiellement personnels d'abord, à la personne qui parle ; *ma tête, ma main,* puis à la personne à qui l'on parle et que leur emploi fréquent se rattache à cette idée primitive de la personnalité et du moi.

Nous examinerons ce concrétisme aux trois puissances.

1° Concrétisme à la 3e puissance ou absolu.

Il y a en algonquin, dit l'abbé Cuoq dans sa Grammaire de la langue algonquine, des verbes, pour ainsi dire, *incomplets par eux-mêmes* et ne pouvant subsister qu'à l'aide d'un secours étranger. « Les uns prennent leur appui par-devant et se nomment verbes *préfor-*

més, les autres le prennent par le côté opposé et se nomment verbes *adformés*. »

En effet, l'élément joint, suivant la place qu'il occupe, forme une préformante ou une adformante. C'est la préformante qui est la plus usitée. Ce procédé, nous le verrons bientôt, finit par aboutir à des verbes prépositionnels.

Ce qu'il faut noter, c'est qu'aucun des deux éléments ne peut exister séparément.

Voici des exemples ; *anim-ose*, s'en aller à pied ; *animi-pato*, s'en aller à la course, *animi-se*, s'en aller au vol, *anim-ataka*, s'en aller à la nage, *anim atakak*, s'en aller en glissant sur la glace, dans tous ces cas la racine *anim* signifie *aller* ou plutôt *en allant*, mais ne s'emploie pas seule. D'ailleurs, ce ne sont pas les diverses parties du corps qui sont ici en action, mais leurs divers mouvements ; nous verrons tout à l'heure l'action des différentes parties elles-mêmes.

On s'étonne de voir considérer comme préformante le verbe *anim*, qui est cependant le verbe lui-même. Tandis que les éléments *ose*, *pato*, *se*, *ataka*, forment les instruments de l'action, on serait donc tenté de renverser la classification du grammairien.

Le verbe *pim* passer, qui n'a pas d'existence séparée, ne peut aussi apparaître qu'avec des adjuvants de la même manière.

Pim-ose, passer à pied, *pim-ote*, passer en rampant, *pimi-pato*, passer à la course, *pimi-se*, passer au vol ; dans ces cas, il s'agit encore des divers mouvements du corps humain. On peut ajouter : *pimi-pahik*, passer à cheval, car l'allure à cheval modifie le mouvement du

corps ; et même *pim-icka*, passer en canot, car le mouvement se trouve ainsi modifié. C'est d'ailleurs là le point de transition entre l'instrument subjectif et l'instrument objectif.

Mais l'instrument peut être plus subjectif encore, en ce qu'il consiste non dans les divers mouvements du corps humain, mais dans ses membres mêmes.

La racine *nick* signifie se fâcher ; de là les verbes suivants *nicki-ma*, irriter par la parole, *nicki-na*, irriter par l'action.

Le mot *na* est une abréviation de *nindj*, la main, ou de *nik*, le bras, on touche ici la transition entre le mouvement et le membre.

La racine *tang* exprime l'idée de toucher, de là les verbes inséparables : *tangi-na*, toucher avec la main, *tangi-ck-am*, toucher avec le pied, *tangy-am-a*, toucher avec les dents.

L'adformante *ck*, indique le pied, celle *am*, la bouche et *na*, comme nous l'avons déjà vu, la main.

La formation concrète est encore plus curieuse avec la racine *cing* qui signifie haïr, être antipathique.

Cing enima, haïr par l'esprit, *cingi-tawa*, haïr par l'oreille, ne pas aimer à entendre, *cing-abama*, haïr par la vue, ne pas aimer à voir, *cinga mama*, ne pas aimer par l'odorat, *ni cinga-mama nasema*, je n'aime pas l'odeur du tabac, *cing-ip-wa*, ne pas aimer par le goût, *ni cing-in-wa kikons*, je n'aime pas le poisson.

Quelques-uns de ces éléments joints ont une existence séparée, mais ont été abrégés dans le conglomérat ; d'autres n'ont aucune existence autonome ; c'est ainsi que le *t*, *ta* est une abréviation du mot *tawak*, oreille ;

ab une du mot *wab*, voir, mais les autres adformantes *mam* pour l'odorat, et *p* pour le palais n'ont aucune existence distincte.

La racine *tako*, prendre, saisir, se combine aussi avec les adformantes pour former un verbe,

Tako-ma, prendre avec la main, *tak-wama*, prendre avec les dents, *tak-werima*, prendre avec la pensée, comprendre.

La racine *pani*, échapper, perdre, produit les verbes suivants :

Pani-na, perdre des mains, *pani-eka-wa*, perdre du pied, *pana-ba-na*, perdre de vue, *pani-tawa*, perdre de l'oreille, ne pas entendre, *pana-ma*, perdre de la bouche.

La racine *oma*, signifie le dos, sur le dos, *pini-oma*, porter sur le dos, *pit-oma*, apporter sur le dos, *pan-oma*, s'échapper de dessus le dos.

La racine *bin*, indique le mouvement du bras, ou le bras lui-même en un mouvement vif, *aje bina*, reculer avec le bras, *kweki-bin*, tourner en allongeant vite le bras.

Ce qui est remarquable, c'est que toutes les parties du corps ne reçoivent pas cet emploi grammatical, mais seulement celles qui servent d'instrument à l'activité.

Les verbes concrets subjectifs sont donc de deux sortes : ceux qui joignent indivisiblement au verbe l'élément d'une partie du corps, ceux qui y joignent celui de l'action d'une de ces parties. Le tout, d'ailleurs, est considéré, non comme objet, mais comme instrument.

D'autre part, on peut distinguer les préformantes et les adformantes que nous avons d'abord confondues pour plus de clarté. Les différents mouvements, instruments de l'action, rentrent dans la classe des *préformantes*. Les organes mêmes du corps apparaissent comme *adformantes*. Le second point seul demande une explication,

Dans les exemples ci-dessus cités, *anim-ose*, aller à pied, *anim-pato*, aller à la course, *animi-se*, aller au vol, on peut considérer que c'est le second élément et non le premier, qui forme le verbe, et qu'on doit traduire ainsi : en allant marcher, en allant courir, en allant s'envoler. La préformante jouerait alors le rôle d'adverbe et le verbe serait prépositionnel. De même, *pim-ose* passer à pied, se traduirait : en passant marcher, etc., l'exemple du véritable verbe prépositionnel algonquin serait dans ce sens : *a-pato*, courir à, *à-pagis*, se jeter à.

2° *Concrétisme à la 2e puissance*

Sans quitter encore cet ordre d'idées, il faut observer que quelquefois le premier élément peut exister séparément, ce qui rend le concrétisme moins absolu, et en tout cas plus grammatical, en voici des exemples :

Madgi-pato, partir à la course, *kiwe-pato*, s'en retourner à la course.

D'autres fois, c'est le second élément qui peut exister isolé ; mais alors, en prenant le premier élément, il modifie un peu sa signification. *Anoki*, travailler, *ina-anoki*, travailler d'une certaine manière, mais il s'agit là d'éléments objectifs.

3° Concrétisme à la 1re puissance

Quelquefois les deux mots ont un emploi séparé aussi bien qu'un autre collectif, alors on touche aux verbes composés ; les grammaires n'en donnent pas d'exemple pour le subjectif.

b) *Instrument objectif.*

Ici nous ne distinguons plus les différents degrés de concrétisme.

L'instrument objectif s'est formé, suivant nous, par imitation de l'instrument subjectif, car les armes habituelles de l'homme, celles de son corps, ont été les premières. On distingue encore ici les instruments eux-mêmes et le mouvement fait pour s'en servir. Il faut distinguer aussi le cas de préformation et celui d'adformation.

1er cas : Préformation

Voici des exemples : *anim-ac*, aller à la voile, comme on disait au subjectif, *anim-ose*, s'en aller à pied ; *pimi-pahik*, monter à cheval, comme on disait *pimi-poto*, passer à la course ; *pim-ickas*, passer en canot. On voit par là comment la transition s'est faite du subjectif à l'objectif.

Racine *ma*, descendre, d'où, *ma-am*, descendre en canot, *ma-ac*, descendre à la voile, *ma-atakak*, descendre par la glace.

Racine *nis*, descendre, d'où *nis-adjiwe*, descendre par le côté, *nis-andawe*, descendre par l'escalier, *nis-ibon*, descendre par un rapide.

Dans tous les cas précédents, aucun des deux éléments ne peut exister séparément.

Voici maintenant des exemples où le premier élément peut avoir une existence séparée.

Akim-ose, aller en raquettes, *tibuk-ose*, marcher de nuit, *madji-pato*, porter à la course, *hisse-pato*, s'en retourner à la course.

Le verbe peut avoir deux préformantes, *anim-akim-ose*, s'en aller à la raquette, *papam-akim-ose*, se promener en raquette.

Dans certains autres, les verbes complets par eux-mêmes peuvent prendre une préformante, mais alors celle-ci modifie un peu la signification.

Ici encore l'interprétation de la préformation peut être double, cette préformante peut être considérée comme le verbe, et telle est la première impression, et alors le second élément est l'instrument ; ou bien la préformante doit être assimilée à un simple adverbe, et c'est le second élément qui est le verbe véritable. La grammaire prouve que c'est la seconde interprétation qui doit prévaloir, car les exemples de préfixation de l'adverbe sont dans ce sens : *in-me*, parler comme, *in-atis*, se conduire comme, *iji-pi*, boire ainsi, *iji-webat*, il en est ainsi (*animocing iji-pik*, ils boivent à la manière des chiens). Une nouvelle preuve est apportée dans ce sens, lorsque la préformante peut s'employer seule, puisque alors son sens distinct est bien connu, *tibik-ose*, marcher de nuit, *gwaiak-ose*, marcher droit.

Mais alors dans les verbes à adformantes il se présente un nouveau genre de concrétisme. Dans *nis-*

adjiwe, descendre une côte, *nis-ibon*, descendre un rapide, *nis-andawe*, descendre l'escalier, *nis* ne signifiant plus *descendre*, mais *de haut en bas*, *adjiwe*, signifiera non pas *par la côte*, ni *ibon*, être sur le rapide, et le tout aura la traduction exacte suivante : de haut en bas être sur la côte, d'où les verbes concrets : *être sur la côte*, *être sur le rapide* substitués au verbe normal, *être*, *se tenir*, on aurait un verbe, une racine de verbe différente pour chaque situation. Ce concrétisme consisterait non dans le point d'attache d'une action à un objet, à un instrument ou à un mouvement, mais bien dans l'emploi d'une racine différente pour chaque action, comme on peut en employer une pour chaque substance. Grammaticalement cela est bien le procédé, ainsi l'adformante et la préformante produiraient des concrétismes de nature différente.

Telle est la vérité grammaticale, mais celle psychologique est autre ; dans l'esprit, le mot adverbial qui précède est devenu un véritable verbe, toutes les fois surtout que le second élément correspond au mouvement d'un organe ou d'un instrument matériel, si bien qu'on pourrait interpréter dans le même sens, même lorsque le premier élément est une préposition véritable : *iji-pi*, au lieu de *boire comme*, pourrait se renverser ainsi : *imiter en buvant; a païwe, se réfugier* au lieu de : *fuir vers* ; *être vers en fuyant*, etc.

Ce qui est à noter, c'est qu'on peut trouver dans ce procédé primitif l'origine du verbe prépositionnel lui-même qui aurait exprimé le mouvement matériel, ou l'organe en mouvement, tandis que l'adverbe ou la prépo-

sition préfixées auraient exprimé la direction du mouvement et l'acte proprement dit.

Quoi qu'il en soit, il existe une conciliation entre ces deux explications. Dans l'emploi des préformantes, c'est bien quant à la forme et grammaticalement le second élément qui est le verbe, mais psychiquement et virtuellement c'est le premier.

b) *Cas d'adformation.*

L'interprétation est simple, c'est bien le premier élément qui est le verbe, le second exprime l'instrument matériel de l'action ; on peut appeler ce verbe *verbe instrumental.*

Bi exprime que l'instrument est *la boisson.*

C'est la dernière syllabe du mot ; *nipi*, eau: *kiwakiwebi*, être étourdi par la boisson, être ivre ; *kavi-bi*, être abattu par la boisson, tomber d'ivresse, *mino-bi*, être bien par la boisson, *mangi-bi*, être méchant par la boisson.

Abaiwe exprime que l'instrument est l'*eau.*

Miw-abaiwe, être chassé par la pluie, *cabiw-abaiwe*, avoir ses habits percés par la pluie, *tewik-wei*, avoir la migraine pour s'être mouillé, *nis-abaiwe*, être tué par l'eau, se noyer.

Ac exprime que l'instrument est le *vent.*

Tak-aé, être rafraîchi par le vent, *nakoi-ac*, être arrêté par le vent, *web-ac*, être emporté par le vent, *kwa-nab-ac*, chavirer par le vent.

Ac devient *asin*, quand le verbe a pour sujet un nom de genre inanimé : *web-asin-pingw*, être emporté par le vent, la poussière.

Ok, exprime que l'instrument est les *vagues.*

Kinda-oc, être englouti par les flots, *tcat-canga-ok*, éprouver le tangage, *kiwack-weia-ok*, être étourdi par les flots.

As : par le *soleil.*

Cin-as, être ébloui par le soleil, *tewikwei-as*, souffrir d'un coup de soleil, *seg-as*, être effrayé par le soleil, *kiwakwei-as*, être étourdi par le soleil.

Awas : par la *chaleur.*

Ab-awas, se réchauffer, *cib-awas*, supporter la chaleur, *wakew-awas*, être sensible au chaud, *nagataw-awas*, être accoutumé à la chaleur.

Akis : par le *feu.*

Aibakis, être dur à cuire, *wisak-akis*, souffrir d'une brûlure, *tcag-akis*, être consumé par le feu, *mokw-akis*, pleurer de douleur par l'effet du feu.

Abas : par la *fumée.*

Cib-abas, pouvoir résister à la fumée, *kipwanam-abas*, être étouffé par la fumée, *wakwew-abas*, être facilement incommodé par la fumée, *kakipin-gwei-abas*, être aveuglé par la fumée.

Atc : par le *froid.*

Tak-atc, être saisi par le froid, *kik-atc*, être raidi par le froid, *nining-atc*, trembler de froid, *wakem-atc*, être frileux.

Tam : par le *bruit.*

Miwi-tam, être chassé par le bruit, *kiwack-we-tam*, être étourdi par le bruit, *tewikwe-tam*, avoir le mal de tête à cause du bruit, *wakewi-tam*, être sensible au bruit.

Ngwac : par le *sommeil.*

Simi-ngwac, être fatigué par le sommeil, *kawi-gwac*,

succomber au sommeil, *wingi-ngwac*, aimer à dormir, *wani-ngwac*, être somnambule.

Akone : par la *neige*.

Miw-akone, être chassé par la neige, *civia-akane*. être ébloui par la neige, *inden-akone*, rester exposer à la neige, *naka-akone*, être arrêté par la neige.

Ne : par la *maladie*.

Moko-ne, pleurer par le mal, *kawi-ne*, succomber à la maladie, *pimi-ne*, être malade de la guerre, *kakami-ne*, périr vite de la maladie.

Nos : par l'*odeur*.

Nisa-nos, être tué par l'odeur, *nigata-nos*, être habitué à l'odeur, *wakewa-nos* être sensible à l'odeur, *miwa-nas*, être chassé par l'odeur.

Cin : par une *chute*.

Kiwaue-cin, être étourdi par une chute, *pikokiwane-cin*, se casser le nez en tombant, *kibitam-cin*, saigner du nez en tombant.

Kos : par le choc d'un objet.

Kawic-kos, être abattu sous un fardeau, *wisahic-kos*, être meurtri.

Il faut remarquer soigneusement que ces éléments indiquant l'instrument n'ont pas, pour la plupart, d'existence isolée et ne se rencontrent que dans cette composition, c'est ce qui leur donne le caractère et l'emploi concrets.

(*A suivre.*)

The Biscayan Grammar, Vocabulary, and Bilingual Dialogues of Rafael Micoleta (Bilbao, 1653).

A. The manuscript. On the back of the volume at the British Museum containing the original, these words are printed *Italian* | & | *Biscayan* | *Gramm* | *Mus.* | *Brit.* | *Bibl.* | *Harl.* | *4616* | *6514* | *PL. XX.E.* | *9.* It contains the book plate of Owen Brigstocke at the beginning of Micoletas work. This shews his coat of arms bearing three scallop shells (like those worn by the pilgrims to Santiago de Galicia to the present day), and a blackbird standing on the top of the helmet above the shield and holding a cherry in its right hand claw. The motto, in capitals, beneath these *arms* is ὡς ὄφις καὶ περιστερά, *like serpent and dove*, recalling the words of the Lord used by Cardinal Pole, the last Catholic Archbishop of Canterbury, on his escutcheon. In reply to a question by myself signed *PALAMEDES*, a writer named *D. M. R.* was good enough to publish in *Notes and Queries*, March 27, 1897, London, page 257, some information shewing that « Owen Brigstocke was born 1680, matriculated at Jesus College, Oxford, 29 October, 1695, aged fif-

teen, and was called to the bar at the Middle Temple 1705 », that he « had literary tastes, and spent much time in Paris », that « He collected a library, a portion of which is still at Blaenpant » in Wales, in the house of his descendants his brothers, So he was a contemporary of, if not acquainted with, Pierre d'Urte, whose Biblical translation was published in Oxford, June 1st 1894[1], by the Vice-Principal of Jesus College, the Revd Llewelyn Thomas, Canon of St Asaph, Wales, who died prematurely on the 12th of May, 1897, from influenza. The words « MVSEVM | BRTAN | NICVM » are stamped in red on the verso of the 17th leaf, which is the last that bears any writing, and on the front of the 2nd. The mark « BRITISH | MUSEUM » with the royal crown occurs likewise in red on the verso of the 10th and 15th leaves.

The following are the *catchwords* in the manuscript: f. 2. recto (*y*), f. 3. recto (*y*) verso *fut° imperf°*, f. 6. verso *freyr*, f. 7. verso *Manteles*. Folio 15 is followed by a blank and unnumbered leaf.

On the recto of f. 16 occurs, in a very different handwriting, perhaps that of Master O. Brigstocke, at any rate someone indifferent to the niceties of Heuskarian writing, the following slovenly copy.

Gure Aita ceruētan aicena	*Pater noster qui es in cœlis*
Sanctifica bedi hire icena	*sanctificetur nomen tuum*

1. I take this opportunity of requesting that *1876* be added after *1870*, on p. 162 of that book, and *London* after *1881*.

Ethor bedi ire Resuma
Eguin bedi hire corondatea
ceruan beçala lurrean-ere
Gurc eguneco oguia iguc egun
Eta quita ietzague gure çorrac
nola guçere cordunèy
quittazen baitra-eegu.
Eta ergaitzala sar eraci tentationetan, baina delura gaitzac gaichtoric.
Ecen hirea duc Resuma, eta puissança, eta gloria seculacotz
Amen

Veniat regnum tuum.
Fiat coluntas tua quemadmodum in cœlo sic etiam in terra Panem nostrum quotidianum da nobis ho die
Et remitte nobis debita nostra sicut et nos remittimus debitoribus nostris
Et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo
Quia tuum est Regnum et potentia et gloria in sæcula Amen.

The Lords prayer in the Cantabrian Visayna or present Baccuenza (sic) *Languadge out of Paulus Merula Cosmographie part 2 lib 2*

On the recto of folio 17 comes in the same hand-writing :

Sinhesten dut Jainco Aita bothere gucitaco ceruaren, eta lurraren creaçalen baithan. eta Christ haren seme bakoitz gure Jauna baithan: ccin concebitu içan baita spiritu sunindaganic : sortu maria cirginaganic : pontio pilateren passionatu, cruciflatu, hil eta abortze : inantzi içan da inffernisuara[1].
Hereneco egunian resuscitatu canda hiliaric : igan de ceruetera: jarria da Sainco Aita : bothere gueita coaren escunean :
Handic ethorteco da cicien eta hilen ugeatzera sinhesten dut Spiritu saindua baith an : sin hesten dut elica sain du Catholicoa : saindun communionea: bekatuen barkamendua, haraguiaren resurrectionea ; vicitze eternala. Amen.

Credo in Deum patrem omnipotentem
creatorem cœli et terræ : et in Jesum Christum filium eius unicum
dominum nostrum: qui conceptus est de Spiritu sancto ex natus Maria cirgine : passus sub pontio pilato, cruxiflxus mortuus et sepultus, descendit ad inferos: tertio die resurrexit de mortuis ascandit in cœlum : sedet ad dexteram dei patris omnipotentis : inde centurus ad iudicandum ciuos et mortuos.
Credo in spiritum sanctum
credo sanctam ecclesiam Catholicam : sanctorum communionem, Remissionem peccatorum carnis Resurrectionem : vitam æternam Amen.

1. Ou bien *inffernisuara* sans point sur le 2e *i*.

The Apostles creed in the same Languadge.

P. Merula took this *Gure Aita* from Leiçarragas version of St Matthew. ch. 6. v. 9-13. There are variants in the different editions of his *Cosmographia*. On p. 302 of that of *Raphelengii M. D. C. V.* one reads *ceruan, çordunèy, trauegu, gaichtotic*. It was repeated without change in the edition of Amsterdam, 1621. But in that of 1636 and the same place p. 69 70 *ceruan* occurs as in this manuscript. Merula has *Regnum et Potentia, et Gloria in secula*, in the latin and *Resuma, Vorondatea, ietzaguc, Resuma, eta Puissança, eta Gloria* in the Basque.

After this there come five blank and unnumbered pages, (two leaves and a half) and then, on the verso of that marked in pencile as *18*, there are eleven lines with these words beneath them : *The Lords prayer in the present languadge of Island*. The last three lines however constit of the numerals hup to *tivtugu* (20). It would be interesting to know whence came this Icelandic *Pater* and the above Heuskarian *Credo*. On the other side of the same leaf, the stamp « MUSEVM | BRITAN | NICVM in red recurs. Then there are two blank folios. On the recto of the first has been pencilled the following note *4416 = 29 fols 6314* = 18 *Ex^d Fm Sept 1885*. The first folio, or *frontispice*, is preceded by 22 blank folios separating it from the end of the manuscript entitled *Remarques sur La Langue Italienne, By Matthew Prior, Esqre*.

The *recto* of the fourth of these leaves bears the note $\frac{155. B. 2}{6314}$ $\frac{10}{VI}$ E. The. $\frac{10}{VI}$ is in pencil.

B. THE EDITION PUBLISHED AT MY EXPENSE IN SEVILLA ON THE 25 th OF JANUARY, 1897. I much regret that I did not wait six months before publishing this book! « If you wish a thing done well, do it your self » is a trite saying, but very true. Mr G. F. Barwick, of the British Museum, supplied me with a copy of part of the text that was put into the printers hands, and revised the rest, which I had taken from the very carelessly made edition in the *Revista de Ciencias Historicas,* Barcelona, 1881. To this my attention was first called in 1892, by Don R. M. Azkue Presbytero. I was also much obliged to him for reading the proofsheets; but he did not perform this task quite to my satisfaction, and avowed that he felt no interest in the work. Yet, « if a thing is worth doing at all, it is worth doing well ». I hope that before long a photographic facsimile of the original will be available for continental Bascologists.

It is necessary to say that in the manuscript the *Dialogues* begin on the 12th leaf, next after the verses. The recto of folio 11 has only the word *Dialogos.* Its other side is blank. The pages bearing these, interesting dialogues have a separate numbering, up to 7, being the only part of the manuscript that bears any numbering in ink, and are the last part of the book. The recto of folio 10 contains the *modo de contar* entirely and

exclusively, ending *los aqui*. The introductory or properly grammatical part of the work, down to page 10 of the new edition, is too slight and too full of mistakes to be of any value.

The *Dictionario breve*, however, and the *Dialogos* are a very important addition to the lexicological wealth of Spanish Basque, indeed second only in importance to the (mostly Bizcayan) *Refranes y Sentencias* printed at Pamplona by P. Porralis in 1596, mentioned by Larramendi, who utilised an imperfect copy now missing, and reprinted at Geneva in 1896 for Mr W. J. Van Eys. It would be satisfactory to learn what is meant by « el son que llaman, *las vacas* », p. 33. To an Englishman it recalls what is vaguely known as « the tune the old cow died of ». I think that Don Francisco Rodriguez y Marin, of Sevilla, who requested me to translate his poems into Basque, and gave me a perfect copy of the edition printed in Tolosa, 1790, of the volume numbered 103 in the *Bibliographie de la Langue Basque* (1891), must be learned enough to explain the expression.

One wishes also to find out who *Ganaza* mentioned at the beginning of the dialogues, was. He is there referred to as having said that a man sought for three things with great care, namely a stitch loose in his stockings, « *una suciedad en la cama, y los cuernos si su muger se los pone* ».

The saying « tan delicado como Judeo en viernes » (p. 25) also requires explanation. *Delicado* evidently

means scrupulous, and the scruples must be those about eating and drinking on the eve of the Sabbath day. Do any previous or later Spanish authors use such a phrase ? I hope to say something in an other article about the language of the author in connection with that of other Bizcayan writers. It seems likely that he knew Martin Ochoa de Capanaga (in the edition of whose *Doctrinea* published at Vizeu, 1893, read on page CLXVII *desde* instead of de *manera*). I shall then publish a list of the many and vexatious misprints in my edition, for the which I beg pardon.

EDWARD SPENCER DODGSON.

Cork, Ireland, 28 november 1897.

HISTOIRE

DE LA

PRINCESSE DJOUHER-MANIKAM

Roman traduit du Malais

sur le Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris

Par ARISTIDE MARRE

(Suite)

Maka baginda poun meniourouh.kan segala mantri dan houloubalang pe.kerdja.an akan meng. hantar.kan touan poutri dengan anakda baginda itou.Maka baginda poun membri perentah pada segala mantri demikian perentah baginda : « Hey segala kamou mantri.kou siapa kamou sakalian yang dapat kousourouh.kan meng.hantar.kan istri.kou dan anak.kou tiga orang ber.saoudara ini kapada neneḳ. nia radja *Haroun er-Raschid* di binoua Bagdad. » Maka sakalian.nia poun tiada berani berdatang sembah melaïnkan ber.diam diri.nia djouga.Maka baginda

Le roi *Châh Djôhon* confia donc son épouse et ses trois fils á ce ministre perfide, se reposant sur les paroles qu'il venait d'entendre. Une quarantaine de chameaux chargés des présents, quarante nourrices des enfants, cent suivantes de la princesse, mille hommes ouvraient la marche, mille cavaliers bien armés et bien équipés formaient l'escorte de la princesse et de

poun membri perentah kapada mantri yang ter.touah deripada yang laïn,maka kata baginda : « Hey mantri. kou angkau.lah kapada hati.kou yang dapat kou harap akan meng. hantar.kan istri kou dan anak.kou tiga orang bersaoudara ini karna pendapat.kou sakali-kali angkau tiada ber.bouat khianat pada kou, lagi poun angkau ter-touah deripada segala mantri.kou yang laïn, adalah angkau takout akan Allah soubhanah oua taala dan kapada akou. » Maka sembah.nia mantri itou : « iâ touankou chah alam sa.benar.nia.lah yang di.per.hamba men. djoundjoung perentah yang maha. moulia itou sa.harous.nia.lah hamba mengerdja.kan perentah chah alam itou meng.hantar.kan Sri padouka adinda dan anakda itou kapada radja *Haroun er-*

ses enfants. Cela fait, la princesse prit congé de son époux ; celui-ci la tenant embrassée, la couvrit de baisers ainsi que ses trois enfants, en pleurant. Il lui recommanda de présenter ses hommages à son père le sultan *Haroun er-Raschid,* ses salutations à son frère aîné *Minbah Châhaz ;* il la chargea de déposer aux pieds de Leurs Majestés mille et mille pardons et de faire ses excuses à son frère *Minbah Châhaz.*

Alors le prince dit au ministre félon : « O mon ministre, il faut que tu partes maintenant et que tu mènes le chameau de mon épouse, car j'ai pleinement confiance en toi ; surtout aie bien soin de la protéger ! » Mais le roi ne s'était point appuyé sur Dieu le très haut et digne de louanges, et pour ce motif Dieu le très haut l'en punit. Quand le prince eut fini de parler au ministre, celui-ci dit : « O Monseigneur, roi du

Raschid. » Maka radja *Chah Djohon* poun menierah.kan istri nia dan anakda yang katiga orang itou kapada mantri khianat itou sah karna sebab menengar sembah mantri khianat itou, dan segala per.kasih.an sakira.kira ampat pouloh éikor onta yang membaoua dia, dan ampat pouloh orang pengasoh anakda itou, dan saratous dayang-dayang meng.hantar.kan adinda itou dan sa.ribou orang yang meng. hantar.kan adinda itou, dan sa.ribou orang yang ber,kouda dengan alat sendjata.nia yang meng.iring.kan touan poutri *Djouher Manikam* dengan anakda baginda. Maka sakalian.nia ter.serah.lah kapada mantri itou, Satelah soudah maka touan poutri poun ber.mohon.lah kapada souaminia. Maka baginda poun mémelouk dan men.tchioum

monde, votre serviteur porte vos ordres sur le sommet de sa tête. »

Alors la troupe s'étant mise en marche, la princesse *Djouher-Manikam* monta sur son chameau avec ses trois enfants ; un garde du corps se tenait à la tête ; elle s'avança accompagnée par le misérable ministre et par toute son escorte, se dirigeant de halte en halte vers la ville de *Bagdad.* On était arrivé à une de ces haltes, quand le jour fit place à la nuit. Le ministre fit alors dresser une tente pour que la princesse y prit du repos, les gens dressèrent leurs tentes tout autour. La princesse *Djouher-Manikam* descendit de son chameau, puis entra dans sa tente avec ses trois enfants ; les tentes des nourrices et des suivantes entouraient en cercle la tente de la princesse. Au milieu de la nuit, une pluie violente vint à tomber ; alors le misérable

istri.nia dan anak.nia yang katiga itou serta dengan tangis.nia dan ber.pesan kapada istrinia akan sembah kabaouah douli ayahnda dan bounda Soultan *Haroun er-Raschid,* dan sembah baginda kapada padouka kakenda *Minbah Chahaz,* baginda mohon.kan ampoun be.ribou.ribou ampoun kabaouah douli ayahnda dan bounda dan minta maaf kapada kakenda *Minbah Chahaz;* dan kapada mantri khianat poun baginda ber. kata : « Hey mantri.kou baïk-baïk-lah angkau pergi ini membaoua onta istri.kou ini karna sangat.lah harap. kou kapada mou ; houbayâ-houbaya baïk angkau memelihara.kan dia ». Tetapi radja itou tiada ber. sandar kapada Allah soubhanah oua taala, sebab itou. lah maka datang balas Allah taala kapada radja itou.

ministre agité par Satan, fut tenté dans son cœur. Il pensa : « L'épouse du roi est admirablement belle, belle comme son nom de *Djouher-Manikam;* il faut que j'aille auprès d'elle et que je lui déclare mon amour! » Et alors le ministre rebelle partit et entra dans la tente de la princesse. Il la trouva encore assise auprès de ses trois enfants, occupée à chasser les moustiques.

La princesse le voyant entrer dans sa tente, lui demanda : « O mon ministre ! quelle affaire t'amène auprès de moi, à cette heure, au milieu de la nuit ? » Le ministre répondit : « Je viens ici parce que je vous désire ! » La princesse dit alors : « Et c'est là l'affaire qui t'amène auprès de moi! C'est à toi que le roi m'a confiée à cause de ton grand âge et comme si tu étais mon père. C'est en toi qu'il a mis toute sa confiance

Telah soudah habis titah baginda kapada mantri itou, maka sembah mantri : « iâ touankou chah alam atas batouk kapala hamba.lah menanggong dia. » Maka segala rayat poun ber.djalan.lah iya dehoulou,maka touan poutri *Djouher Manikam* poun naïk ka.atas onta dengan anakda tiga orang itou dan sa'orang bidouanda yang meng.apala.kan onta itou maka touan poutri ber.djalan.lah di.iring.kan olih mantri yang bédébah itou dengan rayat sakalian itou deripada souatou per.henti.an datang kapada souatou per.henti.an menoudjou djalan ka nagri Bagdad.**Hatta Kalakian** maka datang.lah kapada souatou per.henti.an maka hari poun malam.lah, maka mantri itoupoun men.diri.kan kheimah akan tampat touan poutri ber.

pour que tu nous fasses arriver, moi et mes enfants, en la ville de *Bagdad* auprès de mon vénéré père, le roi *Haroun er-Raschid*. Quel est donc ton naturel, pour que tu veuilles commettre une action que condamne Dieu le très haut et digne de louanges? Pour moi, il m'est interdit de la commettre, parce que je suis la servante de Dieu le très haut et la fervente disciple de *Mohammed* l'envoyé de Dieu (que la bénédiction de Dieu soit sur lui et le salut!). Que serais-je donc si je me rendais coupable de cet acte que Dieu le très haut et digne de louanges défend : Et toi, tu n'as donc aucune crainte de Dieu le très haut et digne de louanges? Ne seras-tu pas couvert de honte en face de l'Envoyé de Dieu, au jour du jugement dernier ? Et tu veux commettre cette action défendue qui est un grand péché! »

adou itou.Maka segala orang yang baniaḳ itoupoun men.diri akan kheimah djouga meng. oliling.i kheimah touan poutri *Djouher Manikam*. Maka touan poutri poun touroun deri.atas onta.nia itou lalou masouḳ kadalam kheimah serta anakda baginda tiga orang dan segala yang mengasoh dan dayang-dayang poun ber.idar meng.oliling.i kheimah touan poutri *Djouher Manikam* itou, maka datang kapada tengah malam, maka houdjan poun touroun terlalou lebat.maka mantri tchelaka itoupoun haroubirou olih cheïtan mem.bri ouasouas pada hati.nia. Maka fikir. nia bhaoua istri radja ini terlalou amat eloḳ roupa.nia dan nama.nia poun terlalou indah-indah touan poutri *Djouher Manikam*, baïk.lah akou pergi kapada.nia

Le misérable ministre dit : « Si tu ne veux pas, je tue tes enfants. » — « Jamais, dit la princesse, jamais je n'y consentirai, et si tu fais périr mes enfants, que puis-je contre l'arrêt de Dieu, si ce n'est d'invoquer son nom ? » Le ministre tua un des enfants du roi. Cet enfant mort, pour la seconde fois il fit la même demande à la princesse, et celle-ci répondit : « Jamais je ne me résoudrai à commettre cet acte indigne de tout croyant et défendu par l'Envoyé de Dieu. Non, je ne le ferai pas ! » Le ministre dit : « Si tu ne veux pas, je tue un autre de tes enfants. » La princesse *Djouher-Manikam* répondit : « Si tu tues mon enfant, c'est par l'arrêt de Dieu, et je me soumets à sa volonté. » Le ministre tua le second enfant. « Non, jamais, répéta la princesse, je ne consentirai à cet acte ! En quel état paraîtrais-je, au jour du jugement dernier, devant la

mengata.kan berahi akou kapada.nia. » maka mantri dourḥaḳa itoupoun pergi.lah iya masouḳ kadalam kheimah touan poutri itou maka di.dapat.i.nia touan poutri itou lagi doudouḳ di sisi anakda yang tiga itou serta lagi mem. bourou-bourou niamoḳ maka touan poutri poun melihat mantri itou masouḳ kadalam kheimah. nia, maka kata touan poutri itou : « Hey mantri.kou apa pekerdja.an mou datang kapada akou ini ouektou tengah malam ini ? » Maka kata mantri itou « **adapoun** hamba datang ini hendaḳ-kan touan poutri.lah.» Maka kata touan poutri demikian. lah pe.kerdja. an mou datang ini kapada akou, karna akou di.serah. kan olih radja kapada mou, karnaangkau mantri yang ter.touah lagi ka.per.tchahaya.an radja, oupama ba-

face de l'Envoyé de Dieu (que la bénédiction de Dieu et le salut soient sur lui !). » Le misérable ministre reprit : « Si tu ne veux pas de moi, je tue ton troisième enfant. » Et la princesse répondit : « Si tu le tues, que puis-je faire, sinon me soumettre à la volonté de Dieu et invoquer son nom ? » Le troisième fils du roi fut tué. Questionnée de nouveau, la princesse dit encore : « Jamais je n'y consentirai ; jamais je ne commettrai une telle action ! » Et ce ministre bâtard dit : « Si tu ne veux pas de moi, nécessairement je te tue, toi aussi ! »

Alors la princesse pensa dans son cœur : « Si je ne veux pas céder, sans nul doute il va me tuer ; il faut donc que j'use de ruse. » Alors elle dit : « Attends-moi ici, je veux d'abord laver mon vêtement, mon *badjou* et mon corps, car ils sont teints du sang de

pa.kou angkau lagi radja poun sangat.lah harap.nia akan dikau kapada meniampey. kan dakou dan anak-kou ka nagri Bagdad kapada ayah.kou radja *Haroun er-rachid.*[1] maka betapa pekerti.mou yang demikian ini hendak ber.bouat pe kerdja. an yang tiada di.per. kenankan Allah soubhanah oua taala karna pe.kerdja. an itou boukan laïk-kou meng.erdja.kan dia karna akou hamba Allah taala dan oummat bani Mohammed rasoul Allah (*Salla Allah alayhi oua sallama!*) bhaoua akou akan pekerdja.an yang[1] di.larangkan Allah soubhanah oua taala betapa pri.kou ber.bouat dia **Bermoula** angkau poun tiada.kah takout akan Allah soubhanah oua taala dan tiada.kah angkau malou akan rasoul Allah pada hari kiamat djamaah maka ang-

mes enfants. » Le ministre maudit de Dieu le très haut répondit: « C'est bien, j'attends ici. »

Alors la princesse *Djouher-Manikam* sortit de sa tente. La pluie tombait à torrents. La princesse, s'éloignant précipitamment, marcha pendant toute la nuit sans savoir où elle allait. Elle marchait depuis plusieurs heures lorsque l'aurore parut ; la princesse arriva ainsi près d'un arbre au milieu de la plaine, et après en avoir mesuré des yeux la hauteur, elle monta sur cet arbre. Le jour s'était levé ; en ce moment passa sur le chemin un marchand qui venait de faire son commerce et s'en retournait en la ville de *Bassrah :* il se nommait *Biyâpri*[1]. En passant sous l'arbre, il leva les yeux et aperçut une femme assise sur cet arbre.

1. Ce nom de *Biyâpri* signifie en malais : « marchand, commerçant, négociant. »

kau hendaḳ pe.kerdja.an haram ini lagi dosa besar. » Maka kata mantri bedebah itou « djika angkau tiada maou nistchaya kou.bounouh anak.mou ini. » maka kata touan poutri *Djouher Manikam* « bhaoua sakali.kali akou tiada redla akan pe.kerdja.an ini dan djika kau.bounouh anak.kou apatah dayah.kou lagi dengan houkoum Allah djouga nama.nia? » Maka di. bounouh.nia olih mantri anaḳ radja itou sa'orang. Satelah soudah mati maka di. tania poula akan touan poutri itou, maka djaouab touan poutri demikian djouga sa.kali.kali akou tiada maou meng.erdja.kan pe.kerdja.an itou karna boukan orang islam meng. erdja.kan demikian, bhaoua pe.kerdja.an ini di.larang. kan rasoul Allah, bhaoua akou tiada maou meng.

« Qui êtes-vous, s'écria-t-il, êtes-vous femme ou *djinn?* — Je ne suis ni *djinn*, ni démon, mais une descendante du prophète de Dieu *Adam* (que le salut soit sur lui !), une disciple du prophète *Mohammed* l'Envoyé de Dieu (que la bénédiction de Dieu et le salut soient sur lui !). »

Biyâpri grimpa sur l'arbre, prit la princesse, la fit monter sur son chameau, puis se mettant en route, la conduisit au pays de *Bassrah*. Arrivé dans sa maison, *Biyâpri* voulut s'approcher de la princesse, mais celle-ci lui dit : « Garde-toi de m'approcher tout d'abord, car j'ai fait à Dieu le très haut vœu de demeurer quarante jours sans voir la face d'un homme. Lorsque ce temps sera expiré, cela deviendra possible ; si ces quarante jonrs n'étaient pas encore écoulés, nécessairement je mourrais. »

erdja.kan dia.Maka kata mantri itou djikalau angkau tiada maou nistchaya kou bounouh anaḳ mou sa'orang lagi. Maka kata touan poutri *Djouher Manikam* « djika kaubounouh anaḳ.kou itou dengan houkoum Allah atas.nia redla.lah akou » maka.olih (mantri) itoupoun di.bounouh.nia poula anak radja itou.maka djaouab touan poutri itou bhaoua sakali.kali akou tiada maou mengerdja-kan yang demikian itou, betapa hal akou memandang mouka rasoul Allah (*Salla Allah aleyhi oua sallama*) pada hari kiamat djamaah. Maka kata mantri bedebah itou « djika angkau tiada akan akou, nistchaya ka.tiga.nia anaḳ.mou kou.bounouh itou ». Maka kata touan poutri Djouher Manikam djika kau.bounouh sakalipoun apatah daya kou lagi

Alors *Biyàpri* l'installa sur la terrasse grillagée de sa maison et lui prodigua ses soins et ses prévenances.

QUATRIÈME RÉCIT

Où il est encore parlé du ministre assassin des enfants du roi

Aussitôt après que la princesse *Djouher-Manikam* fût partie en fuyant, le ministre ordonna à toute l'escorte de s'en retourner et de se présenter au roi *Châh Djohon*. Il dit à ses gens : « O vous tous, serviteurs de la reine, voyez quelle a été sa conduite! Ses trois enfants sont morts, et c'est elle qui les a tués ! Après quoi elle a disparu. En quel lieu a-t-elle pu se réfu-

soudah.lah dengan houkoum Allah taala nama-nia. » Maka mati.lah ka.tiga.nia anak radja itou maka di. tania.ī poula akan touan poutri itou maka touan poutri : « tiada akou meng.erdja-kan pe.kerdja.an ini boukan pekerdja.an kou. »

Maka kata mantri haramzadeh itou « djika angkau tiada maou akan akou nistchaya angkau kou bounouh poula ». Maka fikir touan poutri dalam hati.nia djika akou tiada maou akan dia nistchaya akou poun di. bounouh.nia, baïk.lah akou ber.bouat honar, maka kata touan poutri : « nanti.lah akou di.sini dehoulou akou hendak mem.basouh kaïn.kou dan badjou.kou dan toubouh.kou karna ber.loumour darah anak.kou. » Maka mantri lanat allah taala : « Baïklah, akou me-

gier ? Personne au monde ne le sait. Voilà ce qu'elle a fait ! Pour vous, partez tous, emportez les cadavres de ses trois enfants au roi *Châh Djohon,* dites-lui toutes les circonstances. » Les gens chargés d'emporter les cadavres s'en retournèrent tous ; arrivés en la présence du roi, ils rapportèrent les circonstances de la trahison du ministre envers la princesse et du meurtre de ses enfants, ajoutant qu'il était parti de son côté en disant qu'il voulait aller à la recherche de la princesse. Il emmenait avec lui ses trois fils, quarante laskars [1] et les trésors.

Quand le prince eut entendu ces paroles, il demeura frappé de stupeur, mais son repentir d'avoir laissé partir la princesse sans lui était inutile. Il fit inhumer

1. *Laskar* ou *Lachkar* est un mot persan, fort usité en hindoustani, qui signifie soldat ou marin.

nanti di sini. » Maka touan poutri *Djouher Manikam* poun kalouar.lah deri.dalam kheimah.nia, maka touroun houdjan poun terlalou lebat.Maka touan poutri poun mem.bouang. kan dirinia berdjalan pada malam itou tiada.lah ber.ka.tahou.an pergi.nia lagi.**kalakian** ada bebrapa djam lama.nia touan poutri itou ber.djalan maka hari poun pedjer.lah.Maka baginda sampey.lah kapada pohon kayou di tengah padang Siyoudjana. Mata menentang tinggi.nia maḳa lalou naïk touan poutri ka. atas kayou itou maka hari poun siyang.lah, maka pada tatkala itou ada sa'orang saudagar lalou pada djalan itou datang deripada ber.niaga hendaḳ poulang ka nagri Basrah ber.nama *Biyapri,* maka iyapoun lalou di baouah pohon kayou itou. Maka iya

les trois jeunes princes. Le roi versait des larmes et tous les gens de sa maison et du palais remplissaient l'air de cris et de sanglots dont le bruit était semblable aux craquements du tonnerre, pendant qu'on procédait aux funérailles suivant les coutumes observées pour les plus grands rois.

Après cela, le prince descendit de son trône royal et se transforma en derviche pour mieux se livrer à la recherche, dans tous les pays, de son épouse bien-aimée. Il avait avec lui trois esclaves seulement, dont l'un se nommait *Hestri*. — « Pars, lui dit-il, va à la recherche de ta maitresse en tous les pays ; » et il lui donna un cheval avec des provisions. *Hestri* dit : « Que votre Majesté soit heureuse ! ô Monseigneur, roi du monde, quels que soient vos commandements, votre serviteur les pose sur sa tête ! » *Hestri* se prosterna,

me.lihat ka.atas pohon kayou itou maka di.lihat.nia sa'orang perampouan doudouk di.atas pohon kayou itou maka kata.nia : « Hey perampouan siapa.kah ini manousia.kah atau djin.kah angkau ini ? » maka kata touan poutri *Djouher Manikam* : « akou ini boukan djin dan boukan cheïtan, bhaoua akou ini deripada anak tchou-tchou nabi Allah *Adam (aleyhi es'selam!)*, dan deripada oummat nabi *Mohammed* rasoul Allah (*salla Allah aleyhi oua sallama!*) » Maka *Biyapri* poun naïk ka.atas pohon kayou itou meng.ambil touan poutri itou, maka di naïk.kan.nia ka'atas onta.nia lalou di.baoua.nia ber.djalan ka nagri *Basrah*. Satelah soudah sampey ka roumah *Biyapri* maka *Biyapri* poun

puis monta sur son cheval, il se mit en route se dirigeant vers la ville de *Bassrah*.

Après quelque temps de marche, il arriva en la ville de *Bassrah* et passa devant la maison de *Biyâpri*. En ce moment même, la princesse *Djouher-Manikam* était assise sur la terrasse de la maison de *Biyâpri ;* elle regarda attentivement le visage de *Hestri* qui passait le long de la maison et l'appela en disant : « Hé *Hestri !* d'où viens-tu jusqu'ici ? » *Hestri,* jetant ses regards vers le haut de la terrasse, aperçut la princesse *Djouher-Manikam* et lui dit : « J'ai été envoyé par votre frère aîné pour vous chercher, Madame ! » La princesse dit : « Va-t'en, promène-toi ; à la nuit tu reviendras ici , maintenant qu'il fait grand jour, je craindrais que *Biyâpri* ne connût notre départ. » *Hestri,* en s'inclinant, répondit : « C'est bien, Madame ! »

hendak hampir kapada touan poutri. Maka kata touan poutri : « djangan.lah angkau hampir dehoulou karna akou lagi ber.nadzar kapada Allah taala ampat pouloh hari tiada akou bolih me.lihat mouka laki.laki, apabila soudah sampey maka bolih dan djika belom sampey nistchaya akou mati. » Maka di taroh.nia olih *Biyapri* di.atas *pendjour* roumah.nia di.pelihara.kan baïk. baïk dengan saperti.nia.

QUATRIÈME RÉCIT

El Kissah *pri meniata.kan tcheritra yang ka.ampat akan mantri yang mem.bounouh anak radja itou.*

Satelah soudah touan poutri *Djouher Manikam* pergi mem.bouang.kan diri.nia maka mantri itoupoun meniourouh.kan sakalian rayat kombali mengadap radja *Chah Djohon* maka kata.nia kapada segala orang itou : « Hey touan.touan sakalian lihat.lah olih hamba sakalian perangi touan poutri *Djouher Manikam*, anak.

Il alla se promener çà et là, en attendant que la nuit fût arrivée. Quand le jour eut fait place à la nuit, il revint au bas de la maison de *Biyâpri* et attendit quelques instants, puis il appela la princesse. « Attends, dit-elle, car *Biyâpri* veille encore. » *Hestri* s'assoupit, puis il s'endormit au bas de la maison de *Biyâpri*, après avoir tout d'abord noué la bride de son cheval à sa ceinture.

---

nia tiga orang ini telah mati di.bounouh.nia, maka iyapoun lenniap.lah deri sini kamana gerangan ghaïb. nia boukan gerangan manousia itou. Maka demikian lakou.nia tetapi pergi.lah kamou sakalian baoua maït anak radja tiga ini kapada radja *Chah Djohon,* kata. kan lah segala hal ahoual.nia kapada radja itou. Maka segala orang yang membaoua maït anak radja itoupoun kombali.lah sakalian. Sa telah soudah sampey kapada baginda maka di.per.sembah.kan.nia.lah hal ahoual mantri itou hendak ber.bouat khianat kapada touan poutri dan padouka anakda di.bounouh.nia! maka iyapoun pergi kata.nia hendak men.tchahari padouka adinda dan segala harta itou di.baoua.nia dengan anak.nia tiga orang dan laskar touankou ampat

CINQUIÈME RÉCIT

La princesse *Djouher-Manikam* étant descendue de la terrasse, monta sur le cheval pendant que *Hestri* dormait encore. Elle s'assit sur le cheval, attendant que *Hestri* se réveillât. Mais un voleur éthiopien qui était venu près du magasin de *Biyâpri* pour voler, aperçut ce cheval dont la bride était attachée à la ceinture de *Hestri ;* il la détacha et tira le cheval jusqu'au milieu de la plaine. Dans la pensée de la princesse, c'était *Hestri* qui conduisait ainsi son cheval. Mais la lune s'étant levée, l'Éthiopien vit assise sur le cheval ume femme d'une éclatante et merveilleuse beauté.

Le cœur du voleur éthiopien fut rempli de joie. Il

pouloh. Satelah baginda mendengar sembah rayat itou maka baginda poun heiran akan diri.nia dan.sesal baginda poun tiada ber.gouna lagi karna sebab baginda meniourouh.kan touan poutri itou pergi tiada serta dengan baginda.Maka baginda poun meniourouh.kan orang menanam.kan padouka anakda tiga orang itou serta dengan tangis.nia baginda dan segala isi roumah.nia dan astana.nia poun ramey bounyi tangis.nia goumourouh saperti tagar.Maka di.tanam.kan orang. lah saperti adat segala radja.radja yang besar-besar. Satelah soudah iya meniourouh.kan menanam.kan anakda itou, maka baginda poun touroun deriatas ka. radja.an.nia, baginda men djadi.kan diri.nia saperti derouis men.tchahari makin padouka adinda touan

dit dans son cœur : « Voilà bien longtemps que je suis parti pour voler quelques richesses; certes, j'ai acquis pas mal de joyaux, de perles, de pierres précieuses, de l'or, de l'argent, de magnifiques vêtements de toutes sortes, mais tout cela n'est rien en comparaison de la merveille que je viens de trouver et qui va devenir ma femme, la lumière de mes yeux, le fruit de mon cœur! Maintenant, je vais donc jouir en paix du bonheur de posséder cette épouse ! »

La maison du voleur éthiopien était située sur le sommet d'une colline ; il y conduisit la princesse *Djouher-Manikam*, lui montra tout ce qu'elle contenait et la lui livra en disant: « O ma jeune sœur ! c'est à vous qu'appartient tout ce que renferme ma maison, usez-en suivant votre bon plaisir. » La princesse dit ; « Demeure tranquille tout d'abord ! » Et elle

poutri *Djouher Manikam* itou pada segala nagri dengan tiga orang sahaya baginda djouga pergi. Maka ada sa'orang sahaya baginda itou yang ber nama *Hestri* « pergi.lah angkau men.tchahari touan.mou pada segala nagri » maka di.bri baginda sa.eikor kouda serta dengan bakal.nia.maka sembah *Hestri* « daulat iâ touankou Chah alam mana perentah touankou hamba djoundjong » maka *Hestri* poun meniembah serta naik ka.atas kouda lalou ber.djalan ka nagri *Basrah* **Hatta** bebrapa lama.nia di djalan itou maka sampey.lah iya ka nagri *Basrah* lalou iya ber.djalan di.hadap.an roumah *Biyapri*, maka koutika itou touan poutri *Djouher-Manikam* doudouk pada pendjourou roumah *Biyapri*, maka touan poutri *Djouher Manikam*

pensa dans son cœur : « Voilà donc ma destinée : d'abord j'ai demeuré chez *Biyâpri*, et maintenant me voici tombée entre les mains d'un voleur éthiopien ! C'est par la volonté de Dieu le Très-Haut que cela arrive à sa servante ! » Le voleur éthiopien voulut approcher la princesse, mais celle-ci lui dit : « Garde-toi bien de m'approcher dès maintenant, car j'ai fait à Dieu le très haut le vœu de ne pas voir la face d'un homme avant trois jours révolus. »

Le voleur éthiopien prit alors à boire et dit : « Allons, buvons d'abord ! » — « A mon avis, observa la princesse, si nous commençons par boire tous les deux ensemble, toi tu t'enivreras et moi aussi ; des hommes m'enlèveront loin de toi, et ils te tueront. Il en serait ainsi sûrement. Allons ! j'emplirai ta coupe et tu boiras, toi, le premier ; quand tu auras assez bu,

poun memandang mouka *Hastri* lalou iya ka tepi roumah *Biyapri* maka touan poutri *Djouher-Manikam* poun memanggil *Hestri* kata.nia : « Hey *Hestri* derimana angkau datang kamari ini ? » maka *Hestri* poun memandang ka.atas pendjourou roumah itou maka di. lihat nia touan poutri *Djouher-Manikam* maka sembah *Hestri :* « hamba.di.sourouh.kan olih padouka kakenda mentchahari touankou. »

(A suivre.)

---

alors je boirai à mon tour, et c'est toi qui empliras ma coupe. » Le voleur éthiopien fut très joyeux d'entendre ces paroles de la princesse. « C'est vrai, ce que vous dites ! » s'écria-t-il.

Il reçut avec grand plaisir la coupe des mains de la princesse et but. Après avoir vidé plusieurs fois la coupe, il tomba ivre-mort, sans l'usage de ses sens et semblable à un cadavre.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

Essai de sémantique par Michel Bréal. — Paris, 1897. *Hachette et Cie*, éditeurs, in-8°, 349 p.

Ce nouvel ouvrage de l'éminent professeur du Collège de France est avant tout un recueil de curiosités linguistiques et grammaticales. En l'envisageant à ce point de vue, et abstraction faite des étymologies dont beaucoup sont contestables, on ne saurait lui refuser les plus vifs éloges. L'auteur, qui s'est visiblement inspiré, à propos du grec, du latin et des langues germaniques, de la méthode inaugurée en ce qui regarde le français par A. Darmesteter dans sa *Vie des mots*, a apporté à l'application qu'il en a faite les brillantes qualités de clarté et de finesse dont on peut dire qu'il a le monopole en matière de grammaire comparative et philosophique. Nul n'excelle comme lui à encadrer, quand il s'agit des phénomènes les plus délicats du langage, les détails techniques et d'érudition pure dans un style qui leur prête tout le charme des œuvres d'art et les dispose en tableaux qui font les délices du savant de profession autant que du simple amateur. Les livres de M. Bréal, et surtout celui-ci, sont comme la galerie pittoresque et amusante de la lin-

guistique, et rarement l'*utile dulci* n'a été réalisé plus heureusement par l'alliage du savoir précis et de l'agrément littéraire. L'*Essai de sémantique* fait penser à la *Pluralité des mondes* mise au point, quant à la forme, par un émule de Renan, et c'est tout dire.

Mais ces mérites si précieux et si rares en pareille matière seraient-ils incompatibles avec les larges synthèses dont le domaine si neuf de la science des significations nous laisse entrevoir la perspective ? On serait tenté de le craindre, en constatant qu'ils s'appliquent ici plutôt à ce qu'on pourrait appeler les faits divers de cette science qu'aux traits d'ensemble qui la caractérisaient. Aussi, à cet égard, l'*Essai de sémantique* entraîne-t-il des déceptions, dont je voudrais essayer de montrer la cause, en prenant pour exemple le contenu du chapitre X, intitulé : *La restriction du sens.*

« Un fait que donne toute la matière (est-il dit en « tête de ce chapitre), c'est que nos langues, par une « nécessité dont on verra les raisons, sont condamnées « à un éternel manque de proportion entre le mot et la « chose. L'expression est tantôt trop large, tantôt trop « étroite. »

Un exemple où l'expression est trop étroite nous est fourni par le mot français *toit*, qui au point de vue de son étymologie (lat. *tectum*) devrait signifier tout ce qui est couvert, mais qui a été « assez resserré par « l'usage... pour convenir uniquement et spécialement « à la couverture d'une maison ».

Ce que l'auteur appelle ici « manque de proportion entre le mot et la chose » résulte en réalité de l'absence d'un mot indépendant ou *propre* à tout égard pour désigner l'objet du substantif *toit*. Pour lui, il en en voit la raison dans « ce que le verbe est la partie « essentielle et capitale de nos langues, *celle qui sert à* « *faire des substantifs et des adjectifs*. Or, ajoute-t-il, « le verbe, par nature, a une signification générale, « puisqu'il marque une action prise en elle-même, « sans autre détermination d'aucune sorte. En combi- « nant ce verbe avec un suffixe, on peut bien attacher « l'idée verbale à un être agissant, ou à un objet qui su- « bit l'action, ou à un objet qui est le produit ou l'ins- « trument de l'action, mais cette action gardant sa si- « gnification générale, le substantif ou l'adjectif ainsi « formé sera lui-même de sens général. Il faudra que « par l'usage on le limite. »

Nous remarquerons tout d'abord que rien n'est plus contraire à l'idée logique qu'on peut avoir du développement du langage que de voir dans le verbe le *facteur* des substantifs et des adjectifs. L'action est une abstraction eu égard au sujet agissant, et les choses abstraites, nous n'avons pas à l'apprendre à M. Bréal, n'ont été revêtues des signes de langage qu'à la suite des objets concrets ; s'il est quelque chose de sûr en pareille matière, c'est que le nom de l'agent a précédé celui de l'acte qu'il accomplit.

En d'autres termes, et par exemple, l'idée de cou-

vreur et de couvert, converture (du toit), (c'est-à-dire ce qui couvre), est la mère et non la fille de celle qu'expriment les formes verbales *je couvre, tu couvres, il couvre*, etc., expressions qui reviennent du reste à celles de *moi couvreur, toi couvreur, lui couvreur*, etc.

La raison cherchée de l'absence de propriété (n'oublions pas que c'est de cela qu'il s'agit) du mot *toit* ou, ce qui revient au même, de sa parenté avec *tectum*, dont le sens est plus large, réside donc ailleurs que dans le fait de la prétendue préexistence de *tego*, je couvre. Je m'empresse d'ajouter qu'en substituant un nom d'agent **tex*, celui ou ce qui couvre, à *tego*, comme signe initial de l'idée de couvrir, je laisse intacte quant au fond l'explication de M. Bréal : dans l'une et l'autre hypothèse, — que le nom d'agent impersonnel ait précédé ou non le verbe personnel, — le mot primitif exprime une idée générale qui se spécialise ultérieurement au sens de *toit*. Mais la véritable cause du phénomène est bien autrement intéressante et profonde ; elle tient à la loi générale qui préside à l'histoire du langage et en vertu de laquelle les significations primordiales sont allées sans cesse du général au particulier, c'est-à-dire en se multipliant et se spécifiant grâce à la multiplication préalable des formes du langage issues de l'altération phonétique et de la dérivation. C'est ainsi qu'en latin l'idée de couverture en général, exprimée par les mots *tectum, toga, tugurium, tegu-*

mentum, etc., s'est restreinte petit à petit après la création de ces mots au sens de *toit*, *toge*, *tégument*, etc. [1].

Voilà, à notre humble avis, ce qu'il importait de mettre en plein relief, surtout dans un livre consacré à la science des significations. Cette science ne saurait en être que l'histoire fondée sur les principes qui viennent d'être rappelés. Il est vrai qu'au lieu d'un chapitre de dix pages à peine sur la question, elle eût demandé à elle seule la moitié du volume, et d'incidente qu'elle est dans ce volume, elle serait devenue le pivot sur lequel tout le reste aurait tourné.

Il importait d'autant plus d'envisager les faits sous ce jour que la *propriété* des mots en général et celle du mot *toit* en particulier se rattachent au problème de l'imposition des noms et servent à le résoudre. Si les noms avaient été imposés aux choses d'une manière arbitraire, on ne verrait rien de pareil vraisemblablement aux restrictions significatives dont nous entretient M. Bréal : chaque objet aurait son nom particulier, et par là même adéquat et sans relation avec les dénominations des autres objets plus ou moins différents. Dès l'instant où il en est tout autrement et où les mots forment des familles dont les membres ont entre eux des liens visibles tant pour la forme que pour le sens, il y a tout lieu de croire à un développement

1. Je me permets de renvoyer pour cette question si importante à ma note *sur le développement phonétique et idéologique du langage* (*Essais de linguistique évolutionniste*, p. 298).

coordonné et spontané de part et d'autre, c'est-à-dire à une création *naturelle* des formes et à une attribution *naturelle* des sens qui sont en opposition formelle avec les idées de l'auteur sur l'intervention de l'esprit ou plutôt de la *conscience* sur le développement du langage. On voit le conflit des principes et la cause profonde du désaccord des méthodes entre celle que nous adopterions et celle de M. Bréal.

Sous un autre égard, les rapports dont il vient d'être question qui règnent entre les mots d'une même langue et qui résultent d'un développement solides formes et des sens, constituent ce qu'on a appelé très justement l'*organisme* du langage. A notre avis, M. Bréal a tort de contester l'exactitude du terme : si tout organisme est un ensemble de phénomènes simultanés et successifs plus ou moins durables dont les mouvements et les changements sont le résultat d'une même impulsion centrale, le langage est éminemment susceptible d'être considéré comme un organisme, et le mot de *vie* appliqué à l'impulsion qui l'anime n'a rien de métaphorique. Le verbe humain ne serait inorganique et sans vie propre qu'à la condition de consister en faits indépendants et inertes. Est-ce le cas? La spécification inconsciente des sens généraux combinée avec la multiplication non moins inconsciente, chez le *parleur* des formes, par suite de l'altération phonétique et de la dérivation, sont les faits patents et constants qui répondent sans

ambages à la question. Que cette vie du langage humain soit le prolongement ou la manifestation partielle de la vie même de l'homme, nous ne le contesterons pas; mais ce que nous maintiendrons, c'est que des faits du langage, tout en étant d'origine individuelle, n'en sont pas moins instinctifs et irréfléchis à l'état initial comme les battements du cœur, le jeu de la respiration et tous les phénomènes de la vie physiologique; ce qui revient à dire que si la conscience s'en empare, ce n'est pas elle qui les produit et qu'ils résultent eux-mêmes de lois d'ordre surtout physiologique : il en est ainsi des changements phonétiques à l'époque où les sons sont encore fluides; il en est ainsi des changements sémantiques quand, par exemple, la combinaison habituelle du mot *toit* avec le mot *maison* a restreint pour celui-là le sens général de *couvert* ou *couverture* au sens spécial de *couverture d'une maison* ; ou par un phénomène inverse, quand la combinaison de l'adjectif *perçant* avec le mot *esprit* a développé chez l'adjectif le sens (moral) de *subtil* à côté du sens physique de perçant. Rien de prémédité ni de voulu dans l'un et l'autre cas; d'où l'hypothèse inévitable de causes fatales et par conséquent *légales* ou régulières qu'il importe de dégager et de connaître pour instituer d'une part la phonétique, de l'autre la sémantique.

Loin de trouver la notion, le souci et la recherche de ces lois dans le livre de M. Bréal, nous y consta-

tons, au contraire, comme une tendance constante à ramener le général au particulier, à remplacer l'étude des séries par celle des faits isolés, à substituer le capricieux ou l'accidentel au régulier et au coordonné, à préférer en un mot les anecdotes aux explications d'ensemble et aux coups d'œil généraux, le tout sous prétexte de sauvegarder l'autonomie de l'intelligence humaine et la propriété de ses œuvres. « En ce long « travail (celui du développement grammatical) il n'y « a rien, dit M. Bréal, qui ne vienne de la volonté. »

Nous affirmerions volontiers tout le contraire : dans l'évolution linguistique rien ou presque rien n'est d'origine consciente et voulue ; et c'est parce qu'il en est ainsi que (sans parler de la phonétique), la sémantique a des lois, qu'elle peut devenir l'objet d'une science, et que le livre de M. Bréal, qui semble fait pour prouver le contraire, en appelle d'autres où ces lois seront exposées et démontrées expérimentalement.

Paul Regnaud.

Formation de la nation française, par Gabriel de Mortillet, professeur à l'École d'Anthropologie (Bibliothèque scientifique internationale, t. LXXXVI). *Paris*, Félix Alcan, 1897, in-8°, vj-336 p., nombr. fig.

Le vers si connu de Destouches, que tant de personnes attribuent à Boileau, n'est point d'une application rigoureuse. En matière scientifique surtout, la critique est souvent plus difficile que l'art, et il est beaucoup moins pénible de faire un livre que de contrôler le travail d'autrui. Il y a d'ailleurs des sujets tellement spéciaux et des noms tellement autorisés que, sans aller jusqu'à jurer absolument sur la parole d'un maître, on peut affirmer *à priori* que telle œuvre est aussi bien faite et aussi complètement traitée que possible.

C'est précisément le cas du livre dont j'ai donné le titre ci-dessus. Seul peut-être en France, M. de Mortillet pouvait le faire ; seul il connaissait à fond tous les éléments ou du moins les éléments principaux de son sujet, et s'il y avait des défauts ou même des erreurs dans son ouvrage, elles ne pourraient porter que sur des points de détail qui disparaissent tout à fait dans l'ensemble. Au surplus, la qualité maîtresse de l'auteur, qui fait le plus grand mérite de son livre, c'est la méthode, cette méthode précise, rigoureuse, sûre et si parfaitement logique.

M. de Mortillet examine d'abord à quelles sources on peut puiser pour résoudre le problème qu'il s'est posé : établir l'histoire préhistorique de la France. Il n'a pas de peine à montrer que ni la *Bible*, ce vieux fétiche, ni les légendes, ces gracieuses filles de l'imagination populaire travaillant sur des souvenirs confus, ne peuvent donner d'indications exactes ; que les textes écrits doivent être consultés avec prudence ; que la linguistique et la science des religions donnent quelques renseignements ; mais que c'est surtout l'anthropologie et la paléo-ethnologie qui permettent d'étudier la question aussi exactement que possible. Quelles sont donc les conclusions de cette étude ?

La première apparition de l'homme sur le territoire qui constitue aujourd'hui la France a eu lieu vraisemblablement il y a quelque 230 à 240,000 ans. L'homme, dernier terme actuel de la série animale, issu par voie de progression des singes anthropoïdes, a dû se former dans les régions plus chaudes de l'Asie méridionale, de l'Inde probablement. Les premiers « Français » immigrants étaient des sauvages de petite taille, à la tête allongée, d'une intelligence rudimentaire, nus, laids et très vigoureux, uniquement armés de gros nœuds de pierre taillés à grands éclats : il faisait alors assez chaud dans nos régions, puis la température alla en se refroidissant, ce qui amena la grande époque glaciaire dont la durée ne peut être évaluée à moins de 150,000 ans. Le besoin rendit l'homme

industrieux ; il apprit à se vêtir, à se loger, à se chauffer, à perfectionner son outillage. La race se transforma : le crâne, sans cesser d'être allongé, s'amincit et le cerveau put augmenter de volume ; l'art prit naissance et nos ancêtres de cette époque nous ont laissé quelques représentations d'eux-mêmes : leur beauté était toute relative. Doux et pacifiques, pêcheurs et chasseurs, ils n'avaient aucun animal domestique et ne cultivaient point la terre. Enfin, le climat s'adoucit, et il y eut de grands changements dans la vie et les habitudes. A ce moment, survinrent des envahisseurs brachycéphales, mentalement supérieurs aux premiers occupants de notre sol ; ils apportèrent un commencement de religion, le culte ou tout au moins le respect des morts, l'agriculture, la domestication des animaux, l'usage de l'arc et de la hache emmanchée, le polissage de la pierre : ils venaient sans doute de l'Asie antérieure, des régions dites plus tard éraniennes. D'autres immigrations suivirent : à l'époque de l'âge de bronze, arrivèrent encore de l'Asie, mais de contrées un peu plus septentrionales, des hommes qui faisaient de la métallurgie, qui brûlaient leurs morts au lieu de les enterrer. Les nouveaux venus se mélangeant avec les vieux dolichocéphales ont peu à peu formé le fond de la population française actuelle. Nous arrivons ensuite à l'âge de fer et nous touchons à l'histoire.

A-t-on quelques données sur le langage de ces

diverses races antiques? M. de Mortillet a eu grand soin de faire remarquer, après Hovelacque, qu'il n'y a aucune corrélation nécessaire, aucune solidarité, entre les langues, les races et les nationalités. Mais on peut, en s'aidant des résultats de l'observation linguistique, émettre quelques hypothèses admissibles. Les premières populations historiques de la France parlaient des dialectes celtiques, et le celte, plus proche parent du latin que du grec, paraît être la première langue aryenne qui soit venue en Europe. Mais, auparavant, que parlaient les Français de la préhistoire? A mon avis, chaque groupe régional devait avoir son idiome propre, d'origine spontanée, tout à fait différent des autres, essentiellement agglutinant, composant et polysynthétique, dont on peut retrouver quelques traces dans les mots français modernes, assez nombreux encore, d'origine inexpliquée.

En fermant, sur ces réflexions, le livre admirable de M. de Mortillet, je ne puis m'empêcher de remarquer que l'auteur n'est ni membre de l'Institut, ni grand officier ou commandeur de la Légion d'honneur, ni professeur au Collège de France, et pourtant combien peu, parmi ceux qui réunissent tous ces titres, lui sont supérieurs ! En particulier, je ne cesserai jamais de m'étonner que le Collège de France, dont le rôle initiateur et rénovateur est la seule raison d'être, ait un enseignement aussi mal organisé. Beaucoup de chaires y sont inutiles, parce qu'elles font double

emploi avec celles de la Sorbonne ou d'ailleurs ; beaucoup sont à remanier, par exemple celles de philologie comparée et d'histoire des religions quis ont à transformer en cours de linguistique générale et de mythologie comparée ; et il y aurait à créer, pour n'en citer que deux, des chaires d'anthropologie et de paléo-ethnologie. Quand verrons-nous s'accomplir ces réformes nécessaires ? Quand verrons-nous se produire l'œuvre de justice et de réparation ? Hélas ! comme l'a dit le vieux poète, dans la page superbe que j'ai déjà citée ici, la vertu a disparu de la terre depuis les temps antérieurs à l'histoire, sous le règne hypothétique de Saturne :

... Quum frigida parvas
Præberet spelunca domos, ignemque, laremque,
Et pecus, et dominos communi clauderet umbra ;
Sylvestrem montana torum cum sterneret uxor
Frondibus et culmo, vicinarumque ferarum
Pellibus, haud similis tibi, Cynthia, nec tibi, cujus
Turbavit nitidos extinctus passer ocellos ;
Sed potanda ferens infantibus ubera magnis,
Et sæpe horridior glandem ructante marito.
Quippe aliter tunc orbe novo, cœloque recenti,
Vivebant homines qui, rupto robore nati,
Compositive luto, nullos habuere parentes...

Julien Vinson.

Le Patois de Petit-Noir, canton de Chemin (Jura), par P. Richenet. — *Dôle*, L. Bernin ; *Paris*, Welter, 1896, pet. in-8°, de (viij)-302 p.

Je donnerais volontiers ce volume comme modèle à tous ceux qui voudraient étudier le langage spécial à certaines régions et surtout à certaines localités. Ces monographies sont d'une importance capitale pour l'histoire complète du développement d'une langue, et il est extrêmement utile parfois qu'on ait pu recueillir un tout petit détail linguistique confiné à tel village ou à tel hameau. Mais pour augmenter la valeur de ces observations, encore est-il bon qu'elles soient faites par des personnes au courant des procédés et des méthodes de la science.

Toutes ces conditions se trouvent réunies dans le présent volume. Après une dédicace à son père et à sa mère, émouvante dans sa simplicité, l'auteur rappelle avec la gratitude nécessaire les noms de ceux qui l'ont aidé à préciser les souvenirs de son enfance, des vieillards, car, là aussi la jeunesse, emportée par le mouvement moderne, méprise ou dédaigne la tradition et les usages des siècles précédents. Puis viennent de très intéressantes notices sur la prononciation, l'orthographe phonétique adoptée, les principales modifications des mots, la formation du patois étudié, une rapide esquisse grammaticale,

un vocabulaire comparatif et enfin un certain nombre de spécimens comparés avec les autres patois congénères de la langue d'oïl, du lorrain et du bourguignon.

L'auteur et l'éditeur ont droit à toutes les félicitations.

Julien Vinson

L'Alphabet rationnel, étude sur l'alphabétisme et la graphie de la langue française, par Célestin Lagache, sénateur, ancien sténographe des Chambres. — *Paris*, Ch. Delagrave, 1897, (iv)-x-128 p. in-8° et portrait de l'auteur.

Cet ouvrage posthume, dû à la piété des amis et des enfants de M. Lagache, est fort intéressant, mais il témoigne d'une observation imparfaite et d'une inexpérience vraiment trop manifeste. Il s'y mêle aussi une préoccupation un peu puérile de la transcription exactement figurée de la parole, problème, hélas! à peu près aussi insoluble et aussi inutile que la quadrature du cercle.

Faut-il entrer dans les détails?

M. Lagache ne reconnaît à la langue française que *seize* voyelles : il fait figurer dans le tableau l'*e* muet,

mais n'y trouve qu'un *eu* et n'y comprend ni l'*é*, ni l'*i*, ni l'*ù*, ni l'*où* longs. Quant aux consonnes, il n'indique ni *tch*, ni *dj* ; distingue *gu* de *g* et *qu* de *q*, etc. On remarque, çà et là, certaines assertions qui étonnent, la suivante, par exemple : « C'est précisément parce que l'*h* est une aspiration que pour nous l'*h* est une lettre et, en tant que lettre, une articulation ou une consonne. » Ailleurs *i* de *lien* est identifié à *ll* de *famille* ou à *l* de *péril*. Ailleurs encore la prononciation *t* pour *d* est soigneusement notée dans *grand homme* et *pied à terre*, mais la raison de cette mutation n'est pas soupçonnée. J'en passe.

Cet ouvrage est certainement et incontestablement un livre de bonne foi.

J. V.

A Grammar of the irish language, by P. W. Joyce, ll.d., t.c.d., m.r.i.a. — *Dublin*, M. H. Gill and Son, 1897, pet. in-12, 136 p.

Cette grammaire n'est ni meilleure ni pire que la plupart des livres de ce genre destinés à l'enseignement dans les écoles. Elle n'a aucune prétention scientifique, et il me semble même que l'auteur s'en défend avec une insistance excessive, car je trouve toujours absolument fausse cette opinion des péda-

gogues que l'étude des formes anciennes trouble et gêne l'étudiant. Est-ce qu'au contraire la vraie méthode ne consisterait pas à rechercher les causes des différences qu'on observe entre les langues contemporaines et à montrer par l'histoire de leurs développements qu'elles proviennent d'un même prototype ou au contraire qu'elles n'ont aucune parenté originelle? Est-ce qu'une règle est autre chose qu'un effet, qu'un résultat, et ne la retient-on pas d'autant mieux qu'on en sait la cause et la raison d'être? Le livre de M. Joyce, la seule grammaire irlandaise à bon marché qui existe, est en tout cas fort recommandable.

J. V.

Bernard Quaritch's Catalogue n° 175. Monuments of Printing. — *Londres*, 12 nov. 1897, xvj-304 p. in-8°.

Ce n'est pas là un catalogue ordinaire de vente; c'est un véritable manuel bibliographique. On y trouve dès descriptions très précises d'incunables extrêmement rares, sortis de 1455 à 1500 des presses allemandes, françaises, anglaises, espagnoles, italiennes et néerlandaises. Il y a aussi quelques xylographes.

Les deux joyaux de cette collection sont un exem-

plaire magnifique, sur vélin, du Psautier de 1459 (29 août 1459, Fust et Schœffer) dont on demande 5,250 livres sterling (131,250 fr.) et une Bible de Gutenberg et Fust (la Bible Mazarine) estimée 5,000 livres (125,000 fr.).

Le volume commence par une notice très intéressante sur les origines de l'imprimerie et des premiers imprimeurs connus ; il se termine par une table fort bien faite.

J. V.

VARIA

I. — Appel aux Bibliographes

Une édition de Virgile

J'ai trouvé récemment chez un bouquiniste un exemplaire, malheureusement incomplet, d'une intéressante édition de Virgile qui est du XVIIe siècle vraisemblablement. C'est un petit in-8°, signé aux cinq premiers feuillets de chaque feuille, de *A* à *Qq* (cette dernière est une demi-feuille de huit pages). Les pages ont, titres courants et signature compris, 104 mm. sur 60. Le texte est imprimé en italique, mais il y a en marge des notes en romain (du corps 7).

Le volume commence à la p. 1, signature *B*3 (il marque donc 20 p. préliminaires n. ch. probablement), et est chiffré jusqu'à la p. 531, puis viennent 65 p. n. ch. On y trouve :

p. 1-30, les Bucoliques ; — p. 31-96, les Géorgiques ; — p. 96-100, *Argumenta in Æneid ;* — p. 101-394, l'Énéide ; — 395-413, *Maphæi Vegii laudensis liber ;* — 413, vers de C. Gallus, et de Sulpice de Carthage *de Vergilio*, — 414, *Incerti auctoris de Vergilio* et *Alcinous ;* — 415-427, *Culex ;* — 428-433, *Diræ ;* — 433-452, *Ætna ;* — 452-467, *Ciris ;* — 468-471, *Moretum ;* — 471-472, *Copa ;* — 473-478, *Elegia in Mecænatis obitum ;* — 478-499, *Epigrammata* ; — 499-520, *Priapeii lusus ;* — 521-528, *Catalecta ;* — 528-531, *Diversorum poëtarum in Vergilium Epitaphia ;* — 521, *in eclogam Solini ;* — (i)-(iv) *præfatiuncula in Georgica ;* — (v)-(xv) *Annotatiuncula in Georgica* ; — (xvi) page blanche : —

(xvii) sign. Nn 4, à la fin : *Rerum ac verborum in hisce Vergilii operibus observandorum index ;* longues lignes de A à V, complet.

Je serais bien reconnaissant au lecteur qui pourrait me faire connaître le titre exact de cette édition et me dire ce que contiennent les dix feuillets préliminaires qui manquent à cet exemplaire.

Julien Vinson.

Paris, 25 novembre 1897

P.-S. — Je me suis laissé dire, il y a longtemps déjà, qu'un érudit des derniers siècles s'était évertué à terminer les vers inachevés de l'*Enéide ;* ainsi le fameux *Audentes fortuna juvat* était par lui complété *timidosque repellit*. Quelqu'un pourrait-il me dire le nom de ce « poète », la date et le lieu d'impression de son ouvrage ?

II. — Les livres minuscules

Je reçois de MM. Salmin frères, imprimeurs à Padoue, une série de documents fort intéressants. Ils comprennent d'abord une réclamation, à propos de trois articles de M. Gaston Tissandier, dans *la Nature* sur les impressions microscopiques ; MM. Salmin font observer que le *Dantino* de 1878 (de 500 pages à 31 lignes, 38 mm. sur 22, et comprenant toute la *Divine Comédie*) est le livre imprimé dans les caractères les plus petits qui aient été employés jusqu'à présent et qui ont un œil de deux points sur un corps de trois. MM. Salmin ajoutent que le libraire Ulrich Hœpli de Milan avait acheté une centaine d'exemplaires de ce petit chef-d'œuvre et avait substitué un fronstipice portant son nom au titre original de l'ouvrage : je possède un exemplaire dans ces conditions.

Mais MM. Salmin frères ont voulu montrer qu'ils pouvaient faire mieux encore. Ils annoncent la publication d'un « volumetto » de 10 mm. sur 6, contenant dix lignes par page, y compris le chiffre de pagination, imprimé avec les mêmes caractères que le

Dante et formant 208 p. Le texte est une lettre encore inédite et écrite en 1628 par Galilée à Christine de Lorraine. Ce petit bijou typographique, grand, dit un journal italien, comme l'ongle du pouce d'une dame, se vend 4 fr. ; il en a été tiré cent exemplaires numérotés sur papier spécial « ceruleo » à dix francs l'un. Ce sera vraiment le plus petit livre du monde.

J. V.

Le Propriétaire-Gérant,
J. MAISONNEUVE.

CHALON-SUR-SAÔNE, IMPRIMERIE DE L. MARCEAU

L'ANTITHÈSE VÉDIQUE

et les ressources qu'elle offre à l'exégète moderne pour l'interprétation du Véda.

(La présente étude avait été préparée en vue du Congrès des Orientalistes de Paris. Mais, la section indienne de ce Congrès ayant reçu plus de communications qu'elle n'en a pu accueillir, — en fait elle n'est point parvenue à épuiser son ordre du jour, — j'ai cru qu'il était préférable de laisser la parole à nos confrères venus de l'étranger, et je me suis réduit au rôle plus aisé de simple auditeur. Je publie aujourd'hui, en dehors des travaux du Congrès, les pages que je lui avais destinées.)

V. Hugo avait-il feuilleté le Rig-Véda ? En tout état de cause, il n'aurait pu le connaître que fort tard, sous une forme peu fidèle et médiocrement engageante. Ce n'est donc pas à lui qu'il est redevable de l'antithèse caractéristique qui est, pour ainsi dire, sa marque d'ouvrier, d'autant plus précise et serrée, dans sa structure en quelque sorte mathématique, qu'on remonte davantage la série de ses écrits poétiques ; — antithèse dont la formule la plus complète tient en deux vers :

> L'homme aujourd'hui sème la cause ;
> Demain Dieu fait mûrir l'effet.

Il en avait trouvé le type, sans doute, dans la littérature classique : Horace, dans ses poésies lyriques, aime et construit à merveille ces oppositions multiples de mots et d'idées qu'un heureux chiasme sait mettre en valeur :

> Abstulit clarum cita mors Achillem,
> Longa Tithonum minuit senectus....

Mais, classique ou non, propagée d'âge en âge par l'imitation consciente, ou moule naturel de la pensée indo-européenne renouvelé de temps en temps par un atavisme psychique qui n'est autre que le génie, il est certain que cette figure fait le fond même de la poésie védique, que plus on y regarde de près, plus on l'y voit transparaître à travers les obscurités de la langue, du lexique et de la phraséologie, et que, dans l'incertitude où nous laissent le plus souvent les autres critères d'interprétation, celui-ci est un des plus sûrs pour nous permettre de dégager, avec une approximation infinitésimale, le sens précis qu'un poète a attaché à la stance qu'il composait. Car, si nous parvenons à y saisir une antithèse, il nous suffira d'en avoir à peu près compris le premier terme pour que l'autre s'ensuive tout naturellement; et, à son tour, la connaissance du second nous affermira dans l'intelligence que nous avions anticipée du premier.

J'ai déjà donné de cette application du principe de l'antithèse védique plusieurs exemples isolés, dont l'un au moins a eu la bonne fortune de rencontrer l'entière adhésion d'un juge en qui ma confiance paraîtra hautement légitime. Au reçu de mon explication du bizarre et incompréhensible *saptáçīrṣāṇam*[1], M. Bloomfield a bien voulu m'écrire que le le sens en ressortait désormais de façon « absolutely conclusive ». Ce succès m'a encouragé à publier aujourd'hui quelques autres résultats partiels, pour la plupart moins importants, mais surtout à réunir sous une seule rubrique et en un seul corps de doctrine, afin de mieux laisser juger de la méthode par la comparaison, quelques-unes des principales difficultés d'interprétation qui m'ont semblé solubles par le procédé de « l'antithèse védique ».

1. (R. V. III. 5. 5.) *Vedica*, 4 = *Mém. Soc. Ling.*, IX. p. 108; et. pour d'autres exemples de cette figure védique, cf. *Vedica*, 11, 12, 14. 2, 16 = *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 86, 89, 95, 103, etc.

I

Je commencerai par un cas très simple, où déjà le principe de l'antithèse avait bien guidé Grassmann, tandis que M. Ludwig, faute de l'avoir suivi, n'a abouti qu'à un résultat manifestement insuffisant.

R. V. IV. 37. 3 c d, on lit : *juhvé manuṣvád úparāsu vikṣú yuṣmé sácā bṛhádviceṣu sómam*. Le nœud de la phrase, c'est, à n'en pas douter, l'acception réelle de la vague épithète *úparāsu*, qui impose l'option entre divers sens, et notamment celui de « inférieurs » et celui de « récents ». C'est en faveur de ce dernier que s'est décidé M. Ludwig, (n° 169, p. 179 du t. I) : « so opfere ich als mensch bei den *jüngeren stämmen* ». Mais en vérité quelle nécessité y a-t-il pour le chantre de constater solennellement qu'il fait libation de sôma « parmi ses contemporains » ? et chez qui et avec qui la pourrait-il bien faire ? L'épithète ainsi entendue a du moins toutes les apparences d'une naïveté gratuite.

Ce sens ainsi rendu suspect, n'existe-t-il aucun moyen de fixer avec une certitude relative l'acception dans laquelle le poète a dû ici employer le mot *úparāsu*, qui est un locatif pluriel ? Demandons-le au locatif pluriel corrélatif et antithétique de la proposition suivante : le composé *bṛhád-diva* ne peut signifier que « habitant les hauteurs sublimes du ciel ». Instantanément nous voici amenés à soupçonner que *úpara* doit ici se traduire par « inférieur », ou, en d'autres termes, que nous avons affaire aux *víças* terrestres en tant qu'opposées à celles du ciel[1].

1. C'est ce qu'avait déjà fort bien vu Bergaigne : *Rel. Véd.*, I, p. 210 ; mais il croit, à tort selon moi, que les *bṛhádviçās* sont ici des sacrificateurs, *ib.*, p. 319.

Grassmann, toutefois, s'est trompé en traduisant le verbe *juhvé* par « ich künde », comme s'il se rattachait à la racine *hvā*, faute grave qu'il a postérieurement aperçue et corrigée dans son lexique. En réalité le paradoxe antithétique est encore beaucoup plus fort qu'il ne l'avait pressenti : le poète ne se borne pas à « annoncer » parmi les hommes le sôma destiné aux habitants du firmament, sens de datif *commodi* qui ne se concilie que bien difficilement avec la tournure essentiellement locative *yuṣmé ṣácā*, etc. ; bien plus, le poète *verse* le sôma parmi les hommes, et ce sôma versé sur terre se trouve par le fait, et nonobstant, et en même temps, être versé au ciel, afin que les êtres célestes en puissent jouir. — Je traduis donc :

« A l'exemple de Manus [qui fut le premier habitant de la terre] je répands le sôma parmi les tribus de la terre, [et en le répandant ainsi je le répands par là-même] parmi vous les habitants du plus haut des cieux. »

Ainsi seulement nous découvrons dans les intentions de notre poète une pensée, je ne dis pas juste ni exquise, mais enfin une pensée qui dans sa phraséologie vaille en effet la peine d'être exprimée.

II

Personne ne méconnaît l'antithèse védique dans les cas où elle saute aux yeux, comme R. V. V. 83. 2 c d : « et l'innocent [même] tremble devant le fougueux [Parjanya], quand Parjanya le tonitruant frappe les coupables ». On vient de voir que, dès qu'elle se voile un tant soit peu, un critique même pénétrant et rompu aux subtilités du style védique est sujet à passer devant elle sans la voir. Que sera-ce, si elle se dissimule sous quelqu'une de ces formules d'invocation banale, comme il y en a tant dans le Véda, qui

semblent tout à la fois ne signifier rien ou signifier tout ce que l'on voudra ? Raison de plus pour essayer d'en préciser le vrai sens au moyen de cet adjuvant intrinsèque.

R. V. VII. 15. 8. : *ksápa usráç ca dīdihi svagnáyas tváyā vayám | suvíras tvám asmayúḥ.*

Grassmann (I, p. 313): « Des Nachts und Morgens leuchte du, durch dich sind reich an Feuern wir, Du männerreicher unser Freund. » — A-t-il compris ? En tout cas il s'est bien donné garde de le laisser voir.

M. Ludwig (I, p. 420, n° 397) : « nächte und morgen strale hindurch, durch dich sind wir gut mit feuer versehen ; | du hast gute helden, bist der unsrige ».— C'est la platitude même ; or je ne dis pas que le poète védique ne puisse souvent être plat, mais j'estime qu'il ne l'est pas ici.

Est-ce que la corrélation évidente de *svagnáyas* et *suvíras* ne devait pas éclairer tout interprète sur la corrélation symétrique *tváyā* et *asmayúḥ*, et montrer que ces quatre termes s'opposent mathématiquement deux à deux, encore que les deux derniers ne rentrent pas dans le même type de catégorie grammaticale ? Car il importe peu que l'un soit un pronom à l'instrumental, l'autre un adjectif au nominatif, du moment que celui-ci peut signifier « étant en notre compagnie » aussi légitimement que le premier signifie « avec toi ». Je traduis donc sans hésiter : « [O Agni,] de par toi nous avons un bon Agni, et toi en notre compagnie tu as de bons héros ». C'est-à-dire : « Tu es un bon Dieu, et nous sommes de braves gens » ; et, par conséquent, « brille jour et nuit » ; car nous ne te laisserons jamais manquer de rien, nous ne t'exposerons jamais à t'éteindre ; à charge de revanche ; brûle perpétuellement pour notre service ; et enfin toutes les idées de réciprocité entre hommes et Dieux familières à quiconque a feuilleté le Véda.

Ainsi, au lieu d'un verbiage puéril, on obtient une suite logique, un enchaînement satisfaisant de pensée.

III

Les morceaux de brillante facture, tels que l'hymne du joueur (X. 34), sont tout particulièrement sujets à revêtir cet ornement très recherché de l'antithèse. Car, pour le dire en passant, il ne me paraît pas un instant douteux qu'il n'y ait, dans le Rig-Véda tout au moins, un certain nombre de morceaux de facture et de pur dilettantisme. Telle ne paraît pas être tout à fait la pensée de M. Bloomfield : dans la magistrale étude qu'il a récemment consacrée à l'hymne des grenouilles (VII. 103) et où il a définitivement élucidé la nature intime de cette pièce en apparence unique, — en réalité simple incantation pour amener la pluie [1], — il est allé jusqu'à dire qu'à son avis il n'y avait pas dans tout le Véda un seul passage qui n'eût répondu à quelque objet rituel. Et j'y souscris, à la seule condition de faire mes réserves expresses sur la manière dont il l'entend. Qu'on vienne, par exemple, à démontrer un jour que l'hymne du joueur était un charme pour gagner au jeu : je ne m'en étonnerai pas autrement, et je m'applaudirai, tout au contraire, de cette heureuse circonstance qui nous a valu la conservation fortuite, dans un recueil sacré, d'un morceau aussi criant de réalisme et de vie. Mais, de croire qu'il ait été composé tout exprès en vue d'un pareil usage, non, en vérité, je m'en sens incapable ; car il porte bien trop la marque d'une composition indépendante de toute utilité extérieure, désintéressée, originale enfin, où la fantaisie d'un vrai poète s'est donné libre carrière..... Ou bien croirai-je que le *Sir ha-*

1. *Proceedings of the American Oriental Society*, XVII, p. clxxiij-clxxix.

sirim symbolise en effet l'union de Iahvéh avec l'âme fidèle ? Mais je pense qu'il est inutile d'insister : tout le monde admet qu'une compilation de livres religieux est sujette de sa nature aux plus étranges compromissions, dont il faut se louer puisque la littérature et l'érudition en tirent profit sans que jamais la vraie foi s'en scandalise.

Voilà un assez long préambule, — développement d'une idée générale qui me tient fort à cœur, — pour n'ajouter que bien peu de chose à l'interprétation proprement dite de la pièce visée ; car M. Ludwig (n° 1027, II, p. 678, et V, p. 560) a parfaitement vu les jeux d'antithèse où s'est complu l'auteur de cet étrange et pittoresque morceau. Seulement, je ne suis pas bien sûr qu'il les ait vus tous, ou en tout cas qu'il les ait fait tous ressortir avec une égale netteté. Quand, par exemple, il traduit 10 d, *anyéṣām ástam úpa náktam eti*, « geht er für die nacht in andere häuser », je crois qu'il est absolument dans le vrai, c'est-à-dire que le poète n'a pas eu l'intention de représenter le joueur s'introduisant dans les maisons la nuit pour y voler ; car enfin on a beau être malheureux au jeu, ce n'est pas à dire qu'on ait pour cela la vocation et l'adresse du cambriolage. Mais qui m'assure que l'auteur n'a pas commis cette faute de mesure et de goût ? L'expression même dont il s'est servi, malgré son laconisme, parce qu'elle contient une antithèse implicite qu'il suffit de développer pour deviner sa pensée : *ástam i* signifie, pour les astres et les hommes, « aller se coucher » ; et donc *anyéṣām ástam i*, construction hardie de brièveté, mais dès lors très claire, doit signifier tout simplement « découcher », et la stance ne fait plus qu'un tout (*tenerae conjugis immemor* a).

Plus haut (2 c d), la demi-stance *akṣásyāhám ekaparásya hetór ánuvratām ápa jāyám arodham* appelle une observation de même ordre. Qu'est-ce que *ekaparā* ? et que

vient ici faire cette épithète ? Il y a dix façons de la traduire, qui toutes, plus ou moins, s'accommodent de la nature du dé à jouer : « qui est autre qu'un », car ils sont plusieurs ; « qui consiste essentiellement en un », car Kali est le roi des dés ; « der mir über alles ging » (Ludwig) ; « qui triomphe par un » (P. W., Grassmann), car dans la majorité des coups tout au moins c'est un point de plus qui décide de la victoire ; « dont la pensée est entièrement absorbée en un seul [point] », par cette dernière raison même. Et il se peut bien que tous ces concepts à la fois se soient joués par voie de demi-calembour dans l'esprit du compositeur. Mais il en est un qui domine tous les autres, en tant qu'exigé et mis en relief par l'antithèse : l'épouse du joueur est *ánuvratā*, « dévouée, fidèle », ce qui revient à dire qu'elle aussi, à sa façon, mérite le titre d'*ekaparā* « qui ne songe qu'à un [son mari] seul » ; et ainsi les deux personnages entre lesquels le joueur fait un choix arbitraire reçoivent virtuellement la même épithète, qui fait davantage ressortir leur opposition.

La cascade d'antithèses de la stance 9 a été comprise sans difficulté : les dés roulent en bas, mais frappent en haut (a), puisqu'ils font perdre le joueur qui les a lancés ; ils n'ont pas de mains, et triomphent du joueur, qui en a (b) ; ils sont froids, et ils brûlent le cœur (d) des joueurs palpitants. Mais que devient la symétrie de ce fragment, si l'on ne constate en c aucune antithèse pareille à celle des trois autres vers, ne fût-ce qu'à la faveur d'un jeu de mots ? Elle y est, et le jeu de mots aussi : *iriṇa* « rainure » désigne tout ensemble un fossé, une rigole et la table où viennent tomber les dés ; ceux-ci sont des braises ardentes, ils tombent dans la « rigole » où ils devraient s'éteindre, et ils n'en continuent pas moins à ardre puisqu'ils « brûlent le cœur » des joueurs.

Et enfin, si le contexte nous oblige à chercher un artifice dans le second emploi du mot *iriṇa*, ce ne sera point raffinement condamnable, mais au contraire postulat logique, que d'en découvrir un aussi dans le premier, et de traduire 1 b « nés en plein vent et se vautrant (*cárcṛtānās* intensif) dans la rigole », comme des fruits mûrs tombés de l'arbre que sont en effet les dés.

IV

L'application de notre principe pourra parfois nous aider à résoudre une petite difficulté grammaticale, dont la solution, à son tour, retentira sur l'interprétation du texte. Soit la question de savoir jusqu'à quel point le thème *bhára-* conjugué à un mode personnel de la voix moyenne, peut prendre l'acception de voix passive : je n'en vois dans Grassmann que deux exemples (R. V. V. 73. 8, VII. 24. 2), et ce chiffre infime, comparé à la masse énorme de ses emplois au moyen avec sens actif, suffirait dès l'abord à nous mettre en garde. Or il se réduit encore, si l'on observe que, dans le premier passage, il n'y a absolument aucune raison de prendre *pakvā́ḥ pṛ́kṣo* pour un nominatif plutôt que pour un accusatif : « O Açvins, quand vous franchissez les océans, ils (les hommes, les sacrificateurs, les Dieux, peu importe) vous ont apporté les aliments cuits. » Il n'y a rien à objecter là-contre, si ce n'est qu'on n'y retrouve pas la nuance de retour de l'action sur le sujet qui d'ordinaire, — mais non pas nécessairement, — accompagne le sens actif du verbe moyen. Et encore : quand les Açvins franchissent les océans, ce n'est pas pour leur plaisir, mais pour le bien de leurs adorateurs ou des Dieux ; et ainsi, quand ceux-ci les nourrissent, c'est en définitive à leur propre profit.

Reste à un seul cas. Mais celui-là semble difficile à

écarter, et M. Delbrück le déclare irréductible[1]. Examinons-le de plus près : *víṣṛṣṭadhenā bharate suvṛktis*. La traduction qui vient la première à l'esprit est « l'offrande parsemée de vaches (c'est-à-dire arrosée de lait) est apportée », et Sāyaṇa n'y manque point, qui glose *suvṛktis* par *stutis* et *bharate* par *sambhriyate*. Mais la *suvṛktí* n'est ni l'offrande ni la louange : c'est, étymologiquement et dans l'usage, ainsi que l'a bien démontré Bergaigne, « la bonne orientation » [de la jonchée], ou, par extension, « la jonchée sacrificatoire elle-même, en tant que bien disposée, rituellement orientée », etc. Or, si l'on peut apporter une offrande ou une louange, on ne peut pas apporter une orientation; et, si l'on apporte les herbes destinées à la jonchée, on ne peut plus apporter la jonchée une fois qu'elle est disposée et orientée : le sens passif du verbe nous devient donc de plus en plus suspect. Que si nous nous tournons vers *víṣṛṣṭadhenā*, nous sommes amenés à penser que cette épithète n'est peut-être pas de pur ornement et qu'elle a été mise là pour suggérer à l'esprit d'un Hindou une association antithétique d'idées familières : ne contiendrait-elle pas, par hasard, à l'état prégnant le complément de notre verbe moyen actif? ne serait-il point permis d'entendre, — à l'exemple de II. 24. 9 c *yád vájaṃ bharate* « lorsqu'il se procure le butin », et de maint autre passage, — *víṣṛṣṭadhenā* [*dhénās*] *bharate suvṛktis*, « la jonchée, quand on l'arrose de vaches, *rapporte des vaches* » [à celui qui l'apprête et l'arrose] ce qui justifie du coup l'emploi du moyen au sens actif? En d'autres termes, plus on y jette de vaches (on y verse de lait), plus elle en fournit au sacrifiant : paradoxe anthétique où nul de ceux qui ont fréquenté le Véda ne méconnaîtra ses habitudes.

Le contexte, malheureusement, n'appuie pas l'une de ces

1. *Altindische Syntax*, p. 264.

interprétations plus que l'autre ; et même, à raison du parallélisme des idées, « le sôma est pressuré, les liqueurs sont versées », il favoriserait peut-être plutôt celle par le sens passif « l'offrande est présentée », si grammaticalement elle était probable. Il faut pourtant remarquer que le corrélatif en a est *gṛbhītáṃ te mána indra*, « ton cœur est captivé, ô Indra », et que c'est la formule habituelle — ou toute autre analogue — dont se sert un conjurateur pour annoncer qu'il a maîtrisé le Dieu et va le forcer à répandre ses dons. Il n'y aurait donc rien que de logique à ce que la suite de la stance mentionnât, sous une forme discrète et par un artifice de style aimé des poètes, les plus importants des présents attendus d'Indra.

V

Voici maintenant un cas où, en précisant de même le sens d'une forme et, par suite, d'un vers, notre critérium nous permettra d'expulser sans merci du lexique une forme déjà réputée douteuse. On sait que le soi-disant substantif féminin *tánā* « descendance » n'a que de bien faibles garants : Grassmann ne l'admet que dans deux passages ; Roth, dans un seul et, dubitativement, dans trois ou quatre autres ; on ne l'a pas encore trouvé en dehors du R. V. Or, III. 25. 1 b, il est aisé de voir que le génitif *pṛthivyáḥ* dépend, non de *tánā*, mais de *sānúr*, au même titre que *divâḥ*, et que l'instrumental *tánā* n'est qu'une locution adverbiale signifiant « en succession, en ligne directe » ; et ainsi l'a vu M. Ludwig (n° 324), qui toutefois le traduit par « aussi ». J'aime mieux le sens étymologique d'un instrumental de *tán*, et je remarque simplement que, si ce mot ne signifiait que « aussi », il serait surprenant qu'on le rencontrât constamment dans des passages où il s'agit d'origine et de des-

cendance ; cf. III. 27. 9. Ici M. Ludwig traduit *dhiyá cakre váreṇyo* par « durch weisheit ward *der* treffliche geschaffen », et *bhūtánām gárbham á dadhe* par « der wesen keim hab *ich* gewonnen ». Cela est grammaticalement irréprochable ; mais ne semble-t-il pas que, si *cakre* est une 3e personne, — et il l'est indubitablement, car l'épithète *váreṇyo* ne peut s'appliquer qu'à Agni, et non au chantre (cf. 10 a), — son corrélatif immédiat *dadhe* ne puisse être pris à la 1re ? Il est vrai que le même mot un peu plus bas est sûrement une 1re personne ; mais c'est dans la stance suivante, et, d'une stance à l'autre, le sens d'un même mot change d'autant plus aisément que ce peut être pur hasard si elles se suivent dans la compilation actuelle. C'est souvent un diascévaste qui les a cousues arbitrairement ensemble parce qu'elles contenaient le même mot ; ou, en prenant les choses au mieux, le poète, après avoir versifié une stance où il attribuait à Agni l'action exprimée par *dadhe*, a trouvé piquant d'en versifier une autre où il se l'attribue à lui-même.

Je traduirais donc : « Agni est devenu précieux *de par la pensée pieuse*, et il a déposé [dans les êtres] le germe des êtres, [qui est] en ligne directe le père *de l'adresse pieuse* » (*dákṣasya pitáraṃ tánā*). J'ai souligné le rapport antithétique entre *dhí* et *dákṣa*, qui est le nœud de ce petit bouquet de fleurs védiques : les hommes pieux ont engendré Agni par la simple pensée, sans rites déterminés, et lui, à son tour, il leur a enseigné les meilleurs rites pour servir pieusement les Dieux. Toujours l'idée de la réciprocité de bons offices entre la terre et le ciel ; toujours le balancement antithétique qui est comme la marque d'outil du chantre des divinités védiques.

On dirait même, moyennant qu'on sous-entende *pitáram* en 10, que la stance suivante ne fait que répéter la même

idée sous une forme moins heureuse ; et alors *dadhe* peut rester, comme plus haut, à la 3e personne : « C'est l'oblation, ô Agni *fils* de la force, qui t'a déposé, sacrificateur précieux et étincelant, en tant que *père* de l'adresse pieuse[1]. »

VI

Comme d'une forme rare, ainsi d'un mot rare : notre principe nous mettra sur la voie du sens à choisir ; sans lui, l'option serait impossible. Le composé *manyumí* peut signifier « qui détruit la colère », ou « qui détruit avec colère, dans sa colère », — acceptions usuellement adoptées, mais incertaines, en tout cas imprécises et, on en conviendra, assez banales, — ou bien « qui mugit en colère », mieux encore « qui mugit la colère », épithète expressive et forte, particulièrement appropriée si elle s'applique au Dieu-taureau Indra.

Essayons successivement ces deux sens sur R.V. VII. 18. 16 c d. Avec le premier, nous obtenons : « Il détruit la colère de celui qui détruit dans sa colère », — ici déjà la corrélation devient boiteuse[2] – « lui qui règne sur le chemin, il s'est emparé des chemins. » Ici elle fait entièrement défaut ; car, si en d le *pátyamāna* est sûrement Indra, le balancement de la phrase semble exiger que le *manyumí* de c soit le même personnage. Comprenons donc — à quoi se plie sans difficulté le verbe *mimāya* — : « Indra a mugi la colère de

1. La traduction de M. Oldenberg (*Sacred Books of the East*, XLVI, p. 291 et 296) prête aux mêmes observations que ci-dessus : en particulier, de ce que « le germe des êtres » est Agni, il ne s'ensuit pas que *á dadhe* soit 1re personne (p. 298) ; car il se conçoit fort bien qu'Agni se dépose soi-même en tant que germe des êtres, et c'est ce qu'exprime congrûment la voix moyenne du verbe.

2. J'avoue ne pas comprendre autre chose que le mot à mot de la version de M. Ludwig (II, p. 655) : « Indra vernichtete den grimm des vereitlers der kampfwut. » Qui est ce *vereitler* opposé à Indra ?

qui mugit la colère, il a occupé les chemins, lui qui règne sur le chemin » ; ce qui revient à dire : « Le mugissant a mugi, le roi du chemin tient les chemins ». Il n'y a rien de plus cohérent ; et, comme les deux autres emplois de *manyumí* (I. 100. 6, II. 23. 4) se rapportent sans conteste respectivement à Indra et à Bṛhaspati et se prêtent sans difficulté au même sens[1], il y a donc lieu, dans notre passage, d'appliquer aussi à Indra, et non à son adversaire, cette épithète évidemment louangeuse, dont la traduction me paraît dès lors assurée.

VII

Les deux suggestions qu'on va lire étaient inscrites dans mes notes personnelles sur le Véda, bien avant la publication de la récente traduction de M. H. Oldenberg, qui par le fait les a rendues inutiles. Si je les maintiens ici, c'est pour faire voir qu'on peut arriver au même résultat par des chemins très différents, et que le principe d'interprétation par l'antithèse est un bon guide, puisqu'à sa suite on marche à d'aussi heureuses rencontres.

R. V. IV. 7. 11 a : *tṛṣú yád ánnā tṛṣúṇā cacákṣa*. Grassmann : « Voll Gier nach Speisen wachsend durch den gier'gen » ; à peine grammatical, et point du tout intelligible. M. Ludwig : « wenn trocken die speise, ist er rasch gewachsen » ; *tṛṣú* a deux sens différents, et *cacákṣa* est traduit comme s'il n'était pas accentué. La structure de la phrase appelle la correction *tṛṣúr* et l'interprétation d'*ánnā* par l'instrumental : « Lorsque l'altéré a grandi grâce à la nourriture altérée », c'est-à-dire « quand le dévorant Agni

1. Dans cette dernière stance, il est parfaitement superflu de faire dépendre *brahmadviṣas* (génitif) de *manyumí*, puisqu'il se réclame déjà de *tápano*. Que si l'on y tient, j'admettrai que le poète a fait un calembour sur *manyumí*, mais ici seulement.

s'est fortifié aux dépens du combustible sec[1] ». Pour M. Oldenberg (*op. cit.*, p. 345), *ánnā* est également un instrumental, mais *tṛṣú* peut demeurer : « When he thirstily has grown strong by thirsty food ». Je n'y contredis pas : tout ce que je voulais établir, c'est que la raison qui m'a amené à construire comme lui *ánnā* avec *tṛṣúṇā* et à bien comprendre la fonction de ce mot dans la phrase, c'est la mise en contraste visible des deux *tṛṣú-* qui se répondent.

R. V. IV. 3. 9 c d : *kṛṣṇá satī́ ruçatá dhāsinaiṣá jā́maryeṇa páyasā pīpāya*. L'épithète *jā́maryeṇa* ne veut rien dire, et les deux autres antithèses, *āmā́* et *pakvám*, *kṛṣṇá* et *ruçatá*, qui développent le mystère (*ṛtá*) de la vache, ne peuvent que difficilement, dans cette clausule de stance, rester sans corrélation : en d'autres termes, on attend ici deux mots aussi au lieu d'un, quelque chose comme *jā́(s) ámartyena*, dont la contraction, remarquons-le bien, ne donnera en effet qu'un accent. Soit donc : « Noire, [elle regorge] de nourriture étincelante ; *créature*, elle regorge d'un lait *immortel*[2]. » Voici maintenant ce que je trouve dans le commentaire de M. Oldenberg (*op. cit.*, p. 329) : « The meaning of *jā́marya* (ἅπαξ λεγόμενον) is unknown. Sāyaṇa reads *jā amaryeṇa*. — I should prefer *jā amartyena*. M. M. » L'accord est complet, d'autant qu'il ne s'est point effectué, de ma part au moins, par-devant Sāyaṇa, qui en lisant *jā* l'explique par un pluriel accusatif.

Tout n'est pas dit, malheureusement, avec cette conjecture, où je me rencontre avec une si imposante autorité. Il faut bien convenir que la critique de texte védique n'existera jamais, si elle ne parvient pas à se plier aux règles que

1. Comparez, s'il est nécessaire, à titre de supplément de démonstration, l'expression très claire *óṣadhibhir cavakṣe* R. V. III. 5. 8 a.
2. La vache-aurore est une créature, puisqu'on la voit naître et mourir ; elle est immortelle, puisqu'elle revient tous les jours : ce paradoxe antithétique est le lieu commun de la poésie primitive.

s'est sagement imposées la critique de texte des auteurs classiques. Or, ici, elles sont outrageusement violées : on ne voit pas comment une contraction *jámartyena*, si facile à résoudre, a pu cesser d'être comprise, être prise pour un seul mot, puis perdre son *t*, que défendait de surcroît l'*n* subséquent, devenu impossible et dès lors écrit *ṇ* après la chute du *t* ; il est trop clair que *jámaryeṇa* serait la *lectio difficilior* à maintenir ; d'autre part, les dépositaires du texte étaient au moins aussi au courant que nous des artifices de style aimés des poètes, et le principe de l'antithèse, qui nous amène à restituer *jámartyena*, devait le leur faire conserver, s'ils l'avaient lu, ou même restituer, si leur texte ne le portait plus. Que répondre à tout cela ? Rien, je l'avoue, sinon que *jámaryeṇa* ne peut rien signifier. Il y a des moments, dans l'exégèse védique, où l'on se trouve acculé à une impossibilité : il faut, ou renoncer à s'en occuper, ou admettre — ce que j'ai déjà souvent insinué[1] — que, dans bien des cas, les écoles védiques ont choisi la *lectio difficilior* précisément par la raison qu'elles n'y comprenaient rien, qu'un mot estropié par accident a été ensuite pieusement conservé dans le texte par une tradition qui l'a envisagé comme d'autant plus sacré qu'il était plus informe et partant plus mystérieux, en un mot, que le Véda est par endroits un bouillon de culture de fautes de texte. Aussi la plume tombe-t-elle souvent des mains à qui essaie de le commenter. Je ne m'étonne qu'à demi que MM. Pischel et Geldner aient renoncé à leur projet de dictionnaire.

VIII

Pour avoir méconnu la vertu de l'antithèse, on a parfois, non seulement failli à atteindre le vrai sens d'un mot, mais

1. *A. V.*, XIII (Rôhitas), p. 44 ; VII, p. vij ; X-XII, p. 216 ; etc.

substitué un à peu près banal à la traduction exacte d'un autre mot d'ailleurs parfaitement connu, et faussé ainsi le caractère de tout un passage.

R. V. VII. 20. 4 c d : *ní vájram índro háricān mimikṣan sám ándhasā mádeṣu vā́ uvoca.*

Grassmann (I, p. 319) : « Dass rossbegabt den Blitz er niederschmettre erlabte Indra sich beim Mahl am Soma. » — Sans contester en principe le sens d'aucun mot, observons toutefois que la première proposition n'est nullement finale dans le texte : les deux propositions sont accolées paratactiquement, ce qui fait présumer antithèse, ou du moins corrélation.

M. Ludwig (n° 572=II, p, 156) : « hernider bringend den donnerkeil zum trank nam Indra, der herr der falen rosse, seinen aufenthalt bei den trinkgelagen. » — C'est, en tout état de cause, un mince hommage à rendre à Indra que de constater de lui ces truismes, à la fin d'une stance où l'on a commencé par dire qu'il a empli de sa grandeur les deux univers.

Demandons-nous cependant quels peuvent être les tenants et aboutissants du verbe *uvoca*. Sans doute, la très rare racine *uc*, « être habitué, se plaire », mais aussi, au changement près d'une seule lettre, la très commune racine *vac*. Dans cet ordre d'idées, Indra en ses ivresses aurait « conversé avec le jus de la plante ». Et pourquoi donc pas ? L'ivrogne cause bien avec sa bouteille ; et nous possédons un hymne où, si Indra ne parle pas nominativement au sôma, au moins monologue-t-il comme s'il battait les murs. D'ailleurs, Sôma est un Dieu, au même titre qu'Indra; et, comme il y a toujours un rappel nécessaire de l'idée de Sôma dans *ándhas* ou tout autre mot similaire, on ne voit aucune impossibilité à ce qu'Indra, au prix d'une légère correction au texte, s'entretienne avec le congénère dont il s'enivre.

C'est le corrélatif de *sám ucoca* qui départagera la question. Or il y a bien longtemps que Bergaigne, et par une tout autre voie, a établi le sens probable de la racine *myakṣ* et des divers mots qui en procèdent[1] : il assimile, en morphologie et en sémantique, *ní mimikṣan* à l'adjectif *nimiçla*, et nous permet d'y voir l'équivalent de l'expression « se mêler à, cohabiter avec, fréquenter », etc. Dès lors, les deux sens s'éclairent l'un l'autre, et nous ne courons pas grand risque de nous tromper en supposant que la stance s'achevait sur une gradation de paradoxes : le foudre et le sôma sont les deux compagnons, les intimes amis d'Indra ; mais l'un, il n'en fait que sa société habituelle en compagnie de ses chevaux ; l'autre, il cause familièrement avec lui lorsqu'il est ivre. Mais je n'insiste pas sur cette conjecture.

R. V. II. 11. 19 a b : *sánema yé te ūtíbhis táranto viçvā spṛ́dha áryeṇa dásyūn.* — Grassmann (I, p. 18) : « Es glück' uns, dass durch deine Gunst wir schlagen die Feinde all', durch Arjer die Barbaren. » — M. Ludwig (n° 484 = II, p. 55) : « die wir durch deine hilfleistungen übervindend bekämpfen möchten mit dem Ârya alle feindlichen heere der Dasyu. »

Le premier a fort bien vu que *sánema* est un verbe de proposition principale, accentué seulement parce qu'il commence la phrase, et ne saurait dépendre de *yé*. Le second a très correctement traduit *spṛ́dhas... dásyūn* comme étant en construction paratactique et équivalant sans la moindre nuance à *dásyūnāṃ spṛ́dhas*. Pour avoir toute la pensée du poète, il n'y a qu'à concilier ces deux vues exactes et compléter la seconde par l'introduction du balancement antithétique : alors on s'aperçoit que *ūtíbhis... áryeṇa* doit nécessairement équivaloir de même à *áryasya ūtibhis*, et *te* devient libre pour dépendre de *yé*. Aussitôt la phrase reprend

1. *Religion Védique*, II, p. 261 i. n.

toute son ampleur : « Nous qui sommes tiens, puissions-nous victorieux, de par les forces auxiliaires de l'Ârya, triompher des hostilités des Dasyus! »

R. V. III. 34. 1 a b : *índraḥ pūrbhid ātirad dásam arkair vidádvasur dáyamāno ví çátrūn*. Grassmann admet un verbe *ví day* avec le sens de « mettre en pièces » ; mais ce serait un emploi unique. M. Ludwig lui laisse le sens de « partager », et comprend qu'Indra a réparti les ennemis entre ses fidèles à titre de butin ; mais a priori la synonymie des deux accusatifs *dásam* et *çátrūn* repousse cette conception quelque peu forcée et appelle la synonymie des verbes qui les régissent, soit donc simplement *á atirat* et *ví* [*atirat*]. Cela posé, puisque « les ennemis » figurent deux fois dans le membre de phrase qui leur est consacré, on s'attend à ce que, par antithèse, « les richesses » figurent deux fois, au moins implicitement, dans le membre de phrase qui lui fait équilibre : comme plus haut R. V. VII. 24. 2, on n'a qu'à rétablir comme régime à *dáyamānas* le mot *vásu* abstrait de *vidádvasus*, et l'on obtient ainsi le balancement irréprochable : « Indra le briseur de citadelles a triomphé de l'ennemi, conquérant la richesse, partageant les richesses, il a dissipé les ennemis. » Il n'est pas jusqu'aux nuances de l'idée qui ne s'opposent deux à deux.

R. V. V. 58. 6 c (peinture de l'orage) : *ksódanta ápo riṇaté vánāni*. — Grassmann (I, p. 210) : « Dann sprudeln Wasser und die Fluten rinnen. » Je n'examinerai pas ici jusqu'à quel point *vána* peut signifier « Flut ». Pour moi, je n'en crois rien ; mais je me contente d'observer qu'ici Sāyaṇa le repousse, d'accord en cela avec le postulat de l'antithèse. — « Die Wälder stürzen » (Ludwig, II, p. 306) n'y satisfait pas davantage : on attend un objet *qui soit autre chose* que les *ápas* et *qui fasse la même chose* avec une nuance appropriée, par exemple « les eaux coulent en bouillonnant, les

bois coulent doucement » sens respectif des racines *kṣud* et *ri*. Et c'est bien cela : « Les torrents se ruent, les forêts dégouttent. » *Bis pluit in silvis*[1].

R. V. II. 10. 3 : *uttānáyām ajanayan súṣūtam bhúvad agníḥ purupéçāsu gárbhaḥ | çiriṇāyāṃ cid aktúnā máhobhir áparīvṛto vasati prácetāḥ*. Le sens de *çiriṇā* est inconnu. M. Oldenberg (*op. cit.*, p. 218), tout en constatant que la glose indigène par « nuit » est de pure divination, accorde qu'elle peut être exacte. Je ne le pense pas : il me semble trop manifeste que le sens de « dans la nuit » n'a été suggéré que par le voisinage de *aktúnā* « de nuit », qui au contraire eût dû en détourner un scoliaste tant soit peu intelligent, puisqu'il impliquait un intolérable et plat pléonasme. M. Ludwig (I, p. 326, et IV, p. 292) ne traduit pas, mais suggère au commentaire qu'il pourrait bien s'agir du foyer de la forge. Avant lui, Roth et Grassmann avaient songé au sens de « réduit, cachette », qui, bien entendu avec référence métaphorique au creux de la vêdi dans lequel on allume Agni, est rendu vraisemblable par l'étymologie et entièrement confirmée par le balancement antithétique des deux expressions *uttānāyām* et *çiriṇāyām*, si visiblement disposées et opposées en assonance. L'*uttānā*, « celle qui s'étend » (comme une femme en vue de la fécondation[2]), celle où l'on engendre le bien enfanté, c'est la vêdi mère d'Agni ; et la *çiriṇā* « le réduit secret » (la vulve de cette femelle donc), c'est le creux de cette même vêdi où Agni prend naissance. Observons que la fin de la stance contient

1. Pour Bergaigne (*Rel. Véd.*, I, p. 257) les *cánāni* seraient les vases de bois d'où les Maruts font couler la pluie. Je n'ai naturellement rien à objecter contre la donnée mythique de la cuve des Maruts ou du tonneau des Danaïdes (cf. *Revue des Études Grecques*, V, p. 284) ; mais je crois l'interprétation descriptive infiniment plus plausible comme sens et mieux appropriée au contexte.

2. Cf. Bergaigne, *Rel. Véd.*, II, p. 66, qui n'y voit qu'une métaphore pour « la Terre ».

en outre une antithèse accessoire : « Au sein de la cachette », qui est toute *petite*, ainsi qu'on va le voir, « il resplendit de par sa *grandeur*. »

IX

Il y a des cas où, par un raffinement de style plus savant que tous ceux que nous avons relevés jusqu'à présent, une stance tout entière est construite sur la formule antithétique et ressemble d'un bout à l'autre aux types plus modernes évoqués au début de cette étude. L'examen du sens de *çiriṇā* nous amène tout naturellement à nous occuper de la stance R. V. II. 2. 4, qui n'est autre chose qu'un développement plus abondant de la même idée, et où M. Ludwig (IV, p. 287) avait déjà reconnu partiellement le chiasme pour un principe d'interprétation méconnu ici par Roth et Grassmann.

Il suffit en effet d'y jeter un coup d'œil pour se convaincre que les quatre pâdas doivent s'y opposer deux à deux. L'ensemble du morceau s'adresse à Agni, c'est-à-dire, d'une manière générale, au feu terrestre ; d'autre part, certaines circonstances, et notamment la mention de Pṛçni (la nuée d'orage), nous font irrésistiblement songer à l'éclair : ainsi l'antithèse que fait pressentir la structure de la stance doit reposer essentiellement sur le contraste constaté entre Agni-éclair et le feu de l'autel. Cela posé, tâchons de dégager une à une le sens des expressions choisies par l'auteur.

a) *tám ukṣámāṇaṃ rájasi svá á dáme*, « lui qui grandit » Grassmann, ou « qui répand de l'eau » Sāyaṇa, et j'aimerais mieux le premier sens, qui va rendre plus sensible l'antithèse visée, mais il se peut même qu'il y ait calembour intentionnel, « dans l'espace sombre qui est sa demeure

propre. » Aucune difficulté de texte ni de traduction. Ce sont bien là tous les caractères d'Agni-éclair. Eh bien donc, cet Agni immense qui remplit l'espace,

b) On le cache dans un petit trou (le creux de l'autel, la *çiriṇā*) : *candrám iva surúcaṃ hvārá á dadhuḥ*. On ne peut guère équivoquer sur le sens de *candrám*, et M. Ludwig seul a eu l'idée d'y voir la lune ; M. Oldenberg, le dernier venu, ne l'a point suivi (*op. cit.*, p. 193) et s'en est tenu au sens courant de *candrá* dans le Véda : « brillant, métal brillant, or ». Plus douteux est *hvārá*, qu'il traduit avec Roth par « serpent » (Ldw. avec approximation bien meilleure par « Wölbung »). Mais un mot qui étymologiquement signifie « sinueux » peut aussi naturellement désigner le trou du serpent que le serpent lui-même, comme on voit que le latin *lacerta* signifie à la fois « lézard » et « trou de lézard ». Or, à supposer que le sens de « serpent » convînt aux autres emplois connus de *hvārá*,— ce que je n'ai point à examiner pour l'instant, — il est certain qu'il exige ici la correction arbitraire *hvārám*, qui détruit la belle symétrie de la stance pour n'aboutir qu'à une triste banalité : « Ils l'ont placé [dans sa demeure], le serpent qui brille comme de l'or » (Grassmann). Notons enfin que Sāyaṇa glose *hvāre vijane*, ce qui est aussi proche que possible de notre sens postulé de « réduit, cachette », et que, en comprenant de la sorte, on justifie d'emblée la comparaison *candrám iva* « comme de l'or », laquelle autrement n'est qu'une inepte cheville. Concluons qu'il faut traduire : « Lui qui en grandissant séjourne dans le vaste espace, on le cache, le resplendissant, comme un trésor, au fond d'un étroit terrier. »

c) *pṛçnyāḥ pataráṃ citáyantam akṣábhiḥ*. Le causatif de *cit* est amphibologique, en ce qu'il peut avoir à volonté le sens causatif ou le sens actif ; ce dernier même est plus fré-

quent ; au surplus, c'est l'ensemble qui nous départagera. Quant au génitif *pṛ́çnyās*, il est bien difficile de le faire dépendre de *patáram* (Grm., Ldw.) : « le volant de Pṛçni », pour « celui qui vole à travers Pṛçni », cela n'est pas plus correct en sanscrit qu'en français ; et, quand M. Oldenberg supplée, avec doute d'ailleurs, « le [fils] ailé de Pṛçni », il a bien conscience de gloser au lieu de traduire. Mais voyons : *akṣábhis* est là tout prêt et assez près pour fournir un objet possédé à ce génitif ; qu'objecter contre « le volant qui regarde par les yeux multiples de Pṛçni » ? Qu'il n'est dit nulle part ailleurs que l'éclair soit aveugle ? Il est vrai : on lui fait même jouer le rôle d'espion, R. V. V. 59, 1 ; mais ce peut n'être qu'un paradoxe de plus. Quoi qu'il en soit, les veaux naissent parfois aveugles, et, eu égard à la courte durée de l'existence du veau nouveau-né Agni, à la permanence relative de sa mère Pṛçni, il doit sembler tout à fait licite de frapper le premier de cécité, surtout quand il s'agit d'obtenir un effet poétique. Et puis enfin, encore une fois, c'est d'après l'ensemble qu'il s'agit de juger ces difficultés de détail : si l'ensemble se tient, s'il s'en dégage une pensée cohérente, au lieu d'un galimatias informe, l'exactitude de chaque détail sera par là même plus d'à demi démontrée. Eh bien donc, cet Agni qui n'a d'yeux que ceux de la nuée dont il émane,

d) On en fait une sentinelle : *pāthó ná pāyúṃ jánasī ubhé ánu*, « [on le place] comme un gardien du chemin entre les deux races » (divine et humaine). La correction de *pāthó* en *pathó* est trop simple pour nous arrêter un instant, et le rôle du feu, soit atmosphérique, soit terrestre, comme messager délégué respectivement des Dieux aux hommes et des hommes aux Dieux, achève de nous fixer sur les personnages auxquels la stance fait tant d'allusions implicites et sur l'antithèse primordiale qui a présidé à sa composition[1].

1. Il est presque superflu d'affirmer que cette discussion, elle

X

La méthode que je développe aura peut-être fait ses preuves définitives, si elle parvient à avoir raison de stances considérées comme désespérées soit au point de vue du sens ou de la situation, c'est-à-dire difficilement intelligibles en elles-mêmes, et, si à toute force on arrive à en extraire un sens, sans rapport apparent avec l'ensemble du contexte où elles figurent. A titre d'exemple, essayons-la donc sur une stance qui n'est rien moins que claire, à en juger par le double témoignage de Grassmann (I, p. 547), qui la bannit purement et simplement de l'hymne où la tradition l'a insérée, et de M. Ludwig (V, p. 120), qui l'accompagne d'un laborieux commentaire [1] : R. V. VI. 47. 19 *yujānó harítā ráthe bhū́ri tváṣṭehá rājati | kó viçváhā dviṣatáḥ pákṣa āsata utā́sīneṣu sūríṣu* ||

Le fait est qu'il est fort difficile de concevoir que quelqu'un puisse s'asseoir tout à la fois « du côté de l'ennemi » et « parmi les généreux donateurs », lesquels au contraire doivent être les compatriotes, les alliés et les amis du chantre qui implore pour eux la victoire. Quant à attribuer à *ā́sīneṣu* un sens détourné, métaphorique, différent enfin de celui de *āsate*, il est impossible d'y songer ; car les deux termes sont en corrélation trop évidente. Et cette seule

aussi, est dans mes notes manuscrites bien antérieure à la suggestion de M. Max Müller « brilliant like gold in a hidden place » (Oldenberg, *op. cit.*, p. 195), qui n'en forme d'ailleurs qu'une minime partie, mais avec laquelle je me rassure et m'honore de m'être rencontré. Quant à Bergaigne, il est revenu jusqu'à huit fois sur ce passage intentionnellement mystique (voir le précieux *Index* de M. Bloomfield); mais d'aucune de ses analyses de détail ne se dégage le sens général de la stance.

1. Bergaigne n'en traduit que la première moitié : *Rel. Véd.*, III, p. 51 i. n.

observation suggère l'idée qu'ils pourraient bien se trouver dans deux propositions différentes.

Il faut ici introduire une remarque : l'absence de ponctuation est, dans le texte du Véda, une source de grande perplexité, et notamment l'usage d'un signe équivalent à notre parenthèse y serait le bienvenu. Quoi qu'il en soit, il y a fort longtemps qu'on a reconnu la nécessité de traduire certaines parties de stances comme grammaticalement et logiquement indépendantes du reste : peut-être même a-t-on parfois abusé de ce procédé, mais rien n'en dispense. Il est des parenthèses qui sautent aux yeux, comme R. V. X. 14. 5 c ou A. V. VII. 53. 3 b[1] ; il en est de latentes, comme celle que j'ai cru pouvoir admettre pour traduire R. V. III. 15. 5, et sans laquelle la stance ne m'a guère paru offrir qu'un étrange fatras[2]. Or, ici, pour que les deux mots entre lesquels nous soupçonnons une corrélation antithétique appartiennent en effet à deux propositions distinctes, il faut précisément que la première, soit le pâda c, figure comme entre parenthèses. Traduisons-le donc en l'isolant, et, pour rendre la pensée plus claire en conformant la construction à nos habitudes occidentales, rejetons-le à la fin de la phrase au lieu de l'insérer au beau milieu. Que vient-il ? Une antithèse de mots et de pensée, d'abord ; puis un sens parfaitement logique et suivi, qui ne laisse prise à aucune incertitude :

« Attelant à son char ses deux chevaux bais, c'est *de ce côté-ci*, parmi les généreux donateurs *assis* [autour de moi ou de lui], que Tvaṣṭar resplendit d'un vif éclat. Et qui donc jamais pourrait *s'asseoir du côté de* celui qui [nous] hait[3] ? »

1. Bergaigne-Henry, *Manuel Védique*, p. 123 i. n. ; Henry, *A. V.*, VII, p. 20 et 80.
2. Henry, *Vedica*, III, 11 = *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 86.
3. Il ne faut pas grande réflexion pour se rendre compte du rôle que joue la parenthèse dans toute poésie sacerdotale, environnée

Ce qui revient simplement à dire :

« Nous avons le Dieu parmi nous qui lui rendons un culte riche d'offrandes ; c'est ici qu'il trône ; nos ennemis ne l'auront pas, ni aucun autre : nous sommes sûrs de la victoire. »

Et, remarquons-le, ce n'est pas seulement, dans cet ordre d'idées, la stance elle-même qui s'explique, mais sa situation et tout l'ensemble dont elle fait partie ; car dès lors il n'est plus nécessaire de l'isoler, de l'écarter, de l'envisager comme tardive, surajoutée, interpolée sans rime ni raison, dans un hymne qui n'est visiblement, d'un bout à l'autre, qu'une conjuration solennelle récitée à la veille ou à l'instant décisif d'une bataille.

XI

Il n'est pas à prévoir que toutes les interprétations de détail proposées dans cette étude d'ensemble rencontrent l'assentiment général. Quelques-unes, sans doute, paraîtront forcées ou subtiles. Lorsqu'on croit avoir trouvé une bonne

d'arcanes, destinée à n'être que vaguement comprise de tout autre que le récitant. Voici, à l'autre bout de l'échelle indo-européenne, un exemple bien frappant du même procédé de style (*Revue Celtique*, VI, p. 69), une conjuration bretonne contre une dartre maligne : *étré nao môr ha nao ménez | éma eur feùnteun a drugarez | kéa di da ôber da diégez*. Le traducteur comprend : « Entre neuf mers et neuf montagnes est une fontaine de merci : vas-y faire ta demeure. » Cela est irréprochable comme mot à mot, — à cela près que *éma* peut aussi signifier « voici », — mais laisse à désirer comme idée : car pourquoi la dartre, chassée bien loin, — ceci est dans l'ordre, « par delà nonante-neuf rivières navigables », dirait l'Atharva-Véda, — s'en irait-elle dans une « source de merci », qu'elle souillerait, qui dès lors contaminerait d'autres hommes et cesserait d'être une source de merci ? Combien le sens est moins forcé si l'on sépare le vers intermédiaire, qui ne semble être que l'éloge du remède ou du charme apporté par le conjurateur ! Soit donc : « Entre neuf mers et neuf montagnes (voici une source de merci !) va-t'en faire ta demeure. » Cette interprétation est trop convaincante pour n'être pas sûre.

clef, on est naturellement tenté de l'essayer à toutes les serrures; mais la maladresse de l'ouvrier ne prouve rien contre la valeur de la clef. Il me paraît ressortir de cette série d'exemples que l'une des méthodes d'exégèse védique à recommander aux jeunes sanscritistes de l'avenir, — dangereuse peut-être par l'excès, comme le serait toute méthode exclusive sur ce terrain fuyant, mais du moins d'application facile et à la portée de tous les esprits, — peut se résumer en cet aphorisme :

« Après avoir établi le mot à mot rigoureux de la stance, CHERCHEZ L'ANTITHÈSE. »

V. Henry.

Paris, 3 janvier 1898.

INDEX

DES PASSAGES DU RIG-VÉDA

	Stances	Pages.		Stances	Pages
I.	100. 6	94	IV.	37. 3	83
II.	2. 4	101	V.	58. 6	99
II.	10. 3	100	V.	59. 1	103
II.	11. 19	98	V.	73. 8	89
II.	23. 4	94	V.	83. 2	84
II.	24. 9	90	VI.	47. 19	104
III.	5. 5	82	VII.	15. 8	85
III.	5. 8	95	VII.	18. 16	93
III.	15. 5	105	VII.	20. 4	97
III.	25. 1	91	VII.	24. 2	90, 99
III.	27. 9	92	VII.	103.	86
III.	27. 10	92	X.	34. 1	89
III.	34. 1	99	X.	34. 2	87
IV.	3. 9	95	X.	34. 9	88
IV.	7. 11	94	X.	34. 10	87

LE VERBE CONCRET

(Suite)

---

b) Verbe concret quant à l'objet de l'action.

Il n'y a pas toujours une séparation très nette entre cette classe et la précédente; en effet, l'objet peut se tourner en instrument, ainsi au lieu de *tenir la main*, on peut dire *tenir par la main*.

Ici encore il faut distinguer le verbe concret subjectif et le verbe concret objectif; c'est le premier qui semble avoir été le point de départ du second.

a) Concret subjectif.

Les noms de parties du corps donnent lieu à un grand nombre de verbes composés. En voici des exemples.

On remarquera qu'alors l'élément indiquant la partie du corps ne se trouve plus suffixé, mais infixé, d'où l'amalgame ressort plus complet.

nom-ingewe-nindigo, il se graisse le visage; l'élément *inywe* ne signifie le visage que dans le conglomérat; *makawadj-ingwe-watci*, il a le visage gelé.

otci-siti-punik, avoir la crampe au pied. C'est l'infixe *site* qui signifie *pied*.

pitakosite-ciw, se heurter le pied en marchant.

ki-cacago-kate-kozo, il s'est écrasé la jambe; c'est *kate* qui est l'indice de la jambe.

oka-kicki-kate-jwaran, ils lui coupent la jambe.

saki-kwe-komo, il a la tête hors de l'eau; *kwe* est l'indice de la tête; *ki-kicki-kwe-higaniwi,* il eut la tête tranchée.

ni-kotiko-nike-ciwe, je me disloque le bras en tombant; *nike* est l'indice du bras.

songi-tehe-kawiwin, fortifie-moi le cœur; *tehe* est l'indice du cœur.

b) Concret objectif.

Les exemples sont moins nombreux, mais nous en retrouverons tout à l'heure en cri.

L'indice *awas* signifie enfant, mais il a cette particularité qu'il ne peut s'employer que de la part de la mère.

Niki awas, accoucher; *non awas,* allaiter; *takon awas,* tenir son enfant; *pimom awas*, tenir son enfant sur son dos; *wewil awas*, bercer son enfant; *nikamo awas,* chanter pour endormir son enfant; *kijac awas,* avoir soin de son enfant; *hini awas,* défendre son enfant.

Les mots employés en composition concrète diffèrent lexicologiquement de ceux employés séparément.

c) Verbes concrets quant à la qualité de l'action
a) Adformante

La particule *kas* exprime que l'action n'est pas réelle, mais simulée.

Nind ojëino has, je fais semblant de fuir ; *mawi kazo*, il fait semblant de pleurer ; *anwenin dëjo kazo ban*, il faisait semblant de se repentir ; *anibot cenji kas*, faire l'enfant ; *wi okinak we kazo*, elle veut faire la reine.

Ici le mot qui modifie est suffixé; en même temps, il se conjugue comme un verbe ; en réalité, c'est donc ce mot qui est une *adformante*.

Mais le procédé inverse est suivi aussi.

b) Préformante

C'est alors la particule qui est préfixée et qui indique une individualité de l'action, un degré de cette action.

En voici de nombreux exemples :

Le préfixe *ni* signifie que l'on veut faire, qu'on a besoin ou qu'on est sur le point de... *ni wi ija Momiany*, je veux aller à Montréal ; *ni wi kitike*, je veux cultiver ; *ki wi wisin-na ?* veux-tu manger?

De même, le verbe *venir* s'exprime, non par le verbe, mais par la particule *pi : ni-pi-aiamia*, je viens prier ; *ki-pi-aiamia*, tu viens prier.

Le verbe *aller* s'exprime par la particule *awi : awi-kapacimota*, allons nous baigner ; *wai otaminota*, allons jouer.

Il ne faut pas que la traduction française induise en erreur sur la véritable situation grammaticale. Dans le génie de la langue algonquine le véritable sens est alors : *Quant à la volonté, manges-tu? volontairement manges-tu? en allant pries-tu ?* En français, il y a deux verbes dont l'un à l'infinitif ; en algonquin,

plus proche de l'exactitude linguistique, il n'y a qu'un verbe, celui objectif marquant l'action; le premier élément n'est, en réalité, qu'un nom d'instrument ou de qualité, ou de quantité, indiquant le degré de l'action. Il en est de même dans les cas suivants :

Nita, indique qu'on sait faire l'action ou qu'on en a l'habitude.

Nita ajipiike, il sait écrire; *ni ta pimose,* il sait marcher ; *nita nikamo*, il sait chanter.

Plus exactement, *nita* n'est qu'un indice de potentiel et ne doit pas se traduire par *il doit,* mais par *en puissance;* il écrit en puissance, il chante en puissance, etc.

Piwa est l'indice du *potentiel négatif: acaie ni piwa pimose,* je ne puis plus marcher ; *ni piwa nikani,* je ne puis pas chanter ; *ni piwa adjamu*, nous ne pouvons pas partir ; en réalité : *je ne marche plus en puissance, je ne chante pas en puissance,* etc.

Madji, est l'indice du *commencement.*

madji anamensike, il commence la messe.

madji nikamonaniwan, on commence à chanter.

An exprime que l'action continue à se faire.

Nind aniskika, je me fais vieux.

Kodj exprime l'action à l'état de tentative : *kodj aiamin,* efforce-toi de prier ; *kodj ikwandaweta,* faisons effort pour monter ; en réalité, *prie en tentative,* etc.

gwimawi, indique l'embarras.

ni gwinawi totam, je ne sais comment faire ;

ni gwinawi ikit, je ne sais que dire ;

ni gwinawi inenindam, je ne sais que penser;

pon indique l'interruption.

pon puatisi, il a cessé de vivre ; *ki-pon-animisi*, il a cessé de souffrir ;

ikwa indique la terminaison de l'action.

ikwa anamensike, il a fini la messe, il a dit la messe finalement.

mamanda, indique l'excellence de l'action.

mamanda nikamo, il excelle à chanter ;

nanda indique qu'on cherche à faire l'action.

nanda wisin, chercher à manger ;

nanda wabam, cherche à le voir ;

pwatami tagocin, il tarde à arriver ;

matwe exprime qu'on entend l'action énoncée par le verbe.

matwe piisan, on entend pleuvoir :

matwe mawi, on l'entend pleurer ;

matwe akosi, on entend dire qu'il est malade.

manadj exprime qu'on prend garde.

manadj pangiciwin, prends garde de tomber ;

manadj minikucen, garde-toi de boire.

Il faut traduire : il pleut, quant à l'ouïe, tu bois si tu ne prends garde, etc.

pitchi signifie, par méprise.

pitci pinkike, il entre par méprise.

pata exprime que l'action a été faite à tort :

ki pata totam tu agis à tort, tu fais mal.

wani, exprime l'erreur.

wani tipayge, il se trompe en mesurant.

Dans cette composition, le premier élément reste invariable, il exprime la modalité. Ce même phénomène se rencontre dans d'autres langues, où le potentiel, le factitif ne sont que des modalités, aussi ne s'ex-

priment-ils que par des particules, comme en osmanli.

Tel est le verbe concret de l'algonquin. On voit qu'il revêt diverses modalités, ou plus exactement, qu'il est concret de plusieurs manières. Il est remarquable que les éléments qui créent ce concrétisme, s'expriment par une racine différente très souvent dans le conglomérat que celle employée à l'état d'isolation. Bien plus, cette racine n'est pas la même pour l'adformante-instrument que pour l'adformante-objet, ou même que pour l'adformante adverbiale. C'est ainsi que l'idée *pied*, à *pied*, s'exprime dans la préformante par *ose*, dans l'adformante-instrument par *ck* et dans l'adformante-objet, par *site*, tandis que *pied*, dans l'expression isolée, se rend par une racine différente encore.

La distinction entre les préformantes et les adformantes d'une part, entre le subjectif et l'objectif d'autre part, entre l'instrument, l'objet et la qualité d'autre part, doit être retenue. On est parti du subjectif de l'instrument, ainsi que de l'adformante. Il n'y en a pas de preuve certaine, il est vrai, mais tel semble le *processus*.

II

Du verbe concret cri

Le cri fait partie du groupe algonquin, et si nous l'étudions après la langue algonquine proprement dite, c'est que le phénomène observé y a un grand développement.

Nous ne ferons pas ici les divisions et subdivisions qui précèdent et qui étaient nécessaires seulement pour éclairer notre route, mais nous distinguerons cependant :

1° Ce qui a rapport au corps humain. 2° Ce qui concerne les autres objets. 3° Ce qui concerne les degrés des verbes.

Auparavant, nous donnons un exemple qui fera bien saisir l'ensemble du système.

La racine verbale *nât*, signifie aller chercher ; voici la réunion sur elle d'éléments déterminatifs qui le surdéterminent :

nâta hwew, il va le chercher par eau.
nâta hattew, il cherche ses traces.
nâta kamekam, il gagne le rivage.
nâta kani kasiw, il gagne le rivage à l'aide du vent.
nâta kame yâstan, cela gagne le rivage à l'aide du vent.
nâta kame piten, il le tue à terre.
nâta kwew, il va visiter ses pièges.
nâta skew, il va chercher de la mousse.
nâta skusiwew, il va chercher du foin.
nâta mamew, il va le lui chercher.
nâta yapew, il va visiter ses filets.
nâti pen, il va chercher de l'eau.
nâti chinittew, il va chercher du bois de chauffage.
nâti skutawew, il va chercher du feu.
nâti watew, il va chercher sur son dos.
nât chinehamawew, il va lui demander des médecines à acheter.
nât ânâwa mew, il va chercher de quoi manger.

nako katew, il cherche où il demeure.

Les adformantes employées n'ont pas la même racine, quand on exprime leur idée isolément, sauf celles suivantes : *as kiya*, mousse, qui se retrouve dans *nâta skew*, *mas kusiy*, foin, qui se retrouve dans *nata skusi new*, *ayapiw*, filet, qui se retrouve dans *nata yapew*, et *iskutew*, feu, qui se retrouve dans *nât iskuta tew* ; mais les autres racines diffèrent totalement ;

Eau, isolé, s'exprime par *nipiy* et dans le verbe par *hwé*.

Trace, isolé, s'exprime par *ayetiskiw* et dans le verbe par *hattew*.

Rivage, isolé, s'exprime par *tchikahâm* et dans le verbe par *kamekam*.

Dent, isolé, s'exprime par *ottin*, et dans le verbe par *hasiw*.

Bois, s'exprime isolément par *mistek* et dans le verbe par *chimitten*.

Piège, s'exprime isolément par *wanihigan*, et dans le verbe par *kwew*.

Dos s'exprime isolément par *mispiskwan* et dans le verbe par *wato*.

Manger, s'exprime séparément par *mitjisuw* et dans le verbe par *nâwa*.

Demeurer, s'exprime isolément par *ayaw*, *apiw* et dans le verbe par *katew*.

Dans tous ces cas, il y a verbe concret à la 2e ou à la 3e puissance ; l'élément ajouté ne fait qu'un avec le verbe, de manière à n'avoir plus jamais une existence séparée.

Quel a été le processus ? Les débris de mots ayant

conservé cette existence séparée qui se trouvent dans le conglomérat, permettent de le retracer. Les éléments incorporés dans le verbe pouvaient d'abord vivre isolés, puis, lorsque l'union eut duré longtemps, ils devinrent inséparables; lorsqu'on voulut rendre l'idée isolément, il fallut bien se servir de nouvelles racines.

Comment trouva-t-on ces dernières? Rien ne s'invente en linguistique. Il s'agissait d'idées très usuelles. Pour les exprimer dans presque toutes les langues, il existe les doublets, dont le sens est d'abord identique. Mais comme rien d'inutile ne se conserve, chaque doublet trouve son emploi. Tantôt chacun prend une nuance différente de sens, c'est ce qui arrive fréquemment en français; tantôt chacun a un emploi grammatical différent, tantôt enfin, et tel a été le cas ici, l'un a été employé à l'état isolé, l'autre dans le conglomérat. La racine isolée étant entrée dans celui-ci, c'est l'autre doublet qui a été seul employé désormais à l'état d'isolation.

Voici maintenant des exemples des différents verbes concrets :

1° *Membres ou actions du corps humain*

Verbes intransitifs

n'awew, exprime l'action de manger.
ut-à-nawew, il cherche à manger; *poto-nawew*, il rapporte de quoi manger.
abiw, désigne l'action des yeux.
wissak abiw, il souffre des yeux; *tokk-âbiw*, il ouvre

les yeux ; *pissaka-âbiw*, il ouvre les yeux ; *nâ-hâbiw*, il voit bien.

towew-awew, la voix, le son de la parole.

miyot towew, il parle bien ; *may owew*, il parle mal ; *naspi towew*, il imite la voix de quelqu'un.

yow, le vol des oiseaux.

pimi yow, il va en volant ; *kiwe yow*, il s'en retourne en volant ; *pâpi yow*, il vient en volant.

awew, le poil d'un animal.

miyw awew, il a beau poil ; *timist awew*, il a le poil court.

katew, le ventre.

notte katew, il a faim ; *kisiwas katew*, il a mal au ventre.

puw, l'acte de manger.

kihis puw, il est rassasié ; *kimis puw*, il mange en secret ; *pitchi puw*, il s'empoisonne.

skoyuw, l'action de la nourriture.

nipahi skoyuw, il se fait mourir en mangeant trop ; *sàkeskine skoyuw*, il se remplit de nourriture.

kâmow, l'embonpoint.

miyo kâmow, il est bien gras.

khwamiw, *kkwasiw*, le sommeil.

mattne kkwamiw, on l'entend dormir ; *pikiskwe kkwamiw*, il parle en dormant.

notte khwasiw, il a envie de dormir.

huw, l'action de porter des habits.

miyo huw, il est bien habillé ; *wâhiski huw*, il est habillé en blanc.

payihuw, fort mouvement du corps.

namami payihuw, il tremble de tout son corps ; *na-*

waki payihuw, il se prosterne fortement ; *payiw*, aller à à cheval, courir.

matjihuw, état du corps, de la santé.

miyo matjihuw, il se sent bien.

atamow, la bouche, la parole.

misiwe it-at-àmow, il parle beaucoup de langues; *iskw-atâmow*, il expire; *pisitew-atâmow*, il a l'écume à la bouche.

mow, *wew*, *kwew*, action de la parole.

wiyaki-mow, il blasphème; *kiskwe-mow*, il parle avec folie, *wigak kwew*, il dit de mauvaises paroles.

yiw, tout mouvement du corps.

nàmiskwe-yiw, il incline la tête; *oppiskwe yiw*, il lève la tête: *yepiskwe-iyw*, il penche la tête; *sowiniske-yiw*, il étend le bras.

kkwew, visage.

kâssi-kkwew, il s'essuie le visage; *mikok-kwew*, il a le visage rouge.

tekkwew, boue.

appinew, *new*, maladie, douleur.

wam, *wew*, il est fou par le mal.

yawew, le corps.

sokki yawew, il a le corps robuste; *yoskiyawew*, il est faible.

tchiwew, action de monter ou de descendre.

à matchiwew, il monte une montagne.

iskuttew, aller sur la glace.

pisiškuttew, il passe sur la glace.

ttiwaw, façon, allure.

miyott waw, il agit bien.

kkwaw, *kkwew*, le sang.

pakimo-kkweiw, il vomit du sang; *wiki-kkiwaw*, il aime à manger du sang.

ham, action de chanter.

sipwe-ham, il commence à chanter; *ponâ-ham*, il cesse de chanter.

nam exprime la trace du pied, l'action de la vue et celle de la main.

kayâse-nam, sa piste ancienne; *oski-nam*, sa piste fraîche; *mi yo-nam*, il le trouve beau; *nutji-nam*, il le tient dans la main.

abâ kiwew, la soif.

nipâcha-abakew, il meurt de soif.

Attam, *attamow*, l'action de respirer.

iskiwet-attam, il pousse le dernier soupir.

makkat-attam, il pousse un grand soupir.

tatjimow, l'action de se traîner.

pimit atjimow, il se traîne à terre.

kikkaw, la vieillesse.

kakebotz, *kikkaw*, il est insensé par la vieillesse.

simow, action de danser, d'être couché.

nitt a ssi simow, il danse bien.

uttew, action de marcher.

nest-uttew, il est lassé de marcher; *must-uttew*, il va à pied.

ppiwaw, action de fumer.

mane ppiwaw, il manque de tabac.

Verbe objectif ou *transitif*

hew, l'action et *mew*, la parole.

kaski-hew, il en vient à bout en agissant; *kaski-mew*, il en vient à bout en parlant.

eyimew, action de la pensée.

it-eyimew, il le pense ainsi; *mis ka-eyimew*, il le trouve en y pensant.

wokeyimew, croire.

sokkitelu-wokeyimew, il le pense courageux.

new, action de la main.

oti-new, il le prend avec la main; *mino-new*, il l'arrange bien.

pitew, l'action du bras.

mani-pitew, il l'arrache; *otchi-pitew*, il le tire.

skawew, l'action des jambes et des pieds.

takiskawew, il le frappe du pied; *piku-skawew*, il le brise en marchant dessus.

spitew ou *pwew*, le goût, l'action des lèvres et du palais.

nissi-spitew, il en reconnaît le goût; *matchi-spitew*, il en trouve le goût mauvais.

mamew, l'odorat.

miyo mâmew, il trouve l'odeur agréable; *matchi-mamew*, il trouve l'odeur désagréable; *miy-âmew*, il le sent.

ttawew, l'action de l'ouïe.

tâpwettawew, il croit à sa parole; *kitim à kitawew*, il l'écoute avec compassion.

nawew, l'action de la vue.

nissitawi nawew, il le reconnaît en le voyant; *kiti-mâki-nawew*, il le regarde avec pitié.

amew, l'action des dents.

takkus-amew, il le mord; *wissak amew*, il lui fait mal en le mordant.

atemew; l'action de la bouche.

webatemew, il l'aspire.
tonâmew, l'action de la bouche, de la parole.
kusti tonâmew, il craint ses paroles.
ganâwew, action sur les eaux.
way à wigânamew, il le frappe jusqu'aux os.

Comme on le voit, l'élément objectif est dominant dans tous ces exemples; l'idée ajoutée est celle d'un nombre ou d'une action du corps.

2° *Autres objets.*

Verbe intransitif

tchimew, l'action d'aller en canot, en vaisseau ou de ramer.
pekiwe-tchimew, il s'en revient en canot.
huw, l'action d'aller par eau.
kiwe huw, il s'en va par eau; *ajriva huw*, il traverse une rivière.
poyuw, l'action de descendre le courant.
màhâ poyuw, il s'en va à la dérive.
pew, l'action faite par l'eau ou celle qu'on opère sur l'eau.
nâti-pew, il va chercher de l'eau; *awati pew*, il charroie de l'eau; *nipahipew*, il meurt par l'eau; *kiiskiwe-pew*, il est fou par l'eau, il est ivre.
wasuw, action du père ou de la mère.
kiskinohamà-wasuw, il instruit ses enfants; *pasastehwa-wasuw*, elle fouille ses enfants.
abeu, indique tout ce qui ressemble aux corde, ruban, fil, cheveux.

mw-abew, il mange des cordes; *amskot-abew*, il attache des cordes.
apiw, l'action d'être assis.
towatew, un fardeau.
kkâsuw, action de simuler.
amow, action d'errer.
skiwew, un bourbier.
skew, l'action de bâtir.
attawiw, l'action de marcher sur du bois.
kkawew, la chair du poisson.
skewew, toute autre chair.
awew, les œufs : *man âwew*, il ramasse des œufs.
yâwesiw, la colère.
attikwew, le bois.
pakwew, les feuilles.
skasiwew, le foin.
abâwew, l'action de l'eau.
askwew, médecine.

Verbes transitifs

pahwew, un coup violent.
ahwew, une action sur l'eau.
ahwew, piler, écraser.
swew, *sawatew*, marque du feu, du ciseau et du couteau.
huyew, une action sur l'eau.
abâwayew, action au moyen de l'eau.
simew, action de secouer.
astimew, action du vent.
payew, action de la scie, de la lime, de la pierre à aiguiser.

tahevew, action de la hache ou du fusil.
kkutew, action sur le bois.
skatew, action d'abandonner.
ppiwatew, *natew*, action de maltraiter.
kwatew, action de l'aiguille, du collet, du lacet, du filet.
skatew, demeure, habitation.
sàkkomew, adoption.

Lorsque l'élément est objectif, il se rapproche du subjectif, comme on le voit par ces exemples, en ce qu'il exprime les instruments ou les mouvements qui imitent ceux du corps de l'homme.

Il ne s'éloigne de cet ordre d'idées que pour exprimer des éléments très connus : l'eau, le feu, le vent, le bois.

3° *Degré des verbes*

Les particules sont alors tantôt des préfixes, tantôt des suffixes; elles sont bien concrètes en ce qu'elles surdéterminent le verbe. On les rencontre d'ailleurs dans beaucoup de langues.

Elles ont cette particularité qu'elles n'ont pas d'existence isolée. Mais cependant le concrétisme est beaucoup moins accusé, parce que le verbe peut apparaître sans elles.

Par exemple, *pouvoir* et *vouloir* suivis d'un infinitif rentrent dans cette catégorie; mais il faut bien comprendre le sens exact. On ne dit pas *vouloir prier*, *pouvoir prier*, mais bien *prier en volonté*, *prier en puissance*. C'est le subordonné chez nous grammaticalement qui est le principal là-bas.

wi signifie la volonté.
wi-ayamihaw, il veut prier, il prie en puissance.
ki signifie le pouvoir.
nama ki-totaw, il n'a pu le faire.
ot ami, être occupé à.
otami-mitjisuw, il est à manger.
notte, avoir envie de.
notte-matuw, il a envie de pleurer.
mâna, *nitta*, *nekaya*, avoir l'habitude.
nitta, *nimikkwew*, il a l'habitude de boire.
kakwe, tâcher de.
ati-mâtji, commencer à.
powi, cesser de.
vokke, être sujet à.

Tel est le verbe concret dans la langue cri. Notre observation a été assez étendue pour nous faire parvenir à trois conclusions.

La première est que le procédé du verbe concret a dû être d'abord purement subjectif. Le grand nombre d'éléments relatifs aux diverses parties du corps humain, comme objet et surtout comme instrument, à des fonctions et des mouvements de ce corps, le prouve évidemment. L'homme primitif a rendu le verbe concret en lui donnant pour appui soi-même, tantôt ses yeux, tantôt sa bouche, tantôt sa main, tantôt sa vue, tantôt sa parole, tantôt son action. De là, il a passé aux instruments et aux mouvements qui imitent ceux du corps : le bâton, la flèche, etc. Il a fini par les éléments usuels et familiers, l'eau, le feu.

Le second point est que l'élément employé a subi

lexicologiquement une déformation dans le conglomérat, puisqu'il s'y est entièrement consacré, et n'a pu désormais s'employer isolément avec la même racine, effet hystérogène, mais qui a beaucoup renforcé le concrétisme verbal.

Enfin, le troisième point qui ressortira davantage, lorsque dans un appendice nous aurons examiné ce qui concerne le concrétisme dans les substantifs des mêmes langues, c'est que le langage a procédé par le moyen très antique de la classification pour arriver à ce résultat. Elle a créé de véritables familles de verbes reconnaissables par le second élément vide qui y est affixé. Par exemple, toutes les actions qui ont lieu par l'eau ou sur l'eau, ou qui affectent l'eau, forment une classe spéciale ; de même celles relatives à la main ou aux yeux, etc.

(*A suivre.*) Raoul de la Grasserie.

Analytical Synopsis of the 542 forms of the Verb in St Marks Gospel as translated by Jean de Leiçarraga, 1571.

AC. 2. Impératif, singulier 2e personne, régime singulier, auxiliaire actif, adressée au masculin.

5. 36...., SINHETS*ac* solament. ..., croy seulement

9. 47,.., IDOC*ac* hura..., arrache-le :

AÇVE. 6. Imp: pluriel, 2e personne, r. s. aux : act :

11. 24..., SINHETS*açue* ecen ..., croyez que

11. 29..., : eta IHARDEST*açue*, ..., & me respondez :

11. 30... ? IHARDEST*açue*. ... ? respondez moy.

14. 6..., VTZ*açue* hori, ..., Laissez-la :

14. 44..., eta ERAM*açue* segurqui. ...,& le menez seurement.

15. 36..., VTZ*açue* : ..., Laissez,

ADI, 20. Imp : s. 2e. auxiliaire.

1. 25..., ICHIL *adi*, eta ILKI *adi* horrenganic. ..., Taistoy & sors hors de luy.

2. 9..., IAIQUI *adi*, ..., eta EBIL *adi*? ..., Leue-toy, ..., & chemine ?

2. 11..., IAIQUI *adi*, ..., Leue-toy,

3. 3. ..., IAIQUI *adi* artera.[1] ..., Leue-toy en place.

1. Cf. le nom de maison et de famille *Hiriarte*, *milieu de ville*, *place de ville*, si commun dans le pays basque.

4. 39..., ICHIL *adi*, eta GUELDI *adi*. ..., Tais-toy, & te tien coye.

5. 8..., ILKI *adi* spiritu satsuá, guiçon horrenganic.) ..., Vuide hors de cest homme, esprit immonde.)

5. 41..., Nescatchá (...) IAIQUI *adi*. ..., Fille (...) Leue-toy.

7. 34..., IREQUI *adi*..., Ouure-toy.

8. 3..., GUIBELERAT *adi* eneganic Satan : ..., Va arriere de moy Satan :

9. 25..., ILKI *adi* horrenganic, ..., Sors de luy,

10. 49..., SPORÇA *adi*, IAIQUI *adi* : ..., Pren courage, leue toy,

11. 23..., KEN *adi*, eta IRAITZ *adi* itsassora : ..., Oste toy, & te iette en la mer :

12. 29..., BEH*adi* Israel. ..., Escoute Israel,

12. 36..., IAR-*adi* ene escuinean, ..., Sieds-toy à ma dextre,

15. 30..., eta IAUTSI *adi* crutzetic ..., & descen de la croix.

ADILA. 2. Id quod *adi* avec la terminaison conjonctive *la*.

8. 26..., Ez*adila* burgura SAR, ..., N'entre point au village,

9. 25..., eta guehiagoric ez *adila* SAR hori baithan. ..., & que tu n'entres iamais plus en luy.

ADIN. 7. Subjonctif, présent sing : 2e aux :

5. 53..., ETHOR *adin*, ... que tu viennes,

9. 43..., escu bakoitzdun[1] VICITZEAN SAR *adin*,...:

1. On pourrait à la rigueur compter parmi les formes verbales ces adjectifs se terminant en *dun*, parce que *dun* est la même chose que *duen* avec *n* relatif = *qui l'a, ayant*.

gehennara IOAN *adin*, ... entrer manchot en la vie, ..., & aller en la gehenne,

9. 45..., mainguric VICITZEAN SAR *adin*, ecen ez... gehennara EGOTZ *adin*, ... entrer boiteux en la vie, qu'..., & estre ietté en la gehenne,

9. 47..., begui bakoitzdun Iaincoaren resumán SAR *adin*, ecen ez.. suco gehennara EGOTZ *adin*: ... entrer auec vn œil au royaume de Dieu, qu'..., & estre ietté en la gehenne du feu:

ezAGO. I. Indicatif prés: 2e verbe irrégulier *egon*, auxiliaire.

12. 14 ...: ecen EZAGO guiçonén apparentiara BEHA, ...: car tu n'as point d'esgard à l'apparence des hommes,

AGVC. 1. Imp. s. 2e r.s.r.i. pl: 1re pers: adr: masc: aux: act:

13. 4. ..., ERRA*guc* ..., Di nous

AICELA. 1. Ind: prés: s. 2e, i. q. *aiz* avec *e* euphonique avant *la*, verbe substantif.

12. 14... ecen eguiati AICELA,...que tu es veritable.

AICÉN. 3. I.q. *aiz* verbe subst: & aux: avec *e* euphonique avant *n* conjonctif. Avec l'accent il a le sens de l'impératif.

1. 24. ... nor AICEN, ... qui tu es:

1. 41..., *aicén* CHAHU, ..., soit net,

5. 34..., eta *aicén* SENDO [1] eure plagatic. ..., & sois guarie de ton fleau.

AICENÂ. 1. I. q. *aiz* avec *e* euph: *n* rel: décline au vocatif. Verbe subst: *na* = *tu qui*.

1. *Sendo* dérive-t-il du castillan *sanado?*

11. 10... : Hosanna leku gorenetan AICENÁ. (Hautin a mis *aicená.*) ... : Hosanna ès tres-hauts lieux.

AITZAITADAN. 1. Ind: prés: s. 2e. rég: ind: s. 1re pers: avec *da* euph: pour *t* avant *n* rel: génitif selon l'idiotisme Basque avec *esca.*

6. 23... : ESCATUREN *aitzaitadan* gucia ..., Tout ce que tu me demanderas.

AIZ. 11. Ind: prés: s. 2e. verbe subst: & aux:

1. 11..., Hi AIZ ene Seme maitea ..., Tu es mon Fils bien-aimé,

1. 24... ? gure DESEGUITERA ETHORRI *aiz ?...: hi* AIZ (Hautin a mis *aiz*) Iaincoaren saindua... es-tu venu pour nous destruire? ... *asçauoir*, le sainct de Dieu...

3. 11..., Hi AIZ Iaincoaren Semea. ..., Tu es le Fils de Dieu.

8. 29..., Hi AIZ Christ. ..., Tu es le Christ.

10. 21..., Gauça baten PEITU *aiz*, ..., Tu as faute d'vne chose :

12. 34..., EZAIZ vrrun Iaincoaren resumatic. ...,Tu n'es point loin du royaume de Dieu.

14. 61..., Hi AIZ Christ *Iainco* BENEDICATUAREN Semea? ...,Es-tu le Christ, le Fils *de Dieu*, bénit? (*sic*).

14. 70 ..., Eguiazqui hetaric AIZ, ecen Galileano AIZ, ..., Vrayement tu es de ceux-la: car tu es Galileen,

15. 2..., Hi AIZ Iuduen Reguea ? ..., Es-tu le Roy des Iuifs?

ezALBEILEDI. 3. Adjuratif s.3e aux :

13. 15..., *ezalbeiledi* IAUTS etcherát, eta *ezalbeiledi* SAR deusen bere etchetic ERAMAITERA. ..., ne descende point en la maison, & n'y entre point pour emporter aucune chose de sa maison.

13. 16... *ezalbeiledi* guibelerat ITZUL, bere abillamenduaren HARTZERA..., qu'il ne retourne point en arrière pour emporter son vestement.

ALBEILEGVITE. 1. Adjuratif s. 2e. r. s. verbe irr: actif *eguin*.

13. 14..., ihes ALBEILEGUITE mendietarát: ... que ceux..., fuyent aux montagnes.

ALBEITZINARRATE. 1. Adjuratif pl: 2e. r. s. verbe irr: act: *erran*.

13. 11...., hura ALBEITZINARRATE: ..., dites cela:

ezALBEITZINEÇATE. 2. Adjuratif, pl: 2e. r. s. aux: act:

13. 11..., eta *ezalbeitzineçate* MEDITA: ... & n'y meditez point:

13. 21...,: *ezalbeitzineçate* SINHETS. ..., ne le croyez point:

AN. 1. Imp: s. 2e. r. s. adr: au féminin, aux: act:

7. 27 ...., VTZ*an* behin ..., Laisse premierement

AQVIGV. 1. Imp: s. 2e. régime indirect pluriel 1re personne, auxiliaire.

9. 22..., HEL *aquigu*, guçaz compassione HARTURIC. ..., secour-nous, ayant compassion de nous.

AQVIO. 2. Imp: s. 2e. r. i. s. aux:

1. 44..., eta ERACUTS *aquio* Sacrificadoreari, ... & te monstre au Sacrificateur,

9. 24..., Iauna, HEL *aquio* ene incredulitateari. ...: subuien à mon incredulité.

AQVIT. 1. Imp : s. 2e, r. i. s. 2e pers : auxiliaire.

6. 22..., ESCA *aquit* cer-ere ... Demande-moy ce que

ARREIT. 2. Imp : s. 2e. verbe irrégulier intransitif *iarreiqui*.

2. 14..., ARREIT niri. ..., Suy-moy.

10. 21..., ARREIT niri, crutzea HARTURIC ...,suy-moy, ayant chargé la croix.

ATHOR. 1. Imp : s. 2e. verbe irr : intransitif *ethor*.

10. 21...: eta ATHOR, ...: puis vien-t'en,

ATZA. 1. Indicatif prés. s. 2e. verbe irr : intr : *etzan*, auxiliaire.

14. 37..., Simón, LO *atza?* ..., Simon, dors-tu?

AV. 3. Ind : prés : s. 3e. r. s. 2e personne, aux : act :

5. 34..., Alabá, eure fedeac SALUATU *au*, ..., Fille, ta foy t'a sauuee,

10. 49...: DEITZEN *au*. ..., il t'appele.

10. 52... Eta bertan RECEBI *ceçan* IKUSTEA ,... Et incontinent il recouura la veuë,

AVC. 3. Imp : s. 2e. r. s. adr : masc : verbe possessif & aux : act :

1. 44..., BEGUIR*auc* ..., Garde que

10. 47..., Iesus Dauid-en semeá, AUC pietate niçaz. ..., Iesus fils de Dauid, aye pitié de moy.

10. 48..., Dauid-en semeá, AUC pietate niçaz. ..., Fils de Dauid, aye pitié de moy.

AVÇVE. 9. Imp : pl : 2e. r. s. verbe poss : & aux : act :

4. 24..., GOGOAUÇUE ..., Regardez

8. 15..., Gogoauçue ...., Aduisez

9. 50...? auçue ceuróc baithan gatz, eta baque auçue elkarren artean. ... Ayez du sel en vous-mesmes, & soyez en paix entre vous.

11. 22..., auçue Iaincoaren fedea. (à remarquer le génitif objectif) ..., Ayez la foy, de Dieu. (*sic*).

12. 38..., beguir*auçue*..., Donnez-vous garde

13. 5..., beguir*auçue*... , Aduisez que

13. 23 Baina çuec beguir*auçue*. Mais donnez-vous garde :

13. 33. beguir*auçue*, Gardez-vous,

AVELA, 1. l. q. *au* avec *e* euph : avant *la* conjonctif.

5. 31... gendetzeac' hertsen *auela*, ... que la foule t'enserre,

AVT. 3. Ind : prés : s. 1e. r. s. 2e. pers : aux : act :

5. 7...? adiuratzen *aut* Iaincoaren *partez*. .? ie t'adiure de par Dieu

9. 25..., Spiritu mutuá eta gorrá, nic *aut* manatzen, ..., Esprit muet & sourd, ie te commande,

14. 31. ..., ez*aut* vkaturen. ..., si ne te renieray-ie point.

AVTE. 1. Ind : prés : pl : 3e. r. s. 2e. pers : aux : act :

3. 32..., hire amac eta hire anayéc lekorean[2] gald-

1. Ce mot a la terminaison du nom infinitif *tze*. Il y a certains nombres d'arbres que la portent aussi, e. g. *ficotze*, *figuier*. Il est aussi artificiel que le serait *gentifactio* en latin. Y a-t-il d'autres auteurs basques qui l'ont usité?

2. Quelle est l'origine de *lekorean?* Est-il *leku, endroit*, avec la terminaison biscayenne *rean*, synonyme de *tic*, *ric;* en sens de *hors lieu?*

EGUITEN *aute*. .., Voila ta mere & tes freres que te demandent là dehors,

BEÇA. 6. Imp: s. 3e. r. s. aux: act:

4. 9..., ENÇUN *beça*. ..., oye.

4. 23..., ENÇUN *beça*. ..., qu'il oye.

7. 16..., ENÇUN *beça*. ..., qu'il oye.

8. 34..., RENUNTIA *beça* bere buruäz, eta HAR[1] *beça* bere crutzea, ..., renonce à soy-mesme, & charge *sur soy* sa croix,

13. 14... ADI *beça*) ... l'entende).

BEDI. 2. Imp: s. 3e. aux:

7. 10..., herioz HIL *bedi*. ..., qu'il meure de mort.

15. 32. Christ Israeleco Reguea IAUTS *bedi* orain crutzetic,... Que Christ le Roy d'Israel descende maintenant de la croix,

BERRAIT. 1. Imp: s. 3e rég: ind: s. 1e pers: verbe irr: intr: *iarreiqui*.

8. 34..., eta BERRAIT niri. ..., & me suyue.

ÇABILALA. 4. Ind: imparfait s. 3e avec *la* participial causant l'élision du *n* final, verbe irr: intr: *ebil*.

1. 16. Eta Galileaco itsas bazterrean ÇABILALA... Et en cheminant aupres de la mer de Galilee,

6. 48..., itsas gainez ÇABILALA:... cheminant sur la mer,

6. 49. Baina hec hura IKUSSIRIC itsas gainez ÇABILALA,... Mais quand ils le virent cheminant sur la mer,

1. Il n'est point impossible que *har* et *charge* proviennent de a même racine.

11. 27... : eta templean ÇABILALA, ... : & comme il cheminoit au temple,

ÇABILAN. 2. Ind: imparf: s. 3e. v. i. intr: *ebil.* emploi absolu et aux:

5. 42..., eta ba ÇABILAN: ..., & cheminoit:

14. 11... : eta BILHA *çabilan* ...: dont cerchoit

ÇABILTZAN. 4. Ind: imp: pl : 3e v. i. intr : *ebil.* emploi absolu & auxiliaire.

9. 30. Eta handic ILKIRIC, elharrequin ÇABILTZAN Galilean gaindi :[1] Et estans partis de là ils cheminoyent par Galilée:

11. 18..., eta BILHA ÇABILTZAN.., cerchoyent

14. 1. ... eta Scribác ÇABILTZAN BILHA ... & Scribes cerchoyent

14. 55. Eta Sacrificadore principalac, eta consistorio gucia Iésusen contra testimoniage BILHA ÇABILTZAN,.... Or les principaux Sacrificateurs, & tout le consistoire cerchoyent tesmoignage contre Iesus. (en 16. 6. on voit que *bilha* ne gouverne point le radical, mais le génitif ou possessif.)

ÇABILTZATE. 1. Ind: prés: pl: 2e v. i. intr: *ebil,* auxiliaire.

16. 6... denaren BILHA ÇABILTZATE, ... vous cerchez... qui a esté crucifié

baÇADASSATEN. 1. Ind: imp: pl: 3e. v. i. act: *erasten*. (cf. St-Jean: Ep: dadassala).

14. 5... Eta baçADASSATEN haren contra... Ainsi ils fremissoyent à l'encontre d'elle.

1. A remarquer *gaindi* qui gouverne le locatif.

ÇADVCATEN. 1. Ind: imp: pl: 3e. r. s. verbe irr: act: *eduqui*.

11. 32...: ecen guciéc ÇADUCATEN ..., Car tous tenoyent

ÇAIC. 1. Ind : prés: s. 3e. r. i. s. 2e pers : adr: masc: aux:

7. 11... PROBETCHATUREN *çaic*, ..., viendra à ton profit,

ÇAIÇVE. 5. Ind: prés: s. 3e. r. i. pl: 2e pers: auxil:

4. 11..., Çuey EMAN *çaiçue* laincoaren resumaco secretuaren. EÇAGUTZEA : ....., Il vous est donné de cognoistre le secret du royaume de Dieu:

4. 24..., NEURTUREN *çaiçue*, eta EMENDATUREN *caiçue*, ..., il vous sera mesuré : & ... il sera adiousté.

11. 24...: eta EGUINEN *çaiçue*. ..., & il vous sera fait.

14. 64...: cer IRUDI *çaiçue?* ...: que vous en semble?

ÇAITEZQVETE. 1. Potentiel prés: pl : 2e. aux:

10. 38... BATHEYA AHAL *çaitezquete?* ...: pouuez-vous ..., & estre baptizez...?

ÇAITEZTE. 7. Impératif pl: 2e. auxiliaire. (C'est l'indicatif employé comme impératif.)

1. 15...: EMENDA *çaitezte*, ...: amendez-vous,

6. 31 ..., eta REPOSA *çaitezte* gutibat.: ..., & vous reposez vn petit:

6. 50..., SPORÇA *çaitezte*, ..., Asseurez vous,

8. 15... *eta* BEGUIRA *çaitezte* Phariséeun altcha-

garritic, ..., & donnez-vous garde du leuain des Pharisiens,

14. 32..., IAR *çaitezte* hemen, ..., Seez-vous ici,

14. 41..., eta REPOSA *çaitezte* : ..., & reposez :

14. 42. IAIQUI *çaitezte*, Leuez-vous,

ÇAITEZTENEAN. 1. Indic : prés : pl 2e. *n* rel : décl : temporel, aux : (*nean* = quand)

11. 25. Baina othoitz EGUITEN IAR *çaitezteneau*, Mais quand vous serez pour faire oraison,

ÇAITVZTE. 2. Ind : prés : sing : et plur : 3e r. pl : 2e pers : aux : act :

1. 8..., baina harc BATHEYATUREN *çaituzte* Spiritu sainduaz ... : mais il vous baptizera du sainct Esprit.

13. 9.... : ecen LIURATUREN *çaituzte* consistorioetara ... : car ils vous liureront aux consistoires,

ÇAITVZTENEAN. 1. Ind. : prés : pl : 3e r. pl : 2e pers : avec *n* rel : décl : temporel, aux : act :

13. 11. Eta HATZAMANIC ERAMANEN *çaituztenean*. Quand donc ils vous meneront pour vous liurer : (L. n'a pas traduit ces trois derniers mots).

ÇAITVZTET. 4. Ind ; prés : s. 1e. r. pl : 2e pers : aux : act :

1. 8. ..., nic BATHEYATZEN *çaituztet* vrez,.,... ie vous ay baptizé d'eau : (L. le traduit au temps présent.)

1. 17..., eta EGUINEN *çaituztet* guiça[1] 8 pesca-

1. Du mot *guiça* on a formé *guiçon* en ajoutant l'adjectif *on, bon*. Dante (*Purg.*, 28, 92) a dit : que Dieu *fece l'uom buono* ; *Guiça ona eguin ceçan Iaincoac. Guiça* provient-il de l'Italien *guisa*, ou de la même racine que *eguin, faire?* V. Hugo a dit (*Les Misérables*) : « L'homme qui au fond est bon ».

dore. ..., & ie vous feray estre pescheurs d'hommes.

9. 19..., noizdrano finean SUPPORTATUREN *çaituztet?*..., iusqu'à quand finalement vous supporteray-ie ?

11. 29..., INTERROGATUREN *çaituztet* nic-ere çuec gauça batez : ..., Ie vous interrogueray aussi d'vne chose,

ÇAIZCALA. 1. I. q. *çaizcan* avec élision du *n* final devant *la* participial, v. subst :

8. 11..., hari cembeit signoren cerutic galdez ÇAIZCALA, ..., demandons de luy *quelque* signe du ciel,

ÇAIZCAN. 10, Ind : imp : pl : 3e r. i. s. aux :

1. 18. Eta bertan VTZIRIC bere sareac IARREIQUI *içançaizcan*. (Hautin a mis içã- à la fin de la ligne.) Et soudain laissant leurs filets le suyuirent.

1. 20... : eta bere aita Zebedeo vncian VTZIRIC languilequin, IARREIQUI *içan çaizcan*..... : & laissans leur pere Zebedee en la nacelle auec les ouuriers, le suyuirent.

1. 30... : eta bertan MINÇATU *içan çaizcan* harçaz. ... : & soudain ils luy parlent d'elle.

1. 36. Eta IARREIQUI *içan çaizcan* Simon eta harequin CIRADENAC. Et Simon le suyuit, & les autres qui estoyent auec luy.

2. 15... eta IARREIQUI *içan çaizcan*..... qui pareillement l'auoyent suyui.

6. 35..., ETHORRI *içan çaizcan* bere discipuluac, ..., ses disciples vindrent à luy.

10. Sommaire 13. *Christi presentatu içan çaizcan*

haourrez. (ici le *n* final est le relatif *qui*, nom : plur :) *13 Enfans presentez à Christ.*

10. 32... ETHORRI BEHAR *çaizcan* gaucèn ERRAITEN : ... à leur dire les choses qui luy deuoyent aduenir :

11. 18... : ecen BELDUR *çaizcan*, ... : car ils le craignoyent

15. 41... IARREIQUI *içan çaizcan*,..., l'auoyent suiui.

ÇAIZQVIC. 2. Ind : prés : pl : 3e. r. i. s. 2e. pers : adr : masc : aux :

2. 5..., Semé, BARKATU *çaizquic* eure bekatuac. ..., *Mon* fils, tes pechez te sont remis.

2. 9. ..., BARKATU *çaizquic* bekatuac, ala ERRAITEA, ..., Tes pechez te sont remis : ou de dire,

ÇAIZTE. 2. Ind : prés : pl : 3e r. i. pl : aux :

4. 11... : baina lekorean DIRADENEY comparationez gauça guciac TRACTATZEN *çaizte :* mais à ceux-la qui sont dehors, toutes choses se traittent en similitudes.

16. 17. Eta signo hauc.... IARREIQUIREN *çaizté* : (Hautin a omis la ponctuation ici.) Et ces signes suyuront ceux

ÇAIZTÈLA. 1. l. q. *çaizte* avec *la* conjonctif comme supplément d'*ecen*.

3. 28, ..., ecen bekatu guciac guiçonén seméy BARKATUREN *çaiztela*, ..., que toutes sortes de pechez seront pardonnez aux fils des hommes,

ÇAQVIZQVIDATE. 1. Impér : pl : 2e. r. i. s. 1re pers. aux :

7. 14..., BEHA *çaquizquidate* guciac, ..., Escoutez moy tous,

ÇAQVIZQVIOTE. 1. Impér : pl : 2e. r. i. s. aux : (cf. St Luc, IX, 35).

9. 7... : huni BEHA *çaquizquiote*. ..., escoutez-le.

baiCARA. 1. I. q. *gara* avec le préfixe *bai* superflu, aux :

10. 35... cer-ere ESCATUREN bai*cara*, (à remarquer que le régime de *esca* n'est point au génitif ici) ce que nous demanderons.

ÇARETE. 11. Ind : prés : pl : 2e, verbe subst : & aux :

4. 40. ..., Cergatic ÇARETE horrela icior? (L'original n'a pas de virgule.) ..., Pourquoy estes vous ainsi craintifs?

5. 39..., Cergatic TORMENTATZEN *çarete*, ..., Pourquoy vous tourmentez-vous...?

7. 18..., Horrela çuec-ere adimendu gabe ÇARETE? ..., Vous aussi estes vous ainsi sans entendement?

10. 39... BATHEYATUREN ba*çarete* : ..., vous serez baptizez :

11. 5..., Cer ARI *çarete*, ..., Que faites vous...?

12. 27... : çuec beraz haguitz ENGANATZEN *çarete*. ... : vous vous fouruoyez donc grandement.

13. 9. ... : AÇOTATUREN *çarete*, eta gobernadorén eta reguén aitzinera ERAMANEN *çarete* ene causaz, hæy testimoniagetan. ... : vous serez fouëttez, & serez menez deuant les Gouuerneurs & les Rois, à cause de moy, en tesmoignage à iceux.

13. 13. Eta GAITZETSIAC *içanen* ÇARETE guciéz, ene icenagatic : Et serez hais de tous pour mon nom :

14. 27..., Guciac SCANDALIZATUREN *çarete* nitan gau

hunetan : ..., Vous tous ceste nuict serez scandalisez en moy :

14. 48..., Gaichtaguin baten ondoan beçala ILKI *çarete*... ene HATZAMAITERA?..., Vous estes venus comme apres vn brigand..., pour me prendre.

ÇARETEN. 2. I. q. *çarete* avec *n* conjonctif.

9. 41..., ceren Christenac ÇARETEN. ..., pource que que vous estes à Christ,

11. 2... : eta hartan SARTHUREN *çareten* beçain sarri, ..., incontinent que vous y entrerez,

ÇARETENAC. 1. I. q. *çarete* aux : avec *n* rel : décl : nom : pl : intr. *nac* = ceux vous qui).

13. 11.... MINÇO *çaretenac*, baina Spiritu saindua. ... vous qui parlez, mais le sainct Esprit.

baÇARREITZAN. 1. Ind. : imp : pl : 3e. r. i. s. verbe irr : intr : *iarreiqui*.

6. 1..., eta baçARREITZAN bere discipuluac, ..., & ses disciples le suyuoyent.

ÇARREITZATE. 1. Imp : pl : 2e r. i. s. *iarreiqui*.

14. 13... : ÇARREITZATE hari. ... : suyuez-le.

ÇARREITZOLA. 1. I. q. *çarreitzan* avec élision du *n* devant *la* participial.

10. 32..., eta ÇARREITZOLA..., & en *le* suyuant

ÇARREYON. 1. Ind : imp : s. 3e. r. i. s. *iarreiqui*.

5. 24..., eta populu handi ÇARREYÔN, ..., & grand peuple le suyuoit,

ÇATCHETZATE. 1. Imp : pl : 2e. r. i. s. verbe irr : ATCHIQUI.

14. 44..., hari ÇATCHETZATE, ... : empoignez-le,

ÇATEN. 1. Potentiel prés : s. 3e. aux :

14. 5. Ecen haur hirur-ehun dinero baino guehiagotan

SALDU AHAL *çaten*, eta EMAN paubr éy. Car il pouuoit estre vendu plus de trois cens deniers, & estre donné aux poures.

ÇATOZTE. 3. Imp: pl : 2e. verbe irr : intr : *ethor*.

1. 17. ..., CATOZTE ene ondoan ..., Venez apres moy,

6. 31..., ÇATOZTE ceuróc appart leku desertu batetara, ..., Venez vous-en à part en lieu reculé,

12. 7... : ÇATOZTE ... : venez

ÇAVNÇATELA. 1. Ind : prés : pl : 2e, verbe irr. : int : *etzan*, auxiliaire, avec *la* participial.

13. 36 ..., LO ÇAUNÇATELA ... dormans.

ÇAYE. 1. Ind : prés : s. 3e r. i. pl: aux :

10. 40 ..., baina EMANEN *çaye* (Hautin a mis *emanen çaye*) ... : *il sera donné* à ceux

ÇAYENEAN. 1. I. q. *çaye* avec *n* rel : décl : temporel (*nean* = *après que, quand*).

16. 19. Eta Iauna gauça hauçaz hæy MINÇATU *içan çayenean*, Et apres que le Seigneur *Iesus* eut parlé à eux,

ÇAYENEC. 1. I. q. *çaye*, avec *n* rel : datif pluriel décliné au nom : pl : actif (*nec* = ceux à qui).

10. 42 ... ecen nationén gainean SEIGNORIATZEA LAKET *çayenéc*, ... que ceux qui tiennent en estime de dominer sur les nations,

ÇAYENEY. 1. I. q. *caye* avec *n* rel : dat : pl : décliné au dat : pl : (*ney* = à ceux pour qui).

10. 40 ... PREPARATU *içan çayeney*. ... ausquels il est preparé.

ÇAYENIC. 1. I. q. *çaye* avec *n* rel : dat : pl : décliné au partitif indéterminé en apposition avec le nominatif (*nic* = aucuns de ceux à qui).

14. 4. ... berac baithan GAITZI *çayenic*, ... aucuns ... despitez en eux-mesmes,

ÇAYO. 4. Ind: prés : s. 3e. r. i. s. aux :

4. 25. ..., EMANEN *çayó* : ... EDEQUIREN *çayó*. ..., il luy sera donné : ... luy sera osté.

10. 7 ..., eta IUNCTATUREN *çayó* bere emazteari. ..., & s'adioindra à sa femme.

11. 23 ... EGUINEN *çayó*. ... luy sera fait.

ÇAYOLA. 1. I. q. *çayo* avec *la* conjonctif.

9. 21 ... haur HELDU *çayola?* ... que ceci luy est aduenu?

ÇAYON. 3. I. q. *çayo* avec *n* conjonctif, et relatif nominatif.

5. 16 ..., nola DEMONIATUARI HELDU *içan çayon*, eta vrdéz. ... comme il estoit aduenu à ce demoniaque, (Est-il plutôt imparfait?)

6. 2. ... huni EMAN *içan çayon* sapientia haur, ... ceste sagesse qui luy est donnee?

12. 26. ..., nola berroan hari MINÇATU *içan çayon* Iaincoa, (ici l'accent sur *çayon* pourrait être une faute d'impression) ... comment Dieu parla à luy au buisson

ÇAYON. 5. Ind: imp : s. 3e. r. i. s. aux :

5. 18 ..., OTHOIZTEZ ÇAYON ... le prioit

6. 19. Halacotz Herodias AYHER *çayón*, Dont Herodias en auoit à luy,

6. 20. Ecen Herodes BELDUR *çayón* Ioannesi, Car Herode craignoit Iean (à remarquer le datif avec *beldur*)

10. 52. ..., eta IARREIQUITEN *çayón* Iesusi bi-

dean. (Hautin a mis iairreiquiten.) ..., & suiuoit Iesus par le chemin.

14. 51. Eta guiçon gaztebat IARREIQUI *içan çayón* gorputz gorputz billuciaren gainean inguru mihisse batez ESTALIRIC,... Et quelque ieune homme le suiuoit, enueloppé d'vn linceul sur le *corps* nud :

ÇAVDETE. 3. Indicatif prés : & impératif s. 2° verbe irr : int : *egon*.

5. 39 ..., eta nigarrez ÇAUDETE ?... & plorez ?

6. 10 ..., ÇAUDETE han handic ILKI arterano. ..., demeurez-y iusques à tant que vous partiez de là.

14. 34 ... : ÇAUDETE hemen, ... : demeurez ici,

ÇAVDETEN. 1. I. q. *çaudete* indic : avec *n* conjonctif.

10. 38 ... ceren esquez ÇAUDETEN : ... que vous demandez :

baCEAQVIAN. 1. Ind : imp : s. 3e r. s. verbe irr : trans : *iaquin*.

15. 10. (Ecen baCEAQUIAN nola ... Car il sçauoit bien (ici *ba* traduit *bien*).

baCEAQVIAT. 1. Ind : prés : s. 1e r. s. adr : masc : verbe irr : act : *iaquin*.

1. 24 ... ? baCEAQUIAT ... ? ie sçay

CEÇAN. 95. Ind : imp : s. 3e. r. s. aux : act :

1. 12. Eta bertan Spirituac IRION *ceçan* hura desertura. Et incontinent l'Esprit le poussa au desert.

1. 25. Eta MEHATCHA *ceçan* hura Iesusec, ... Et Iesus le tença,

1. 28. Eta IO *ceçan* haren famác bertan Galilea ingu-

ruco comarca gucia. Ainsi sa renommée alla soudain par toute la contree d'alentour de Galilee.

1. 31. Orduan HURBILDURIC GOITI *ceçan* hura escutic HARTURIC, eta bertan VTZI *ceçan* helgaitzac : ... Adonc s'approchant la leua, en la prenant par la main, & soudain la fieure la laissa,

1. 34... : eta anhitz deabru campora EGOTZ *ceçan*, ... : & iettoit plusieurs diables,

1. 41. Orduan Iesusec compassione HARTURIC *eta* escua HEDATURIC, HUNQUI *ceçan* hura, ... Et Iesus ayant compassion, estendit sa main, & le toucha,

1. 43. Eta hura MEHATCHATURIC bertan IGOR *ceçan* camporát : ... Et l'ayant menacé, soudain l'enuoya dehors.

2. 14...., IKUS *ceçan* Leui Alpheoren *semea* peage lekuan IARRIRIC, (Hautin a mis une virgule après ceçan) ..., il vid Leui *le fils* d'Alphee assis au lieu du Peage,

3. 5... : Eta HEDA *ceçan*, ... Et il l'estendit,

4. 8 ..., eta EMAN *ceçan* fructu ..., eta EKAR *ceçan bihi* batac hoguey eta hamar, ..., & rendit du fruit, ... qu'vn *grain* en apporta trente,

4. 39.... MEHATCHA *ceçan* haicea, ..., il tança le vent,

5. 6..., laster EGUIN *ceçan* ..., il accourut,

5. 7. Eta oihuz voz goraz ERRAN *ceçan*, ... Et criant à haute voix, dit,

5. 9.. Orduan INTERROGA *ceçan* hura, ... ? Eta IHARDETS *ceçan*, ... Adonc il l'interroga, ...? Et il respondit,

5. 22 ..., EGOTZ *ceçan* bere buruä haren oinetara. ..., se ietta à ses pieds :

5. 27 ..., eta HUNQUI *ceçan* haren arropá. ..., & luy toucha la robbe :

5. 29 ... : eta SENDI *ceçan bere* gorputzean . ., & sentit en son corps.

5. 30..., ITZULIRIC gendetzean, ERRAN *ceçan*, ..., se retourna en la foule, disant,

5. 33..., eta EGOTZ *ceçan* bere buruä haren aitzinera, ..., & se ietta deuant luy,

5. 43 ... : eta ERRAN *ceçan* ..., puis dit

6. 14. Eta ENÇUN *ceçan* regue Herodesec MINÇATZEN (...) eta ERRAN *ceçan*, Or le roy Herode en ouit parler (... & disoit,

6. 17. Ecen Herodes hunec *gende* IGORRIRIC HAR *ceçan* Ioannes, eta ESTECA *ceçan* presoindeguian, Car Herode ayant enuoyé ses gens, auoit fait prendre Iean, & l'auoit lié en prison.

6. 24 ...? Eta harc ERRAN *çecan*, Ioannes Baptistaren buruären. ...? Et elle dit, La teste de Iean Baptiste.

6. 27. Eta bertan Reguec, IGORRIRIC borreroa, MANA *ceçan* ... Mais incontinent y enuoya le bourreau, & commanda

6. 28. Eta EKAR *ceçan* haren buruä platean. Et l'apporta la teste d'iceluy en vn plat,

6. 34. Orduan ILKIRIC IKUS *ceçan* gendetze handia Iesusec, eta compassione HAR *ceçan* heçaz : Adonc Iesus estant sorti, vid grande multitude, & en eut compassion :

6. 48. Eta IKUS *ceçan* ... Et vid

7. 25 ..., ETHORRIRIC EGOTZ *ceçan* bere buruä haren oinetara, ..., vint & se ietta à ses pieds.

7. 28. Eta harc IHARDETS *ceçan*, Elle respondit,

7. 30 ..., ERIDEN *ceçan* ..., elle trouua

7. 33 ... : eta thu EGUINIC, HUNQUI *ceçan* haren mihia. ... : & ayant craché, luy toucha la langue,

7. 34. Guero cerurat beguiac ALTCHATURIC suspirio EGUIN *ceçan*, Puis en regardant au ciel, il souspira,

8. 6. Orduan MANA *ceçan* populua ... Adonc il commanda au peuple

8. 7 ..., ERRAN *ceçan* ..., il commanda

8. 12. Orduan barnadanic bere spirituan suspirio EGUINIC'ERRAN *ceçan*, Luy souspirant profondement en son esprit, dit,

8. 23. Orduan itsuaren escua HARTURIC, ERAMAN *ceçan* burgutic campora: eta haren beguietara thu EGUINIC, eta escuac haren gainean EÇARRIRIC, INTERROGA *ceçan*, Lors il print la main de l'aueugle, & le mena hors du village : ayant craché és yeux d'iceluy, & mis les mains sur luy, il l'interroga

8. 24. Eta *harc* beguiac ALTCHATURIC ERRAN *ceçan*, Et *l'homme* ayant leué la veuë, dit,

8. 26. Orduan *Iesusec* IGOR *ceçan* hura bere etcherát, Puis il le renuoya en sa maison,

8. 32. ...Orduan APPARTA *ceçan* Pierrisec, ... Lors Pierre le print

8. 33. Eta harc ITZULIRIC, eta bere discipulueta-brat EHATURIC REPROTCHA *ceçan* Pierris, Mais luy se retournant, & regardant ses disciples, tança Pierre,

9. 14. Eta discipuluetara ETHORRIRIC, IKUS *ceçan* gendetze[1] handibat hayén inguruän, Puis estant reuenu à *ses* disciples, vid vne grande multitude à l'entour d'eux,

9. 17..., ERRAN *ceçan,* Magistruá, ... dit, Maistre,

9. 19. ... ERRAN *ceçan*, O natione sinheste gabea, ... dit, O nation incredule,

9. 20..., bertan Spirituac ÇATHICA *ceçan* hura, ..., incontinent l'esprit le desrompit:

9. 21. Orduan INTERROGA *ceçan Iesusec* haren aita, Adonc il interroga le pere d'iceluy,

9. 24. ... nigarrequin ERRAN *ceçan,* ... auec larmes dit,

9. 25..., MEHATCHA *ceçan* spiritu satsua, ..., il tança l'Esprit immonde,

9. 27. Baina Iesusec harén escua HARTURIC CHUCHENT *ceçan* hura, Mais Iesus l'ayant prins par la main le dressa,

9. 36. Eta haourtchobat HARTURIC EÇAR *ceçan* hayen artean, Et ayant prins vn petit enfant, il le mit au milieu d'eux:

10. 3. ... ERRAN, *ceçan*, ... leur dit,

10. 17..., norbeitec harengana laster EGUINIC, eta haren aitzinean BELHAURICATURIC, INTERROGA *ceçan*, ..., quelqu'vn accourut qui s'agenouilla devant luy, l'interrogant,

1. M. L. Diharassarry dans *Mariaren Haurreu Escu-Liburua* (Bayonne, 1895), p. 359 emploie *jendetze* dans le sens de *génération*. Il a tort en appelant *othoitza* le *Magnificat* et le *Credo* et en écrivant *errotor* et *arrosorio* pour *erretor* et *arrosario* qui sont les formes anciennes et étymologiques. Pierre d'Urte a *errotor*, lui aussi. Mais une erreur n'est jamais respectable.

10. 21. Eta Iesusec harenganat BEHATURIC, ONHETS *ceçan*, Et Iesus le regardant, l'aima,

10. 49. Orduan Iesusec GUELDITURIC, MANA *ceçan*, Et Iesus s'estant arresté, dit

12. 1. ..., Mahastibat LANDA *ceçan* guicon-batec, eta INGURA *ceçan* hessiz, eta EGUIN *ceçan* hobibat [1] lacotaco, eta EDIFICA *ceçan* dorrebat, ..., Quelqv'un planta vne vigne, & l'enuironna d'vne haye, & y creusa vne fosse pour vn pressoir, & y edifia vne tour:

12. 2. Eta IGOR *ceçan* laborarietara sasoinean cerbitzaria, Or en la saison il enuoya-vn seruiteur aux laboureurs,

12. 4. Eta berriz IGOR *ceçan* hetara berce cerbitzaribat... Derechef leur enuoya vn autre serviteur:

12. 28 ..., *harc* INTERROGA *ceçan*, ...,l'interroga,

14. 3...: eta HAUSIRIC boeità, HUTS *ceçan* haren buru gainera. ...: & rompit la boite & l'espandit sur le chef d'iceluy.

14. 22..., HAR *ceçan* Iesusec oguia *eta* gratiàc RENDATURIC HAUTS *ceçan*: ..., Iesus print du pain : & apres auoir rendu graces le, rompit :

14. 35. Eta aitzinachiago IOANIC, bere buruà lurrera EGOTZ *ceçan*, eta othoitz EGUIN *ceçan*, Quand il se fut vn peu eslongné, il se iettà en terre : & prioit

14. 36. Eta ERRAN *ceçan*, Abba, Aita, Et disoit, Abba, Pere,

1. *Hobi* dérive probablement du latin *foveu*, ou bien en est le cousin germain.

14. 39. Eta berriz IOANIC othoitz EGUIN *ceçan*, eta propos bera ERRAN *ceçan*. Et derechef s'en alla, & pria, disant la mesme parole.

14. 47... IO *ceçan* Sacrificadore principalaren cerbitzaria, ..., & en frappa le seruiteur du principal Sacrificateur,

14. 60. Orduan Sacrificadore subiranoac artera IAIQUIRIC INTERROGA *ceçan* Iesus, Lors le souuerain Sacrificateur se leuant au milieu, interroga Iesus,

14. 61... Berriz Sacrificadore subiranoac INTERROGA *ceçan* hura, ... Derechef le souuerain Sacrificateur l'interroga,

14. 63. Orduan Sacrificadore subiranoac bere arropác ERDIRATURIC ERRAN *ceçan*, Lors le souuerain Sacrificateur deschira ses vestemens, & dit,

14. 67..., hari BEGUIRA IARRIRIC ERRAN *ceçan*, ..., elle le regarda, & dit,

14. 68. Beina harc VKA *ceçan*, ..., eta oillarrac IO *ceçan*. Mais il le nia, ..., & le coq chanta.

14. 70. Baina harc berriz VKA *ceçan*. Mais il le nia encores.

14. 72. Eta berriz oillarac IO *ceçan* :... Eta camporat ILKIRIC nigar EUGUIN *ceçan*. Et le coq chanta pour la seconde fois : ... Et s'estant ietté hors il pleura,

15. 2. Orduan INTERROGA *ceçan* hura Pilatec, (Hautin a mis une virgule après ceçan) Et Pilate l'interroga :

15. 4. Eta Pilatec berriz INTERROGA *ceçan*, Donc

Pilate l'interrogue encore : (L. traduit *l'interroga.*)

15. 34. Eta bedratzi orenetan oihu EGUIN *ceçan* Iesusec ocengui, Et à neuf heures Iesus cria à haute voix,

15. 36. Laster EGUIN *ceçan* bada batec, Et quelqu'vn accourut,

15. 37. Eta Iesusec oihu handibat EGUINIC, spiritua RENDA *ceçan*. Et Iesus ayant ietté vne haute voix, rendit l'esprit.

15. 39..., ERRAN *ceçan*, ... : dit,

15. 44... : eta Centenera DEITHURIC, INTERROGA *ceçan* hura, ... : & ayant appelé le Centenier, l'interroga.

15. 46. Eta *harc* mihissebat EROSSIRIC, eta hura ERAUTSIRIC ESTAL *ceçan* mihisseaz : eta *eçar ceçan* ··· : eta ITZULIS EÇAR *ceçan* harribat monument borthán. Lequel ayant acheté vn linceul, le descendit de la croix, & l'enueloppa du linceul, & le mit ... : & roula vne pierre à l'huis du monument.

CEÇANEAN. 2. I. q. *ceçan* avec *n* rel : décl : temporel (*nean* = quand).

10. 14. Eta hori IKUS *ceçanean* Iesusec, Ce que Iesus voyant,

15. 39. Eta IKUS *ceçanean* ... Centenerac, Et le Centenier ..., voyant

CEÇAQUEEN. 2. Pot : imparf : s. 3e. r. s. aux : act :

5. 4... : eta nehorc ECIN CEBA *ceçaqueen*, ... ; & personne ne le pouuoit domter.

6. 19. ..., baina ECIN *ceçaqueen*. ... : Mais elle ne pouuoit.

CEÇAQVENEZ. 1. I. q. *ceçaqueen* avec *e* euph. & *z* mediatif en complément d'*eya*.

11. 13... eya deus hartan ERIDEN *ceçaquenez* : ... *pour voir* s'il trouueroit quelque chose :

CEÇAQVEOTEN. 1. Pot : imp : pl : 3e. r. s. r. i. s. aux : act :

14. 40... cer IHARDETS *ceçaqueoten*. ... qu'ils luy deuoyent respondre.

CEÇATEN. 10. Ind : imp : pl : 3e. r. s. aux : act :

2. 4..., AGUER *ceçaten* ... etche gaina, ..., eta hura ÇULHATURIC, ERAUTS *ceçaten*..., ils descouurirent le toict *du lieu* ... : & l'ayant percé le descendirent

3. 6. Orduan ILKIRIC Phariseuéc, bertan Herodianoequin conseillu EDUQUI *ceçaten* haren contra, Adonc les Pharisiens estans sortis, soudain firent assemblee auec les Herodiens à l'encontre de luy

4. 4..., eta IRETS *ceçaten* hura. ... & la deuorerent.

4. 7..., eta ITHO *ceçaten* hura, ..., & l'estoufferent,

4. 10..., INTERROGA *ceçaten* ..., l'interroguerent

4, 36. Eta populua VTZIRIC HAR *ceçaten* hura vncian... Et apres auoirlaissé la multitude, ils le prindrent

5. 14. ... ihes EGUIN *ceçaten*, ..., s'enfuirent,

6. 29..., eta ERAMAN *ceçaten* haren gorputza, eta EÇAR *ceçaten* thumbán. ..., & emporterent son corps, & le mirent en vn sepulchre. (L. traduit dans la tombe.)

6. 33. ..., eta EÇAGUT *ceçaten* hura anhitzec : eta oinez hiri gucietaric laster EGUIN *ceçaten* hara, ..., & plusieurs le recogneurent, & y coururent à pied de toutes les villes,

6. 42. Eta IAN *ceçaten* guciéc, Et tous en mangerent,

6. 43. Eta *ceçaten* GOITI çathietaric hamabi sasquitara, eta arrain-etaric *cerbait*. Et recueillirent des pieces *de pain* douze paniers pleins : & *quelque reste* des poissons.

6. 49... : eta oihu EGUIN *ceçaten*... : dont ils s'escrierent.

6. 51..., eta MIRETS *ceçaten*. ..., & s'esmerueillerent.

6. 53..., eta portu HAR *ceçaten*. .., & prindrent port.

6. 54..., bertan EÇAGUT *ceçaten* hura. ..., ils le cognurent incontinent.

7. 17..., INTERROGA *ceçaten* bere discipuluéc comparationeaz. ..., ses disciples l'interroguerent de la similitude.

8. 5...? Eta hec ERRAN *ceçaten*, Çazpi...? Ils dirent, Sept.

8. 8. IAN *ceçaten* bada, Ils en mangerent donc, (L'original porte *Il*).

8. 28. Eta hec IHARDETS *ceçaten*, Et ils respondirent,

9. 10. Eta *hec* ERRAN haur EUQUI *ceçaten* berac baithan, Ils retindrent donc ceste parole en eux-mesmes :

9. 11. Guero INTERROGA *ceçaten*, Apres l'interroguerent,

9. 15... : eta *harengana* laster EGUINEZ SALUTA *ceçaten*. ..., & accourans *vers luy* le saluerent.

9. 20. Orduan EKAR *ceçaten* harengana: Ils luy amenerent donc:

9. 28..., bere discipuluéc INTERROGA *ceçaten* appart, ..., ses disciples l'interroguerent à part,

10. 2. Orduan ETHORRIRIC Phariseuéc INTERROGA *çeçaten* ..., Adonc les Pharisiens vindrent, & l'interroguerent,

10. 4. Eta hec ERRAN *ceçaten*, Ils dirent,

10. 10. Eta etchean berriz discipuluéc gauçá harçaz beraz INTERROGA *ceçaten*. Derechef les disciples l'interroguerent de cela mesme en la maison.

10. 49... Eta DEI *çeçaten* itsua, ... et appelerent l'aueugle,

11. 4..., eta ERIDEN *ceçaten* asto-vmea ESTECATURIC, bortha aldean campotic bi bideren artean: eta LACHA *ceçaten* hura. ... & trouuerent l'asnon qui estoit lié dehors aupres de la porte entre deux chemins: & le deslient.

11. 7. Eta EKAR *ceçaten* asto-vmea Iesusgana, Ils amenerent donc l'asnon à Iesus,

11. 14... Eta *haur* ENÇUN *ceçaten* haren discipuluèc ... Et ses disciples l'ouirent.

11. 18. Eta *haur* ENÇUN *ceçaten* Scribéc ... Ce que les Scribes... oyans,

11. 20. ... IKUS *ceçaten* ficotzea erroetarano EYHARTUA. ... ils le virent seché iusques aux racines:

12. 3. Baina hec hura HARTURIC ÇAURT *ceçaten*,

eta IGOR *ceçaten* hutsic. Mais iceux le prenans, le blesserent & le renuoyerent vuide.

12. 4..., eta IGOR *ceçaten* desonestqui TRACTATURIC TURIC. ..., & le renuoyerent l'ayans honteusement traitté.

12. 5..., eta hura HIL*ceçaten* : ..., lequel ils occirent:

12. 7. Baina laborari hec ERRAN *ceçaten* bere artean, Mais ces laboureurs dirent entr'eux,

12. 8. Eta HARTURIC hura HIL *ceçaten*, eta IRAITZ *ceçaten* mahastitic campora. Parquoy le prenans le tuerent, & ietterent hors de la vigne.

12. 17... Eta MIRETS *ceçaten* haren gainean. ... Et furent esmerueillez de luy.

12. 18..., eta INTERROGA *ceçaten*, ..., & l'interroguerent, disans.

13. 3..., INTERROGA *ceçaten* appart Pierrisec eta Iacquesec, ..., Pierre et Iaques, ... l'interroguerent à part.

14. 16...: eta ERIDEN *ceçaten*..., eta APPAIN *ceçaten* Bazcoa. ..., & trouuerent ..., & appresterent *l'agneau* de Pasque.

14. 23...: eta EDAN *ceçaten* hartaric guciéc. ...: & en beurent tous.

14. 46..., eta HATZAMAN *ceçaten* . ..., & l'empoignerent.

14. 51..., eta HATZAMAN *ceçaten* hura guiçon gazte batzuc. ...: & quelques ieunes hommes le saisirerent.

14. 53. Orduan ERAMAN *ceçaten* Iesus Sacrificadore subiranoagana: De là ils amenerent Iesus

au souuerain Sacrificateur: (L. n'a pas traduit *de là.*)

14. 57. Orduan batzuc IAIQUIRIC falsuqui TESTIFICA *ceçaten* haren contra, Adonc aucuns se leuerent, & porterent faux tesmoignage à l'encontre de luy,

14. 64... ? Eta hec guciéc haren contra IUGEA *ceçaten*, ... ? Et eux tous le condamnerent estre coulpable de mort.

15. 1. Eta bertan goicean conseillu EDUQUIRIC ..., ESTECATURIC Iesus ERAMAN *ceçaten*, ... Et incontinent au matin ... ayans tenu conseil, lierent Iesus,

15. 11. Eta Sacrificadore principaléc INCITA *ceçaten* populua... Et les principaux Sacrificateurs esmeurent le peuple,

15. 13. Eta hec berriz oihu EGUIN *ceçaten*, Et iceux derechef crierent,

15. 14. ...? Eta hec hambat oihu guehiago EGUIN *ceçaten*, ... ? Et ils crierent tant plus fort,

15. 16. Orduan gendarmesec ERAMAN *ceçaten* hura sala barnera, ... eta DEI *ceçaten* banda gucia. Lors les gendarmes l'amenerent dedans la salle, ...: & appelerent toute la bande.

15. 17. Eta VETZI *ceçaten* hura escarlataz, Et le vestirent de pourpre,

15. 20. ...., eta VETZI *ceçaten* bere abillamenduéz: eta camporat ERAMAN *ceçaten* ..., & le vestirent de ses vestemens, & le menerent hors pour le crucifier.

15. 21. Eta BORTCHA *ceçaten* bideazco... bat, Et contreignirent vn certain passant

15. 22. Guero ERAMAN *ceçaten* Golgothaco lekura, Puis le menerent en la place de Golgotha,

16. 4..., IKUS *ceçaten* ... elles voyent (L. traduit *virent*).

16. 5. Guero monumentera SARTHURIC, IKUS *ceçaten* lagun gaztebat escuineco aldean IARRIA, abillamendu churi luce batez VEZTITUA : (à comparer *lagun* à l'anglais *fellow*, *a young fellow*. L'ange n'était pas leur compagnon. Ils ne l'avaient pas vu avant ce moment.) Puis estans entrees dedans le monument, elles virent vn iouenceau assis au costé dextre, lequel estoit accoustré d'vne longue robbe blanche,

16. 8. Eta hec bertan PARTITURIC ihes EGUIN *ceçaten* monumentetic: Et elles soudain se partans s'enfuirent du monument:

16. 20. Hec-ere PARTITURIC PREDICA *ceçaten* leku guciętan, Eux aussi estans partis, prescherent par tout,

ÇEÇATENEAN. 1. I. q. *ceçaten* : avec *n* rel : décl : temporel (*nean* = quand)

(A suivre.)

NOTE SUR L'EXÉGÈSE VÉDIQUE

Dans le numéro de la *Revue critique* du 27 décembre dernier (p. 508), M. V. Henry constatant à propos de l'hymne XIII, 1, de l'*Atharva-Véda*, l'accord fréquent contre la mienne (*Le Rig-Véda et les Origines de la Mythologie indo-européenne*, p. 315 sqq.) de la traduction de M. Bloomfield (*The sacred books of the East*, XLII, p. 207 sqq.), et de la sienne propre (*Les Hymnes Rohitas*), explique le fait par la raison que « le Véda en dépit de ses faces multiples et changeantes, se présentera toujours sous un aspect sensiblement identique[1] à deux interprètes dont le système fondamental consiste à commencer par le passer *au laminoir d'un mot-à-mot rigoureux* ».

Je doute fort, et nous allons voir pourquoi, que le laminoir du mot-à-mot soit aussi intéressé dans la question que l'affirme M. Henry. Le véritable *discrimen* qui me met d'un côté alors que MM. Henry et Bloomfield sont de l'autre, résulte de l'hypothèse qui sert de base à notre interprétation réciproque. Natura-

1. Sans vouloir épiloguer sur ce que cette assertion a d'exagéré, qu'il me soit permis cependant de faire remarquer que dès le premier vers, M. Bloomfield a préféré mon interprétation du mot *sùnitavat* à celle de M. Henry.

liste et mystique pour ces Messieurs, liturgique et métaphorique pour moi, elle rend compte à merveille, grâce à ce désaccord et sans aller plus loin que les vers 1 et 4, ni faire intervenir en première ligne le mot-à-mot, des causes de la divergence en question. Selon qu'on verra le soleil rouge, ou le feu du sacrifice dans le Rohita auquel est consacré l'hymne, on traduira *vājin* et *vāja* (vers 1 et 2) par coursier (Bloomfield) ou par réconforté et réconfort (Regnaud), et *ruhas* (v. 4) par) « rampes ou hauteurs = espaces élevés du ciel (H. et B.» ou par « celles qui s'élèvent ou montent = les flammes sacrées (R.)». Or, la première interprétation résulte d'une méthode si impeccable, sinon d'un mot-à-mot si rigoureux, que, d'une part, elle aboutit à identifier pour les besoins du système *vājin* et *vāja*, et de l'autre à donner à l'adjectif verbal *ruh* un sens qui en exclut toute idée verbale ou de mouvement ! La seconde, au contraire, satisfait tout à la fois la théorie sur laquelle elle repose, l'étymologie et les exigences grammaticales. Voilà une triple filière dont le contrôle vaut bien, ce me semble, celui qu'on prétend tirer de traductions qui ne s'accordent entre elles qu'en rompant trop souvent l'une et l'autre avec les principes les plus essentiels de toute exégèse rationnelle.

Il est clair comme le jour que si MM. Henry et Bloomfield rendent de concert *ruhas* par « hauteurs[1] »,

1. Même observation pourrait être faite à propos du mot concret *rastra* « directeur, ce qui dirige » et non « royaume ».

c'est que le sens qu'imposait la grammaire jurait avec leur théorie mythologique ; c'est que sur ce point la théorie ou la grammaire sont en défaut, et qu'entre celle-ci et celle-là ces Messieurs ont donné la préférence à la théorie : je n'avais pas autre chose à répondre et à démontrer.

Paul Regnaud.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliothèque des sciences contemporaines. 2e série, tome I. — *L'Histoire*, par André Lefèvre. — *Paris*, C. Reinwald, 1897, in-8°, viij-693 p.

Nous avons un grand nombre de livres d'histoire, les uns considérables, les autres très courts, mais il en est fort peu de bons. Aussi saluons-nous avec joie l'ouvrage de M. Lefèvre, qui prendra place au premier rang parmi les meilleurs. Il suffit, pour en montrer tout le mérite, de citer la définition même de l'histoire que donne l'auteur (p. 691) : « L'histoire est le tissu indéfini des événements que déterminent l'expansion, les rencontres, les passions de groupes humains plus ou moins bien doués par la nature, plus ou moins favorisés par les milieux originels, transitoires et définitifs » et (p. vi) : « c'est à partir de ces mouvements, de ces migrations aventureuses que, par degrés insensibles, l'histoire se détache de la zoologie... N'est-il pas bon de monter sur quelque colline aérée, pour regarder venir du fond des lointains horizons tout ce lacis de routes, de traverses coupées de sanglantes fondrières, qui ont fini par amener à la sphère

idéale des Shakespeare, des Voltaire, des Diderot, des Gœthe, des Laplace et des Darwin quelques héritiers errants du *Pithecanthropus erectus?* » Et c'est pourquoi, dans ce beau livre, les religions et les mœurs tiennent une aussi grande place que les faits historiques proprement dits. M. Lefèvre y a apporté tous ses soins ; on y retrouve son style élégant, châtié, précis ; son esprit énergique et net ; sa méthode exacte et rigoureuse. Un seul chapitre apprend plus à ses lecteurs que maints ouvrages en vingt ou trente volumes.

Je cherche quels passages pourraient être particulièrement recommandés, et je me trouve extrêmement embarrassé : il faudrait tout citer. Les analyses des religions perse, musulmane, chrétienne, sont naturellement excellentes. Ce qui est dit sur Jean Chrysostôme, Charlemagne, Étienne Marcel, Jeanne d'Arc, entre autres, répond on ne peut mieux à la réalité des faits et aux préoccupations des lecteurs : Jean Chrysostôme, ce prêtre savant et austère, mais autoritaire et tracassier (p. 362) ; Charlemagne, ce dompteur des Germains barbares, cet administrateur « auquel le génie tient lieu de savoir » (p. 411-416) ; Étienne Marcel, ce précurseur incompris des grands révolutionnaires français (p. 527-528) ; Jeanne d'Arc, cette personnification de l'idée française encore indécise, à qui l'Église fait aujourd'hui l'injure de la canonisation (p. 538-539). C'est le cas de dire : j'en passe et des meilleurs.

J'ai rarement lu une plus juste et plus saine appréciation de l'empereur Julien, dit l'Apostat, cet homme d'esprit dont le règne ne fut malheureusement qu'une espérance (322-323).

Mais, pour bien montrer la haute valeur du travail de M. Lefèvre, je citerai deux passages de son dernier chapitre : « Je n'insiste pas sur l'escamotage de la Révolution de Juillet par la branche cadette, et par la caste électorale. Cette déconvenue, très sensible à Paris, à peu près indifférente à la France, était la résultante des timidités et des ambitions du libéralisme tempéré par l'égoïsme censitaire. La monarchie constitutionnelle répondait parfaitement à l'opinion moyenne du pays légal, et il est certain qu'elle aurait duré plus de dix-huit ans sans l'obstination peu intelligente de Guizot à ne point élargir la base étroite de l'oligarchie bourgeoise. Sa carrière, d'ailleurs, et il faut savoir en dire autant de la Restauration, ne fut ni sans éclat ni sans honneur. L'indépendance de la Belgique, la conquête de l'Algérie, l'appui accordé en Espagne et en Portugal à un libéralisme relatif, l'avertissement donné à l'Autriche par l'occupation d'Ancône ont relevé l'influence extérieure de la France. Un recul, malheureusement nécessaire, dans la question d'Orient, et la médiocre humiliation de l'indemnité Pritchard ne doivent pas effacer le souvenir des services rendus au pays par nos armes et notre diplomatie. Quant au développement intérieur, notre

histoire n'offre point de période plus féconde. L'histoire renouvelée par les Augustin Thierry, les Michelet; le moyen âge découvert par les chercheurs de notre École des chartes; l'Inde et la Perse antique sortant de leurs ténèbres à la voix de Burnouf; l'intéressante lutte du romantisme contre les routines qui appauvrissaient la langue; enfin cette immortelle pléiade des poètes et des romanciers, des critiques, des professeurs, des orateurs et des artistes qui a égalé ce siècle aux plus grandes époques de l'histoire et maintenu la France au moins à la hauteur des puissantes nations où parurent les Byron, les Shelley et les Walter Scott, les Gœthe et les Schiller; ce sont là des gloires qui ne procèdent pas sans doute du régime mesquin inauguré en juillet, mais dont l'éclat n'en rejaillit pas moins sur la France renaissante. En même temps, l'horizon scientifique s'élargissait de toutes parts. La vapeur, l'électricité dévoraient l'espace. La photographie domestiquait pour ainsi dire la lumière du soleil. Le calcul et le télescope approfondissaient le ciel, tandis que la chimie organique pénétrait dans l'intimité de la substance. Enfin la philosophie scientifique inaugurée par Auguste Comte et par Littré commençait, malgré ses réticences, à miner l'édifice inconsistant de la métaphysique. » N'est-ce pas là un excellent résumé du règne de Louis-Philippe ?

Je trouve meilleure encore, s'il est possible, cette ap-

préciation du second Empire : « En quatre mois, les réactions appuyées sur l'instinctive défiance des masses rurales avaient confisqué la République et le suffrage universel. On sait avec quelle joie sournoise elles ont coopéré, par l'expédition de Rome, à la répression des mouvements populaires issus de la révolution parisienne, et comment ce triste désaveu de l'esprit français, de l'influence française dans le monde, a permis au parjure d'adosser à la Bourse et à la sacristie un trône ensanglanté. J'ai vu ces choses immortalisées par les *Châtiments*, et l'adhésion servile de tout un peuple, et la proscription des âmes fières, et le ralliement successif de quelques sceptiques, dont le talent et la renommée ont fait cortège au pseudo-César, et les éphémères prospérités et l'écroulement lugubre. Sans doute, réveillée par la mutilation, retrempée dans la défaite, la France républicaine a marché vaillamment sous le fardeau sans cesse accru de dettes fatales et de dépenses nécessaires ; mais il ne me semble pas inutile de mettre en garde les générations nouvelles contre l'indifférence, la frivolité, l'énervement, et je ne sais quelle mystagogie dilettante, germes morbides peut-être insinués en nous par le désarroi moral du second Empire. »

Je ne fais au livre de M. Lefèvre qu'un reproche : Il y manque un index alphabétique détaillé des noms et des choses ; au moins aurait-il fallu réunir et

répéter à la table, à la fin du volume, les résumés substantiels qui sont en tête de chaque chapitre.

Julien VINSON.

Folk-lore de l'Ille-et-Vilaine. De la vie à la mort, par A. ORAIN. — *Paris*, Maisonneuve, 1897, in-8°, (viij)-ij-298 p.

Cet intéressant volume est le trente-troisième de la collection des « littératures populaires » fondée en 1881 par le regretté Ch. Leclerc. M. Orain y a réuni, en quatre chapitres, le résultat de ses longues et patientes observations sur les coutumes, les habitudes, les traditions de son pays en ce qui concerne la naissance, le mariage et les principales cérémonies de la vie. Un second volume nous parlera de la famille, de la mort, etc. On trouve dans le présent recueil, à côté de choses nouvelles, de curieuses variantes de chansons, de formulettes, de devinettes, déjà connues et courantes dans d'autres régions de la France. On y trouve aussi des anecdotes locales et des faits personnels qui donnent au livre une saveur toute particulière. La manière dont est mené ce premier volume fait ardemment désirer l'apparition du second.

J. V.

L'Évolution du commerce dans les diverses races humaines (Bibliothèque anthropologique, tome XVIII), par Ch. Letourneau. — *Paris*, Vigot frères, 10, rue Monsieur-le-Prince, 1897, in-8°, xxiij-581 p.

Je ne sais plus qui a défini le commerce « le vol organisé » ; mais cette boutade, pour ceux qui liront le livre de M. Letourneau, ne paraît point du tout contraire à la réalité des faits. Le commerce a pour but en effet l'acquisition d'un objet qu'on n'a pas et dont on a besoin ou envie, mais qui appartient à un autre. Or, le moyen le plus simple de se procurer l'objet désiré est évidemment de le prendre.

Il est impossible d'analyser ici en détail le livre, si intéressant, si nourri de faits, si bien conduit, de M. Letourneau, qui commence par une table des matières et qui finit par un index alphabétique, fort bien faits l'un et l'autre. Il y parle d'abord des origines du commerce ; on chercherait en vain quelque chose d'analogue chez les animaux ; ils razzient, mais ne commercent pas ; ils échangent des services, mais jamais des objets. Beaucoup de sauvages ne connaissent que les cadeaux ou le vol. D'autres en sont arrivés à comprendre les échanges en nature. Plus tard, à ces échanges généraux se sont substitués des échanges, dans des proportions déterminées, de certains objets qui prenaient ainsi une valeur, toute relative d'ailleurs. L'emploi des monnaies vient évidemment de l'usage

de payer certains achats au moyen d'objets toujours de même nature, par exemple au moyen de coquillages, de peaux de bêtes, d'armes, de femmes surtout. Et M. Letourneau suit le développement du commerce chez les Nègres des races inférieures ; chez les Nègres supérieurs ; dans la zone industrielle de l'Afrique ; en Polynésie; dans l'Amérique sauvage ; chez les Mongols nomades et les Mongoloïdes ; en Chine et au Japon ; chez les « Périégyptiens » (les Berbères, les Kabyles, les Hovas, etc.), les Éthiopiens et les Égyptiens ; chez les Arabes et chez les Juifs. Puis il étudie l'organisation du négoce et du trafic, l'invention des monnaies fiduciaires, la création des bourses et des banques, l'usage du crédit, du prêt à intérêt, etc., en Mésopotamie, en Phénicie, en Asie-Mineure, en Grèce, à Rome, dans l'Europe barbare et médiévale, aux temps modernes, et il se demande en terminant ce que sera le commerce dans l'avenir. Quand le monde civilisé sera devenu, — mais quand ? — la simple fédération des États républicains ; quand la société sera organisée de telle façon qu'il n'y aura plus ni exploiteurs ni exploités et que chacun devra donner volontairement son maximum de travail utile, le commerce redeviendra l'échange naturel et nécessaire de produits spéciaux de chaque industrie locale et de chaque sol différent. Si c'est là une utopie, elle est noble, grande et généreuse ; et ce que nous aurions de mieux à faire, ce serait de travailler tous, de toutes nos forces, à la

faire entrer le plus tôt possible dans le domaine des choses possibles et réalisables.

Julien Vinson.

Comment naissent les Mythes, par Paul Regnaud. — *Paris*, Félix Alcan, 1897, in-8°, (iv)-xx-251 p.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans cette savante et remarquable brochure, c'est la préface où M. Regnaud expose l'état actuel des études mythologiques. Il démontre péremptoirement l'erreur des *folk-loristes* absolus. Pour ceux-ci, il y a, dans l'humanité, un fonds commun de légendes qu'on retrouve chez toutes les nations, et ce fonds commun est une sorte de fantaisie plus ou moins imaginative, de pathologie mentale, de rêveries spontanées. A cette école qui prend pour base des observations recueillies au hasard et rapprochées à l'aventure, M. Regnaud expose la théorie plus ancienne et plus scientifique de la métaphore, de l'interprétation des mots ; et il appuie cette théorie d'exemples significatifs : le conte du Petit-Poucet, la légende hindoue du Déluge, et l'histoire véridique de Purûravas et Urvacî.

L'analyse minutieuse du conte du Petit-Poucet est particulièrement instructive. Tous les traits essentiels de ce conte sont facilement ramenés à des formules védiques. Ainsi le nom même de Poucet, remplacé dans des versions étrangères par celui de Grain-d'Orge,

de Noisette, de Moitié-de-Pois, est fort bien expliqué par la *Kathâ-upaniṣad* et par d'autres textes antiques où le mot « pouce » est employé avec le sens très net de diminution, de réduction de l'être ou de l'activité.

J. V.

Ramuntcho, par Pierre Loti, de l'Académie française. *Paris*, 1897, in-18 de viij-351 p.

« Quarante et unième édition » porte le volume que j'ai sous les yeux ; ainsi, voilà déjà plus de quarante mille ou au moins plus de vingt mille exemplaires qui ont circulé et qui ont eu sans doute quelque cent mille lecteurs. La presse a loué ce livre presque à l'unanimité et, pourtant, c'est sans aucune hésitation qu'après avoir lu, relu, analysé la plume à la main, je le déclare nettement mauvais, à tous les points de vue : forme et style, sujet, et couleur locale enfin.

Le sujet du roman est parfaitement dépourvu d'intérêt ; l'invention est médiocre. Une jeune paysanne, séduite par un riche étranger de passage, l'a suivi dans la grande ville. Là, il l'a installée dans un faubourg où il lui rend des visites discrètes et où elle met au monde un fils ; arrive la période du ralentissement de l'affection : les visites de l'amant sont de plus en plus espacées, et Franchita s'enfuit un jour, rompant brusquement avec le père de son fils ; elle revient hardi-

ment s'installer dans son village natal. Elle y élève son Raymond (Ramuntcho), moitié en bourgeois, moitié en paysan, et il se trouve que cet enfant réunit les qualités ou plutôt les défauts des deux races paternelle et maternelle. Il se fait contrebandier pour occuper ses loisirs ; il se fait soldat par fierté, alors qu'il lui serait facile d'éviter le service militaire en se déclarant Espagnol, car sa mère est originaire d'Espagne ; et il s'en va pour trois ans dans le Nord triste et froid, laissant là ses amis, ses parties de « pelote » et sa « petite amie » avec qui il passait toutes ses soirées en causeries d'amour à peu près platonique. Mais quand il revient, pour recevoir le dernier soupir de sa mère, la morale et la société ont pris leur revanche : plutôt que de lui voir épouser un bâtard, on a fait de Gracieuse une nonne. Ramuntcho, sur les conseils du sacristain, combine un enlèvement audacieux, mais ses ardeurs tombent devant la froideur de la jeune religieuse et devant la majesté simple et noble du couvent. Il part alors, lassé de tout, pour « les Amériques ». Est-il canevas plus pauvre, plus banal et plus faux?

Je n'insiste que sur un point, le caractère de Ramuntcho «créé par la fantaisie triste d'un des raffinés de nos temps de vertige » (p. 6), « retenu » dans le pays basque « pendant quelques saisons » par « cette admiration d'artiste » qui « lui avait donné le caprice de s'allier avec une fille de ces montagnes pour en

obtenir une descendance basque » (p. 29). Ce galimatias sonore a pour but de nous préparer aux excentricités de la vie de Ramuntcho dont le caractère est un mélange du vieux conservatisme basque, avec ses enthousiasmes naïfs, et de l'impudence artistement délicate du Parisien. Que l'auteur l'ait ou non voulu, ce récit est au fond une tentative pour réhabiliter l'amour libre, pour réagir contre les préjugés bourgeois, pour protester contre les convenances établies. L'impression qui en reste, quand on a tourné la dernière page, est exactement celle que laissaient jadis les romans les plus célèbres d'Octave Feuillet : prétentieux et immoral.

Mais ce qui choque et ce qui étonne aussi, car l'auteur est de l'Académie française, c'est le style. On est vraiment surpris des néologismes de M. Loti : les « courlis, *annonciateurs* de l'automne », les « rivières *méridionales* » aux « eaux déjà *froidies* » (p. 1) ; la « *mouillure* des herbes » (p. 3) ; la maîtresse qui devient « gênante et *quémandeuse* » (p. 10) ; la nuit qui « *embrume* » les groupes (p. 176) ; les amoureux qui se promènent « au soleil *baissant* » (p. 209) sur « *les berges* du chemin » (p. 318) ; les costumes « *dissimulateurs* » (p. 327) ne me paraissent point devoir figurer dans la prochaine édition du Dictionnaire de l'Académie. D'autres fois, ce sont des constructions irrégulières ou des emplois de mots qu'on ne pardonnerait pas à des collégiens : « la saison des pluies qui revient *avec son*

« *même air d'amener* l'épuisement des sèves » (p. 3) ; « Ramuntcho sentait au fond de *soi-même* » (p. 4) ; « elle repassait du linge pour *les personnes* d'Etchézar » (p. 3) ; il « *s'élevait* » (même p. 3) pour « il montait » ; « tous l'avaient *pardonnée* » (p. 10) ; « il fait un temps *déchaîné* » (p. 96) ; la verdure qui couvre « depuis des *millénaires* une *géologie tourmentée* » (p. 325). D'autres fois encore, ce sont de bizarres réminiscences scientifiques ; passe à la rigueur pour « ce vaste soulèvement qui s'appelle Pyrénées » (p. 8), mais que dire de « son vieux père, aujourd'hui *décomposé* dans la terre profonde » (p. 17)? Il faut relever aussi des comparaisons ou des descriptions comme celle des Parques assimilées à de « tranquilles personnes blanches » (p. 247) et du marin qui pousse du fond « avec de beaux gestes plastiques » (p. 27). Enfin, je ne puis admettre le sens spécial que l'auteur donne à certains mots, au mot *raffiné* par exemple (p. 6, 16, etc.) ; je trouve agaçant l'abus des formules interjectives, « oh! le... oh ! les... », et je ne crois pas qu'il soit d'un très bon goût de répéter sans cesse « les petites » pour « les jeunes filles ». Quant au « phosphore » pour « les allumettes » (p. 126), c'est du pur Châteaubriand.

Que de choses j'aurais à signaler, si je m'arrêtais non plus aux mots, mais aux phrases, si j'analysais certains passages où se manifestent en apparence des théorie philosophiques ou humanitaires ! Plus de dix

fois, par exemple, M. Loti parle du vieil esprit, des refrains qui s'échappent de la nuit des siècles, des habitudes traditionnelles, de l'âme des ancêtres qui parfois sort de la terre et plane sur le pays. Qu'est-ce que cela veut dire? « Faire les mêmes choses que depuis des âges sans nombre ont faites les ancêtres et redire aveuglément les mêmes paroles de foi, est une suprême sagesse, une suprême force » (p. 35). Est-ce bien sûr? Est-ce bien exact? Hélas! même dans le pays basque, la loi du progrès suit son cours inflexible : depuis trente années seulement, j'ai vu y changer bien des choses ; ce jeu de paume que M. Loti décrit plusieurs fois *con amore*, n'est plus que le jeu vulgaire du *blaid*, de la balle au mur, tandis qu'il y a vingt ans encore le seul jeu honorable, le seul cultivé, était le *rebot*. Le rebot lui-même n'a rien de basque ; c'est le vieux jeu de paume à la française, tel qu'on le pratiquait dans la salle historique du 20 juin 1789 avec ses *à deux de jeu*, ses *quinze* et ses *chasses*. Est-ce à un membre de l'Académie, à un des régisseurs officiels de la littérature, de prêcher ce ridicule conservatisme dans un style à l'excès révolutionnaire? Les Indiens étaient plus logiques ; ils mettaient dans une vieille grammaire tamoule ce précepte caractéristique : « Sur quels sujets, avec quelles paroles, de quelle façon, les illustres ont parlé, — parler ainsi, c'est la convenance du style. »

J'ai retrouvé ces théories incolores, fades et vagues,

dans plusieurs articles du *Figaro* dont il a du reste été question dans l'*Avenir*, à propos d'une visite à Roncevaux, à propos des fêtes soi-disant de la tradition basque organisée à Saint-Jean-de-Luz par une municipalité réactionnaire. Et j'y remarque la même prétention, la même observation maladroite et imparfaite.

On a dit pourtant que la couleur locale était l'un des principaux mérites de *Ramuntcho*. La couleur locale y est au contraire presque toujours fausse. M. Loti, élu sous ce nom membre de l'Académie, a commandé pendant plusieurs années, sous son nom vulgaire de Julien Viaud, le bateau stationnaire de la Bidassoa ; il est manifeste qu'il n'a jamais habité, qu'il n'a jamais parcouru, qu'il n'a jamais étudié le pays basque. Il a dîné dans quelques « bonnes » maisons, il a fait quelques excursions en voiture, il a assisté à quelques fêtes locales ; il a griffonné à la hâte des notes incomplètes sur son carnet de poche, il a demandé à quelque hôte complaisant des indications rapides. Le village principal de son roman est en France, non loin de la Bidassoa, près de la mer, à peu de distance de Saint-Jean-de-Luz, dans les montagnes pourtant, quelque chose comme Urrugne, — dont Théophile Gauthier a immortalisé le nom en recueillant l'inscription de son horloge : *Vulnerant omnes, ultima necat* ; — mais un Urrugne à une altitude supérieure. Pourquoi donc M. Loti donne-il aux gens, aux choses, aux localités,

des noms, des mœurs et des habitudes entièrement espagnols? Florentino, Ignacio, José-Maria, Dolorès, Marcos, Joachin, Pilar, Damasa, Ramuntcho même, ne sont point les noms habituels de cette région. Je n'apprécie pas très bien au surplus la différence qu'il y aurait entre *Franchita* et *Pantchika*; ce sont deux nuances diminutives de l'espagnol *Paquita*. Les noms de famille sont plus admissibles, malgré certaines irrégularités d'orthographe : Iraola (et non Iragola), Bidégaray (et non Bidegarray), Gorostéguy, sont bien des noms du pays. Les villages, les « lieux dits », sont au contraire remarquablement bien nommés et ils ont certainement été indiqués à l'auteur par une personne intelligente : Mendiazpi, Amezqueta, Errebiague, Buruzabal, Gaztelugaïn, sont charmants et je ne vois guère d'inadmissible que le nom du village principal Etchézar : d'abord, il faudrait dire, en France, Etchezahar ; puis ce n'est là tout au plus qu'un nom de maison : Vieilleville, Cazauvieilh, etc.

Si j'entre dans l'examen minutieux des détails de la vie basque, telle qu'elle nous est dépeinte dans *Ramuntcho*, je ne trouve qu'erreurs à chaque pas. Je n'ai jamais vu sur les murs des maisons des images de saints ou de saintes avec des légendes basques ; on ne connaît dans ce pays ni la Vierge du Pilier (pourquoi « du Pilar »?), ni celle des Angoisses, ni les mille autres espagnoles ; on n'a point une vénération spéciale pour les litanies de la Sainte-Face : d'ailleurs les

Basques ne jurent ni par les sacrements, ni par les cornes du Diable. Qu'est-ce que ce costume des hommes d'autrefois : « large ceinture, blouse noire très courte à mille plis » (p. 144)? Où M. Loti a-t-il vu des maisons basques entourées de chênes-lièges (p. 226)? Je ne crois pas qu'il y ait des lièges au sud de l'Adour. Où a-t-il vu des hommes qui s'embrassent (p. 231)?

Quant aux « devises » des maisons, M. Loti les commente et les arrange à sa guise ; c'est joli, mais ce n'est pas vrai. Et ce repas de fête ! « avec des poissons de la Nivelle, du jambon, des lapins » (p. 45) et du cidre, bien entendu, car, à en croire M. Loti, on ne boirait que du cidre dans le pays basque français où, au contraire, le mot « cidrerie », dont il abuse, est tout à fait inconnu.

Dans un livre de ce genre, la langue basque ne pouvait être oubliée. L'auteur nous en donne de très rares échantillons : *itchoua* « l'aveugle » (p. 21); *gaouone* (p. 217) « bonne nuit » et non « l'antique bonsoir » ; l'inscription du mur des jeux de paume *blaidka haritzea debakatua* (p. 65), qu'il faut corriger *debekatua da bleka haritzea* « il est défendu de se mettre (à jouer) au blaid » ; la chanson *iru damacho* (pourquoi *u* et non *ou?*), la seule que paraisse connaître M. Loti et qu'il met à toutes sauces jusqu'à en faire un air d'improvisation (p. 51); et plusieurs mentions de l'*irrintzina* dont il est fait, aux pages 104-105, une description véritablement fantastique. Ailleurs, M. Loti se

contente de répéter certaines banalités courantes sur les « mots compliqués et longs qui pour des yeux de Français ne ressemblent à rien de connu » (p. 113), sur « la mystérieuse langue des ancêtres » (p. 86), « si fermée aux étrangers de France » (p. 84), « d'origine si inconnue, qui, aux hommes des autres pays d'Europe, semble plus lointaine que du mongolien ou du sanscrit » (p. 47) et « dont l'âge semble incalculable » (p. 7). Ce qui serait pardonnable à d'autres ne peut l'être à un écrivain qui a fait le tour du monde et qui a longtemps entendu parler des langues à peu près aussi originales que le basque : le japonais et les idiomes de l'Océanie. Du reste, les observations linguistiques de M. Loti dénotent une légèreté et une inexpérience rares : il déclare la langue basque « alerte et sonore, malgré son incalculable antiquité » (p. 248) ; il affirme que, dans la haute montagne, « la langue se conserve plus nettement articulée, plus incisive, plus pure peut-être qu'à la côte » (p. 146), ce qui est simplement inintelligible. Ailleurs, il trouve, ce qui est à peu près le contraire de la vérité, que les jeunes Basquaises ont un « accent chanté, avec leurs finales en *rra* ou en *rrik*, faisant rouler si alertement les *r* qu'on eût dit à chaque instant des bruits d'ailes de moineaux dans leurs bouches » (p. 136). Ailleurs encore, nous voyons des jeunes filles se pâmer toutes sur « un rien, *un demi-mot* de leur vieille langue basque » (p. 134). En passant, je remarque cette note de la page 2 :

« Raymond, Ramon, Ramuntcho : le même nom » qui devient ailleurs Ramuntchito ; suffisait-il de dire que ce sont quatre formes du même nom? *Raymond* est français, *Ramon* espagnol, *Ramuntcho* un diminutif basque et *Ramoncito* (non *Ramuntchito*) le diminutif espagnol.

Et il s'est trouvé des gens pour écrire que ce livre médiocre est un poème admirable, que l'auteur a — enfin! — annexé la Biscaye à la littérature et qu'il a déployé tout son talent des beaux jours, pour décrire ce pays si peu connu, qu'il a si bien et si longuement observé. C'est à peu près ainsi que s'exprime un écrivain de mérite, un normalien, le critique patenté du *Temps*. Peut-être, après tout, M. Gaston Deschamps a-t-il voulu rire et faut-il prendre le contre-pied de son article pour sainement juger de *Ramuntcho*.

Certes, il y a dans ce livre de jolies pages, des descriptions intéressantes; mais elles ne suffisent pas à faire oublier tous les défauts que je viens de signaler. Pourquoi donc a-t-il eu tant de succès, même en dehors de ce que j'appellerai l'entraînement, le respect humain, le convenu? C'est qu'aujourd'hui on ne lit plus, on ne sait plus lire, comme me le disait naguère un homme de goût, un fin critique, Laurent Pichat; nos pères, quand ils recevaient un ouvrage nouveau, ne se contentaient pas de le parcourir en tournant rapidement les pages; ils le lisaient d'un bout à l'autre, ligne par ligne et mot par mot. Rien ne leur échap-

pait et la connaissance du détail ne nuisait point à l'appréciation de l'ensemble. Aussi les écrivains s'appelaient alors Lamartine, Victor Hugo, Théophile Gauthier, Mérimée, George Sand; aujourd'hui nous n'avons plus que des Ohnet, des Coppée, des Octave Feuillet, des Anatole France et des Loti. C'est pourquoi je suis volontiers de l'avis d'Alceste, et quand un Oronte me dit de « ce style figuré dont on fait vanité », je me reporte à mes lectures passées et je réponds simplement aux éloges des Philinte : « J'aime mieux ma mie, ô gué ! j'aime mieux ma mie ! »

(*L'Avenir des Pyrénées*, mardi 18 et jeudi 20 janvier 1898.)

Julien Vinson.

Grammaire grecque moderne, par Hubert Pernot, répétiteur à l'École des Langues orientales vivantes. — *Paris*, Garnier frères, s. d. (1897), in-8°, xxxi-262 p.

J'ai lu ce livre avec le plus grand plaisir et j'ai hâte de le recommander aux étudiants et aux linguistes. Ce qui m'y frappe surtout, c'est la clarté, la précision et la méthode. Il faut louer notamment, à ce point de vue, les chapitres consacrés à la prononciation, à l'accentuation, à la phonétique. L'auteur a fait précéder son livre d'une très substantielle préface où est fort bien expliqué le caractère très particulier de la langue

grecque actuelle qu'on appelle à tort vulgaire, sa dérivation parfaitement logique du grec ancien, les prétentions au purisme de beaucoup de ses écrivains : nous retrouvons ces choses d'ailleurs dans un grand nombre d'autres idiomes. Il faut particulièrement féliciter M. Pernot d'avoir, à chaque instant, rappelé la forme originelle ancienne.

La *Grammaire* de M. Pernot est divisée en cinq parties : phonétique, morphologie, mots invariables, dérivation et composition, syntaxe (qui a trois subdivisions : accord, compléments, propositions subordonnées). Je ne sais si la troisième partie était vraiment nécessaire et j'ai peur que la syntaxe ne soit un peu compliquée. J'aurais au surplus quelques observations, je n'ose dire quelques critiques, à présenter sur certains points de détail. Par exemple, je pourrais (p. 55) discuter la question de l'article indéfini *un*. Quelle est la distinction essentielle et fondamentale entre l'article et le pronom ou plutôt l'adjectif? Je crois qu'il est sage et plus conforme, non pas à la logique de la grammaire générale, mais à l'usage traditionnel de réserver le nom d'article à l'article défini *le, la, les*.

A la p. 128, je remarque que les verbes grecs modernes ont perdu la voix moyenne et qu'ils ont tous, le plus souvent au passif, quelquefois à l'actif, une double signification *passive* ou *active* et *réfléchie*. Je ne suis pas assez grand clerc en grec, et surtout en grec moderne, pour prononcer catégoriquement ; mais

il me semble que ces doubles significations, rendues en français par le verbe ordinaire ou par le verbe pronominal (ils ont été connus *ou* ils se sont connus, j'éveille *ou* je m'éveille), correspondent aux *âtmanêpadam* et *parasmâipadam* du sanscrit et représentent les deux formes, objective et subjective, transitive et intransitive du verbe (j'éclaire, c'est-à-dire je donne de la lumière à quelque chose; j'éclaire, c'est-à-dire je suis lumineux; — je sors, c'est-à-dire je vais dehors; je sors, c'est-à-dire je tire de, je fais sortir, etc.).

P. 104, j'aurais voulu qu'on m'expliquât l'origine de ce pronom respectueux périphrastique τοῦ λόγου avec le génitif du pronom personnel ordinaire.

J'arrête ici ces remarques qui n'auront fait, je l'espère, qu'accentuer encore le très réel mérite de cet excellent ouvrage.

Julien Vinson.

Altspanische Sprichwörter und sprichwörtliche Redensarten aus den Zeiten von Cervantes... von Pr. Joseph Haller, königl. bayerische Hofrathe. — *Regensburg*, G. I. Manz, 1883, 2 vol. très gr. in-8° à 2 col. — I, xxxij-652 p.; II, xvj-304 p.

Je ne me propose de ne relever dans ce livre que ce qui regarde la langue basque. Elle y tient une place assez importante, et il convient de citer en premier

lieu la notice qui occupe les dernières pages (272-287) du second volume. Cette notice est faite avec une certaine négligence, ou du moins l'auteur n'a consulté ni les meilleurs ouvrages ni les plus récents. Chemin faisant, il mentionne cette boutade d'un Espagnol que je ne connaissais pas : « Les Basques écrivent Salomon et prononcent Nabuchodonosor ». Au point de vue spécial des proverbes, M. Haller ne paraît avoir connu le livre d'Oihénart que par Leroux de Lincy et par les citations de Westermann dans son *Monatsschrift* (Brunzwig, 1858, t. IV, p. 587), ce qui est insuffisant. L'unique ouvrage qu'il paraît avoir eu sous les yeux est le *Compendio* d'Isasti.

Or, sur les 86 proverbes que donne Isasti, p. 171-175, M. Haller n'en reproduit (très exactement, avec les fautes typographiques) que 28, savoir :

A la p. 46 le n° 17, à la p. 70 le n° 45, à la p. 124 le n° 19, à la p. 142 le n° 35, à la p. 222 le n° 78, à la p. 227 le n° 7, à la p. 268 le n° 5, à la p. 310 les n°s 52 et 44, à la p. 324 le n° 25, à la p. 330 le n° 21, à la p. 333 le n° 17, à la p. 336 le n° 11, à la p. 359 le n° 40, à la p. 380 le n° 71, à la p. 395 le n° 8, à la p. 408 le n° 23, à la p. 443 les n°s 4 et 20, à la p. 511 le n° 62, à la p. 561 les n°s 59, 60, 61, 62, 28 et 52. On voit que les n°s 52 et 62 sont cités deux fois.

En dehors de ces 28 citations, on trouve encore, dans le livre de M. Haller dix autres phrases basques rapportées comme références à des proverbes :

P. 65 : « *goaia gora* o *goaiaz goiti* (goaia, goaiaz = corriente en los rios; gorà, goiti = arriba), den Strom hinauf, stromaufwaerts », avec une note de dix lignes sur l'ablatif basque en *z*.

P. 66 : « *goaia* (*goaya*) *bean* (*beera*, *beeti*), stromabwaerts (die Stromung hinab) ».

P. 104 : « *Altzatù* [*alchatu gandorra-a* (*cucuzasta-a*)], den kamm erheben (hoch tragen) ».

P. 105 : « *Altzatu* (*alchatu*) *ainguara-ac* (*angura-ac*), Die anker emporheben ».

P. 125 : « Alma por sal (explicacion falta), parece ser una expresion familiar que se aplica à la persona muy injeniosa, en contraposicion à la otra : alma de cantaro, la que significa la persona muy necia o tonta. Los Vascones la llaman : *guiza-tontoa* ».

P. 128 : « Alma de cantaro... Les Vascones llaman tal persona : *guiza-tontoa*. »

P. 319 : « A perdon herido... Los Vascones dicen *lasterca* [*lasterka*] *ta guzioc*, lo que significa al pié de la letra en castellano : à toda prisa ».

P. 349 : « Arratos perdidos. Se debe leer : a ratos perdidos. Los Vascones dicen asimismo : *eraldi ut setan* (in verlorenen (müssigen) Augenblicken) ».

P. 451 : « A vanderas desplegadas... Los Vascones : *bandera destolestuaz*, mit entfalteter Fahne », avec une note sur le mot *bandera* qui serait basque d'origine, *banda-era* « modo de animar », ou *baldera* « el que lleva à un lado la gente ».

P. 581 : « A los anos mil buelue el agua por do solia yr... Este refran se halla tambien en el Bascuense. El cantar antiguo dice : *Milla urte igarota : ura bere bidean..* Nach tausend Jahren kehrt das Wasser in sein Bett zurück. ».

Enfin M. Haller donne à la p. 83, comme références à ce proverbe : « A la muger y a la picaça lo que vieres (dieras) en la plaça » les traductions suivantes de deux proverbes basques dont le texte n'est pas indiqué : « 1. Ein Geheimniss, auch hinter dem Busch gelegt, wird bald offentlich ; — 2. Hinter dem Busch ist oft ein Ohr. (Reinsberg, III, 78). » Cette citation se rapporte-t-elle à l'ouvrage mentionné à la p. 140 « Reinsberg, III : Das Sprichwort als Praktikus, von Ida von Düringsfeld. Leipzig, 1863 » ? Probablement, mais quels sont les textes basques ? Je ne retrouve pas le premier ; quant au second, c'est le n° 403 d'Oihénart : *supar-ondoc behar-ondo* « derrière le buisson il y a souvent quelque oreille (qui écoute ce qu'on dit en secret) ». Mais M. Haller ne connaît que fort imparfaitement le recueil d'Oihénart, car il parle, comme d'un ouvrage distinct, de la collection Fr. Michel ; il en cite dix-sept proverbes (n°s 6, 28, 66, 117, 180, 262, 263, 295, 372, 373, 46, 49, 58, 134, 139, 152, 171). Il y a, même entre autres, une erreur assez plaisante de l'auteur à propos du n° 180 : *Garaziren gaiza Behorleguic derossa.* M. Haller a emprunté ce proverbe, comme les seize autres, à Leroux de Lincy qui traduit

« Behorleguy porte la peine de la faute commise par Garacy », et explique que Garacy est le nom d'un pays et Behorleguy celui d'un village. Là-dessus, M. Haller prend feu et flamme, et écrit une note de plus d'une colonne de long pour démontrer que Leroux de Lincy est un profond ignorant, car il n'y a dans le pays basque ni pays de Garaci ni village de Behorleguy. M. Haller n'aurait eu qu'à jeter les yeux sur une carte pour trouver Behorleguy; et quant à Garaci, le Dictionnaire de M. Van Eys, qu'il connaît, lui aurait appris que c'est ce qu'on appelle en français le pays de Cize. Au surplus, la note si malencontreusement critiquée n'est point de Leroux de Lincy, mais d'Oihénart lui-même qui traduit : « Un chétif village porte la peine de la faute de tout un pays » et qui ajoute : « Le mot Garacy, au texte, est le nom propre d'une province en Basque; et le mot Behorleguy, le nom d'un village de la même province. »

Je ne sais quel Espagnol a indiqué à M. Haller les phrases basques que j'ai rapportées plus haut, et dont l'intérêt est assez médiocre.

Ce livre n'est d'ailleurs qu'un commencement, car les proverbes espagnols, quoique formant 555 numéros (avec des notes et des références dans un grand nombre de langues d'Europe), n'épuisent pas même la lettre *a* et ne vont que de *a* à *Antonia*. Ce travail formidable sera-t-il jamais achevé?

Julien Vinson.

Suomalais-ugrilaisen seuran toimituksia. XI. Mémoires de la Société Finno-Ougrienne. XI. — *Helsingfors*, 1898, gr. in-8° de vij-120 p.

Ce volume est consacré à un très intéressant travail du Dr. Berthold Laufer : « Ein Beitrag zur Kenntniss der tibetischer Volksreligion ; Einleitung, Text, Uebersetzung und Glossar». La base de ce travail est l'ouvrage tibétain *Klu,bum bsdus pai sñin po* « Eine verkürzte Version des Werkes von der Hunderttausend Nâga's ».

J. V.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der Indogermanischen Sprachen, hgg. von E. Kuhn und J. Schmidt. T. XXXV, 3e fasc. *Gütersloh.*

Contient : p. 315-344, *die Aspiration in Irischen*, par Holger Petersen, de Copenhague; p. 445-461, *die sogenannte* participium necessitatis *der Irischen*, par E. Zupitza ; p. 462, *etymology of* ἀταλός, *alicubi und verwandten*, par W. H. D. Rouse et Th. Aufrecht, et *Berichtigung* par Paul Horn.

J. V.

VARIA

I. — Les squelettes de Voltaire et de Rousseau.

Dans une lettre adressée au docteur Cabanes, dit la *Chronique médicale*, M. Charles Monod, le chirurgien bien connu, membre de l'Académie de médecine de Paris, relate les chiffres des rapides mensurations des diverses pièces des squelettes de Voltaire et de Rousseau auxquelles il lui a été donné de procéder lors de l'ouverture des cercueils de ces grands hommes au Panthéon.

Il rappelle qu'il avait été d'ailleurs entendu que les cercueils provisoirement refermés, mis sous scellés, seraient rouverts plus tard pour l'examen qui s'imposait.

M. Monod avait donné le conseil que, pour cela, il fût fait appel à des hommes compétents, tels que M. Laborde ou M. Manouvrier devant lesquels il pensait s'effacer complètement ; son assistance au Panthéon n'ayant été d'ailleurs réclamée que pour vérifier l'hypothèse de la mort de Rousseau par coup de feu.

Il a eu soin cependant, en l'absence de collègues plus autorisés, de prendre, séance tenante, avec le docteur Louis Monod, quelques mesures, à l'aide des moyens très imparfaits dont il disposait.

S'il n'a pas publié ces chiffres, c'est qu'il pensait qu'ils devaient être vérifiés par des procédés plus précis.

Mais aujourd'hui que, — comme l'apprend le docteur Laborde dans la *Tribune médicale*, — le Ministre de l'Instruction publique s'oppose à l'examen anthropologique des squelettes de Voltaire et de Rousseau, il lui semble que ces mensurations méritent d'être connues, telles quelles, et faute de mieux.

En voici le relevé :

VOLTAIRE

	Centimètres
Crâne. Diamètre antéro-postérieur	16
— transversal	13
Fémur	43
Tibia	35
Humérus	32

ROUSSEAU

Crâne. Diamètre antéro-postérieur	17
— transversal	14, 5
Fémur	41
Tibia	34
Humérus	29

La mensuration des crânes a été faite au niveau d'une section horizontale qui passait à la hauteur de la protubérance occipitale. (*Le Temps* — Supplément au numéro du dimanche 20 février 1898.)

Ainsi, Rousseau était plus petit que Voltaire, mais avait la tête plus grosse. L'indice céphalique de Voltaire aurait été 0,81 et celui de Rousseau 0,84.

II. — Académie de médecine.

Une étude des voyelles. — M. Marey développe longuement devant l'Académie un travail paraissant peut-être *à priori* quelque peu abstrait, mais néanmoins plein d'intérêt à la fois pour les hommes de science proprement dits, comme pour les chanteurs, orateurs, acteurs, etc., pour tous ceux, en un mot, qui ont à tenir compte du mécanisme de la voix et de la prononciation.

Il s'agit d'une « étude des voyelles par la *photographie* des flammes manométriques » à laquelle se livre un de ses élèves, un jeune clinicien bien connu, M. Marage, docteur ès-sciences et docteur en médecine.

M. Marage a employé une méthode très élégante que tous ceux, pour peu qu'ils aient quelques notions de physique et aient entendu parler des travaux du physicien Kœnig, trouveront d'une simplicité extrême : une bande de papier sensible passait, d'un mouvement uniforme (1 m. 50 à la seconde), devant un objectif photographique et recevait l'image négative d'une flamme d'acétylène, vibrant au moyen d'une capsule manométrique, sous l'influence de la parole ; une deuxième flamme, vibrant au 1/54 de seconde, était photographiée en même temps et servait de chronomètre... C'est tout...

Il a ainsi étudié sept voyelles I, U, OU, É, EU, O, A.

Les résultats qu'il a obtenus *graphiquement*, et que par conséquent tout le monde peut contrôler, sont les suivants :

1° Il faut distinguer les voyelles parlées et les voyelles chantées; il existe entre ces deux classes de voyelles des différences très grandes : les premières sont formées par les cavités bucco-naso-pharyngiennes et accessoirement par les cordes vocales ; dans la formation des voyelles chantées, les cordes vocales ont une influence prépondérante.

2° Chaque voyelle parlée est toujours caractérisée par un même groupe de flammes, et on a — les voyelles à une flamme : I, U, OU : à deux flammes : É, EU, O ; à trois flammes : A. Ce qu'il y a de curieux, c'est que cette classification corresponde à celles de Grassmann (1858), de Helmholtz (1863) et aux tracés obtenus par L. Hermann.

3° En parlant, chaque voyelle devant la capsule, on obtient un certain nombre de flammes ; chacune correspond à une vibration double : on peut donc compter leur nombre, ce qui donne la vocable de chaque voyelle. La vocable est fixe pour chaque voyelle et pour chaque expérimentateur si la façon de prononcer reste la même; elle change dans le cas contraire. Chaque voyelle est donc caractérisée plus par son tracé qui ne change pas et qui lui est propre, que par sa vocable qui varie entre certaines limites ; si, jusqu'ici on a donné une si grande importance à la vocable, c'est que les expérimentateurs se servaient surtout de l'oreille comme moyen d'observation.

4° On peut, en combinant la voyelle A avec I, U, OU, obtenir les tracés caractéristiques des voyelles à deux flammes É, EU, O ; il n'y aurait donc que trois voyelles fondamentales I, U, OU, avec une flamme, A avec trois flammes ; pour les autres on a :

$$A + (-I) = É$$
$$A + (-U) = EU$$
$$A + (-OU) = O$$

Ces équations sont également vraies quand on remplace les voyelles par leurs vocables ; cette expérience vérifie la théorie de Grassmann. On pourrait expliquer ainsi pourquoi les paroles sont mal entendues dans les chœurs ; deux voyelles se superposant peuvent donner naissance à une troisième.

5° Les voyelles chantées n'ont aucune ressemblance avec les voyelles parlées ; dans la voix d'homme, les voyelles passent constamment de l'une à l'autre, sans que l'oreille puisse noter cette transformation, c'est le tracé seul qui l'indique d'une façon très nette.

Dans la voix de femme, la flamme caractéristique, et par conséquent la vocable disparaît, et il n'y a aucune différence entre les vibrations d'un diapason et celles de la voix : toutes les flammes sont égales entre elles et également distantes ; ceci s'explique par ce fait que ce sont les cordes vocales qui chantent.

On comprend alors pourquoi on a cherché en vain la vocable dans la voyelle chantée, puisque, ou la voyelle se transforme, ou la vocable n'est plus perceptible.

Ceci explique, non seulement les désaccords entre les divers expérimentateurs, mais encore pourquoi la voix chantée est moins bien comprise que la voix parlée : parce que le chanteur conserve la note et lâche la vocable, c'est-à-dire la voyelle, tandis que l'orateur conserve la vocable et lâche la note. (*Le Temps* — 25 novembre 1897.)

III. — Le mot franc-maçon.

J'ai trouvé, dans un lot de vieux papiers, la note suivante sur une étymologie fantastique du mot *franc-maçon* : « A writer in

the *Hebrew Leader* finds the derivation of the word *Free-mason* in the Egyptian and Coptic languages : *Ra*, Egyptian for sun ; *Ph*, a coptic prefix ; *Mes*, the coptic word to « regenerate » ; *Sn* the prenomina third person plural. Hence *Phre-mes-sn* « the sun regenerates them », symbolically « the sons of light ». We need hardly comment, we think, on the patent absurdity and incompatibility of any such a derivation, and may well remember, without incivility, old Carlyle's terse formula of « bottled moonshine» (*The Freemason*, saturday, June 4, 1881).

IV. — Coquilles typographiques.

On cite les vers suivants composés par un Américain de bonne humeur :

The typo stood in front of his case,
And a fiendish smile crept over his face
As he butchered his take, nor left a trace
Of meaning nor sense in any place.

And the editor wrote of the calm. shrewd head,
That the orator had; but in type he read
That the orator had « a calf-shaped head » —
When the orator called, the editor fled.

Of an actress wrote he : « She can't be beat,
« And to watch her face is quite a treat » ;
« As an actress », said typo, « she is a beat,
» And to wash her face is quite a treat ».

And the editor wrote of « her soul-lit eyes,
That shine like stars from out the skies »,
But the typo fixed it « Her sore-lid eyes
That stone-like stare from out of the styes »

V. — Folk-lore. Mariage.

J'ai eu dernièrement occasion d'assister à un mariage sur la limite du Gâtinais et de la Beauce, et j'ai observé, là, un usage

qu'on m'a dit être général dans le diocèse d'Orléans. Après la cérémonie religieuse et lorsque le prêtre s'est retiré à la sacristie, le père de la mariée vient offrir le bras à sa fille, et il monte avec elle, lentement, les degrés qui mènent à l'autel. Il redescend alors seul, laissant la nouvelle épouse debout en face de l'autel. Puis, le père du marié monte à son tour, offre le bras à sa bru et redescend avec elle pour la remettre au marié qui l'attend debout au pied des degrés.

Cet usage est évidemment une survivance de quelque coutume ancienne, n'ayant sans doute rien de religieux à son origine. Est-elle pratiquée ailleurs en France et de la même façon ?

J. V.

Le Propriétaire-Gérant,
J. Maisonneuve.

Chalon-sur-Saône. — Imp. L. Marceau

FÊTE DE L'ASSOCIATION BASQUE

A Sare en 1897[1].

L'Association Basque, qui compte déjà plusieurs années d'existence, a célébré lundi dernier, 13 septembre, sa fête annuelle à Sare.

Dans la matinée, les membres de l'Association, présents, se sont rendus en pèlerinage au cimetière de la commune, où repose de son dernier sommeil le regretté poète basque Élissamburu. On peut dire sans crainte d'amoindir la gloire de l'auteur du *Vieux Sergent*, qu'Élissamburu fut le Béranger basque et que, comme lui, il a charmé bien des oreilles.

Aussi l'Association a-t-elle eu l'heureuse idée de lui ériger à la façade de la Mairie de Sare, sa ville natale, une plaque commémorative en vue de perpétuer son souvenir à travers les générations futures.

A midi, dans une des salles de l'Hôtel de Ville, mise gracieusement à la disposition de l'Association Basque par la municipalité de Sare, a eu lieu le banquet annuel des membres de la Société. Le repas a été gai et bien servi, et les quatorze Basquisants, qui étaient autour de la table, se sont séparés après plusieurs toasts, « à la prospérité de l'Association » et « aux membres absents », en se donnant rendez-vous l'an prochain.

A trois heures et demie, l'estrade, établie pour la circons-

1. Nous empruntons ce compte rendu à l'*Avenir des Pyrénées* de Bayonne du 18 septembre 1897, en y ajoutant le texte intégral des discours.

tance est envahie par les membres de l'Association, auxquels se joignent plusieurs notabilités du pays, et quelques parents du poète Élissamburu venus tout exprès pour la cérémonie. MM. Ansorena adjoint au maire de Sare, le député Harriague, O. Lacroix, Labrouche, Aguirre du Val Carlos, plusieurs maires du canton et le juge de paix d'Espelette, etc., prennent place à côté des délégués, et rehaussent par leur présence l'éclat de la fête.

Devant un auditoire immense, massé sur la grande place de Sare, et occupant toutes les fenêtres des maisons environnantes, le président de l'Association Basque, l'honorable M. Guilbeau, ouvre la séance et lit le rapport du jury sur le concours littéraire de Sare.

Dix-sept compositions écrites ont été adressées au jury, et un second prix a été décerné au poète Barbier de Saint-Jean-Pied-de-Port, pour sa poésie *Itsasoko Arraintzalea* « le Pêcheur de la mer ». Trois mentions honorables sont accordées à :

1° Duhaldebère, de Sare, pour sa composition *Haur mainaz galdua* « l'Enfant dorloté ».

2° Aizpuru-Azubia, de Saint-Sébastien, pour son *Gaurko Umantak* « les Héros modernes ».

3° Dibarrart, de Baïgorry, pour son *Baratze-Zain baten zoriona* « le bonheur d'un Jardinier ».

Le jury a constaté avec une certaine tristesse que le niveau du concours de poésie basque baisse sensiblement; que les poètes basques ne s'attachent pas assez à traiter le sujet principal, s'en écartent beaucoup trop, et que les idées poétiques font souvent défaut, au milieu de phrases bien alignées et rimées...

Après le chant de la poésie couronnnée, qui est très applaudie, le président se lève et prononce le discours suivant :

« Eskualdun Herritar Maiteak,

» Egun Sarako herria bozkariotan da. Herriko besarekin batean, orhoitzapenezko eginbide bat betetzen duelakotz.

» Izan dire dembora guzian, herri eder huntan, gizon hautuak. Herriari darraïo gisa guziez, Seme aipatuak eta jakintsunak izaitea.

» Nahi nuke egun, gu baino lehen emen bizi izan direneri, orhoitzapen bat egorri, lurrean zirelarik bere antzea, jakitatea, eta izaite guzia, Eskual Herriarentzat eman dutelakotz. Hek egiazko Eskualdun Semeak ziren, eta hekien izenak eta omenak iraunen du Eskual-Herriak, Eskuarak, eta Eskualdunek dirauteno. Bai Sarako Herriak ohore handia du, horrelako gizon hautuak izan dituelakotz.

» Orai nahi dautzuet zerbeit erran, Elissamburu Eskualdun neurtitzlariaz. Hainitz emen zaretene, ezagutu duzue Elissamburu, eta badakizue nor zen.

» Bertzek ere on da, jakin dezaten hura nor zen, zembat haren bihotza Eskualduna zen, eta zembat maite zuen gure Eskual-Herri maitea.

» Elissamburu Saran sortu zen Agorrilaren 14an 1828an, eta goan zen gazterik Larresorroko Semenariorat. Dembora hartan eskola handi guti zen leku hautan. Han Elissamburuk hartu zuen gero bizi gu-

zian baliatuko zaïon jakitate azkar, eta balios hura. Hogoi urte izan zezaken hartu zuenean chedea soldadu goateko, eta Franziari bere odola emaiteko.

» Soldadu choil sartu zen armadan, eta 30 urtez ibili ondoan Afrikan eta Franziako zoko gehienetan, Italiako eta Franziako azken gerla, oficiale gisa egin ondoan, etorri zen Sara bere herri maiterat, azken egunak bakean iragaiterat. Emen hil izan zen, ichiltasunean, urtarrilaren 2an 1892an guziez ohoratua, maitatua, bere azkeneko urteak emaiten zituelarik, Ezpeletako bakezko jujekoan, Gobernamendnak ezagutu zuelakotz, gai zela eginbide horren betetzeko.

» Bere ibiltze guzietan, eta non nahi gerta zadien, Elissamburu orhoitzen zen beti bere Sara maiteaz, eta Eskual Herriaz. Zembat aldiz urrun Parisen, eta bertze lekutan zelarik ez zuen erraiten ohi bere adichkideri : « Bi gauza ditut eskas lurrean zorion osoa izaiteko, » Emazte bat Eskual-Herriko alaba, eta gero Larrungo » mendiaren gerizean Etcholatto bat aldapa baten gai- » nean ». Eta hala gertatu zitzaion.

» Errana da, gizon hautuek badituztela batzuetan gogoeta eta asmu berak. Bertze neurtitzlari Eskualdun batek nombeit gauza bera erran du, zioenean.

« Jaunak emaiten badaut niri osasuna,
» Oraindik izanen dut, andre-gaï bat ona,
» Nahi dela Franzesa, interesa-duna,
» Bainan ez nahiago dut Utsik Eskualduna. »

» Horra nola mintzatu zen demboraz Iparraguirre

handia, zoinari zor baitiogu *Gernikako arbola* Eskual-Herri guzian, orok kantatzen duguna.

» Elissamburuk egin du eta izkiribatu neurtitz suerte guzietarik, bihotza ilungarri bezala irri-egïteko gaï direnak.

» Nork ez daki, eta nork ez du aditu kantatzen Eskual-Herrietan *Lau Andren Besta* zointan Chachatto ampatu bat sahetsean gordea, Mari-Martinek egiten baitu lauarekin hiruaren keinua? Zembat irri ez dugu egin, eta ez da oraino egiten kantu hori aditzean!!

» Gisa berean *Churiko edo Mehetegiko chakurra* guziek badakigu. Badakigu ere, zer testament celebrea egin zuen chakur gaizo harek!!

» Orobat ere *Zapataina edo Gizon zuhurra* zer lurreko gauzen ezagutza osoa horren ungi erraiteko!!

» Elissambururen obretarik zembeit bakarrik, emen izendatzen ditut, eta gogorat eldu zaizkidan bezala. Egun batez, izan daiteke haren Semeak, argitaratuko dituen, zor zaioten bezala aitak egin dituen obra-ederrak.

» Bi itz oraino erran behar ditut, bertze zembeit Elissamburuk egin dituen izpirituko lanez. Eta bertze hainitzen artean izendatuko ditut: *Maria. Apecha eta Lorea, Chori Berriketaria, Eskuara-Eskualduna.....* Zer itz sarkorrak! Zer sentimendu eztiak eta guziz bihotzerat doazinak ezin aski-on erranezko neurtitz eder horietan!!!

» Iduri du zentzua eta Gizonaren izaite-guzia, eta gizonak dituen gogoetarik hoberenak eta gozoenak hor direla. Ibili zen, lekuetan Elissamburuk bilhatu du jakitea, zer zen mundua, zer zen egiazko gizontasuna, eta zuhur baten pare, mintzatu da ungi pisatuz, ungi ikusiz zer zen egia, zer ziren lurreko itzulbideak, etaguzien gainetik nolakoa zen bihotzaren mintzaira eta hitzketa.

» Eta hortan da Elissamburu guzientzat nausi, jakin duelakotz erraiten, bihotzean zaukana, beti zuzen, zuhurki eta itzulbiderik gabe.

» Eta hortako ere, Elissamburuk egin dituen obrek iraunen dute beti eta eldu diren leinuek, gusturekin beti irakurturen dituzte harek neurtitzetan erran dituen gauza ederrak.

» Eta orai mintza gaiten emen Elissamburuk egin dituen obra-nausiez Guziek ezagutzen dugu eta kantatu ere dugu *Nere Etchea*. Neurtitz horiek aski litazke gizon baten omena egiteko.

» Iparragirrek egin badu *Gernikako arbola*, Elissamkuruk egin du, bertze gisa batean, bere *Mendiko etche ttipia* zointan laboraria, dohatzu, bizi baita zorionosoan munduko nahasmendutarik urrun.

» Ex daïteke hobeki erran lurreko zoriona :

Ikusten duzu goizean,
Argia asten denean,
Menditto baten gainean,
Etche ttiki aintzin churibat, lau haitz handiren
[artean,

Iturritto bat aldean,
Chakur churi bat atean,
Han bizi naiz bakean.

Nahiz ez den Gaztelua,
Maite dut nik sor lekua,
Aiten aitek hautatua,
Etchetik urrun zait iduritzen, nonbait naizela galdua.
Nola han banaiz sortua,
Han utziko dut munduà,
Galtzen ez badut zentzua.

» Gero argitaratu zituen, *Biba Franzia*, *Lehen eta orai*, *Maitè zaitut* eta *Aingeru bati*.

» Itz bat askeneko hunen gainean.

» *Aingeru bat* egin zuen bere emazte beharra Urrunan lehen aldikotz ikusi ondoan. Ezkont gaïak ziren biak. Elissamburuk nahi zuen emaztetzat Esknaldun bat. Urrunako alaba bat hartu zuen erraiten ziolarik :

Maite dut eta ezin erran
Aingeru bati maite dudala,
Zeru garbiak arratsean,
Izarra maite duen bezala,
Zer ez da bada zorigaitza!
Mintzatu nahi ezin mintza!
Non nahi naizen gogoan dut,
Gaüaz egunaz aingeru hori,
Urrundik frango chede badut,
Bainan urbildik, ezin atrebi,
Urbildu eta ez naiteke atrebi.

» Balitake hainitz erraiteko Elissamburuk egin dituen obren gainean. Liburutto bat egin liteke errechki. Ez dut emen luzatu nahi sobera eta akabatzen dut *Piarres Adames* zembeit itz erran eta...

» Zer da nor da *Piarres Adame?*... Hura da norbeit eta nehor ez. Itzkiribatzailek hartzen dute izen bat, obra bat naki dutenean egin. Orobat egin du Elissamburuk. Egia da Sarako herrian, izan omen dela, gizon bat, *Piarres Adame* izena zuena, eta Elissamburuk bertze hainitzek bezala ezagutzen zuena. Bainan berriz ere diot Piarres Adame dela Alegiazko gizon bat. zoina mintzo baita mintzaraztaileak nahi duen bezala.

» *Piarres Adame* deitzen den liburuttoa gutik daukate. Berrogoi liburu baizik ez dire izan moldiztegituak. Bazuen chedea haren segida egiteko.

» Ezen *Piarres Adame* obra baten pasarte bat bezala zaukan Elissamburuk.

» Zer Eskuara garbia? Iduri du arrokatik jausten den uraren churchurka ezti paregabea, liburutto hartan den mintzairak. Sarako seme batek ez zezaken hobeki erran. Axularrek Sarako lurrean eragin duen hazi onak fruitu ona ekarri du...

» Zer aisiatasuna? zer arraizia? zer hitz ungi aurkituak ungi hautatuak, eta ungi erranak? Zer erakuspen handiak liburuk ttipi hortan? Elissamburuk gure mintzaira edo itzkera ederra, gure Eskuara maitea, ezagutzen zuen nihork ez bezala. Bazakien zer zor zuen bere Eskualdun Herritareri eta emaiten zioz-

katen beti bere baitan zauzkan bezala erakuspenik zuhurrenak, eta oberenak.

» Holako gizonek luzez behar lukete bizi lurrean Bainan horiek ere ilkor dire betzeak bezala.

» Chede handi bat bazuen il aintzinean : nahiko zuen gure Eskuara ederra, guziek gisa berean itz kiribatzen ikusi. Ez da oraino egungo egunean, batasun hori egin. Agian Eskuara maite duten gizonek, eginen dute zerbeit Elissamburuk gogoan zuenaren betetzeko.

Gure mintzaira zaharrari hori zor ginioke. Ez dezagun sobera luzamen eman. Gero ez da menturaz demborarik izanen Axularrek erraiten duen bezala, bere obra, ederrean. Elissamburu il bada orhoit gaiten haren erranez, orhoit gaiten hark bere zuhurtzian itzkiribatu dituen obra ederrez...

» Emen emaiten dugu egun Sarako kargudunen baimenarekin *Arri bat*, azkarra Larrun mendiko erraietarik ebakia, eta zoinaren gainean eman baititugu itz hauk :

ELISSAMBURU NEURT-ITZLARIARI
ESKUALDUN BATZARRAREN
ORHOITZAPENA

» Etorkisunean jakin dadien, nola aintzinekoek zakiten bere mendeko gizonen antzea, jakitatea, eta zuhurtzia, ezagutzen eta ohoratzen.

» Sarako jende orai bizi, eta gero etorkisunean etorriko zaretenak ?

» Orhoit zaizte egun, gizon ospe batek zer egin duen. Nola Sarako Seme hautu bat ohoratu duen.

» Arta zazue, arrokatik ateratua izan den Arri hori, zeren erranen baiterautzue izan dela Sarako herrian gizon bat, zeruko dohainez berregindua, chede onez gainditua lurreko gauzak, eta gizonaren bihotza ungi ezagutzen zituena, eta beti bertutearen bidean, Eskual-herriaren eta Eskuararen amodioan, lurrean bizi izan dena. Haren izena Eskual Herrian, izar baten pare izanen da. Beti distiatuko du etorkisunean gizon hautuen orhoitzapenak egiten duen bezala munduan, zeren ibili eta egin dituen urrats guzietan Eskual-Herri maitea, eta Eskuara gure mintzaira ederra, bait-zituen beti gogoan, ezpainetan, eta bihotzean.

» Bizi bedi beti! Eskual Herriaren izena!

» Bizi! Sarako herri ederraren aipamena!

» Eta bizi bedi beti! Elissambururen Orhoitzapena! »

Voici la traduction française de ce discours :

« Chers Compatriotes Basques,

» Le pays de Sare est en joie aujourd'hui, parce que, en ce jour de fête locale, il remplit aussi un devoir de reconnaissance. Il y a eu de tout temps, dans ce beau pays, des hommes distingués. De toute façon, il lui est dû d'avoir des fils instruits et renommés.

» Je voudrais aujourd'hui envoyer un souvenir à

ceux qui ont vécu avant nous, et qui ont donné pour le pays basque, pendant qu'ils étaient sur la terre, leur talent, leur science et leur vie entière. C'étaient de vrais fils basques : leurs noms et leur réputation dureront tant que dureront le pays basque, la langue basque et les Basques. Oui, le pays de Sare a le grand honneur d'avoir eu des hommes distingués.

» Je veux vous dire maintenant quelque chose d'Élissamburu, le poète basque. Vous tous qui êtes ici, vous avez connu Élissamburu, vous savez ce qu'il était. Il est bon que d'autres le sachent aussi et qu'ils apprennent combien son cœur était basque et combien il aimait notre cher pays basque.

» Élissamburu naquit à Sare le 14 août 1828 et alla étudier, tout jeune encore, au séminaire de Lanessore. A cette époque, il y avait peu de grandes écoles dans cette région. Élissamburu prit là cette science solide et étendue dont il profita ensuite toute sa vie. Il avait vingt ans quand il se fit soldat et fit le sacrifice de son sang à la France.

» Il entra dans l'armée comme simple soldat. Ce ne fut qu'au bout de trente ans, après avoir couru dans tous les coins de la France et en Afrique, et avoir pris part comme officier aux dernières guerres en Italie et en France, qu'il revint à Sare, son cher pays, pour y couler en paix ses derniers jours. Il y est mort modestement le 2 janvier 1892, entouré de l'estime et de l'affection universelles, ayant consacré

ses dernières années aux fonctions de juge de paix d'Espelette que le Gouvernement lui avait confiées, parce qu'il l'avait reconnu digne de les remplir.

» Pendant toute sa carrière, et partout où il se trouva, Élissamburu se souvint toujours de son cher Sare et du pays basque. Que de fois, loin, à Paris ou ailleurs, il disait à ses amis : « Il me manque deux choses pour être parfaitement heureux sur cette terre, une femme fille du pays basque, et une petite maisonnette sur une colline à l'abri de la Rhune. » Et il lui en arriva ainsi.

» On a dit que les hommes d'élite ont souvent les mêmes idées et les mêmes aspirations. Un autre poète basque a dit la même chose que lui, en ces termes : « Si Dieu me donne la santé, je trouverai encore une bonne fiancée, Française et même riche, mais je préférerais une Basquaise sans fortune. » Ainsi parlait il y a longtemps le grand Iparraguirre, auquel nous devons le chant de *L'Arbre de Guernica* que nous chantons tous dans le pays basque.

» Élissamburu a écrit des poésies de toutes sortes, gaies, satiriques et mélancoliques. Qui ne sait et qui n'a entendu chanter, dans nos villages, *La Fête des quatre dames,* où Marie-Martine, cachant sur son flanc une petite outre gonflée, fait pour quatre le signe de trois ? Combien n'en avons-nous pas ri et combien ne rit-on pas encore en l'entendant ? Nous connaissons de même *Le Chien de Mehetegia,* nous

savons aussi quel célèbre testament fit ce pauvre animal. De même, *Le Cordonnier ou l'Homme sage*; quel talent ! quelle connaissance exacte des choses terrestres pour si bien dire !

» Je nomme seulement ici quelques-unes des œuvres d'Élissamburu, telles qu'elles me viennent à l'esprit. Il se peut qu'un jour son fils mette au jour les belles œuvres de son père. Je dois encore cependant dire deux mots de quelques autres œuvres d'esprit qu'a faites Élisamburu. Je nommerai parmi beaucoup d'autres, *Marie*, *L'Abeille et la fleur*, *L'Oiseau messager*, *La Langue basque et le Basque*... Quelles paroles pénétrantes ! quels sentiments doux et surtout allant au cœur, dans ces beaux vers qu'on ne saurait trop louer ! Il semble que le bon sens, toute la vie humaine, ainsi que les pensées les meilleures et les plus agréables de l'homme y soient exprimés. Partout où est allé Élissamburu, il a cherché à apprendre ce qu'était le monde, ce qu'est la véritable humanité, et, semblable au sage, il a parlé, après avoir bien étudié, après avoir bien vu, ce qu'est la vérité, ce que sont les vicissitudes terrestres, et par-dessus tout comment sont le langage et la parole du cœur.

» Là aussi, Élissamburu peut être considéré comme un maître pour tout, parce qu'il sait dire ce qu'il a dans le cœur, toujours droit, toujours prudemment et sans détours. C'est aussi pour cela que les œuvres

d'Élissamburu dureront toujours et que les générations à venir liront toujours avec plaisir les belles choses qu'il a mises dans ses vers.

» Et maintenant, parlons ici des chefs-d'œuvre qu'a faits Élissamburu. Nous connaissons tous, et nous avons tous chanté *Ma maison*. Ces vers suffiraient à immortaliser un homme. Si Iparraguirre a fait *L'Arbre de Guernica*, Élissamburu a fait d'une autre façon sa *Petite Maison de la montagne*, où le cultivateur vit heureux dans la prospérité complète, loin des agitations du monde. On ne saurait mieux exprimer le bonheur terrestre :

» Voyez-vous le matin—quand la lumière commence — sur une petite montagne, — une petite maison à la façade blanche, au milieu de quatre chênes, — une petite fontaine sur le côté, — un chien blanc à la porte ? — C'est là que je vis en paix.

» Quoique ce ne soit pas un château, — j'aime ma maison natale, — choisie par les ancêtres de nos ancêtres ; — loin de chez moi, il me semble que je suis partout perdu ; — comme je suis né là, c'est là que je laisserai le monde, — si je ne perds pas l'intelligence. »

» Il publia ensuite *Vive la France*, *Jadis et maintenant*, *Je vous aime* et *A un ange*. Un mot sur cette dernière chanson. Il la composa après avoir vu pour la première fois à Urrugne celle qui devait être sa femme. Ils se fiancèrent. Élissamburu voulait pour femme

une Basquaise ; il prit une fille d'Urragne, en lui disant :

« Je l'aime, et je ne puis dire — à un ange que je l'aime, — comme le ciel pur le soir — aime l'étoile. — N'est-ce point un malheur de vouloir et de ne pouvoir parler ? — Partout où je suis, j'ai dans l'esprit, — jour et nuit, cet ange ; — de loin j'ai beaucoup de résolution, — mais de près je n'ose plus ; — une fois rapproché, je ne puis plus oser. »

» Il y aurait beaucoup à dire sur les ouvrages qu'a composés Élissamburu ; on ferait aisément un livre. Je ne veux pas allonger cette note, et je finis en disant quelques mots de *Piarres Adame.*

» Qu'est-ce, qui est-ce que *Piarres Adame ?* C'est quelqu'un et ce n'est personne. Les écrivains prennent un pseudonyme quand ils veulent faire une œuvre ; c'est ce que fit Élissamburu. Il est vrai qu'à Sare, si l'on en croit les on-dit, il y a eu un homme du nom de *Piarres Adame* qu'Élissamburu, comme beaucoup d'autres a connu. Mais je n'en répète pas moins que *Piarres Adame* est un nom allégorique, qui parle comme le vent celui qui le fait parler.

» Peu de personnes possèdent le petit livre qui s'appelle *Piarres Adame ;* il n'en a été imprimé que quarante exemplaires. Il avait l'intention d'en faire la suite. Car Élissamburu considérait *Piarres Adame* comme un fragment de ses œuvres.

» Quel basque pur ! Le langage de ce livre semble

une douce et incomparable source jaillissant du rocher. Un fils de Sare ne pouvait mieux dire. La semence pétrie dans le sol de Sare par Axular a porté un bon fruit...

» Quelle aisance! quelle vivacité ! quelle prudence! quels mots bien trouvés, bien choisis, bien employés! quels grands tableaux dans ce petit livre ! Élissamburu savait mieux que personne, et personne ne le saura mieux notre bel idiome, notre basque chéri. Il savait ce qu'il devait à ses compatriotes basques, et il leur donnait sans détour les conseils les plus sages.

» De pareils hommes devraient vivre longtemps sur la terre. Mais ils sont mortels, eux aussi, comme les autres. Il avait un grand souci, avant de mourir : il aurait voulu voir tout le monde écrire notre beau basque de la même façon. Cet accord ne s'est pas encore réalisé au jour d'aujourd'hui. Plaise à Dieu que tous ceux qui aiment le basque fassent quelque chose pour remplir les intentions d'Élissamburu ! Nous le devons à notre vieille langue ; n'y tardons pas trop ; peut-être n'en aurons-nous plus ensuite le temps, comme l'a dit Axular dans son bel ouvrage. Si Élissamburu est mort, souvenons-nous de ses paroles, souvenons-nous des belles œuvres qu'il a écrites dans sa sagesse...

» Nous posons ici aujourd'hui, avec le consentement des autorités de Sare, une forte pierre, arrachée aux entrailles de la Rhune et sur laquelle nous avons mis

ces mots : « Au poète Élissamburu, — souvenir — de l'Association Basque. » Pour qu'on sache dans l'avenir comment les prédécesseurs savaient reconnaître et honorer le talent, le savoir, la sagesse des contemporains.

» Gens de Sare qui vivez à présent et qui viendrez dans l'avenir, — souvenez-vous de ce qu'ont fait aujourd'hui une affluence d'hommes, comment ils ont honoré un fils distingué de Sare. Prenez soin de cette pierre extraite du rocher, parce qu'elle vous dira qu'il y a eu à Sare un homme doué des dons du ciel, plein de bonnes intentions, connaissant bien les choses de la terre et le cœur de l'homme, et qui a toujours vécu sur la route de la vertu, dans l'amour du pays et de la langue basque.

» Son nom demeurera dans le pays basque comme un astre sans pareil. Il resplendira toujours dans l'avenir, comme le fait le souvenir des gens distingués, parce qu'il avait toujours dans l'esprit, sur les lèvres et dans le cœur, partout où il allait et à chacun de ses pas, notre cher pays basque et le basque notre belle langue.

» Vive toujours le nom du pays basque ! Vive la réputation du beau pays de Sare ! et vive toujours le souvenir d'Élissamburu ! »

Les applaudissements couvrent les dernières paroles de l'orateur.

Ensuite un délégué lit le discours de M. Darricarrère, membre de l'Association, qui n'a pu, à son grand regret, assister à la cérémonie.

« Jaunak eta Andreak,

» Eskuarazaleak Saran ongi-ethorriak garela ikhusi-eta galdetzen baleraukute zergatik, berehala ihardets gindiozokete hala galdetzaileeri ongi-ethorriak garela zeren aspaldi aspaldi-danik herri hau eskuarazale toki izatu baita.

» Gure erran horren alde huna zer argitarat atheratzen ahal dugun :

» Mila sei ehun eta hogoita hamabortzean Juanes Haramburu predikatzaileak, Saratarra zelakotz naski Sarako mintzaijean egin izatu zuen elizarateko liburuto bat : *Debozino eskuarra mirailla eta orazinotegia* deitzen dutena ; liburu hau izatu da zazpi aldiz bederen arra-imprimaturik. Francisque-Michel Bordeleko Eskola-Handiko nausi batek dijo huntaz bere Eskual-Herriko ichtorioan :

» Haramburuk egin liburua ezin aurkitu bezain ba-
» liosa da, zeren ungi izkiribatua baita Sarako Eskua-
» ra ederrenean. »

» Mila sei ehun eta berrogoita bigan, Saran Sarako Jaun erretor batek, Axular jakintsunak eta hiztun aiphatuak, egin izatu zuen *Gero*, ala *Geroko gero* daritzoten liburu ospe handitakoa.

» Badakizue Axular, eskualdun izkiribatzaile lehenagokoen eta oraikoen artean, dela lehena eta nagusia bezala agertzen zaukuna ; gure aintzineko es-

ḳuarazaleek agur egin zioten; guk ere gorarik, eta buruhasturik, agur egiten diogu; gehiagorik erraiten ahal dugu, guk eskuarazaleek, badadukagula haren liburu eskuara ederrekoak iraunen duela eskuarak diraueino; ondikoz haren lan-egina haichturka darabilate oraiko izkiribatzaile batzuek.

» Hizkuntzaz bertzalde, liburu hauta haren mamiaz aiphamen dagiguntzat, badijogu eztela nehor izatu eskualherriko girichtinoari eskuaraz bere egimbideez hain chuchen eta hain zorrozki eta garbiki mintzatu zaijoenik. »

» Mila sei ehun eta berrogoita hemezortzian Harizmendi, Sarako jaun bikarioak, Euskararat bihurtu izatu zuen Saran: » *Ama birjinaren ofizioa* ». Liburu chume hortan badire hitz-neurtutako salmo eta hymno batzu hain mintzaija lainoan eta lirainean eginak, eta hain ongi burutan parekatuak non, iduri batzaiku, hitz-neurtzaileek, hitz-pikolariek, edo kantore-hontzaileek erakhatspen on baten ekaitzat hartzekoak direla, ondikoz, ordean, ezta izatu eskual-herrian liburu hitz pikotan hurren guzia eginikako hori, bir-berriturik, eta behar bezala aphaindurik, berriz imprimarazi darokunik.

» Mila zazpi ehun eta hemezortzian, Juanes Etcheberri, Jaun mirikuak, eskaini ziotzan, orduko Laphurdiko batzaharrari, eskualdunentzat, eskuaraz bertze hizkuntzarik etzakitenentzat latin-erdararen ikhasteko baitezpadako diren liburutto batzu.

» Haren eskaintza, edo *Gomendiozko karta*, Bayonan imprimarazi zuen Mateo Roquemaurel Imprimatzaillea eta liburu saltzaillea baithan.

» Eskualherria eta eskualdunak bihotz bihotzetik maithe izanez lothu zitzaijon lan luze eta ez erretch hari; huna berak zer dijoen bere lan-egiteko hartu zuen chedearen eta hari ziarraizkon nekeen gainean:

» Baldin bertze hizkuntzetan bezala, izan balira lehenagotik liburuak Eskuaraz izkiribatuak, hetan begiratuak eta altchatuak egonen ziren gauzen izenak eta mintzatzeko hitz eta manera eskuarazkoak. Bainan nola izan baitira hain aphurrak eta gutiak eskuaraz argitarat ilkhi diren liburuak, hargatik.... hitzak eta gauzen izenak... joan izan dira aphurbana emekiemeki bertze gauza guziak bezala trukatuz, eroriz eta ahantziz.

» Lehenago Espainia guzian eta Frantziako hainitz herritan Eskuaraz bertze mintzorik etzelarikan, egun dakhusagu zein herri gutitan mintzo garen Eskuaraz; eta oraino mintzo garenei-ere eskas zaizkigu hainitz hitz eta izen lehenagokoetarik; zeren hekien lekhuan hartu baititugu bertze batzuek hitzkuntza arrotzetarik, eta hek-ere ez gisa berekoak guztiak, zeren batek hartu baitu kitzkuntza batetik, eta bertzeak bertzetik.

» Hala ezin nagoke erran gabe zein achola guti eta artha aphurra izatu duten Eskualdunek bere eskuaraz..

» Halakotz bada Eskualdunen neke hau ikhusirik hasi nintzen Eskuaraz, Latinez, Frantsesez eta Espainolez hitztegi baten moldatzen ; bide hartaz Eskualdun guziek eta bereziki ene herritar Laphurtarrek zembait.... laguntza izan lezaten gatik ; bere herritik kamporat, ikhi gabe zembait hitzkuntzaren parte bederen ikhasteko. Ordea noiz eta ere uste bainuen aintzina neramala neure obra, gogora zitzaitan deus guti balio zuela ene trabailuak eta zimendu gabeko obraren pare izanen zela, baldin lehembizirik ezbanituen moldatzen Eskuarazko lehembiziko hatsapenak latin ikhasteko, zeren hauk baitira zein nahi hitzkuntzaren zimenduak, zainak eta erroak. »

» Horrengatik bada, Jaunak, orai hemen dakhartzketzuet, halako maneran moldatuak eta eginak, non haukien bidez estudiatu nahi duenak Eskuaraz Eskualherritik ilkhi gabe ikhas baitetzake latinezko *Declinazionak*, bai halaber *Conjugazinoak* eta lehembiziko hatsapen guztiak.

» Zorigaitzez Etcheberri mirikuak eginikako lan handi horiek galdu izatu dire; zorigaitzez dijogu zeren holako langile artecha, khartsu eta Eskuarazale baten lan-eginak iraun behar baitzuketeen gure eta edozein harrotz-herrietako jakintsunen erakhats-garritzat

» Gaizki erran dugu bada aldebat galdu izatu direla Etcheberri mirikuaren aiphatu ditugun lan-eginak ; huna zertan egiaren mugarria iragan dugun : aita Larramendi gipuzkoarrak bere hitztegi mila zazpi ehun eta

berrogoita bortzean imprimatuan erraiten daroku xxxvj plaman :

» El doctor Juan de Etcheberria, natural de Sara en Labort, oy Medico de la villa de Azkoïtia, muy docto y amante de su Lengoa, tiene años ha compuesto un Diccionario quadrilingue de Bascuence, castellano, Francés, y Latin, que impresso pudiera servir para entender los pocos libros que ay en Bascuence, aunque no con toda extension. Avrà diez o doce años, que estando de passo en Azkoitia, me lo fio por dos dias, y entresaquè muchas voces del dialecto Labortano, para ponerlas despues en las correspondientes del castellano. Harto me huviera alegrado, que huviera precedido la impression deste Diccionario para valerme del travajo ageno, sin ofension de su autor, en quanto dixesse bien con la idea del mio.

» Beraz ageri da, espainiako erdaran Larramendik erran daukunetik. Etcheberri mirikuaren hitztegitik hitz asko bildu zituela eta bere hiztegian kokatu.

» Agian noizpait norbaitek bilduko ditu, jakintsun lehezkoen bozgarri, gure eskuarazko hitz zahar oraino hor-hemenka doi-doia bizirik gordeak eta banatuak daudezenak!

» Horra bada nor eta nolakoak izatu diren, gure jakineko eta iduriko, aspaldi duela bere burua erakhutsi duten Sarako Eskuarazaleak.

» Gure mendeko eskuarazaleetan bertze batzu oraino aiphatzeko baditugu :

» Gehienek ezagutu duzue Ithurbide zena, miriku eta Sarako hauzapheza : Eskualdun ikhustatez betherikako harrek bere Eskuarazaletasunaren lekhuko utzi daroku Sarako mintzaija ederrean imprimaturik : *Ichtorio saindua laburzki galdez eta errepustaz* ; Jaun hura ere Sarako seme on bezain eskuarazale ona izatu dela eztadukagu ahantzirik. »

Ce qui signifie :

« Mesdames et Messieurs,

» En voyant qu'amateurs de la langue basque nous sommes les bienvenus à Sare, si l'on nous demandait pourquoi, nous pourrions répondre que nous sommes ainsi les bienvenus parce que ce pays de Sare, est depuis très longtemps, cet endroit où le basque a été cultivé.

» A l'appui de ce dire, voici ce que nous pouvons publiquement faire connaître :

» En 1635, Jean de Haramboure, prédicateur, a composé dans ce langage de Sare, sans doute parce qu'il était de Sare, son petit livre d'église intitulé : *Miroir et Oratoire de dévotion manuelle;* ce livre a été réimprimé sept fois au moins. M. Francisque Michel, professeur à la Faculté de Lettres de Bordeaux, a dit, dans son livre sur le *Pays Basque :* « Le livre de J. Haramboure est aussi précieux qu'introuvable, car il est fort bien écrit dans le beau basque de Sare. »

» En 1642, un curé de Sare, le savant et l'illustre écrivain Axular, a composé à Sare son *Après* ou *Après après*, ce livre dont la réputation est si grande. Vous savez qu'Axular, parmi les écrivains basques anciens ou modernes est le premier et apparaît comme le maître. Nos prédécesseurs dans l'étude du basque l'ont salué ainsi; nous le saluons à notre tour plus encore et la tête découverte; et de plus nous pouvons dire, nous basquisants, que nous tenons pour certain que ce magnifique livre basque durera tant que durera la langue basque ; malheureusement quelques écrivains d'aujourd'hui traitent ce chef-d'œuvre à coups de ciseaux. En dehors du langage d'ailleurs, si nous examinons la substance de ce livre, nous dirons que personne n'a jamais parlé aux chrétiens du pays basque de leurs devoirs d'une façon aussi précise et aussi nette.

» En 1658, Harismendi, vicaire de Sare, a traduit en basque à Sare, l'*Office de la Vierge Mère*. Dans ce petit livre on trouve quelques psaumes et hymnes rendus dans un langage si naturel et si coulant et répondant si bien à son but, qu'il nous semble que les poètes, les érudits ou les chanteurs y trouveraient d'excellents modèles ; cependant il ne s'est encore trouvé personne dans le pays basque pour faire réimprimer en le renouvelant et en le traitant comme il convient, ce livre à peu près inimitable par la précision de son style.

» En 1718, Jean Etcheberri, médecin, offrit à l'as-

semblée d'alors de Labourd, quelques petits ouvrages qui avaient pour but d'enseigner le latin aux Basques, à ceux qui ne savaient d'autres langues que le basque. Son offre ou sa *Lettre de recommandation*, il la fit imprimer à Bayonne, chez Mathieu Roquemaurel, imprimeur et libraire. Comme il aimait le pays basque et les Basques, il s'appliqua à ce travail long et pas facile. Voici ce qu'il dit lui-même de la peine qu'il lui avait causée et des ennuis qui en furent la suite :

» Si, comme dans les autres langues, il y avait eu des livres anciennement écrits en basque, on y trouverait notés et signalés les noms de choses ainsi que les tournures de phrases basques. Mais comme il y a très peu et de très peu d'importants ouvrages publiés jusqu'ici en basque,... les mots et les noms de choses se sont peu à peu et insensiblement, comme toutes les autres choses, modifiés, perdus et oubliés.

» Bien que jadis, dans toute l'Espagne et dans une grande partie de la France, il n'y avait pas d'autres langues que le basque, nous voyons dans combien peu de villages, nous parlons basque, et encore, même à nous qui le parlons, il nous manque beaucoup d'anciens mots et d'anciens noms, parce que, à leur place, nous avons pris des mots aux langues étrangères, et encore ne sont-ce pas toujours les mêmes, parce que l'un les a pris dans un idiome et l'autre dans un autre.

» Ainsi et je ne puis m'empêcher de dire quel peu

de souci et quel manque de soin ont eu les Basques de leur basque.

» C'est pourquoi voyant cette négligence des Basques, je me suis mis à rédiger un Dictionnaire basque, latin, français et espagnol ; par ce moyen tous les Basques, et surtout mes compatriotes du Labourd, puissent y trouver quelque assistance pour, sans sortir de leur pays, apprendre au moins quelque partie d'un langage. Mais, cependant, comme je pensais à avancer mon œuvre, il me vint à l'esprit que mon travail vaudrait peu et qu'il ressemblerait à un ouvrage mal assis, si auparavant je ne rédigeais en basque les premiers éléments de la grammaire pour apprendre le latin, car ce sont là les fondations, les bases et les racines de n'importe quel idiome.

» C'est pourquoi donc, Messieurs, je vous les apporte rédigés de telle façon que, par leur moyen, celui qui veut étudier en basque, sans sortir du pays basque, puisse apprendre les *déclinaisons* aussi bien que les *conjugaisons* latines, ainsi que tous les premiers éléments ».

» Par malheur, ces travaux qu'avait faits le docteur Etcheberri ont été perdus ; nous disons par malheur, parce que les œuvres d'un travailleur si soigneux, si ardent, si amateur de basque auraient dû durer comme exemple pour les savants de notre pays et de tous les autres pays étrangers.

» Mais nous avons mal dit en constatant que les

travaux mentionnés par nous du docteur Etcheberri se sont entièrement perdus : voici en quoi nous avons dépassé les bornes de la vérité. Le Père guipuzcoan de Larramendi nous dit à la p. xxxvj de son Dictionnaire, imprimé en 1745 : « Le docteur Jean de Etcheberri, originaire de Sare en Labourd, aujourd'hui médecin de la ville d'Azcoitia, très savant et très amant de sa langue, a composé depuis de longues années un Dictionnaire en quatre langues : basque, espagnol, français et latin, qui, s'il était imprimé, pourrait servir pour faire entendre, quoique d'une façon pas absolument complète, le peu de livres qu'il y a en basque. Il doit y avoir de dix à douze ans que, me trouvant de passage à Azcoitia, il me le confia pour deux jours et j'en tirai beaucoup de mots du dialecte labourdin pour les intercaler ensuite parmi mes traductions de l'espagnol. J'aurais été de beaucoup plus satisfait que l'impression de ce Dictionnaire ait déjà eu lieu, afin de pouvoir me servir du travail d'autrui sans faire aucune espèce de tort à son auteur...

» Il paraît donc de ce que nous dit Larramendi dans le langage d'Espagne qu'il a pris beaucoup de mots du Dictionnaire du docteur Etcheberri et qu'il les a mis dans le sien[1].

1. Pouvreau, dans son *Dictionnaire* basque français manuscrit, conservé à la Bibliothèque Nationale à Paris, cite plusieurs fois le Dictionnaire d'Etcheberri. Mais cet Etcheberri ne pouvait être celui de 1718, car Oihenart qui paraît avoir eu le manuscrit sous les yeux écrit à Pouvreau en 1661 : « feu M. d'Etcheberri. » Pouvreau ne cite chaque fois que le mot basque et sa traduction latine (J.V.).

» Plaise au ciel qu'un jour quelqu'un recueille, à la grande joie des savants véritables, les vieux mots de notre langue basque à peine vivants çà et là, qui se cachent et sont comme inutilisés !

» Voilà donc quels ont été et ce qu'ont été, autant que nous pouvons le voir et le connaître, les basquisants de Sare qui ont vécu dans les siècles passés.

» Nous avons encore à mentionner quelques personnes parmi les basquisants de notre siècle.

» La plupart d'entre vous ont connu feu M. Dithurbide, médecin et maire de Sare. Ce Basque éminent nous a laissé comme témoignage de sa compétence en basque un livre imprimé dans le beau basque de Sare l'*Histoire sainte* abrégée par demandes et par réponses. Nous ne saurions oublier que ce Monsieur était aussi bon basquisant que bon fils de Sare. »

Le travail de M. Darricarrère, attendu avec une certaine curiosité, a pleinement satisfait l'auditoire. M. Darricarrère a dû se livrer à beaucoup de recherches pour compléter son étude biographique. Il s'est acquitté de son mandat en philologue consommé. Nous sommes heureux de rendre ici un hommage très mérité à ce vaillant bascophile, que l'Association Basque est fière de posséder dans son sein.

Enfin, un autre délégué lit le remarquable discours du savant professeur à l'École des langues orientales vivantes, M. Julien Vinson, membre de l'Association, retenu au Congrès des Orientalistes qui a lieu en ce moment à Paris :

« On parle beaucoup de « la tradition » depuis quelque temps dans notre cher pays basque ; et puisque

ce mot paraît à la mode, je demande la permission de l'employer à mon tour. Seulement je le prendrais dans une acception plus large et plus exacte, je crois, que ceux qui en abusent, si j'ose m'exprimer ainsi. Pour eux « la tradition » n'est qu'une expression respectable à l'abri de laquelle ils pensent dissimuler la conservation des préjugés, le culte des routines surannées et la perpétuité des abus.

» Pour nous, la tradition, c'est l'étude attentive et prudente du passé, non pas pour y voir tout en beau ou en grand, mais pour y chercher la raison d'être des choses actuelles et les lois générales du développement de l'humanité.

» C'est ainsi que, dans cette commune de Sare, qui est depuis longtemps comme le cœur du pays, où se sont alimentés tant d'écrivains et de basquisants illustres, depuis Malterre il y a près de trois siècles jusqu'au professeur Schuchardt il y a dix ans à peine; c'est ainsi que dans cette commune nous avons voulu élever un monument visible, un monument durable, à la mémoire d'un des plus vaillants citoyens, d'un des cœurs les plus généreux du pays, à la mémoire d'Élissamburu.

» Vous n'attendez pas de moi une biographie complète de notre ami regretté. Qu'importeraient des faits et des dates? Ce qui importe, c'est l'homme lui-même, son caractère, sa haute valeur morale. Ce qui importe aussi et ce qu'il convient de signaler avant tout, c'est

qu'Élissamburu était la représention aussi exacte que possible du type et de l'esprit basques où se fondent si harmonieusement un mysticisme élevé, une franchise modeste, une haute dignité personnelle et un amour invincible de l'indépendance. Ajoutez-y le culte de la famille, le respect des souvenirs et le patriotisme dans son sens le plus noble et le plus complet.

» Élisssamburu peut être envisagé à deux points de vue, comme homme public et comme homme privé.

» Homme public, c'est-à-dire soldat, puis fonctionnaire civil, nous l'avons toujours vu aimable et bon, juste et sévère, indulgent aux faiblesses, implacable au mal ; et toujours il a donné l'exemple de la discipline, de l'amour de l'ordre, sans aller jamais jusqu'au sacrifice de ses idées personnelles. Il voulait convaincre et non contraindre. Avant de commander, il avait su apprendre à obéir.

» Quant à l'homme privé, c'est surtout dans l'écrivain que nous l'apprécierons. Je ne vous rappellerai pas le charme de ses compositions poétiques où la fraîcheur du sentiment s'allie si bien à la pureté de la forme. Élissamburu était un des partisans acharnés, — qu'on me passe le mot, — de la conservation du basque; non qu'il espérât en faire jamais un idiome local exclusif, mais parce que cette belle langue est presque le seul témoin de l'antiquité du peuple basque, et que c'est une force de plus pour un peuple, qui doit jouer son rôle dans le mouvement démocratique mo-

derne, que d'apporter à la masse des efforts réunis une originalité propre et des qualités particulières.

» Aimons et cultivons à son exemple la langue basque; aimons ce pays si favorisé de la nature et conservons avec un soin jaloux l'exemple et les leçons de ceux qui y ont vécu avant nous, non pour les copier servilement, mais pour les continuer, les développer et contribuer par là au progrès général de l'esprit humain. »

Ce discours a été très goûté et a soulevé des applaudissements répétés.

On procède ensuite au concours d'improvisations. Peu de champions, mais joute assez réussie; les ripostes toujours railleuses des concurrents ont beaucoup fait rire le public. Trois prix ont été décernés à : 1° Zubilibia, de Sare; 2° Duhaldeborde, de Sare; 3° Lastiry, d'Ascain.

Ensuite a lieu le concours des chirola et tambourinaires venus de la Navarre.

Après avoir joué ensemble le *Gernikako Arbola*, les morceaux imposés sont exécutés avec brio, à la satisfaction générale, et trois prix alloués à : 1° Aguirre, de Vera; 2° Verges, de Vera; 3° Aldabe, de Vera.

Enfin et pour terminer la fête, on passe au Concours des Danses Basques. Le Comité, faute de danseurs du traditionnel *Saut Basque*, décide d'ouvrir un concours de fandango, auquel prennent part plusieurs groupes. Quatre prix sont accordés : 1° Aramendy, de Ciboure; 2° Goyty, de Ciboure; 3° Durio, de Ciboure; 4° Lasserre, de Ciboure.

Il était six heures et demie quand le président a levé la séance.

HISTOIRE

DE LA

PRINCESSE DJOUHER-MANIKAM

Roman traduit du Malais

sur le Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris

Par ARISTIDE MARRE

(Suite)

Maka kata touan poutri *Djouher Manikam:* « pergi.lah angkau ber.djalan dehoulou sakarang malam angkau datang.lah kamari, djangan tiada angkau datang karna ini hari siyang hendak ber.djalan takout di.ka.tahou.i olih *Biyapri* ». Maka sembah *Ḥastri* « baïk.lah touankou ! » Maka *Ḥastri* poun ber.-djalan.djalan.lah kasana kamari, me.nanti.kan hari malam. Satelah soudah hari malam, maka *Ḥastri* poun datang kabaouah roumah *Biyapri* me.nanti.-kan ouektou malam, maka di.serou.lah olih *Ḥastri*

Aussitôt la princesse *Djouher-Manikam* sortit un magnifique costume d'homme, s'en revêtit en y ajoutant une arme semblable à un kandjar et descendit de la maison. Ensuite, montant sur son cheval et le poussant vivement, elle arriva au bas de la colline. Elle se dirigea vers le pays de *Roum* et, continuant son chemin de forêt en forêt, de plaine en plaine, elle parvint

akan touan poutri *Djouher Manikam*. Maka kata touan poutri : « menanti dehoulou karna *Biyapri* itou lagi djaga ». Maka *Ḥastri* poun soudah mengantouk lalou iya tidor dibaouah roumah *Biyapri* bermoula tali kouda.nia poun di.tambat.kan.nia pada pinggang-nia.

CINQUIÈME RÉCIT

El kissah *pri mengata.kan tcheritra yang kalima akan hal poutri Djouher Manikam* touroun deri.atas pendjour roumah gedong itou lalou touan poutri naïk ka. atas kouda.nia *Ḥastri* itou lagi tidor djouga. Maka touan poutri *Djouher Manikam* poun doudouk di.atas koudania menanti.kan *Ḥastri* djaga. **Hatta** maka *zanggi* pentchouri itoupoun ka baouah roumah

à la porte du fort de la ville de *Roum*[1], au moment où le roi de ce pays venait de mourir.

SIXIÈME RÉCIT

Où il est raconté comment la princesse Djouher-Manikam monta sur le trône au pays de Roum.

Lorsque la princesse *Djouher-Manikam* fut arrivée à l'extérieur du fort de *Roum*, elle s'assit dans le *baley*

1. Dans la pièce historique, imprimée à Paris en 1615, intitulée: « Articles du traicté faict en l'année mil six cens quatre, entre Henri-le-Grand, roy de France et de Navarre, et Sultan Amat, empereur des Turcs », on lit dans l'énumération des pays possédés par le sultan : Alep, Damas, Bassrah et *Rom* (*sic*). Dans le *Makota râdja-râdja* (Couronne des rois), on cite, d'après le *Kitâb adâb es-Selathin*, trois rois célèbres par leur générosité : le roi de *Roum*, le roi de *Syrie* et le roi d'*Yémen*.

Biyapri kendak mentchouri maka iya me.lihat sa' eikor kouda tali.nia ter.tambat pada pinggang *Hastri* itou.maka olih *zanggi* pentchouri itoupoun di.poutous. kan.nia.lah kapada pinggang *Hastri* itou.maka di. hela.nia olih *zanggi* pentchouri itou ka.tengah padang.maka pada sangka touan poutri *Hastri* djouga yang menarik kouda ini. **Hatta** maka boulan poun terbit maka di.lihat.nia olih *zanggi* itou sa'orang per ampouan doudouk di.atas kouda terlalou baïk roupa. nia dan tchahaya.nia poun terang ter.lebih indah-indah. Maka *zanggi* pentchouri itoupoun terlalou amat souka.tchita hati.nia.maka kata *zanggi* itou didalam hati.nia : « telah lama.lah akou pergi mentchouri bebrapa arta akou dapat deripada ratna moutiya manikam kou per.olih dan ber.bagai-bagai emas dan perak dan lagi ouarna kaïn deripada kaïn souf sakelat aïn el banat kou per.olih souatou poun tiada gouna. nia **Adapoun** sakarang ini baharou.lah akou mendapat yang indah-indah ini sakarang kou per.olih sa'orang

en dehors du fort. Elle était merveilleusement belle et ses vêtements tout brillants d'or étaient garnis de pierreries, de perles et de rubis. Un homme venant à passer par là, l'aperçut et demeura saisi d'étonnement et d'admiration, car dans le pays de *Roum* il n'y avait personne qui pût être comparé à ce jeune homme si beau et si magnifiquement vêtu. Il lui demanda : « D'où venez-vous et pourquoi êtes-vous venu ici ? » La princesse répondit : « Je ne connais pas le lieu où je me trouve en ce moment, et je viens de la ville de *Damas*. » Cet homme de *Roum* prit congé et s'en alla se présen-

akan istri-kou dan tchahaya mata.kou dan bouah hati. kou baharou.lah senang rasa hati.kou sebab kou per. olih istri ini. **Adapoun** akan roumah *zanggi* pent-chouri itou di.atas kamountchak boukit maka touan poutri *Djouher Manikam* poun di.baoua.nia.lah ka roumah.nia.maka di.toundjouk.kan.nia.lah segala isi roumah-nia dan di.serah.kan.nia kapada touan poutri *Djouher Manikam,* maka kata *zanggi* itou kapada touan poutri *Djouher Manikam* : « Hey adinda touan hamba. lah yang ampounia isi roumah hamba ini barang ka.hendak hati touanhamba.lah ». Maka kata touan poutri *Djouher Manikam* : « diam.lah angkau dehoulou ». Maka touan poutri poun fikir dalam hati. nia : soudah.lah ountong.kou ini dehoulou soudah.lah akou doudouk kapada *Biyapri* sakarang ini djatoh poula kapada tangan *zanggi* pentchouri ini poula itoupoun.soudah.lah dengan eradat Allah taala djouga yang ber.lakou atas hamba.nia ». Maka *Zanggi* pent-

ter au *mangkouboumi*[1]; il lui rapporta tout ce qu'il avait vu.

Le *mangkouboumi,* après l'avoir entendu, sortit promptement pour aller trouver le jeune homme. Dès qu'il se fut approché de lui et qu'il eut vu sa beauté remarquable et les splendides vêtements garnis de pierreries, de perles et de rubis dont il était paré, le *mangkouboumi* s'assit auprès de lui et dit: « Jeune homme!

1. Le *mangkouboumi* est le premier ministre, le grand vizir, chez les peuples malais et javanais. Ce titre, cette dignité signifie à la lettre: « qui tient le pays dans son giron, c'est-à-dire en tutelle ou sous sa garde. »

chouri itou hendaḳ meng.hampir.kan touan poutri *Djouher Manikam;* maka kata touan poutri itou : Djangan.lah angkau hampir dehoulou karna akou lagi ber.nadzar kapada Allah taala tiga hari lagi tiada bolih melihat mouka laki-laki yang laïn ». Maka *zanggi* pentchouri itoupoun meng-ambil minoum.an. nia.maka kata *zanggi* pentchouri itou : « mari.lah kita minoum dehoulou ! » Maka kata touan poutri *Djouher Manikam* : tetapi pada bitchara akou djika kita minoum dehoulou ber.doua, angkau poun maboḳ akou poun maboḳ nistchaya akou di.ambil orang deripada mou dan angkau poun di.bounouh.nia. Djika demikian mari.lah akou meng.isi.kan piyala itou angkau minoum dehoulou itou, apabila soudah angkau pouasa minoum, maka akou poula minoum angkau meng.isi piyala itou », maka *zanggi* pentchouri itoupoun terlalou amat soukatchita hati.nia men.dengar kata touan poutri demikian itou maka kata.nia : « benar.lah kata

d'où venez-vous? Pourquoi êtes-vous venu dans ce pays ? » La princesse répondit : « Je veux parcourir le monde pour mon agrément, telle est ma volonté ! » Le *mangkouboumi* reprit : « Voulez-vous que nous vous fassions roi dans ce pays-ci ? » La princesse répliqua : « Pour quel motif voudrais-je être fait roi dans ce pays ? Par quel moyen d'ailleurs ? » Le *mangkouboumi* répondit : « Notre roi est mort ! » — Est-ce qu'il n'a pas d'enfant ? dit la princesse. — Le roi a laissé un enfant, répondit le *mangkouboumi*, mais il est encore bien petit et incapable de gouverner ses sujets ; c'est pour cela que nous vous ferions roi dans

touankou itou », lalou iya mem.bri.kan tampat itou kapada tangan tauan poutri *Djouher Manikam* dengan souka.tchita.nia kapada tangan *zanggi* itoupoun minoum.lah ¦ satelah bebrapa poula gelas iya minoum. **Hatta** maka *zanggi* itoupoun maboḳ.lah ter.hantar saperti bangkei tiada khabar akan diri.nia, | maka touan poutri *Djouher Manikam* poun mengalouar. kan pakeyan yang indah-indah lalou iya memakei tchara laki.laki dan memakei sendjata saperti kandjar. Maka touan poutri poun touroun deri roumah itou lalou naïk iya ka.atas kouda.nia maka di.gertaḳ.kan. nia kouda.nia touroun ka.boukit itou lalou iya menoudjou djalan ka binoua *Roum* deripada souatou rimba datang kapada souatou rimba dan deripada souatou padang datang kapada souatou padang.maka sampey.lah baginda di.louar kota binoua *Roum*. **Adapoun** radja didalam binoua *Roum* baharou iya mati.

ce pays. » La princesse *Djouher-Manikam* reprit : « Pourquoi non ? qu'est-ce qui s'y opposerait ? Si vous tous, vous voulez suivre mes conseils, j'accepterai la royauté dans ce pays. » Le ministre dit : « Et pourquoi nous tous ne voudrions-nous pas suivre les commandements de mon seigneur ? »

Le *mangkouboumi* la conduisit au palais ; tous les *mantri* et les *houloubalang* s'assemblèrent pour proclamer roi la princesse *Djouher-Manikam*. Cela fait, la princesse prit le nom de *Radja Châh Djohon*. Après quelque temps de règne, son esprit de justice et sa parfaite équité dans le gouvernement de ses sujets

SIXIÈME RÉCIT

El kissah pri mengata.kan tcheritra yang ka. anam tatkala touan poutri *Djouher Manikam* mend-jadi radja di binoua *Roum*. **Hatta kalakian** satelah sampey.lah touan poutri *Djouher Manikam* di louar kota nagri *Roum* maka doudouk.lah touan poutri *Djouher Manikam* pada balei di louar kota itou roupa. nia terlalou indah-indah dan pakeyan.nia poun serba ka.emas.àn yang ber.tatah.kan ratna moutia mani-kam, maka ada *sa.orang.orang* laki-laki lalou di louar kota itou **iani** di louar kota nagri *Roum* itou, maka di.lihat.ria roupa orang mouda itou, maka itoupoun heiran.lah dan ter . tchengang . tchengang me.lihat roupa baginda itou tiada.lah ada banding.an.nia di-dalam nagri *Roum* itou serta dengan pakeyan.nia patout sakali yang demikian itou | maka orang itou-

avaient rendu son nom célèbre dans tous les pays étrangers. *Radja Châh Djohon* dit à son ministre : « O ministre ! fais-moi construire un *baley* en dehors du fort ; » et aussitôt les *mantri* et les *houloubalang* ordonnèrent aux habitants de construire ce *baley*.

Dès que la construction fut achevée, on vint l'annoncer au roi. Celui-ci dit alors : « O *mangkouboumi !* y a-t-il dans mon royaume un homme qui sache peindre ? — « Oui, Monseigneur, Roi du monde, il y a ici un peintre habile. » — « Qu'on fasse venir ce peintre! » — «Immédiatement, Monseigneur», dit le *mangkouboumi*, et il ordonna à un esclave d'aller mander le peintre.

poun ber.tania kapada orang mouda itou kata.nia « hendak kamana touanhamba dan derimana touanhamba datang ini? | » Maka kata touan poutri *Djouher Manikam* **adapoun** hamba ini tiada ber.ka.tahou.an tampat hamba doudouk akan sakarang ini hamba datang deri nagri *Damsik* maka orang itoupoun ber. mohon.lah kapada orang mouda itou lalou iya pergi meng.adap mangkouboumi be.per.sembah.kan saperti yang di.lihat.nia itou samoua.nia di.kata.kan.nia kapada mangkouboumi | di.dengar olih mangkouboumi sembah orang *Roum* itou.maka mangkouboumi poun sigra-lah iya ka louar men.dapat.kan orang mouda itou. Satelah hampir lah mangkouboumi kapada orang mouda itou maka di.lihat.nia olih mangkouboumi roupa. nia poun terlalou indah-indah dan pakeyan.nia poun ber.tatah.kan ratna moutia manikam, maka mangkouboumi poun doudouk dekat orang mouda itou seraya ber.tania kata.nia : « Hey orang mouda derimana

Le peintre vint en toute hâte et entra en la présence de *Radja Châh Djohon*, en se prosternant le front jusqu'à terre. Le prince lui dit : « O peintre! est-ce que tu as une fille sachant peindre? » Le peintre répondit : « Oui, Monseigneur, Roi du monde, j'ai une fille très habile dans l'art de la peinture ». — « Dis à ton enfant de venir ici. » — Le peintre se prosterna de nouveau, puis il alla chercher sa fille. « O mon enfant! lui dit-il, le fruit de mon cœur, viens, le roi t'appelle! » Alors la fille du peintre, promptement se mit en route, accompagnée par son père.

Ils entrèrent ensemble en la présence du roi, qui se

touanhamba datang ini maka touanhamba datang ka nagri ini ». Maka kata touan poutri itou **adapoun** hamba ini hendaḳ ber.maïn.maïn sa.genap nagri orang itoulah ka.hendaḳ hamba». Maka kata mangkouboumi : « maou.kah touanhamba kami djadi.kan radja dalam nagri ini ? » Maka kata touan poutri *Djouher Manikam* itou : « apa sebab.nia maka hamba hendaḳ touanhamba djadi.kan radja dalam nagri ini kamana pergi. nia ». Maka sahout mangkouboumi « **adapoun** radja kami soudah mati » ; maka kata touan poutri itou « tiadakah radja beranaḳ ? » maka kata mangkouboumi « ada djouga radja ber.anak itou tetapi iya masih ketchil, belom tahou iya memerentah. kan segala rayat itoulah sebab.nia maka touanhamba kami djadi.kan radja didalam nagri ni ». maka sahout touan poutri *Djouher Manikam :* « apatah salah.nia djika touanhamba sakalian maou menourout bitchara hamba maka hamba poun maou ka.radja.an didalam nagri ini ».

trouvait encore au milieu de ses *mantri* et de ses *houloubalang*. Le peintre et sa fille se prosternèrent le front contre terre. Le prince dit : « Peintre, est-ce là ta fille ? » — « O Monseigneur, Roi du monde, oui, c'est là mon enfant ! » — « Eh bien ! dit le roi, venez ! entrez avec moi dans l'intérieur du palais ! » Et en même temps le prince partit et rentra dans ses appartements, suivi de la fille du peintre. Il se dirigea vers un endroit retiré, et là il dit : « Ma sœur, faites, je vous prie, mon portrait, et tâchez de le faire bien ressemblant ». Alors la princesse *Djouher-Manikam* se revêtit d'un habillement de femme, et sous ce costume elle était

Maka kata mantri itou : mengapa.tah maka kami sakalian tiada maou menourout perentah touankou itou ? » maka di.baoua olih mangkouboumi ka astana itou, maka segala mantri dan houloubalang poun ber.himpoun akan me.naïk.kan touan poutri *Djouher Manikam* itou radja. Satelah soudah itou maka touan poutri *Djouher Manikam* poun me.nama.i diri.nia radja *Chah Djohon*. Satelah bebrapa lama.nia dalam ka.radja.an itou terlalou sakali adil.nia baginda pada meng.koukoum.kan dengan sa.benar.nia dan nama.nia poun machour.lah pada segala nagri yang laïn. Maka kata radja *Chah Djohon* kapada mantri : « Hey mantri per.bouat.kan akou sa.bouah balei di.louar kota int.maka segala mantri dan houloubalang poun meniourouh segala rayat itou ber.bouat souatou balei di.louar kota itou. Satelah soudah balei itou maka di.sembah.kan.nia kapada baginda itou maka kata baginda : « Hey mangkouboumi ada.kah orang yang

ravissante. Cela fait, elle ordonna de la peindre ainsi ; l'artiste réussit parfaitement et le portrait était tout à fait ressemblant, car la fille du peintre était très habile. Quand son œuvre fut achevée, elle reçut en don un *keti* d'or[1]. Le prince lui dit : « O ma sœur ! que ceci demeure tout à fait secret ; gardez-vous de le révéler à qui que ce soit au monde ; si vous le disiez, je vous ferais périr, vous avec votre père et votre mère ». La fille du peintre répondit : « O Monseigneur ! Roi du monde ! de quel front votre servante oserait-elle

1. Le *keti* est un poids qui fait la centième partie d'un *pikoul* ; il correspond à 663 grammes, 177 milligrammes.

tahou menoulis dalam nagri.kou ini ? » maka sembah mangköboumi : « iâ touankou chah alam ada orang yang pandei menoulis touankou ini.maba baginda berkata : « panggil.han akou si.penoulis itou ». maka sembah mangkouboumi « demi iâ touankou » maka mangkouboumi poun meniourouh.kan sahaya.nia memanggil penoulis itou. Maka si.penoulis poun sigra datang lalou masouk mengadap radja *Chah Djohon.* maka iyapoun meniembah lalou ka tanah kapala.nia. maka kata baginda kapada si.penoulis itou : « Hey penoulis adakah ber.anak perampouan yang tahou menoulis ? » Maka sembah.nia si.penoulis itou : « iâ touankou chah alam ada anak hamba perampouan touankou terlalou pandei menoulis iya ». Berkata radja *Chah Djohon :* « panggil.kan akou akan anak. mou itou kamari ». Maka penoulis itoupoun meniembah lalou iya pergi memanggil anak.nia kata.nia kapada anak.nia : « Hey anak.kou bouah hati.kou mari

enfreindre les commandements de Votre Majesté ? » Elle se prosterna et demanda la permission de s'en retourner dans sa maison.

Radja Châh Djohon en présence de ses ministres et de ses sujets, dit au *mangkouboumi :* « O *mangkouboumi !* dépose ce portrait dans le *baley* qui est en dehors du fort. Quand tu l'auras suspendu au *baley,* fais-le garder par quarante hommes. Si quelqu'un, en venant à ce portrait, se met à pleurer ou à l'embrasser, saisis-le et amène-le-moi ! » Le portrait fut suspendu au *baley* et le *mangkouboumi* ordonna à un officier de le garder avec quarante soldats.

angkau di.panggil olih radja ! » maka anaḳ penouils itoupoun sigra.lah iya ber.djalan denhan di.iring.kan olih bapa.nia masouḳ mengadap radja itou.maka baginda poun lagi semayan di.hadap olih segala mantri dan houloubalang.maka si.penoulis poun datang dengan anak.nia.maka iyapoun soudjoud kapala.nia lalou ka.tanah.maka kata baginda » Hey penoulis ini.kah anaḳ.mou? » maka sembah penoulis itou : « iâ touankou Chah alam ini.lah anaḳ hamba, iâ touankou », maka kata baginda: « hey penoulis mari.lah angkau masouk kadalam astana Seraya baginda berangkat masouḳ. maka anaḳ penoulis poun masouḳ-lah iya meng.ikout baginda itou.maka baginda pouñ pergilah kapada tampat yang sounyi.satelah itou maka kata baginda : « Saoudara.kou toulis.kan apalah roupa.kou ini, djangan ber.salag.an lagi », maka touan poutri *Djouher Manikam* poun memakey pakey.an tchara perampouan roupa.nia.baginda poun terlalou amat

SEPTIÈME RÉCIT

Ou l'on fait connaitre toutes les circonstances de l'arrivée au pays de Roum du voleur éthiopien, de Biyapri et du roi Chah Djohon.

Quand le voleur éthiopien sortant de son ivresse se fut réveillé, il vit que la princesse *Djouher-Manikam* n'était plus dans son logis. Alors il descendit de sa maison en pleurant, il la quitta et se mit en route, allant de pays en pays jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans la ville de *Roum*. Là il vit un *baley* et appendu à ce *baley* un portrait qui ressemblait parfaitement à la

eloḳ. Satelah soudah maka di.sourouh.nia toulis saperti roupa baginda itou.maka di.toulis.nia.lah olih penoulis itou tiada lagi ber.salah.an roupa.nia itou dengan gambar.nia itou terlalou sakali bidjaḳsana anaḳ penoulis itou. Satelah soudah di.toulis.nia maka di.anougraha.i.sa.kati emas kapada si.penoulis itou. Maka kata kaginda : « Hey saoudara.kou **adapoun** rahasia.kou ini sa.kali-kali djangan kau kata.kan sa' orang kapada sa'orang djoua poun dan djika kau kata. kan nistchaya kou bounouh dengan ibou bapa.nia itou». Maka sembah anaḳ penoulis itou : « iâ touankou Chah alam brapa.kah besar batök kapala hamba maka hamba berani me.lalou.ī perentah touankou chah alam itou. maka iyapoun mendjoundjoung douli. Satelah soudah itou maka iyapoun bermohon poulang ka roumah.nia maka radja *Chah Djohon* poun di.hadap olih mantri rayat.nia. Maka kata baginda kapada mangköboumi : « Hey mangköboumi taroh.kan olih mou gambar ini

princesse *Djouher-Manikam ;* vite il monta au *baley* et tenant le portrait dans ses bras, il le couvrit de baisers tout en pleurant. « O malheureux que je suis, s'écria-t-il, voici le portrait de ma bien-aimée que je cherche ! Où peut-elle être ? » Les gardes du *baley* ayant vu l'acte de l'Éthiopien, se saisirent de lui et l'amenèrent devant le roi. Ils racontèrent le fait. Le prince dit : « Voleur éthiopien ! pourquoi t'es-tu conduit ainsi à l'égard de ce tableau ? » L'Éthiopien répondit: « O mon Seigneur, Roi du monde, je vous demande mille et mille fois pardon. Votre serviteur va dire la vérité. Si l'on me tue, je mourrai ; si l'on me pend

pada balei yang di louar kota ini. Satelah soudah angkau gantong.kan pada balei itou maka angkau sourouh tounggouh.i kapada ampat pouloh orang. **Adapoun** djikalau ada orang datang kapada gambar itou menangis atau memelouḳ dan men.tchioum gambar itou, maka langkap olih mou baoua kamari kapada kou ». Satelah soudah maka gambar itoupoun di.gantong.kan orang.lah kapada balei itou maka di.sourouh.kan tounggou.i olih mangkoboumi pada sa'orang penghoulou dengan ampat pouloh orang rayat itou.

SEPTIÈME RÉCIT

El kissah maka datang.lah tcheritra *yang ka.toudjouh pada meniata.kan pri hal ahoual zangyi dan Biyapri dan radja Chah Djohon sakalian itou datang.lah ka binoua Roum.* **Hatta** maka *zangyi* pentchouri itou poun ingat.lah iya deripada maboḳ.

je serai élevé bien haut ; si l'on me vend, je serai emmené bien loin ! O Roi du monde ! écoutez les paroles de votre humble esclave ! Une certaine nuit que j'étais parti pour voler, je trouvai un cheval, et sur ce cheval il y avait une femme de la plus merveilleuse beauté. Je l'emmenai dans ma maison, je pris de la boisson et je bus plus que de coutume, je m'enivrai et m'endormis. Ma bien-aimée avait disparu, je devins fou, et c'est ainsi, ô Roi du monde ! que votre esclave est arrivé près du fort et qu'il a vu le portrait suspendu au *baley*. Ce portrait est l'image fidèle de ma bien-aimée ; et voilà pourquoi je pleure ! » Le prince

nia itou maka iyapoun bangoun deripada tidor.nia, maka di.lihat.nia touan poutri *Djouher Manikam* tiada lagi di roumah.nia. Maka *zanggi* pentchouri poun touroun.lah iya deripada roumah.nia seraya dengan tangis.nia lalou iya meninggal.kan roumah tangga.nia, maka iya ber.djalan deripada souatou nagri datang kapada souatou nagri hingga datang iya ka binoua *Roum*. Maka iya poun me.lihat sa.bouah balei itou maka di.lihat.nia ada souatou gambar tergantong pada balei itou roupa.nia sa.roupa dengan touan poutri *Djouher Manikam* itou.maka sigra iya naïk ka.atas balei itou lalou iya memelouk dan men.tchioum gambar itou dengan tangis.nia.maka kata *zanggi* itou : « Ouéh tchelaka.kou saperti ini.lah roupa.nia kakasih.kou yang kou.tchahari ini di.mana gerangan iya ». Maka *zanggi* itou poun di.lihat olih penounggouh balei lalou di.tangkap.nia di.baoua.nia kapada radja serta di.per.sembah-kan.nia barang la-

dit : « O mon *Mangkouboumi*, que cet homme soit gardé soigneusement, qu'il soit bien traité et qu'on lui donne à manger ! »

D'autre part *Biyâpri*, les quarante jours écoulés, étant monté sur la terrasse, vit que la princesse *Djouher-Manikam* n'y était plus ; il devint fou, abandonna sa maison et toutes ses richesses, et se faisant derviche, il s'en alla de pays en pays cherchant la princesse *Djouher-Manikam*, sans jamais pouvoir la rencontrer. Passant au pays de *Roum*, il vit le *baley* situé en dehors du fort et s'y arrêta. Alors il aperçut le portrait et l'observant avec la plus grande attention, il se prit

kou.nia.Maka kata baginda itou : « Hey *zanggi* pentchouri mengapa.tah maka pekerti.mou demikian itou kapada gambar.kou itou maka sembah *zanggi* itou : « iâ touankoù Chah alam hamba memohon.kan ampoun beribou-ribou ampoun, berkata benar.lah hamba. mou ini, djika di.bounouh hamba mati, dan djika di. gantong hamba tinggi, dan djika di.djoual hamba djaouh, iâ Chah alam dengar.lah sembah hamba yang di.per.hamba ini. Maka pada souatou malam hamba.mou pergi mentchouri, maka hamba.mou dapat sa.eikor kouda dan di.atas kouda itou ada sa'orang perampouan terlalou eloḳ roupa.nia.maka hamba.mou baoua ka roumah hamba, lalou hamba ambil minoum. an, maka hamba minoum.lah terlalou baniak deripada dehoulou, maka hamba tidor.lah deri sangat hamba maboḳ, maka hilang.lah kakasih hamba itou, maka djadi gila.lah hamba mentchahari dia itou deripada souatou nagri datang kapada souatou nagri, demikian.

à pleurer, puis le serrant dans ses bras il le couvrit de baisers. « Hélas ! ma bien-aimée ! s'écria-t-il, voilà bien ton image, mais où peux-tu te trouver? Il fut saisi aussitôt par les gardes du *baley* et amené devant le roi de *Roum*. « *Biyâpri*, dit le prince, d'où viens-tu et pourquoi t'es-tu ainsi comporté ? » *Biyâpri* répondit : « O Monseigneur ! Roi du monde ! votre esclave vous demande mille et mille fois pardon. Je vais parler en toute vérité : si l'on me tue, je mourrai ; si l'on me pend, je serai élevé bien haut ; si l'on me vend, je serai emmené bien loin ! Dans le temps que je revenais de faire mon commerce, je passai sous un arbre

lah iá chah alam.maka tatkala sampey.lah hamba. mou di louar kota ini maka hamba.mou lihat gambar touankou Chah alam ter.gantong di balei itou, maka pada penglihat hamba tiada.lah ber.salah.an roupa. nia itou dengan gambar touankou, inilah sebab.nia maka hamba menangis ».

(*A suivre.*)

---

et je vis que, sur cet arbre, il y avait une femme de la plus merveilleuse beauté. Je la pris et l'emmenai dans la ville de *Bassrah*, je l'installai sur la terrasse de mon magasin. Une certaine nuit, elle disparut sans que je pusse savoir où elle était allée. Alors, ô Roi du monde ! je devins comme un homme fou et je m'expatriai. Étant arrivé au pays de *Roum*, je vis un *baley* en dehors du fort et je vins m'y assseoir. Alors, Monseigneur, j'aperçus un portrait suspendu à ce *baley ;* il ressemblait tout à fait à ma bien-aimée que j'ai perdue. Je la pressai dans mes bras, je la couvris de baisers. Telle est la vérité, ô Roi du monde! »

(*A suivre.*)

DU VERBE CONCRET

(Suite et Fin)

III

En Dacotah, le concrétisme est moins complet, mais, dans sa limitation, il est très instructif, parce qu'il nous enseigne le point de départ du processus; d'ailleurs, il est à la troisième puissance, ce qu'il faut retenir, c'est-à-dire que le verbe ne peut s'employer isolément, ni l'autre élément non plus.

Stephen Riggs, dans sa Grammaire du Dacotah, donne la liste limitative des verbes :

baza	lisser, aplanir.
ga, *gan*, *gapa*	ouvrir.
gata, *guka*	répandre.
hinta	enlever avec la brosse.
hunin	tresser.
huva	dégraisser.
huayan	tromper.
huguza	secouer.
hca	ouvrir, répandre.
h'ci	s'écrouler.
hdata	gratter.
hu	peler. piller.
hugo	écraser.

kawa	ouvrir.
k'co	embarrasser.
hinc'a	gratter, effacer.
kinza	craquer.
konta	entailler.
ksa	séparer.
ks'a, ktan	courber.
mdaza	répandre.
mda iza	éclater.
mdu	mettre en poussière.
mna	déchirer.
mni	disperser.
potu	user.
psaka	se briser en deux.
psan	répandre.
ps'un	disloquer.
pta	couper.
ptanyan	renverser.
ptuza	fendre.
sba	embrouiller.
sbu	pendiller.
sdéca	fendre.
s'ciça	presser.
smin	effacer.
sna	sonner.
sni	cold, gone out.
sota	éclaircir.
s'aka	comprimer.
s'ka	lier.
s'kic'a	presser.

s'na	manquer.
s'pa	s'arrêter, se désister.
s'pi	trier, cueillir.
s'pu	tomber.
s'uz'a	mush.
taka	toucher, rendre solide.
tan	se joindre.
tepa	s'user.
tic'a	gratter.
tipa	resserrer.
titan	arracher, cueillir.
tkuga	interrompre.
tpi	craquer.
tpu	émietter.
wega	fracturer.
winz'a	soumettre, courber.
zamni	ouvrir.
z'a	remuer.
z'az'a	effacer.
z'in	se raidir.
z'ipa	pincer, serrer.
z'un	déraciner.
z'uz'n	être en pièces.

Voici maintenant les particules qui viennent compléter ces verbes :

ba exprime que l'action est faite, en coupant ou en sciant au moyen d'un couteau ou d'une scie.

bo signifie que l'action se fait en tirant d'une arme à feu ou d'un arc, ou avec un bâton ou autre instrument ayant un bout. Il exprime aussi l'action

de souffler avec la bouche, et enfin celle de la pluie et de la grêle.

ka indique que l'action se fait en frappant comme avec une hache ou une massue, ou en rasant, il signifie aussi l'action du vent ou de l'eau courante.

wa indique que l'action est faite par le pied ou en foulant, il exprime aussi toute action involontaire des objets, l'éclat d'un fusil, le craquement du bois d'œuvre, le bruit de l'eau qui bout.

pa signifie que l'action se fait en poussant ou en frottant avec la main.

ya signifie que l'action se fait avec la bouche.

yu exprime simplement que l'action est faite par un autre, il produit le verbe factitif, l'autre personne est considérée comme l'instrument; il convertit aussi le verbe intransitif en verbe transitif.

Voici des exemples :

pa-ksa, rompre avec la main; *na-ksa*, rompre avec le pied; *ya-ksa*, rompre avec la bouche; *ba-ksa*, rompre avec un couteau ou une scie; *bo-ksa*, rompre en perçant ou en tirant; *ka-ksa*, rompre avec un bâton ou une hache.

pa-ktan, courber avec la main, *na-ktan*, courber avec le pied; *ya-ktan*, courber avec la bouche, *ba-ktan*, courber en coupant, *bo-ktan*, courber en perçant; *ka-ktan*, courber en frappant.

pa-sica, détériorer avec la main; *na-sica*, détériorer avec le pied; *ya-sica*, détériorer avec la bouche, maudire; *ba-sica*, détériorer en coupant; *na-ptuza*, se fondre sous l'influence de la chaleur

ou du froid; *na-hba*, tomber; *ka-duza*, couler, comme l'eau; *ka-gan*, passer au travers, comme le vent; *bo-hinta*, écarter en soufflant.

Il y a lieu de faire plusieurs observations intéressantes :

Le *processus* est essentiellement le même qu'en Algonquin, c'est-à-dire que le point de départ est subjectif; l'instrument est la main, le pied, ou des membres du corps humain; puis de l'instrument naturel on passe à l'instrument artificiel : la hache, la flèche, etc., et enfin aux agents naturels, le vent, l'eau. D'autre part, ce n'est pas toujours l'organe ou l'instrument qui est en jeu, mais aussi son action, le bruit de son action. Il y a des transitions très logiques d'un sens à l'autre : *na* exprime l'action du pied, puis le bruit que fait le pied en foulant, enfin tout objet qui éclate, comme s'il était foulé par lui.

L'ensemble de ces préfixes indique les trois instruments naturels ; la main, le pied, la bouche et les dents, et les trois artificiels primitifs : le tomahawk du sauvage, la flèche, le couteau. Les derniers sont comme le prolongement du premier; le concrétisme subjectif persiste donc dans les premiers mots objectifs. Le concrétisme réside en l'application du verbe à l'instrument par une représentation indivisible.

Enfin, la racine des préfixes ne se rencontre que dans le conglomérat. C'est ainsi que la main, *nape*, n'a aucun rapport avec *pa*, ni le pied, *siha*, avec *na*, ni le couteau, *isan*, *miana* avec *ba*, ni la flèche,

itazapa avec *bo;* la bouche *i* et les dents *hi* présentent seules une certaine analogie avec *ya*. Nous croyons que sous ce rapport l'évolution a été la même qu'en Algonquin.

Ce procédé ne règne pas seulement en Dacotah, mais aussi dans les langues apparentées, le Cegiha, le Kwapa, le Kansah, l'Osage, le Teiwere le Winnabaga, le Mandou, l'Hidatsa, le Tutelo, le Biloxi et les autres langues Siouxes.

ESQUIMAU

Le verbe concret, dans le sens que nous avons indiqué, se retrouve en esquimau et en groënlandais. Là n'apparaît plus, il est vrai, la différence entre l'objectif et le subjectif, ni le caractère général d'instrument. Mais l'adformante n'a, dans l'état d'isolement, aucune signification.

Voici quelques-uns de ces éléments indicatifs de concrétisme :

qaxpoq indique l'existence de l'objet; *saxliwe-qaxpoq*, il y a de la morue.

sawe-qaxpunga, j'ai un couteau ; *ino-qaxpoq,* il y a des hommes.

uwoq signifie devenir ; *gishaq-uwoq*, devenir du bois.

tauwoq signifie qu'on souffre l'action; *toqupa*, il le tue; *toqu-tauwoq*, il est tué.

xshanwoq est une particule de potentiel ; *takuxshawoq*, il peut être.

ngo-xpoq signifie devenir ; *inuk ngoxpoq*, il devient homme.

siwoq signifie obtenir; *numa-siwoq*, il aperçoit le rivage.

sioxpoq, rechercher; *sioluk-sioxpak*, il cherche la pluie.

unna xsioxpoq, il voyage pendant la nuit.

linxpoq, rechercher pour en faire usage; *mani-liuxpoq*, il cherche des œufs; *quisla caxpoq*, il cherche du bois.

ipoq, manquer de; *aja xtoq-ipok*, il est sans péché.

kipoq est un diminutif; *ishe-kipok*, il a de petits yeux.

tuwoq, *suwoq* sont des augmentatifs; *ishi-tuwoq*, il a de grands yeux.

tixpoq indique un certain usage du substantif *nagi*.

toxpoq, il mange de la chair.

kataxpoq, se trouver mal; *tupa-kataxpoq*, il se trouve mal du tabac.

xnipoq, avoir goût de; *taxago-xnipoq*, il a goût de sel.

Comme on le voit, si l'adformante esquimaude ne diffère pas morphologiquement de celle algonquine, elle s'en écarte beaucoup au point de vue sémantique. Ici il ne s'agit ni du membre du corps, comme instrument, ni d'un autre instrument pratique, mais plutôt de ce qu'on appelle généralement la voix dans les verbes ou le degré plus ou moins avancé de l'action.

Ces nuances se trouvent encore marquées par les adformantes suivantes :

riarpoq indiquant que l'action est en voie de production, en devenir.

lerp-ok, que l'action commence.
niar-pok, la tentative.
umav-ok, la volonté; de même, *uminarpok*.
tarawok, *aravok*, la coutume.
naviarpok, la facilité.
rusugpok, le désir; de même, *lerssap-ok*.
larpok est un diminutif et *tdlarpok* un augmentatif, de même *ngarpok*.
r-ka-ok.
ngil-ok est un négatif.
mivok, un peu.
dharpok signifie bien, et *nerawok*, davantage, très.
rkigpok, davantage.
inarp-ok, seulement.
dhimorpok, tout à fait.
vigpok, en vérité.
nfarigpok, complètement.
v-atdlarpok, trop.
tuinarpok, d'une manière continue.
tarpok marque la répétition.
torpok signifie peu à peu.
rkajarpok, presque.
givok, *giok*, aussi.
galuarpok, à la vérité.
rkorpok, probablement.
nugnarpok, vraisemblablement.
tassarpok, d'une manière apparente.
rkarpok, d'avance.
jarpok, de bonne heure.
rssuarpok, violemment.

nguarpok, un peu.
tsiorpok, passablement.
ngazapok, presque, de même *kaverpok*.
narpok, ou.
jujpok, jamais.
gujukpok, avoir du penchant.
tailivà, empêcher que.
nerarpà, dire que.
upà, agir pour soi.
torà, penser que.
rkurà, ordonner que.
vipà, faire en sorte que.

Il ne s'agit plus ici de substantif objet, ni d'instrument objectif ou subjectif, ni de mouvement d'action, mais bien du mode lui-même par lequel l'action s'accomplit, de la manière ; cependant, il ne faut pas confondre ces éléments avec des adverbes : ils ne s'emploient pas isolément ; d'autre part, il sont simplement des modificateurs. Ce système ne semble pas se retrouver dans les autres langues de la même famille.

V TARASQUE

On nous signale le même procédé dans le Déné, langue de la famille Athapaske et dans la langue Polynésienne ; nous ne possédons pas les éléments nécessaires pour vérifier sérieusement.

Dans une langue américaine du Mexique, le Tarasque, il règne un principe analogue, quoique non identique. Il importe de l'interpréter avec soin.

Il est tout d'abord remarquable que l'élément

surdéterminant est, comme en Algonquin, tantôt subjectif, tantôt objectif : il est subjectif quand il se réfère à l'une des parties du corps et il semble bien que ce soit ici aussi le point de départ.

D'autre part, l'élément ne s'emploie pas à l'état d'isolement, mais seulement dans le conglomérat verbal.

Enfin, comme en Algonquin, l'indice subjectif devient peu à peu, et par une longue évolution sémantique, un indice objectif.

La seule différence consiste en ce que la racine verbale peut s'employer seule, mais cet emploi n'est pas habituel, et la surdétermination reste nécessaire, sinon en droit, du moins en fait.

D'autre part, tandis que l'élément déterminant est ailleurs préfixé ou suffixé, il est ici le plus souvent infixé, ce qui corrobore le caractère concret.

a) *Concrétisme subjectif*

Les Tarasques surdéterminent l'action verbale en la mettant en relation avec une des parties du corps de l'homme, que cette partie soit l'objet de l'action, ou qu'elle en soit l'instrument, et ils font intervenir ce procédé bien plus souvent que de raison, ce mot n'est pas le même que celui qui est employé isolément.

Ce qui est curieux, c'est que pour former la phrase cet élément inséré dans le verbe ne suffit pas ; il faut le répéter isolément par une autre racine.

Hopon-di-ni, signifie laver les oreilles ; *di* étant l'indice des oreilles, infixé dans le verbe *hopo-ni*,

laver ; mais pour dire laver les oreilles, il faudra l'expression suivante : *hopon-di-ni cutzique*, le mot *cutzique* étant la racine pour les oreilles exprimées séparément.

L'idée d'oreilles se trouve ainsi répétée deux fois. C'est comme si l'on disait : laver (il s'agit des oreilles) les oreilles.

Voici les divers indices subjectifs, il s'agit plus souvent de l'objet que de l'instrument :

cu = les mains ; *hopo-cu-ni*, laver les mains. *phame-cu-ni*, être malade de la main ; *phame-cu-ru-ni*, être malade des doigts (*ru* est l'indice du pluriel).

cha, la gorge ; *hopon-cha-ni*, laver la gorge ; *cu-can-cha-ni*, briser le cou ; *cha*, de la gorge finit par s'étendre à tout le corps ; *hamen-cha-ni*, être malade partout ; *chu*, partie inférieure du corps ; *chu-cu-di*, placer en bas ; *cu* est l'indice du réfléchi ; *hopah-chu-cu-ni*, se laver en bas ; *di*, les oreilles, devient le coin ; passant du subjectif à l'objectif.

gari, le visage ; *hopon-gari-ni*, se laver le visage.

Par une singulière extension *gari* passe de la figure à la main et au tibia : *phamen-gari-cu-ni*, souffrir du tibia.

gue, la poitrine.

De la poitrine, le sens passe au dedans, au creux, *hopon-gue-cu-cuchi-ni*, laver la cruche en dedans.

mu, la bouche ; *hopo-mu-ni*, se laver la bouche.

L'infixe du sens de *bouche*, passe d'un côté au sens de *rive* et d'autre au sens de *porte*.

para, le dos ; *hopo-para-ni*, se laver le dos.

ru, le front; *hopo-ru-ni*, laver le front.

Cet infixe du sens de front passe à celui de chemin, et d'extrémité des doigts ; *vaxa-ru-ni*, s'asseoir dans le chemin, et même à celui de narine, *phame-ru-tani*, être malade des narines.

ta, la cuisse ; *hopo-ta-ni*, laver la cuisse.

chata, le mollet ; cet infixe s'étend ensuite à tout le côté.

tsi, la tête; *hopoh-tsi-ni*, laver la tête.

xu, les bras.

Ce suffixe s'applique ensuite à l'idée de lit et de canot, le lit est comme des bras étendus pour recevoir, de même le canot, le ventre et par extension le dedans ;

va, *gasca*, le visage.

me, la barbe ; *hapu-me-ni*, avoir la barbe blanche.

On voit le grand nombre d'infixes subjectifs et leur tendance par sémantisme à former des infixes objectifs.

b) *Concrétisme objectif*

Les infixes désignent : 1° les objets compléments du verbe, 2° le degré de la qualité de l'action, 3° les voix du verbe.

1° *Objets compléments du verbe*

carah, la maison, *amba-cara-ni*, être propre quant à la maison.

cazca, le sol, *vaxa-cazca*, *-ni*, faire l'action dans le sol.

chene, draps, colliers, choses enfilées.

cutu, les sacs ou les bourses.

échu, choses larges comme le papier.
ma, le chemin, l'eau ; *tire-mà-ni*, manger en chemin.
va-ri-ma-ni, étouffer dans l'eau.
mo, en chemin.
mû, une cour ; *vaxâ-ma-ni*, s'asseoir dans la cour.
pa, le feu, le marché ; *erû-pa-ni*, voir le marché.
pe, le feu, *veca-pa-ni*, jeter au feu.
pe, la place, la chose plane, *anga-pe-ni*, être sur la place.
scu, une chose large; *scara-scu-ni*, écrire sur une table.
tgire, la nuit.
vina, le jour; *cara-vina-ni*, écrire tout le jour.
yra, *quirha*, choses rondes.
ycha, choses larges.

2° *Degré et qualité de l'action*

bez, pour rire ; *tembûn-bez-père-ni*, se marier pour rire.
cayea, séparation.
chapan, pour rire.
chata, assez.
che, dommage, ou profit, en haut.
cuxa, sérieusement, tristement ; *vecho-cuxa-ni*, regarder tristement.
guo, mais, ensuite.
gue, faire l'action totalement.
gui, en s'inclinant.
mu, *mo*, contre.
no, faire l'action pour rester, *caudatze-no-ti*, il descendit à terre pour rester.

Orin, de haut en bas.
piquare, sentir une action, *pâme-chan-piquare ni*, se sentir malade.
po, venir en faisant l'action ; *piré-po-ni*, venir en chantant.
quatha, faire l'action en bas.
reh, approcher, éloigner.
sira-singa, commencement de l'action.
tza, faire l'action en hâte ; *mi-tza-ta-ni*, ouvrir en hâte.
tze, en bas; *que tze-ni*, baisser.
tzca, aller, faire et revenir; *tire-tzca-nica-singa*, je vais manger et je reviens.
va, de loin.
xara, pour rire.
xu, ici.
yara, aller dans un but.
yaca, venir pour s'en retourner.
he, *hena*, signe du réitératif.

Il faut noter que dans le génie de la langue il n'y a point dans tous ces cas un verbe suivi d'un infinitif, mais un verbe modifié par un indice adverbial.

3° *Voix du verbe*

betaopera, réciprocité.
cha, la possession.
cu et *gu*, indices d'un complément au singulier.
va, indice d'un complément au pluriel.
dira, signe de pluralité.
ga, particule du passif ou du déposant.
marin, *marhi*, signe de pluralité.

me, particule du possessif.
mu, *mo*, pour ou contre quelqu'un, *petu*, *mu-ni*, parler contre.
pera, réciprocité; *vanda-pera-ni*, parler ensemble.
quare, faire l'action pour soi.
ra, *ta*, *rata*, causatif.
xarah, c'est un autre qui parle.
xuzca, causatif.

Ici, comme en Algonquin, le procédé n'est point grammatical, mais lexicologique, il affecte le mot avant son emploi dans la proposition, il se distingue par là essentiellement de la conjugaison objective; cette dernière infixe ordinairement d'ailleurs un pronom, tandis que le verbe concret, est un représentant du substantif.

Souvent ces indices se superposent les uns aux autres et on peut décomposer les verbes en beaucoup de particules ne pouvant vivre séparément.

Langues Polynésiennes

Le mot qui attache concrètement le verbe à un point d'appui matériel n'est pas toujours celui d'un instrument ou d'un objet, ou même d'une modification du degré de la qualité de l'action, il peut être aussi un mot exprimant l'idée d'un lieu ou d'une direction, de telle sorte que l'action ne puisse être représentée qu'avec un mouvement matériel, non plus celui qui consiste à frapper, à hisser, à lancer, mais celui qui se dirige en haut ou en bas, ou par le développement de la même idée, vers celui qui parle ou vers l'interlocuteur.

Ce phénomène peut être observé dans les langues Polynésiennes. La particule de lieu ou de direction suit le verbe qui apparaît rarement sans elle.

Il y a une double correspondance de ces particules, la première avec les différentes personnes, et la seconde avec les diverses directions. Il n'y a pas, du reste, une grande distance entre les deux; la première personne se confond avec le lieu le plus proche, la seconde avec le lieu le plus éloigné, la troisième avec un lieu très éloigné. Au point de vue des personnes, *mai* s'applique à la preinière dans toutes ces langues; *atu*, à la seconde dans toutes et aussi à la troisième en Haïtien, Havaïen, Marquesan, Maori; *ange* à la troisième en Samvan et dans l'île de Tonga; *hifo* indique le réciproque.

Au point de vue de la direction, *ake* indique l'action se dirigeant au-dessus, *hifo* celle se dirigeant au-dessous; *mai*, signifie ici, vers ici, et *atu*, là. Enfin quant au lieu lui-même, *mai* signifie ici et *na* là-bas.

Ces particules sont postposées au verbe qu'elles affectent et qui s'emploie rarement sans elles, elles lui donnent une base matérielle et concrète.

Elles sont la reproduction linguistique du geste.

CHINOIS ET JAPONAIS

Ces deux langues de l'Extrême-Orient, le Japonais sous l'influence du Chinois, sont parvenues à avoir les avantages d'un verbe concret par un autre moyen, en appuyant deux verbes l'un sur l'autre, l'un d'eux étant plus général, plus usité.

Il y a là un procédé qui se rapproche de celui de l'emploi des auxiliaires, mais sans se confondre avec lui. L'auxiliaire, en effet, joue un rôle grammatical, tandis qu'ici le rôle joué par le second verbe est purement lexicologique. Il y a pourtant entre les deux processus, le même rapport que celui que nous avons signalé entre le verbe concret par fixation à son objet et la conjugaison dite objective. Ce verbe, est en réalité un verbe composé.

En Chinois, ces verbes sont *kiü*, et *lai* qui indique en outre, que le verbe a un objet ; *ta*, dont la signification propre est *frapper*, et qui s'ajoute à une foule de verbes, à peu près comme l'anglais *to do; kung*, travail ; *ta kung*, frapper le travail, travailler; *ta-suen*, frapper un compte, régler un compte ; *tchut*, qui signifie germer, sortir du germe, et qui sert à marquer le mouvement ; *tshok*, faire, qui a dans la composition une force intensive, mais souvent n'est qu'explétif ; *tchu*, demeurer, qui est intensif aussi ; *khi*, lever ; *tao*, attendre, tous verbes de direction ; *tao*, tomber; *mài*, dont le sens isolé est cacher, s'approcher.

Ici sans doute, il n'y a plus un mot vide, n'ayant pas conservé un emploi isolé, mais il existe une union très fréquente et unité de sens ; en outre, l'auxiliaire exprime originairement le mouvement et même l'instrument. Il faut noter *ta* qui signifie proprement *frapper* et qui forme un grand nombre de verbes actifs, et le comparer au système du Dacotah. Il marque aussi la percussion, le mouvement de l'action, l'instrument, et est joint à beaucoup de verbes.

Le Japonais connait aussi des verbes auxiliaires dans le même sens lexicologique, c'est-à-dire a côté de ceux ayant une fonction grammaticale, ceux n'ayant qu'une fonction lexicologique et servant de point d'appui à un autre verbe ; ce sont des verbes composés et la grammaire japonaise les distingue nettement des auxiliaires proprement dits. Le premier verbe demeure invariable, le second seul est fléchi ; c'est d'ailleurs le second qui exprime l'idée principale, *uti horossi*, frapper-tuer, tuer en frappant ; ici nous trouvons encore l'instrument ou le mouvement de l'action.

Voici quelques exemples :

huki, souffler ; *harahi*, chasser ; *huki-harahi*, chasser en soufflant ; *huki-kessi*, faire sortir en soufflant, souffler hors de ; *humi*, marcher, faire marcher ; *korossi*, tuer ; *humi-korossi ; hassiri*, courir : *kaheri*, revenir en arrière ; *hassiri-kaheri*, courir en arrière ; *huri*, secouer ; *kisi*, couper en deux ; *huri-kisi*, secouer en deux ; *kaki*, écrire ; *tori*, prendre : *kaki-tori*, copier ; *kiri*, couper ; *ake*, ouvrir ; *kiri-ake*, ouvrir en coupant ; *omohi*, penser ; *ssage*, humilier ; *omohi-ssage*, mépriser ; *tobi*, s'envoler : *agari*, monter ; *tobi-agari*, voler en haut.

On arrive ainsi au même résultat que celui qu'on obtient ailleurs au moyen du verbe prépositionnel.

Tel est le verbe concret. Nous en avons tracé le domaine propre et les limites, ne le signalant que là où nous croyons son caractère non douteux ; c'est un verbe surdéterminé, soit par son mouve-

ment, soit par son instrument, soit par sa situation, soit par un autre verbe, et cela avant d'entrer dans le domaine de l'emploi actuel et de la grammaire. On ne le rencontre encore que dans un nombre limité de langues, il n'en est pas de plus remarquable. Il se place vers le commencement de l'évolution.

Ce caractère de concrétisme n'affecte pas le verbe seul, nous allons le rechercher maintenant dans le substantif et dans le mot de nombre et le pronom, où il apparaît aussi net, mais où il est devenu plus rare encore.

Du Substantif concret

Nous ne rencontrons le substantif concret que dans deux langues, le groupe Algonquin, le groupe Esquimau, où nous allons l'étudier. On en trouve aussi l'amorce dans le groupe Bantou.

a) *Groupe Algonquin*

C'est dans le Cri que l'on découvre le substantif concret en plus grand nombre. Il consiste dans l'addition au substantif principal d'un autre substantif n'existant plus isolément dans le discours, et se confondant indivisiblement avec le premier. Par exemple *ubuy* signifie eau, mais ne s'emploie pas en dehors de la composition; de là *uskuten abuy*, eau de feu, *siw-abug*, vinaigre; *ayami-hen-abuy*, eau bénite. Ce procédé ne se distinguerait pas de celui de la composition si l'un des mots n'était pas devenu un mot vide.

En voici des exemples. Il faut noter qu'ici le procédé n'est plus subjonctif et que le substantif déterminé ne se lie point aux parties du corps ni à leurs mouvements.

Khan signifie une chose artificielle ; *pisim*, soleil, *pisim-khan*, une montre ; *awo-sis*, enfant ; *awâsissikkan*, poupée.

Kkavin, exprime l'adoption ; *n'ottâwig*, mon père ; *n'ottawikkavin*, mon père adoptif.

gan, l'instrument ; *masi nâhikew*, il écrit, *masinahi-gan*, le livre.

yan, le poil de l'animal ; *mustus-we-yan*, peau de bœuf.

egin, le drap, l'étoffe, *mikkwaw*, rouge, *mikkevegin*, drap rouge.

abuy, liquide ; *cotos-abuy*, liquide des mamelles, lait.

attik, le bois ; *waskway*, bouleau, *waskwa-yattik*, bois de bouleau.

abisk, le fer, la pierre ; *paskisigan-abisk*, fer du fusil.

kamik, habitation ; *ayamihewi-kamik*, maison de prière, église.

b) *Groupe Esquimau*

miv, habitant, *sila*, la terre ; *sila-miut*, habitant de la terre; *kat*, compagnon ; *igdlo-katu*, compagnon de maison ; *kupak*, fente, *kupa-kut*, la hache qu'on met dans une fente ; *minek*, un morceau, *kissuminek*, un morceau de bois ; *igalak*, fenêtre, *igalaminek*, morceau de verre ; *tok*, grandeur, *nintok*, à

longues jambes ; *ussuk*, semblable, *inu-ssuk*, mannequin ; *gdlek*, l'extrême en rang ; *kingu-dlek*, le dernier, *sagdlek*, le premier.

c) *Groupe Bantou*

Ce système est bien connu ; tous les substantifs sont répartis en classes, ils sont précédés d'un mot qui les range en un certain nombre de catégories : objets ronds, êtres animés, végétaux, objets doubles, instruments, animaux, noms propres d'hommes, le temps, la mesure, les noms abstraits.

Ces préfixes sont classifiants ; ils comprennent les groupes suivants : 1° *ka*, *k*, *ki*, *ko*, *ku* ; 2° *t*, *tu*, *tin*, *zin* ; 3° *d*, *l*, *di*, *li*, *la* ; 4° *n* ; 5° *p*, *pa*, *pi* ; 6° *b*, *bo*, *bu* ; 7° *m*, *ma*, *mi*, *mu*, *mu*, *mo* ; ces préfixes, sont des pronoms, mais probablement d'origine substantive et en tous cas, chacun a son sens classifiant, distinct. Ce qui est remarquable, c'est qu'au moins dans certaines langues, aucun substantif ne peut s'employer sans ces déterminants.

Il y a donc encore concrétisme par surdétermination.

d) *Groupe Caucasique*

Le groupe Caucasique présente le même phénomène, mais plus effacé ; le principe est identique, mais n'a qu'un emploi grammatical, les substantifs se répartissent en sept ou huit classes, mais le mot indiquant la classe ne se préfixe pas au substantif lui-même, mais aux autres mots en dépendant.

Par exemple, en Thusch, on distingue les êtres masculins anthropiques, les êtres féminins, et les

êtres irrationnels au singulier et au pluriel, et chacun se marque par un préfixe différent ; le substantif ne pourrait pas s'employer grammaticalement, s'il en était dépourvu.

Ce procédé du substantif concret est, comme nous l'avons dit, tout lexicologique, il affecte le mot avant son entrée dans la grammaire ; après cette entrée, il faut signaler un concrétisme analogue, cette fois grammatical, que nous avons décrit ailleurs ; le substantif souvent ne peut s'employer sans un possessif qui s'y agglutine, phénomène très curieux en Nahuatl, où on peut l'étudier complètement.

Chinois

Les déterminants sont nombreux, et différents du déterminant numéral dont il sera question ci-après. En voici des exemples : *téou*, chose ronde, solide, unie : *moù teoù* , le bois; *che-teou,* la langue ; *je téou*, le soleil ; *jen*, l'homme ; *hia*, la secte ; *ya*, les poissons ; *chou,* les plantes; *ché* les minéraux. Ils sont postposés.

Annamite

L'annamite prépose, au contraire, les déterminants. Nous renvoyons à cette langue au déterminant numéral ci-dessus.

Birman

Nous nous bornons au même renvoi.

Égyptien

Les déterminants pour classer sont aussi très nombreux dans le vieil Égyptien.

Du mot de nombre concret

Le déterminant numéral est un des phénomènes les plus curieux de la grammaire, il vaudrait mieux dire de la lexicologie. Il est impossible à beaucoup de peuples primitifs de nombrer d'une manière abstraite, de dire : un, deux, trois, etc. Quoi de plus abstrait que le nombre, lorsqu'il ne se rapporte pas à quelque objet ? D'autre part, si le nombre s'ajoute à un substantif actuel, il réveille en lui l'instinct concret, et ce substantif devra se doubler d'un autre plus général qui le classifie.

Le nombre dans beaucoup de langues doit donc toujours s'unir à un classifiant substantif, ce dernier est devenu un mot vide, ne peut s'employer isolément, c'est là sa caractéristique.

Le déterminant numéral existe en Chinois, en Japonais, dans la langue de Nicobar.

Chinois

Les principaux déterminants numéraux sont : 1° *kô*, pour une personne dont on n'indique pas le rang ; 2° *tchik*, pour les oiseaux, les quadrupèdes, les navires, les parties du corps ; 3° *tui*, pour les objets par paires ; 4° *shwang*, *id.*; 5° *pà* = prendre, pour les objets qu'on peut tenir avec la main, cuiller,

etc.; 6° *tchang*, pour les choses étendues; 7° *tchi*, pour les branches, pinceaux; 8° *thiao*, pour les objets longs et minces; 9° *kieu*, espace, pour les constructions; 10° *tio*, siège, pour les temples, etc.; 11° *to*, passer, pour les portes, les ponts; 12° *nip*, pour des grains, blé, sable; 13° *tai*, pour les groupes; 14° *kuau*, pour les troupeaux; 15° *khuai*, pour les morceaux; 16° *thvau*, pour les choses rondes, etc. Ces classificateurs sont au nombre de 78.

Voici leur emploi; on les prépose au substantif garni du mot de nombre. *Ji khou zhin*, une bouche homme, pour un homme; *ji wei jü*, une queue poisson, pour un poisson; *jï mjau pä khi*, un visage blanc, drapeau, pour un drapeau blanc.

Japonais

C'est au Chinois que le Japonais a emprunté ce procédé. On sait qu'il a une double série de mots de nombre. C'est seulement lorsqu'il emploie celle empruntée au Chinois qu'il se sert du déterminant, jamais lorsqu'il emploie la sienne propre.

Voici quelques-uns de ces déterminants: 1° *ha*, pour les oiseaux; *iti*, un, *hibari*, alouette; *hibari iti-ha*, une alouette; 2° *haï*, pour les tasses et autres récipients; 3° *kiki*, pour les animaux et les choses allant par paires; *uma iti piki*, un cheval; 4° *hon*, objet long et fin; 5° *haku*, portraits; 6° *huce*, lettres; 7° *ka*, divisions du temps et de l'espace; *san ga niti*, trois jours; 8° *kai*, pour les chapeaux et couvertures; 9° *ken*, pour les maisons; 10° *maï*, pour les

objets minces ; 11° *nin*, pour les personnes ; 12° *ssou*, pour les navires, etc.

Nicobar

Yoang est le déterminant numéral des personnes; *tjouag*, celui des végétaux *shom yoang-payu*, hommes cent personnes); *noang*, des animaux domestiques et des ustensiles de ménage; *anioh*, des récipients ; *donoe*, des embarcations ; *lamiun*, des morceaux de tabac; *tak*, des pièces de monnaie, étoffes, plaques ; *tom*, des touffes de cocos ou de verdure.

Voici un exemple de l'emploi : *shom yoang payu*, dix personnes hommes : *lùe noang nòt*, trois pièces pores.

Ainu

Cette langue ne possède qu'une *amorce* de ce *processus*. Le mot de *nombre*, lorsqu'il est employé, non comme adjectif, mais comme substantif, se suffixe un *n*, s'il s'agit de personnes, et un *p*, s'il s'agit de choses : 1° *shine-n* ou *shine-p* ; 2° *tu-n*, ou *tu-p* ; 3° *re-n* ou *re-p*.

Samoan

Ici le procédé est plus développé ; les déterminants numéraux sont : pour les poissons, *laù*, feuille ; pour les cocos, *ngava*, pierre, pour les Tharos, *mala*, œil, pour l'arbre à pain, *fua*, fruit.

Voici des applications : *laù angafalu o ia* = dix feuilles de poissons ; dix poissons ; *ùa lima ngava*

nin, ici cinq pierres cocos ; ici sont cinq noix de cocos ; *mata ngafulu o talo*, dix yeux de taro ; dix taros.

Viti

Dans la langue mélanésienne de Viti, le système est le même ; le mot *waga* signifie pirogue et *tolu* trois, le déterminant numéral est *sagai*, générique pour toutes les embarcations, d'où *waga sagai tolu*, trois pirogues.

C'est dans cette langue que se produit, à côté de ce phénomène de concrétisme, le phénomène de syncrétisme si curieux qui consiste à exprimer en un seul mot et par une seule racine le nombre et l'objet nombré. C'est ainsi que *bura* signifie dix cocos et *tura*, dix arbres à fruits, tandis que *koro* signifie cent cocos et *selavo* mille cocos.

Annamite

Les déterminants numéraux les plus usités sont *caï*, pour les choses, et *con* pour les êtres animés, mais il y en a beaucoup d'autres.

Cette particule se place entre le mot de nombre et l'objet nombré, *ba cái bát*, trois écuelles ; *bôn-con-cà*, quatre poissons ; *hai tàm vàn*, deux tables ; *sàn ngôi sao*, six étoiles.

Mais ici le procédé a une autre signification qui nous fait peut-être toucher du doigt la véritable origine du déterminant numéral.

Il n'est pas besoin qu'un mot de nombre intervienne pour que le substantif se garnisse d'un déterminant.

Ces déterminants sont très nombreux et forment apposition. On joint au nom individuel un nom plus générique qui le classifie. Aux noms de personnes et d'animaux on ajoute *kon*, enfant, ex. *kon trâi*, fils, *kon gai*, fille, *kon khjo*, chien ; *kon-mao*, chat ; *kon khjim*, oiseau, *kon-ka*, poisson. Aux noms d'arbres on ajoute *hâi*, arbre ; à ceux de fruits, *trai*, fruit.

Il est permis de supposer que le déterminant numéral aurait existé en dehors du mot de nombre, et qu'il aurait été un procédé de concrétisme appliqué au substantif ; de nombreux exemples semblent l'établir dans les langues de l'Extrême-Orient. Plus tard, ce phénomène se serait affaibli, et n'aurait plus existé qu'en présence d'un mot de nombre, parce que ce mot, étant abstrait, a besoin davantage d'un point d'appui.

Birman

Le même phénomène avec le même processus se produit en Birman. Le déterminant numéral s'y emploie, même en dehors de tout mot de nombre, ce qui revient à dire qu'il s'agit au fond d'un substantif concret. Au lieu de dire *ùn chien*, on dit *chien-un-animal*, *h hweh-ta-cia*. De même : homme-un-corps ; *lù-ta-haj ; laung* un animal, *krah-ta-kaung ;* oiseau-un-animal, *nhah-ta-kaung*.

Ce déterminant est pour les objets ronds ou cylindriques *lôh ;* pour les livres, les lettres, *traung ;* pour les objets composés de choses pareilles *po ;* pour les arbres, *pang ;* pour les objets pointus, *phjak ;* pour les objets en faisceau, *thop*.

Siamois

Ici le phénomène n'existe qu'en présence des mots de nombre. Au lieu de dire trois prêtres, on dit : prêtres trois personnes *bra-sâm-ông* ; au lieu de six poissons : poissons-six-queues, *plà hok hàn*.

Les déterminants numéraux les plus communs sont : *ông*, personne, pour les rois et les prêtres, *gol*, homme pour les autres, *tava*, corps pour les animaux et le bois, *han*, queue pour les poissons, *kon*, morceau pour les pierres, etc.

Que le déterminant numéral puisse ou non se ramener au substantif concret, il est certain que dans plusieurs langues ce procédé a été favorisé par le système d'écriture, et aussi par les homonymies résultant du monosyllabisme. Il a bien fallu, pour distinguer des racines qui avaient les significations les plus diverses, employer un moyen diacritique, consistant à adjoindre un second substantif par apposition.

Mais cette cause ne peut être qu'adjuvante, car les langues de l'Océanie qui emploient le procédé y sont soustraites.

Du Pronom concret

Ce phénomène très curieux n'existe que dans la langue des Andamans et n'affecte que le pronom possessif; en voici la description :

Le pronom est préfixé au substantif qu'il détermine et consiste dans un conglomérat qui comprend les racines du pronom personnel, *d*, *ng*, *l*, au plu-

riel, *m*, *ng*, *l*, suivant les personnes, plus au singulier le suffixe *ia*, au pluriel, le suffixe *ētāt* pour les deux premières personnes, et *ōntat* pour la troisième ; par exemple, 1re pers. *d-i-ā*, 2e *ng-ia*, 3e *l-ia ;* au pluriel ; 1re *m-ētat*, 2e *ētat*, 3e *l-ōntat*.

Mais, s'il s'agit des parties du corps humain ou des degrés de parenté, on emploie d'autres formes qui varient, suivant chaque partie du corps, suivant chaque parenté.

En ce qui concerne d'abord les parties du corps humain, il existe sept classes :

1re classe, *ab*, pl. *at*, elle s'applique au corps en général, le dos, le coude, l'estomac, le foie, etc.

2e classe, *ar*, pl. *arat*, elle s'applique à la jambe, aux testicules, à la vessie, etc.

3e classe, *à ka*, pl. *ācat;* elle s'applique à la bouche, aux lèvres, à la langue.

4e classe, *ig*, pl. *itig;* elle s'applique aux yeux, aux oreilles, au visage.

5e classe, *ōng*, pl. *orot ;* elle s'applique à la main, aux ongles, au pied, etc.

6e classe, *āt*, pl. *ōtot ;* elle s'applique à la tête, au cerveau, à la nuque, au cœur.

7e classe, *ōtō*, elle s'applique à la taille, etc.

De même pour les noms de parenté :

1re classe, *ab*, pl. *at;* elle s'applique au père et à la mère.

2e classe, *ar*, pl. *arāt ;* elle s'applique au fils.

3e classe, *à ka*, pl. *akat ;* elle s'applique au frère cadet.

4e classe, *ôt*, pl. *ôtat* ; elle s'applique au fils adoptif.

5e classe, *ai*, pl. *ëtat* ; elle s'applique à l'épouse.

6e classe, *ëb*, pl. *ebet* ; elle s'applique au beau-fils.

7e classe, sing. *u* et *ä*, pl. *ëtat*, *ontàt* ; elle s'applique au mari.

8e classe, *eu*, pl. *a-et* ; elle s'applique au frère et à la sœur aînés.

L'emploi est très simple, on joint à ces divers déterminants l'indice de chaque classe, d'où les pronoms suivants :

1re personne suivant les classes des parties du corps ; *d-ab*, *d-ar*, *d-àka*, *d-ëg*, *do-ong*, *d-ōt*, *d-ōto*, et au pluriel :

m'at, *m-arat*, *m-akat*, *m-itig*, *moiot* ; *m-ōtot*, *m-ot*.

Il ne s'agit donc pas de formes différentes du pronom qui reste partout *d* au singulier et *m* au pluriel de la 1re personne, par exemple, mais d'un déterminant ajouté qui s'intercale entre le pronom et le substantif.

Ce qu'il faut remarquer aussi, c'est le caractère subjectif que prend le procédé en se restreignant aux parties du corps humain et aux degrés de parenté, idées subjectives par excellence. Ce caractère s'approche de ce que nous avons observé en Dacotah et en Algonquin pour le verbe concret.

Ainsi le concrétisme que nous avons trouvé dans le verbe n'est pas particulier à cette partie du discours ; on le rencontre aussi dans le substantif, dans le mot de nombre, dans le pronom lui-même, se constituant de la même façon par l'addition d'un

déterminant qui lui sert de point d'appui et qui le surdétermine. Partout on retrouve en même temps les vestiges du caractère subjectif qui accompagnait le caractère concret. Enfin partout le phénomène est lexicologique et non grammatical proprement dit ; il affecte le mot du discours, avant que celui-ci n'entre dans le discours. Partout aussi, l'indice ajouté est devenu un mot vide, n'étant plus ou presque plus employé isolément, et il se forme pour l'emploi isolé un mot nouveau, ou plus exactement il se fait un triage entre les doublets pour l'une ou l'autre fonction. Dans l'adjectif seul nous n'avons pas trouvé ce mode de concrétisme, mais l'adjectif est une partie du discours détachée du verbe.

Il est à penser que les verbes concrets, comme les autres mots du discours concrets, sont de formes très anciennes, ou du moins, primitives. En tout cas, ils constituent un des plus curieux phénomènes du langage, et indiquent un état psychologique particulier, inconnu à nos langues modernes, et même à toute la famille indo-européenne.

RAOUL DE LA GRASSERIE.

Analytical Synopsis of the 542 forms of the Verb in St Mark's Gospel as translated by Jean de Leiçarraga, 1571 (*suite*).

16. 11. Eta hec ENÇUN *ceçateneau* ecen... Iceux ayans ouy qu'il

CEDIN. 107. Ind: imp: s. 3e aux.

1. 9. Eta GUERTHA *cedin* egun hetan, Et aduint en ces iours-la

1. 11. Eta VOZ-bat EGUIN *cedin* ceruëtaric, Adonc il y eut vne voix des cieux,

1. 13. Eta EGON *cedin* han desertuan berroguey egun, Et fut là au desert quarante iours

1. 14.... ETHOR *cedin* Iesus Galileara,...., Iesus vint en Galilee,

1. 23..., eta oihuz IAR *cedin*,..., lequel s'escria.

1. 26. Eta spiritu satsua hura ÇATHITURIC, eta ocengui oihuz IARRIRIC, ILKI *cedin* harenganic. Et l'esprit immonde le desrompant, & s'escriant à haute voix, s'en sortit.

1. 35... IAIQUIRIC ILKI *cedin*, eta IOAN *cedin* leku desertu batetara,...., s'estant leué, il sortit, & s'en alla en vn lieu desert (Hautin a omis le trait après iai, à la fin de la ligne).

1. 40. Eta ETHOR *cedin* harengana sorhayobat, Et vn lepreux vient à luy (L. traduit *cint*),

1. 42..., bertan IOAN *cedin* harenganic sorhayotassuna, eta CHAHU *cedin*..., la lepre se partit soudain de luy, & fut nettoyé.

1. 45. Baina hura ILKIRIC HAS *cedin* anhitz gauçaren PUBLICATZEN, eta beharquiaren MANIFESTATZEN, Mais iceluy parti commença à publier maintes choses, & diuulguer l'affaire :
2. 1. Eta berriz SAR *cedin* Capernaumen *cembeit* egunen buruan, Quelques iours apres il entra derechef en Capernaum : (H. a mis Caperna à la fin de la ligne.)
2. 12. Eta bertan IAIQUI *cedin*, eta ohea HARTURIC, ILKI *cedin* gucién presentian : Et iceluy soudain se leua, & ayant chargé son lict, il sortit en la presence de tous :
2. 13. Eta ILKI *cedin* berriz itsas alderat : Adonc il s'en alla derechef vers la mer :
2. 15. Eta GUERTHA *cedin*, Et aduint
2. 23. Eta GUERTHA *cedin*... Et aduint
3. 1. Guero SAR *cedin* berriz synágogán, Puis il entra derechef en la synagogue,
3. 5., eta haren escua bercea beçain SENDA *cedin*. (H. a mis escua,) & la main luy fut rendue saine comme l'autre.
3. 7. Baina Iesus bere discipuluequin RETIRA *cedin* itsas alderát : Mais Iesus auec ses disciples se retira vers la mer :
3. 13. Guero IGAN *cedin* mendi batetara, Puis monta en vne montagne,
3. 20... : eta berriz gendetze handibat BIL *cedin*,... : & derechef vne multitude s'assembla,
4. 1. Guero berriz HAS *cedin* IRACASTEN itsas bazterrean : eta BIL *cedin* harengana gendetze handi, Puis il commença derechef à enseigner

aupres de la mer, & grande multitude s'assembla vers luy :

4. 3..., ereillebat ILKI *cedin* EREITERA..., VN semeur s'en alla pour semer : H. a mis ereitara.

4. 4. Eta GUERTHA *cedin* EREITEAN, Et aduint qu'en semant,

4. 5. Eta berce *partebat* ERON *cedin* leku harriçuetara,... : eta bertan ILKI *cedin*, L'autre cheut en lieux pierreux,..., & soudain elle se leua,

4. 6..., ERRE *cedin* : ..., EYHAR *cedin*..., elle fut haslee :, elle deuint seche.

4. 7. Eta berce *partebat* ERON *cedin* elhorri artera, Et l'autre cheut entre les espines :

4. 8. Eta bercea ERON *cedin* lur-onera, Et l'autre cheut en bonne terre,

4. 37. Orduan ALTCHA *cedin* haice buhumba handibat, Lors VN grand tourbillon de vent se leue, (L. traduit *se leua*).

4. 39... Orduan CESSA *cedin* haicea, eta tranquilitate handi EGUIN *cedin*....Lors le vent cessa,& fut faite grande tranquillité.

5. 13..., eta OLDAR *cedin* vrdaldea gainetic behera itsassora (Hautin a mis, etaol-)... : & le troupeau se rua du haut en bas en la mer,

5. 20. IOAN *cedin* bada, eta HAS *cedin* PREDICATZEN Decapolisen ... Il s'en alla donc, & commença à prescher en Decapolis

5. 21..., populu handi BIL *cedin* hárengana,

5. 22. Eta huná, ETHOR *cedin* ... bat,
Lors voici VN ..., vint :

5. 24. Eta IOAN *cedin Iesus* harequin,

Iesus donc s'en alla auec luy,

5. 27. *Hura* Iesusez MINÇATZEN ENÇUNIC, ETHOR *cedin* gendetzean guibeletic, Icelle ayant ouy parler de Iesus, vint en la foule par derriere,

4. 29. Eta bertan AGOR *cedin* haren odol ithurria : Et incontinent le flux de son sang s'estancha,

5. 33. Eta emaztea BELDURRIC eta IKARARIC, ..., ETHOR *cedin*, Et la femme craignant & tremblant, ..., vint,

5. 38. Guero ETHOR *cedin* ... Et vint

5. 42. Eta bertan IAIQUI *cedin* nescatcha, Et incontinent la fillette se leua,

6. 1. Guero PARTI *cedin* handic, eta ETHOR *cedin* bere herrira, Apres il se partit de là, & vint en son païs,

6. 2..., HAS *cedin* synagogán IRACASTEN..., il commença à enseigner en la synagogue :

6. 7. ..., eta HAS *cedin* hayén IGORTEN birá : ..., & commença de les enuoyer deux à deux,

6. 46 ..., mendira IOAN *cedin* othoitz EGUITERA. ..., il s'en alla en la montagne pour prier.

6. 48 ... eta gauären laurgarren veilla irian ETHOR *cedin* hetara, ... : & enuiron la quatrieme veille de la nuict il vint à eux

6. 51. Orduan IGAN *cedin* hetara vneira: eta SOSSEGA *cedin* haicea : Adonc il monta en la nasselle vers eux, & le vent cessa :

7. 24. Eta handic IAIQUIRIC IOAN *cedin* Tyreco eta Sidongo comarquetarát : Et se leuant de là, s'en alla aux marches de Tyr et de Sidon :

7. 31. Guero PARTITURIC Tyreco eta Sidongo

quoarteretaric, ETHOR *cedin* Galileaco itsassora, Decapolisco comarquén arteaz. Et estant departi derechef des quartiers de Tyr & de Sidon, il vint à la mer de Galilé par le milieu des quartiers de Decapolis.

7. 35..., eta LACHA *cedin* haren mihico etchequidurá, ..., & le lien de sa langue fut deslié,

8. 10. Eta bertan vncira SARTHURIC bere discipuluequin, ETHOR *cedin* Dalmanutha bazterretara. Et incontinent il monta en vne nasselle avec ses disciples, & vint és quartiers de Dalmanutha.

8. 13. Eta hec VTZIRIC, vncian berriz SARTHURIC IRAGAN *cedin* berce aldera. Et quand il les eut laissez, il rentra en la nasselle, & passa à l'autre *riue*.

8. 22. Eta ETHOR *cedin* Bethsaidara : De là vint en Beth — saida,

8. 25... : eta SENDA *cedin*, ... : & fut restitué :

8. 31. Eta HAS *cedin* hayén IRACASTEN, Et se print à les enseigner

9. 2. ..., eta TRANSFIGURA *cedin* hayén aitzinean. ..., & fut transfiguré deuant eux.

9. 7. Eta EGUIN *cedin* hodeybat... : eta ETHOR *cedin* vozbat hodeyetic, Et vne nuee vint ... : puis de nuee vint vne voix.

9. 15. Eta bertan gendetze gucia, hura IKUSSIRIC, SPANTA *cedin :* Et incontinent toute la multitude le voyant fust estonnee,

9. 26. Eta *spiritua* oihu ECUINIC eta hura gaizqui ÇATHICATURIC, ILKI *cedin :* eta *haourra* HILA BEÇALACA *cedin* , Et l'esprit en s'escriant & le des-

rompant bien fort, sortit : & l'*enfant* deuint comme mort,

9. 27..., eta IAIQUI *cedin*. ..., & il se leua.

9. 33. Eta ETHOR *cedin* Capernaumera : Apres il vint en Capernaum :

10. 1. Guero handic PARTITURIC, ETHOR *cedin* Iudeaco aldirietara Iordanaren berce aldeaz : eta berriz gendetze BIL *cedin* harengana : Puis estant parti de là, il vint és quartiers de Iudee par le *chemin* de là le Iordain : & de rechef multitude de gens s'assembla vers luy,

10. 14..., FASCHA *cedin* ..., il se fascha,

10. 22. Eta hura FASCHATURIC hitz hunez, IOAN *cedin* TRISTERIC : Luy contristé pour ce mot, s'en alla marri :

10. 28. Orduan Pierris HAS *cedin* hari ERRAITEN, Humá, Adonc Pierre luy commença à dire, voici,

10. 47..., HAS *cedin* oihu EGUITEN eta ERRAITEN, ..., commença à crier, & dire,

10. 50..., IAIQUIRIC ETHOR *cedin* Iesusgana. ..., il se leua, & s'en vint à Iesus.

11. 7. ..., eta IAR *cedin* haren gainean. ..., & il s'assit dessus.

11. 11. Eta SAR *cedin* Ierusalemen Iesus, eta templean : ... ILKI *cedin* Bethaniarát hamabiequin. Ainsi Iesus entra en Ierusalem, & au temple :..., il sortit *pour aller* en Bethanie auec les douze.

11. 12..., GOSSE *cedin*. .... il eut faim.

11. 13. Eta VRRUNDANIC IKUSSIRIC ficotze hostodunbat, ETHOR *cedin* eya ... Et voyant de loin vn figuier qui auoit des fueilles, il y alla *pour voir* s'il

11. 15... : eta Iesus templean SARTHURIC, HAS *cedin* ..., campora EGOIZTEN, ... : & quand Iesus fut entré au temple, il se print à ietter hors

11. 19..., ILKI *cedin Iesus* hiritic. ..., *Iesus* sortit de la ville.

12. 1..., eta camporat IOAN *cedin*. ..., & s'en alla dehors.

12. 28. Eta ETHOR *cedin* Scribetaric cembeit, hec DISPUTATZEN ENÇUNIC, Et quelqu'vn des Scribes estant venu là, qui les ayant ouy disputer ensemble,

13. 5. Eta Iesus, ..., HAS *cedin* ÉRRAITEN. Iesus leur respondant commença à dire,

14. 3..., ETHOR *cedin* emaztebat ..., arriua vne femme

14. 10. Orduan Iudas Iscariot hamabietaric bat ETHOR *cedin* ... Adonc Iudas Iscariot, vn des douze, s'en alla.

14. 17..., ETHOR *cedin* hamabiequin. ..., il vint auec les douze.

14. 33 ..., eta HAS *cedin* ICITZEN, eta guciz KEICHATZEN. ..., adonc il commença à s'espouuanter, & estre en extreme angoisse.

14. 37. Guero ETHOR *cedin*, Puis il vint,

14. 41. Eta ETHOR *cedin* herén aldian, Puis il vint pour la troisieme fois

14. 43. ..., ETHOR *cedin* Iudas, ..., Iudas(...) vint.

14. 66..., ETHOR *cedin* ... nescatoetaric bat : ..., vne des chambrieres ... vint.

14. 68... Eta ILKI *cedin* corralerat, ... Lors sortit hors au portail.

14. 69. Eta nescatoa berriz hura IKUSSIRIC, HAS *cedin* ... ERRAITEN, Et quand la chambriere l'eut veu derechef, elle se print à dire

14. 71. Orduan hura HAS *cedin* MARADICATZEN eta ARNEGATZEN, Lors il commença à *se* maudire, & à iurer,

14. 72... : eta ORHOIT *cedin* Pierris ... hitzaz, ... : & il souuint à Pierre de la parole

15. 8. Eta oihuz IARRIRIC populua HAS *cedin* ESCATZEN ... Et le peuple s'escriant se print à demander

15. 28. Eta COMPLI *cedin* Scriptura... Ainsi fut accomplie l'Escriture

15. 33..., ilhumbe EGUIN *cedin* lur guciaren gainean bedratzi orenetarano. (Hautin a omis ce point.)..., il y eut tenebres faites sur tout le païs iusqu'à neuf heures.

15. 38. Eta templeco velá.ERDIRA *cedin* bi çathitara garaitic behererano. Et le voile du temple se fendit en deux, depuis en haut iusqu'au bas.

15. 43..., AUSART *cedin* Pilatgana SARTZERA, ..., s'enhardit de venir à Pilate,

16.19. ..., goiti cerurát ALTCHA *cedin*, eta IAR *cedin* Iaincoaren escuinean. ..., il fut esleué en haut au ciel : & s'assit à la dextre de Dieu.

CEGOELA. 8. I. q. *cegoen* avec élision du *n* avant *la* participial, parfois auxiliaire.

2. 15..., Iesus haren etchean mahainean IARRIRIC CEGOELA, ... Iesus estant assis à table en la maison d'iceluy,

5. 5... oihuz CEGOELA, ..., criant,

9. 24. Eta bertan[1] haour aitác oihuz CEGOELA... Et incontinent le pere de l'enfant s'escriant.

12. 41. Eta Iesusec truncoaren aurkán IARRIRIC CEGOELA. Aussi Iesus estant assis vis à vis du tronc,

13. 3. Eta IARRIRIC CEGOELA Oliuatzetaco mendian templearen aurkán, Et comme il estoit assis au mont des Oliuiers vis à vis du temple,

14. 3... eta mahainean IARRIRIC CEGOELA,... comme ..., & estoit assis à table,

14. 66. Eta Pierris behereco salán CEGOELA, Et comme Pierre estoit en la cour en bas,

14. 67... Pierris BEROTZEN CEGOELA, ... Pierre qui se chauffoit,

CEGOEN. 6. Ind: imp: s. 3e v. i. int: *egon*, parfois aux:

3. 32. Eta IARRIRIC CEGOEN haren inguruán gendetzea, Et la multitude estoit assise à l'entour de luy:

6. 6. Eta miraz CEGOÉN hayén incredulitateagatic, Et s'esmerueilloit de leur incredulité,

10. 46..., Bartimeo Timeoren seme itsua CEGOEN IARRIRIC, bide bazterrean, esquez: ..., vn aueugle dit Bar-timée, *c'est à dire*, fils de Timee, estoit assis aupres du chemin, mendioit.

14, 54...: eta CEGOEN IARRIRIC cerbitzariequin, ..., & estoit assis auec les seruiteurs,

14. 61. Baina hura ICHILIC CEGOEN, Mais il se taisoit,

15. 39. ... haren aurkan CEGOEN Centenerac, (ici le

1. (L'emploi du radical *haour* au lieu du possessif *haourraren* est très notable s'il n'est pas une faute de l'impression).

n final joue le rôle du relatif nominatif *qui*) Et le Centenier qui estoit là vis à vis de luy,

CEGOENA, 1. 1. q. *cegoen*; *n* rel: décl.: nom: intr: aux:

15. 43. ETHORRIRIC Ioseph Arimatheacoa, conseillér OHORATUA, hura-ere laincoaren resumaren BEGUIRA CEGOENA, Ioseph d'Arimathee honneste conseiller, lequel aussi estoit attendant le regne de Dieu,

CEGVIOTEN. 1. Ind: imp: pl: 3e r. s. r. i. s. v. ir: act: *eguin*.

8. 22 ..., eta othoitz CEGUIOTEN, ..., & le pria-on

CEGVITÉN. 1. Ind: imp: pl: 3e r. s. *eguin*.

14. 50. Orduan hura VTZIRIC *haren discipulu* guciéc ihes CEGUITÉN. Adonc *ses disciples* le delaissans, s'enfuirent tous.

CELA. 31. 1. q. *cen* avec élision du *n* devant *la* participial et conjonctif.

1. 10. Eta bertan ILKITEN *cela* vretic, Et soudain comme il montoit hors de l'eau,

1. 13. ..., TENTATZEN *cela* Satanez: ... estant tenté de Satan:

1, 35. ..., Guero[1] goicean oraino ilhun handia CELA Et au matin qu'il estoit encore fort nuict,

2, 1. ... ecen etchean CELA. ... qu'il estoit en la maison.

2, 14. Eta VRRUTI IRAGAITEN *cela*, Et en passant outre,

3. 21 ..., ÇORATU *cela* . ..., qu'il estoit hors du sens.

1. Tandis que dans ce verset L. traduit *guero* par *et*, il rend souvent *puis* par *eta* au lieu de *guero*. E. g. plus haut, 14,41.

4. 10. Eta bera CELA, Or quand il fut à part soy,

5. 29. ... SENDATU *cela* plaga hartaric.
... qu'elle estoit guarie de ce fleau.

5. 35. Oraino hura MINÇO *cela* ... Luy encore parlant,

6. 6. ..., IHACASTEN ARI *cela*. ... enseignant.

6. 20. ..., EÇAGUTUBIC ecen hura *cela* guiçon iustoa eta saindua, (L'original a *cela*..., sçachant qu'il estoit homme iuste & sainct:

6. 49 ... fantosmabat *cela* : ... que ce fust vn fantosme :

6. 55 ..., non CELA hura ..., *hara*. .... là où ... qu'il estoit.

7. 30 ... deabrua ILKI *cela*, ... le diable estre sorti.

8. 31 ..., ecen BEHAR *cela* ... qu'il falloit (Hautin a mis ce à la fin de la ligne).

9. 25. Eta IKUSSIRIC Iesusec ecen populua lasterca. ELKARGANATZEN *cela*. Et quand Iesus vid que le peuple s'amassoit ensemble,

9. 26 ... ecen HIL *cela*, ..., Il est mort.

10. 17. Eta hura ILKITEN *cela*..., Et comme il sortoit

10. 47. : eta hura Iericotic ILKITEN *cela* ... : & luy se partant de Iericho

10. 46. Eta ENÇUNIC ecen Iesus Nazareno CELA. Et ayant ouy que c'stoit Iesus de Nazareth,

11. 11 ... : eta gauça gucietara inguru BEHATUBIC, eta ia BERANDUA[1] CELA ... : & quand il eut

1. Il est probable que ce mot soit proche parent de *behererano* que nous avons vu plus haut. Il est *tard* (castillan *tarde*) quand le soleil arrive en bas du ciel. Cf. *Berancor* (P. d'Urte. *Etórkia*, c. 30, v. 42).

tout regardé de tous costez, & que desia il estoit tard,

11. 32... Ioannes eguiazco Propheta IÇAN *cela*.
... Iean auoir esté vray Prophete.

12. 35..., templean IHACASTEN ARI *cela*,
... enseignant au temple

13. 1. Eta ILKITEN *cela* templetic, Et comme il se partoit du temple,

14. 3. Eta *Iesus* Bethanian Simon sorhayoaren etchean CELA... Et comme il estoit en Bethanie en la maison de Simon le lepreux,

14. 43. Eta bertan, hura oraino MINÇO *cela*, Et soudain comme il parloit encores,

14. 54..., BEROTZEN *cela* su bazterrean...., & se chauffoit au feu.

15. 21 ..., landetaric HELDU *cela*, ... (lequel venoit des champs

15. 44... HIL *cela*. ..... qu'il estoit mort.

16. 4... harria ALDARATUA CELA: la pierre estre roulee:)

16. 11... ecen VICI *cela*. ... qu'il viuoit,

CEM bat. 4. 1. q. *cen*, aux: avec *n* rel: nom: devenu *m* avant l'article indéfini *bat*.

5. 22. ... synagogaco principal lairus DEITZEN *cem*bat, ... vn des principaux de la synagogue qui auoit nom lairus,

7. 32... gor nequez MINÇO *cem*bat, ... vn sourd begueyant:

15. 7... Barabbas DEITZEN *cem*bat ... vn dit Barabbas,

15. 21... bideazco Simon Cyreniano DEITZEN *cem*-

bat, (Hautin a mis *deitzen*) ... vn certain passant, *nommé* Simon Cyrenien

CEN. 45. Ind : imp : s. 3e verbe poss : et aux : (Le *n* final se fond parfois dans le *n* rel : ou conj :)

1. 4. BATHEYATZEN ARI *cen* Ioannes desertuan, Iean estoit baptizant au desert,

1. 5. Eta IOAITEN *cen* harengana Iudeaco herri gucia eta Ierusalemecoac: Et tout le païs de Iudee, & ceux de Ierusalem alloyent vers luy,

1.6. Eta CEN Ioannes VEZTITUA camelu biloz, eta larruzco guerrico batez bere guerruncean inguru, Or Iean estoit vestu de poils de chameau, & d'vne ceinture de cuir au tour de ses reins :

1. 13... : eta CEN bassa bestiequin, ... : & estoit auec les (l'original a *le*) bestes sauuages,

1. 21... eta bertan Sabbath *egunean* SARTHURIC synagogán, IRACASTEN ARI *cen*... : & tost apres au iour du Sabbath estant entré en la synagogue, il enseignoit.

1. 23. Eta CEN hayén synagogán guiçombat[1]... Or en leur synagogue estoit vn homme

1. 33. Eta iri gucia borthara BILDUA CEN. Et estoit toute la ville assemblee à la porte.

1. 45..., baina lekorean leku desertuetan CEN, ..., mais estoit dehors és lieux deserts :

2. 3... laurez ERAMAITEN *cen* paralyticobat.... vn paralytique qui estoit porté à quatre. (L'original porte *porte*).

1. Pour le changement de *n* final en *m* qui arrive souvent chez Leiçarraga, comparez le latin *in* qui devient *im* en composition, et τὸμ πατέρα dans l'inscription grecque de Karatasch en Κιλικία. Cf. : *cembat*, *orembat*, &c. dans cet Évangile.

2. 4... Iesus CEN etche gaina, (*n* final ici devient le *n* relatif signifiant *où, dans laquelle*)... le toict *du lieu* où estoit Iesus

2. 13... : eta populu gucia ETHORTEN *ceu* harengana, ... : & tout le peuple venoit à luy,

2. 26. Nola SARTHU *içan cen* launaren etchean Abiathar Sacrificadore principalaren demboran: Comme il entra en la maison de Dieu, au temps d'Abiathar principal Sacrificateur,

3. 1..., eta CEN han guiçombat..., & là estoit vn homme

4. 1... : eta populu gucia itsas costan leihorrean CEN..., & tout le peuple estoit a terre aupres de la mer.

4. 15... hayen bihotzetan EREIN *cen* hitza. (*n* final jouant le rôle du rel: nom: *qui*) ... la parole semee en leurs cœurs.

4. 36... CEN beçala: ... ainsi qu'il estoit

5. Sommaire 25 *Odol Iariatzez eri cen emaztea.* (ici le *n* final devient le *n* rel: nom :) 25 *La femme ayant le flux de sang.*

5. 5. Eta bethiere egun eta gau mendietan eta thumbetan CEN... Et estoit tousiours de nuict et de iour és montagnes et és sepulchres,

5. 11. Eta CEN han mendi aldean... Or y auoit-il vers les montagnes

5. 14. ... IKUSTERA cer EGUIN *içan cen.* ... pour voir ce qui estoit aduenu.

5. 21..., eta CEN itsas bazterrean... & estoit pres de la mer.

5. 25. Eta emaztebat CEN... Or y auoit-il une femme.

5. 26..., baina GAIZCOATUAGO *içan cen*. ... : ains plustot estoit allee en empirant :

5. 30. Eta bertan Iesusec bere baithan EÇAGUTUBIC harenganic ILKI *içan cen* verthutea, (*n* final = *n* rel : nom :) Et soudain Iesus cognoissant en soy-mesme la vertu qui estoit sortie de soy, (L'original porte *sorti*).

5. 36. ...ERRAITEN *cen* hitz haur (*n* rel : nom :)... ceste parole qui se disoit,

5. 42... : ecen hamabi vrthetacoa CEN :
... : car elle estoit aagee de douze ans.

6. 14... (ecen haren icena CEN FAMATUA) ... (car son nom estoit fort renommé).

6. 47..., vncia CEN itassoaren erdian, eta hura bera leihorrean. ..., la nasselle estoit au milieu de la mer, & il estoit seul sur la terre.

7. 26. (Eta emaztea CEN Grec, nationez Syrophenissiana)... (Or ceste femme estoit Grecque, de nation Syrophenissienne:)

7. 35..., eta MINÇO *cen* claroqui. ..., & parloit droitement.

8. 1. Egun hetan, gucizco gendetze handia CEN beçala, (*n* conj : avec *beçala*). En ces iours-la comme il y auoit fort grande multitude,

8. 32. Eta claroqui propos hunez MINÇATZEN *cen*. Et disoit cela ouuertement. (L. ne traduit point *cela*).

9. 6. Eta cer MINÇO *cen*... Or ... qu'il disoit:

9. 20..., eta lurrera ERORIRIC IRAULZCATZEN *cen* ... : & estant cheut à terre, se tournoit çà & là

9. 34.... cein CEN berceac baino handiagoa. (Hautin a mis *cen*).... lequel *estoit* le plus grand. (L. traduit *le plus-grand que les autres.*

10. 32...: eta hayén aitzinean IOITEN *cen* Iesus, ..., & Iesus alloit deuant eux:

11. 17. Eta IRACASTEN ABI *cen*, Et enseignoit,

11. 30. Ioan esen baptismoa cerutic CEN, ala guiçonetaric? Le Baptesme de Iean estoit-il du ciel, ou des hommes? (H. a mis guiço à la fin de la ligne.)

14. 1. CEN bada Bazcoaren eta ogui altchagarri gabecoen *besta* bi egunen buruãn: Or deux iours apres estoit la *feste de* Pasque & des pains sans leuain:

15. 7. Eta CEN ... presonér seditioneco lagunequin, Et y en auoit ... lequel estoit prisonnier auec ses complices de sedition,

15. 26. Eta CEN haren causaren inscriptionea *hunela* SCRIBATUA, IVDVEN REGVEA. Et l'escriteau de son crime estoit ainsi escrit, LE ROY DES IVIFS.

15. 39..., Eguiazqui guiçon haur laincoaren Semea CEN. ..., Veritablement cest homme estoit Fils de Dieu.

15. 46... arroca batetan ERAQUIA CEN monumentean: (ici le *n* final es le rel: nom:) ... dedans vn monument qui estoit taillé en vn roc:

15. 47... non EÇARTEN *cen*. ... où on le mettoit.

16. 4...: ecen gueiz handia CEN....) car elle estoit fort grande.

CENA. 6. 1. q. *cen*, avec *n* rel: décl: nom: intr: & acc: (*na* = lequel).

5. 15... DEMONIATU *içan cena* IARRIRIC eta VEZTITURIC eta CENÇATURIC, ... celuy qui auoit esté tormenté du diable, assis & vestu, & de bon sens:

5. 18... DEMONIATU *içan cena*... le demoniaque

5. 33... hura baithan EGUIN *içan cena*,
ce qui estoit fait en elle,

6. 14..., Ioannes BATHEYATZEN ARI *cena*,
..., Ce Iean-la qui baptizoit,

6. 52... oguiéz EGUIN *içan cena :* L'original porte *eguin içan cena :* ... *le faict* des pains :

7. sommaire 32 *Gor eta mothel cena sendatu.*
32 *Le sourd et begue guari.*

CENAZ. 1. 1. q: *cen* verbe subst: avec *n* rel : décl : médiatif défini, complétant le sens de *gueroztic*. (*naz = par le temps que*).

15. 41. Eta hec, Galilean CENAZ gueroztic.... Lesquelles dés lors qu'il estoit en Galilee,

CENDVTEN. 1 Ind : imp : pl : 2e r. s. aux : act :

9. 33..., Cer bidean IHARDUQUITEN *cenduten* elkarren artean ? ..., Que disputiez vous par le chemin entre vous ?

CENEAN. 25. *Id quod cen*, aux: avec *n* rel : *e* euph : décl. : déf: (*nean = quand.*)

1. 14. Eta Ioannes HATZAMAN *içan cenean,* Or apres que Iean fut mis *en prison.*

2. 25..., eta GOSSETU *cenean* bera eta harequin CIRADENAC ? ... quand ..., & qu'il eut faim luy & ceux qui *estoyent* auec luy ?

4. 6. Baina iguzquia GORATU *cenean*, Et quand le soleil fut leué,

4. 35..., ARRASTU *cenean*, ... quand le vespre fut venu,

4. 39. Eta IRATZARRI *cenean*, ... Quand il fut esueillé,

5. 2. Eta ILKI *cenean* vncitic, Et quand il fut sorti de la nasselle,

5. 4. Çeren anhitzetan cepoz eta cadenaz ESTECATU *içan cenean*, ... (Hautin a omis cette virgule.) Pource que souuent quand il auoit esté lié de ceps et de chaines,

5. 18. Eta hura SARTHU *cenean* vncira, Et quand il fut entré en la nasselle,

5. 21. Eta IRAGAN *cenean* Iesus vncian berriz berce aldera, Et quand Iesus fut derechef passé à l'autre riue en vne nasselle,

6. 2. Eta ETHORRI *cenean* Sabbathoa, Et quand le Sabbath fut venu,

6. 21. Bada egun carazcoa ETHORRI *cenean*, Mais vn iour opportun estant venu,

6. 22. Eta SARTHURIC Herodiasen alabá DANÇATU *cenean*, Et que la fille d'Herodias fut entree, & eut dansé,

6. 47. Eta ARRASTU *cenean*, Et le soir venu,

7. 17. Guero etchean SARTHU *cenean* populutic RETIRATURIC, (L'original porte *retiraturic*,) Et quand il fut entré en la maison, *s'estant retiré* du peuple,

7. 30. Eta IOAN *içan cenean* bere etchera, Et quand elle s'en fut allee en sa maison,

9. 28. Eta etchean SARTHU *cenean*, Mais apres qu'il fut entré en la maison,

9. 33. ... : eta ETCHERA *cenean*, ... : & quand il fut venu en la maison.

9. 35. Eta IARRI *ceneau*. Et quand il fut assis.

11. 19. Eta arratsa ETHORRI *ceneau*. Et le soir fut venu. (on a omis *quand*).

14. 17. Eta-ARRASTU *ceneau*, Et le soir venu,

14. 45. Eta ETHORRI *ceneau*. Quand donc il fut venu.

15. 42. (Hautin a mis 24) Eta ARRASTU *ceneau* (Et le soir estant venu)

16. 1. Eta Sabbathoa IRAGAN *ceneau*. Quand le Sabbath fut passé.

16. 2. ..., iguzquia ia ILKI *ceneau*. (Hautin a omis ce point.) ..., le soleil estant ia leué

16. 9. Eta Iesus RESUSCITATU *ceneau*. Or quand Iesus fut ressuscité.

CENIC. 2. I. q. *cen* aux : *n* rel : décl: partitif en apposition avec le nominatif et l'accusatif.

4. 8... fructu GORATZEN eta HANDITZEN *cenic*, (acc. du fruit, montant croissant

5. 11... vrdalde handibat ALHA *cenic*. (nom: ... vn grand troupeau de pourceaux qui paissoit.

CENTVZTEN. 2. Ind: imp: pl: 2e r. pl: aux : act :

8. 19... cembat sasqui çathiz beteric ALTCHATU *centuzten* ? ..., combien recueillistes-vous de paniers pleins du residu ?

8. 20... cembat sasqui çathiz betheric ALTCHATU *centuzten* ? ..., combien auez-vous recueilli de corbeilles pleines du residu des pieces *de pain* ? (L. ne traduit pas ni *residu* ni *de pain*, mais seulement *de pieces*).

(Les citations françaises dans cet ouvrage se trouvent dans *La Saincte Bible*, Lyon, M.D.LVI. L'exemplaire du Musée Britannique porte la cote *c. 23. d. 8.*)

Revue de Linguistique tome XXX (1897)

P. 314. l. 22. encuadernador; l. 26 Aurresquitu.

P. 315. l. 5. Asmazailia. l. 20. Erelixinoia.

P. 316. l. 12. Arazauba l. 23. abarrasca. l. 25. Babijaquia.

P. 317. l. 10. *Lo mesmo es.* l. 14, *Comunidad.* l. 15. *Escaño.* l. 32 *bascuenze es enfatica.*

P. 318. l. 1. peut-être *casta* l. 7. Allimarra l. 9. Beguitaunia. l. 28 Jaiozaarra.

P. 319. l. 17. *llamado* Oscolonxa (?Oscolonoa). l. 27. peut-être Veradaguana.

P. 321. l. 22. peut-être *Failia.* l. 32. *Curso.*

P. 322. l. 5. *Propio*, l. 25. *Duda.* l. 28. *mismo.*

P. 323. l. 18. Partizaguia. l. 24 Ajoutez « *Si cosa de carne, ó semejante*, Jaquija. l. 29 Caloquia.

P. 324. l. 4. *Epistola*,

P. 325. l. 5. *de Mots Basques* l. 6. *Salaberry, publication de* l. 8, *seinte* l. 13. p. 145 de.

Revue de Linguistique tome XXXI (1898)

P. 35. l. 13. blackberry plutôt que cherry. p. 36. l. 5 his brothers descendants,

P. 37. l. 15. *Bascuenza* l. 22 : *cein* l. 26 *ahortze : iautzi* l. 29 *hilitaric : igan* içan da l. 30 *Jainco* l. 31. *gucitacoaren escuinean* l. 33. *iugeatzera* l. 34. *baithan :* l. 35 *saindu* l. 36 : *sainduen* l. 37. *bekaturen* l. 40. *infernisuara* p. 39. l. 24 these interesting.

P. 41. l. 9. *de manera.* M. le Dr Arthur Farinelli, d'Innsbruck, le savant auteur de « Guillaume de

Humboldt et l'Espagne » (Paris, 1898), m'a écrit au sujet de Ganaza mentionné dans les dialogues de Micoleta (1. 3. 98) « *Ganaza* non potrebbe essere il famoso comico Italiano che fu verso la metá del 1500 in Ispagna ? Era a' suoi tempi popolarissimo » : et 21. 3. 98 « Ganassa n'a rien écrit. Ce n'était qu'un employé d'une compagnie théâtrale très célèbre. »

P. 126. l. 7. hura,

P. 127. l. 8. 8. 33..., l. 27. 5. 23. l. 28. Les deux points : sont une faute de P. Hautin. Voyez les versets 45 et 47 du même chapitre.

P. 128. l. 20 veritable.

P. 129. l. 8. demanderas, l. 13. avant es-insérez ? l. 15. Dieu. l. 24, bénit ?

P. 130. l. 8. arriere :. l. 11. ALBEILEGUITE.

P. 131. l. 4. *aquit.*

P. 133. l. 24. séparer itsas et gainez.

P. 134. l. 5. ba ÇABILAN : l. 9. elkarrequin.

P. 135. l. 12. secretuaren sans virgule. l. 31. BEGUIRA *çaitezte* Pharisenén.

P. 31. l. 11. Galilee : BEGUIRA *çaitezte* Phariseuén.

P. 136. l. 13 sainduaz. l. 19. *çaituztenean*, (Hautin a omis cette virgule). l. 27. après 17 insérez (Hautin a mis 27). Supprimez 8.

P. 137. l. 3. avant noizdrano insérez ? l. 15. séparez *içan* et *çaizcan*.

P. 138. l. 3. gaucén l. 12. demandans. l. 30. PRESENTATU.

P. 139. l. 20. Ajoutez « L'emploi de *cer quoi* au lieu de *certan* avec le verbe intransitif est notable.

Logiquement *ari* est actif. On pourrait dire que *cer* est l'*accusativus respectûs.* » l. 29. guciéz, l. 14. tormentez-

P. 140. l. 7. ÇARETEN, l. 12 (*nac* l. 17. discipuluac. l. 24. ÇARREYON. Il faut accentuer l'ó.

P. 141. l. 1. paubrey. l. 5. ÇATOZTE.

P. 142. l. 19. *çayón* l. 23 ÇAYON, l. 24. Après ÇAYON insérez (Hautin a oublié d'accentuer l'ó.) l. 24. ajoutez « Cf. : *çaizcan*, 11, 18. et *temor à la escuadra Española* (*La Epoca*, 15 de Myo, 1898) et les Sermons de P. Astarloa[1] (Bilbon, 1818), tome 2, p. 164. 'Mundu onetan pobre izatiari deutse bildur, eta ezteutse bildurric betico infernubetan pobre, villox, eta ecerbere bagaegotiari'. = They are afraid of being poor in this world, and they have no fear of remaining without anything, at all, and naked and poor in hell for ever.

P. 143. l. 3. guiçon l. 4. au lieu de gorputz gorputz lisez *gorputz* l. '24. ajouter (Hautin a omis le trait après ba à la fin de la ligne).

P. 144. l. 21 après *ceçan* insérez (Hautin a omis le trait après ce à la fin de la ligne).

P. 145. l. 26. teste. l. 6. pas de virgule. l. 18. prison sans point

P. 146. l. 13. EGUINIC, l. 29 rat BEHATURIC

P. 147. l. 8. spirituac l. 12 après nigarrequin insérez (Hautin a omis le trait après nigar à la fin d'une

1. Francisco Mugerza, éditeur de Tolosa, a fait imprimer quelques parties d'une nouvelle édition de ces beaux sermons. Il ferait bien de la terminer.

ligne). l. 15. l'esprit. l. 16. HARTURIC, l. 22... ERRAN *ceçan*,...

P. 148. l. 13. ajoutez (L. traduit *le seruiteur*). l. 15. serviteur : l. 17. HAUTSIRIC l. 22. graces, le &.

l. 23. buruã. avec ~ au-dessus du a.

P. 149. l. 23. oillarrac l. 24. EGUIN. l. 19. Baina.

P. 150. l. 17. ITZULIZ. l. 14 pas de point.

P. 151. l. 4 médiatif. Ajoutez *nez* = *autour de*, c'est-à-dire *pour voir*. *Si* se rend par *eya*.) l. 26. avoir laissé.

P. 152. l. 6. Eta GOITI ceçaten l. 7. arrainetaric.

P. 153, l. 17. après bideren insérez (Hautin a omis le trait après bi à la fin de la ligne). l. 24. luéc.

P. 154. l. 1. HUTSIC. l. 3. TRACTATURIC. l. 4. biffez TURIC. l. 6. séparez HIL et *ceçaten* :

P. 155. l. 21..., eta l. 24 et 26 VEZTI

P. 156. Ajoutez à la fin 16. 11. Eta hec ENÇUN *ceçatenean* ecen... leeux ayans ouy qu'il.

Messieurs les Étudiants feraient bien de se procurer le volume qui porte la cote 3. b. dans la *Bibliographie de la Langue Basque* (Paris, Maisonneuve, 1891), c'est-à-dire l'*Evangile de saint Marc* extrait du Nouveau-Testament Basque. Nos citations françaises se trouvent dans le volume qui porte la cote c. 23. d. 8. au musée Britannique. c'est-à-dire *La Saincte Bible, A Lyon, par Sebastian Honorati.* M. D. LXVI. Ce volume appartenait à la Reine Élizabeth d'Angleterre. La reliure qui est magnifique porte son portrait entouré des mots

ELIZABETH DEI GRATIA ANG. FRAN. ET HIB. REGINA, et sur l'autre côté son écussson avec les mots DIEV ET MON DROIT, entouré de la citation Biblique POSVI DEVM ADIVTOREM MEVM et portant la date M. D. LXVIII au fond. Ceux qui ne connaissent pas bien le Français de Calvin n'ont qu'à consulter le *Dictionnaire de l'Ancienne Langue Française* par Frédéric Godefroy, Paris, 1884.

L'imprimeur Pierre Hautin a omis les traits à la fin d'une ligne dans les versets de cet Évangile que voici :

I. 24 ba 27 bai 30 hel 35 iai II. 1. Caperna, 3 ekar 17 bai 18 dis 19 gen. 21 ga 26 Abi 27 guiçonaga III. 8 han 35 voron IV. 8 ce 15 *rece* 17 ben 20 du 32 ha V. 2, ber VIII. 31 ne 31 ce, prin 34 di 35 gal IX. 2 men 16 di 18 cam 42 lu 43 di 49 sacri 50 an X. Sommaire *se* X. 1 ber 14 enga 17 9ere 20 ma 23 | a XI. 1 men 4 bi 12 B 14 secu 15 ero 27 Sa 30 guiço XIV. 63 arro 4 hi 12-24 erpaitaquiz XV. 1 prin, Scri 12 ci 29 bu 34 Ie teo magda 44 hu XVI sommaire min 1 aroma 2 ethor 7 ga 8 ci 9 ma 19 ci 14 a 16 salua 20 gu.

PIÈCES HISTORIQUES

DE LA PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE

EN FRANÇAIS ET EN BASQUE

J'ai publié dans cette *Revue* (tome XXX, p. 147-177 et p. 196-215), un document basque formant une sorte de catéchisme, qui est devenu infiniment rare, et qui remonte à l'époque du concordat. Sans titre, lieu, ni date, la brochure, comme indication d'origine, porte seulement la signature *Beaumont*.

J'ai découvert, depuis, une brochure française qui, sans être le prototype complet de la plaquette basque, est évidemment un extrait ou une réduction de ce prototype: Elle a 12 p. rognées et mesure 135 mm. sur 112 (les pages ont 129 sur 80) ; elle porte au bas de la dernière page cette note : « A Pau, chez Véronèse, Imprimeur-Libraire ». En haut de la première page est une vignette religieuse. puis vient ce titre : « Instruction | de la jeunesse, | par demandes et par réponses, | ou précis | des connaissances nécessaires ». A la p. 10, après un double filet, on trouve une partie séparée : « Questions sur l'utilité et l'avantage qu'un État peut retirer de l'exacte observation de la Religion », composée de huit questions et réponses terminées p. 12, lignes 4 et 5, par le mot « Fin » et

la signature « par Andrey ». Puis, au-dessous d'un filet double, on lit : « Approbation des Docteurs. — Nous soussignés, Docteurs en Théologie, de la Faculté de Paris, certifions avoir lu ce petit Livre, dans lequel nous n'avons rien trouvé de contraire à la religion et aux bonnes mœurs. — Donné à Paris, le 21 septembre 1802. — Signés (*sic*), CANTAL, FLEURY, BEAUMONT ». Au-dessous, vient un fleuron formé d'emblèmes religieux et au-dessous encore la rubrique de l'imprimeur.

Quel peut être ce Beaumont?

Quoi qu'il en soit, si nous comparons la brochure française et la brochure basque, nous constaterons que les deux dernières pages de la première ne se trouvent pas dans la seconde ; qu'en revanche la seconde partie du basque (haurren instruccionea « l'instruction des enfants ») n'a pas son correspondant en français où le petit préambule relatif à l'empereur Adrien manque également. Ceci fixé, de la p. 1 à la p. 10, la brochure française contient soixante-deux demandes et réponses qui forment, avec treize autres intercalées, toute la première partie basque.

En comparant le texte de ces soixante-deux demandes avec ma traduction des correspondantes basques, je relève les principaux *corrigenda* suivants :

P. 151, l. 13 : comment s'est fait.

P. 153, l. 1 : comment peut-on entendre.

l. 2 : soit un seul.
l. 24 : abstenons-nous du travail.
l. 25 : le samedi.

P. 155, l. 23-24 : où il ne pleut jamais ou rarement.

P. 157, l. 2 : la moindre chose.
l. 7 : leur désir.
l. 8 : bienheureux.
l. 9-11 : heureux, mais bienheureux ceux à qui Dieu ne laisse faire leur volonté en ce monde et qu'il corrige par l'adversité.
l. 27 : son arche.

P. 159, l, 22 : sept.

P. 161, l. 5 : (il n'y a pas de huitième raison).
l. 8 : choses les plus agréables.
l. 9-10 : et l'abstinence du péché.
l. 14 : larron.
l. 16 : le premier
l. 20 : a bâti la
l. 22-25 : ruines, ruine.

P. 163, l. 6 : formé.
l. 7 : formé du limon de la
l. 8 : formée.
l. 15 : l'affaire la plus importante.
l. 22 : vivre conformément à ce qu'elle prescrit.
l. 25 : un Rédempteur.

P. 165, l. 1 : terre l'espace de quatre.
l. 5 : 5815 ans.
l. 13 : immoler son fils.
l. 18 : les vies.
l. 19 : que l'insensé qui dit dans son cœur qu'il.

P. 167, l. 2 : exterminer.
l. 8 : quelle famille.
l. 10 : dix écus.
l. 23-24 : n'avait jamais eu.
l. 26 : sur le bord.

P. 169, l. 1-2 : où... relui, reluira.
l, 5 : depuis la création.
l. 9-10 : les ténèbres étaient répandues.
l. 11 : soleil, loin d'être couché.
l. 19 : supportée.
l. 22 : le succès de cette.
l. 24 : telle qu'il se trouva à Jérusalem des mères qui.

P. 171, l. 4 : et c'est dès lors que.
l. 13 : le nombre des.
l. 23-24 : qui se fit baptiser.

P. 173, l. 2 : été suscitée par.
l. 1 : du temps même des.
l. 3 : voulait se faire passer.
l. 5 : il fut terrassé par saint Pierre à Rome.

On aura pu remarquer que quelques-unes de ces

variantes répondent à des erreurs de traduction que j'ai commises ou à de simples coquilles typographiques. Voici d'autres véritables *corrigenda* :

P. 151, l. 4 : cet enfant, qui n'avait que dix ans, était appelé.

P. 153, l. 8-9 : car il avait créé le monde.

P. 161, l. 1 : ce même jour-là.

P. 163, l. 21 : savoir la religion.

P. 177, l. 2 : toucher. Le corps est

P. 201, l. 7 : quand ils n'eurent pas pu activer.

P. 303, l. 5 : un engrais qui le met dans la condition de porter.

l. 21 : l'eau fait se séparer l'air et tombe.

J. V.

BIBLIOGRAPHIE

Poetik. Naturlehre der Dichtung. Von Kurt Bruchmann. — *Berlin*, Hertz, 1898. In-8°, vj-406 p.

Cet ouvrage ne rentre que fort indirectement dans le cadre de notre *Revue*, puisque, — nous en devons la remarque à l'auteur même (p. 372), qui se rencontre ici avec une des observations de mes *Antinomies*, — la perfection intrinsèque d'une littérature ne paraît pas dépendre du caractère grammatical de la langue qui lui sert d'instrument. Et toutefois elle ne saurait s'en désintéresser; car, pour quiconque s'est pénétré une fois du principe de l'évolution, la littérature n'est au fond qu'un stade plus élevé de la parole parlée; et, du cri-réflexe, qui a exprimé les premières sensations de l'humanité, à la poésie la plus raffinée d'un Heine ou d'un Shelley, il n'y a qu'une différence de degré, non de nature. C'est pourquoi M. K. Bruchmann, qui n'en est pas à ses débuts dans ce domaine, a pu écrire un livre de critique littéraire longuement médité et supérieurement informé, et le faire précéder des considérations les plus naturalistes sur les origines du rythme, de l'assonance, de l'allitération, de la rime, des figures de mots et de

pensées, de tout ce qu'on se représente ordinairement comme le vêtement sonore et chatoyant de la poésie et qui est en réalité la poésie elle-même, en tant que la poésie n'est qu'une manifestation du langage et que le langage ne peut non plus se passer de rythme et de métaphore... que dis-je? que le langage humain tout entier, depuis ses plus humbles origines jusqu'à son plus splendide épanouissement, n'est d'un bout à l'autre de son évolution que métaphore en ses acceptions et rythme dans ses sons.

Une partie générale, où il analyse finement ces éléments primordiaux ; une partie spéciale, où il en conduit l'application à travers les divers genres, lyrique, épique et dramatique : tel est l'ensemble de l'ouvrage de M. K. B., agrémenté de citations de poésies, soit allemandes, soit exotiques, dont quelques-unes sont vraiment exquises et font honneur à son goût ; voir notamment le petit poème de huit ou seize vers de la p. 70. Une telle œuvre ne se résume pas. Je la ferai mieux connaître en notant, au hasard de la lecture, les impressions qu'elle m'a suggérées.

P. 13 : parmi les origines de la danse, il ne faudrait pas oublier la mimique de l'amour sexuel, encore si visible, malgré les déguisements que lui a imposés la pudeur, dans les pas dansés par couples en vis-à-vis que conservent, entre autres, l'Auvergne et la Bretagne.

P. 26 et 28 : la Loi des XII Tables elle-même, au

dire de Cicéron, était un *carmen*, c'est-à-dire tout au moins une prosé rythmée, parfois allitérée ou assonancée, et je me trompe fort s'il n'en est des Brahmaṇas de l'Inde antique comme du *Cursus* pontifical actuel ; la conservation par tradition orale d'un aussi formidable corps d'ouvrages ne s'explique que par un adjuvant mnémotechnique.

P. 38 : le vers français décasyllabe à césure après la 6e syllabe est aussi ancien que le même vers à césure après la 4e, et il y a longtemps que j'ai expliqué l'un et l'autre, respectivement et dans cette *Revue* même, par l'hephthémimère et la penthémimère.

P. 59 : je ne sais s'il nous faut tant déplorer de ne point posséder tout l'œuvre de Sapho ; elle vit, et vivra éternellement, dans les quelques purs diamants qu'elle nous a laissés, et surtout dans les trois stances ποικιλόθρον'... qui sont peut-être ce que l'antiquité a réalisé de plus parfait ; c'est assez pour sa gloire, et, si nous en avions davantage, qui peut dire que notre impression n'en serait point gâtée ?

P. 74 : la citation de Musset par tome et page de ses œuvres n'est pas suffisante ; tout le monde n'a pas cette édition sous la main, et il faudrait ajouter le titre de la pièce pour le lecteur soucieux de se reporter aux sources.

P. 90 : le « Nous l'avons tous vu » de V. Hugo (dans *1811*) ne mérite pas un point d'exclamation ;

tout ce que le poète veut dire, c'est qu'à la naissance du roi de Rome on a tiré le canon des Invalides, et que tous les Parisiens d'alors, — y compris lui, qui avait neuf ans, — en ont été témoins; et rien n'est plus simple que cette idée.

P. 176 : les caractères essentiels de l'épopée sont parfaitement définis; mais il en est un sur l'origine duquel on ne saurait trop insister. L'épopée est née du mythe naturaliste : elle n'est autre chose qu'une série inconsciente de mythes célestes transportés sur la terre : de là son cachet d'impersonnalité. Car, si l'on conçoit que le poète raconte impersonnellement des aventures qui lui sont fournies par une tradition immuable et précise, à bien plus forte raison en est-il de même de faits naturels auxquels aucune volonté ni imagination humaine ne saurait rien changer. En somme, dire qu'Ulysse, après mille dangers, retrouva Pénélope, cela revient à dire que le soleil, la nuit écoulée, vient s'unir à l'aurore ; et il ne se peut pas de constatation plus impersonnelle. Naturellement il en faut dire autant du héros qui tue le dragon (la nuit ou l'orage), qui retrouve l'eau de Jouvence (la rosée), et de tous les thèmes épiques en un mot (p. 181). Pas un incident des vraies épopées ni des vrais contes n'a été *inventé*.

P. 246 et 257 : en parlant séparément du théâtre osque et du théâtre populaire italien, il faut ajouter que l'un procède de l'autre et que la *commedia dell'*

arte laisse encore reconnaître les types grotesques de l'antique atellane.

P. 279, l. 14 : P. Gringoire n'a pu écrire que « rimes françoises », non « françaises ».

P. 285 : Marivaux est placé sensiblement trop bas ; à mes yeux, c'est notre premier comique après Molière, et en tout cas il laisse bien loin derrière lui Regnard, qui n'est qu'un amuseur, et Lesage, qui n'a écrit qu'une comédie sérieuse.

Et, comme après lui je placerais Beaumarchais, je veux avouer que j'ai été déçu de ne pas lire (p. 360), la spirituelle citation de sa préface qui eût été tout à fait en situation : « Et si le hasard n'eût pas conduit ce jour-là le barbier Figaro dans cet endroit (sous le balcon de Rosine où se morfondait Almaviva), que devenait la pièce?... Alors, il n'y aurait point eu de pièce, ou, s'il y en avait eu, elle aurait été différente. » Et vraiment c'eût été grand dommage.

Mais M. Bruchmann n'a que faire d'autorités pour établir les thèses qu'il sait partout énoncer et défendre avec un égal bonheur.

V. Henry.

Manual e Glossario della lingua indostana o urdù, per Camillo Tagliabue, professore di lingua indostana del R. Istituto Oriental in Napoli. *Roma*, tip. della Acad. dei Lincei. 1898, in-8°,(v)-288-(ij) p. (tome 2 de la collection scolaire de l'Institut Oriental de Naples).

Je ne veux pas examiner ici si ce livre est bon ou mauvais, s'il répond à son but ou non, si les phrases sont bien ou mal choisies, si les traductions sont médiocres ou excellentes. Je ne me préoccupe que de savoir si, dans l'état actuel de la science du langage, un pareil livre est nécessaire ou même seulement utile et, à cette question, je réponds : non, sans hésiter. Ce n'est plus ainsi que l'on doit enseigner une langue.

En linguistique, et même en linguistique pratique, comme, hélas! en philosophie, en politique et en tout ce qui concerne l'humanité, — car tout se tient, ou, comme disait Jacotot, tout est dans tout, — nous constatons la lutte de deux conceptions diamétralement opposées, l'ancienne et la nouvelle, qui procèdent l'une du principe d'autorité, l'autre du principe de liberté. Pour l'une, il convient d'aller de haut en bas, d'ordonner, de prescrire, de conduire fermement; pour l'autre, il faut seulement faire réfléchir, aider, guider doucement. Et pour en revenir à l'enseignement des langues, pendant de longs siècles, on s'est imaginé que le meilleur moyen de faire apprendre à quelqu'un

une langue étrangère était de lui mettre en mains une grammaire pleine de règles et de préceptes compliqués, présentés dans un ordre conventionnel et factice, sans lien entre eux et dont on ne donnait point la raison d'être, puis un cours de thèmes « gradués » avec un vocabulaire spécial. La version n'était considérée que comme un exercice accessoire ayant pour principal résultat de faire écrire en bon français. Ce procédé avait le grand inconvénient d'ennuyer l'élève et de fatiguer le maître; les progrès de l'étudiant étaient fort longs jusqu'au jour où, étant parvenu à force de travail à savoir assez de mots pour déchiffrer seul un texte, il pouvait aller de l'avant sans s'embarrasser de l'empirisme grammatical.

Aujourd'hui, nous partons de cette idée qu'il faut avant tout laisser à l'étudiant la plus grande somme possible d'initiative, j'allais dire de responsabilité. Il faut le laisser marcher à peu près seul, en se contentant de le guider et de lui donner les conseils de l'expérience. Nous lui mettons entre les mains une grammaire réduite à son minimum, c'est-à-dire exposant uniquement les éléments simples du langage méthodiquement classés suivant leur nature originelle ou leur fonction, et une série de textes que nous lui faisons lire, que nous lui apprenons à analyser et d'où il doit déduire lui-même les fameuses règles. La version, ou plutôt la lecture des textes, devient la base de tout le travail, et le thème, texte purement

imitatif, n'est plus que l'application de la théorie qu'on s'est formée, que la justification de la science acquise. L'étude devient relativement agréable, intéressante, aisée et rapide.

Pour apprendre n'importe quelle langue, il n'est besoin que de deux ou trois tableaux des formes grammaticales, un dictionnaire de cette langue, enfin et surtout un texte; et l'idéal serait d'y ajouter une bonne traduction française de ce texte. En 1876, j'ai voulu traduire en français l'*Essai sur la langue basque* écrit en hongrois par M. Fr. Ribary, professeurs à l'Université de Buda-Pest. Qu'ai-je fait pour y arriver en peu de temps? Je me suis procuré un petit dictionnaire magyare français et une grammaire magyare quelconque; j'ai commencé par lire cette grammaire, la plume à la main, et j'en ai résumé la partie essentielle (déclinaisons et conjugaisons) en deux ou trois tableaux. Puis, je me suis attaqué au texte. Le commencement a été pénible; le sens général se détachait difficilement des mots rapprochés; dès la dixième page, tout était plus clair; à la cinquantième, le travail devenait facile; à la fin, je traduisais presque à livre ouvert.

Tant il est vrai qu'il n'y a qu'une méthode et que la méthode, c'est tout.

Julien Vinson.

Précis de Logique évolutionniste, l'entendement dans ses rapports avec le langage, par Paul Regnaud. — *Paris*, F. Alcan, 1897, pet. in-8°, (iv)-iv-215 p.

Après avoir longtemps cherché, j'ai dû renoncer à analyser cet ouvrage qui forme un bloc compact et qu'on ne pourrait résumer sans lui ôter une partie de sa valeur. La logique ou l'art de penser n'est pas autre chose en effet que l'histoire du développement du langage ; et il ne faut pas oublier que le mot *logique* est un dérivé du mot *logos*. C'est par le langage et par lui seul qu'on peut comprendre les conditions intellectuelles diverses de l'homme. On ne peut pas séparer le langage de la pensée ; l'entendement et les signes vocaux par lesquels il se manifeste sont soumis aux mêmes lois dont la logique est le tableau général.

Ces idées ne sont pas nouvelles ; elles ont été plus ou moins clairement émises par plusieurs philosophes ; je ne citerai ici que Condillac, dont l'admirable *langue des calculs* commence par ces mots : « Toute langue est une méthode analytique, et toute méthode analytique est une langue. Ces deux vérités, aussi simples que neuves, ont été démontrées, la première dans ma grammaire et la seconde dans ma logique ; et on a pu se convaincre de la lumière qu'elles répandent sur l'art de parler et sur l'art de raisonner, qu'elles réduisent à un seul et même art. »

Le livre comprend cinq parties : *les conditions du raisonnement, les catégories logiques, le raisonnement : ses auxiliaires et ses principales formes, amphibologies et erreurs verbales, les erreurs logiques et les sophismes.* La première s'occupe surtout des signes du langage, de la nomenclature, de la classification et de la proposition. Voici comment M. Regnaud définit la logique : « la science qui traite d'une manière générale de l'origine, de la valeur et de l'usage des signes vocaux ou du langage ». On sait que M. Regnaud donne au langage articulé, sinon comme origine, du moins comme antécédent, le cri qui, « en tant que signe, est devenu tacitement conventionnel par l'étroitesse et la constance de sa relation avec la sensation dont il résulte »; d'ailleurs « la diversité des sensations amena nécessairement des variations du langage, des modifications du cri naturel inconscient ». Les premiers mots, si l'on peut s'exprimer ainsi, furent des espèces de substantifs signifiant la qualité ou l'attribut par lequel était affecté l'être vivant. Puis, l'éveil de la conscience individuelle amena le développement ultérieur du langage, qui a procédé du genre universel au genre général, puis au genre particulier et enfin au nom commun.

A ce propos, M. Regnaud cite un passage de Buffon où l'illustre naturaliste expose que les hommes ont dû nommer indistinctement *arbre* un chêne, un hêtre, un tilleul, un sapin, un pin, un if ; qu'on aura

ensuite inventé deux mots, un pour les trois premiers et un pour les trois derniers. Comment se fait-il donc que, dans beaucoup de langues, les termes généraux manquent? En basque, par exemple le mot *arbre* n'existe pas. M. Regnaud répondrait peut-être que le mot *arbre* a pu prendre un sens particulier; l'inverse ne se produit-il pas dans le langage courant en France où beaucoup de personnes appellent par exemple *sapins* tous les résineux?

Dans la quatrième partie, à propos de l'homonymie et de la synonymie, M. Regnaud donne une fois de plus d'intéressants exemples des oscillations significatives des mots à sens vague : le latin *tenuis* apparenté à *tener* et à *tenax*, variant de « ténu, délié à « étendu », et le grec ὠκύς allant de « aigu » à « violent ». Dans cette même partie, M. Regnaud traite des « mythes », c'est-à-dire de désaccords primitifs entre le mot-signe et la perception ou l'idée significative, d'erreurs verbales érigées en traditions. J'aime à rappeler à ce propos une remarque intéressante de M. Louis Ménard : « C'est comme si on disait que l'oxygène est un débauché, parce qu'il s'unit à tous les corps ».

La dernière partie est uniquement consacrée à réfuter la récente brochure de M. V. Henry dont j'ai rendu compte ici même (t. XXX, 1897, p. 185-195). M. Regnaud résume ainsi qu'il suit l'ouvrage de M. Henry : « *Thèse* : La linguistique est une science.

Antithèse : Mais une science qui ne peut rien nous apprendre. *Synthèse* : C'est apprendre quelque chose que d'apprendre qu'on ne sait rien ».

Pour conclure, je crois avec M. Regnaud à la sûreté de la méthode positive et de la doctrine évolutionniste.

J. Vinson.

Littérature orale de l'Auvergne, par Paul Sébillot. — *Paris*, J. Maisonneuve, libraire-éditeur, 1897. In-8°, de (viij)-xj-343 p.

Ce volume qui forme le trente-cinquième de la *Collection des Littératures populaires*, est un recueil fait de seconde main (et je prends ce mot dans son acception naturelle, sans qu'il implique dans ma pensée ni blâme, ni critiqne, ni méfiance) par notre collaborateur P. Sébillot, qui est un maître en l'espèce. Il a mis en ordre les divers morceaux authentiques qui ont été publiés à diverses époques et les a fait suivre d'excellentes notes et d'observations intéressantes. Le volume est divisé en deux parties, qui se terminent par un index alphabétique très soigné.

La première (p. 1-238) comprend cinquante-quatre « contes et récits», la plupart courts, classés à peu près dans l'ordre suivant : contes religieux, histoires de revenants, récits relatifs au diable, au *drac*, aux lutins, aux fées, aux impies, aux loups-garous. Parmi les références, M. Sébillot aurait pu rappeler certains

contes basques que Webster, Cerquand ou moi avons publiés; mais il est évident qu'on ne peut pas tout dire. — Le *drac* est évidemment « le dragon, le serpent, le *heren suge* des Basques ».

La seconde partie (p. 239-329) comprend les chansons (douze, y compris des « bourrées ») avec la musique notée, les devinettes au nombre de quarante-sept et où j'ai retrouvé entre autres celle du lacet de corset que j'avais recueillie dans le pays basque, et enfin le « blason populaire », expression que je n'aime point du tout parce qu'on ne la comprend pas sans explication. Passe pour « littérature orale » si l'on répugne à l'anglais *folk-lore*, mais le « blason populaire ! M. Sébillot entend par là les dictons qui caractérisent plus ou moins malicieusement les gens de certains pays ou de certains villages : « Gascon larron, » Clermont le riche, Riom le beau, » etc. Est-il exact de comparer ces formules, plus ou moins justes et rarement admises par ceux auxquels on les applique, à des armoiries et à des devises héraldiques ? Je ne le pense pas. J. V.

N. Quellien, *Breiz*, poésies bretonnes. — *Paris*, J. Maisonneuve, 1898, pet. in-8°, iv-161 p.

Ces poésies sont charmantes et elles ont été écrites avec un art infini. Mais ce qui m'a le plus frappé dans ce livre, c'est la lettre-dédicace, véritable préface, où l'auteur affirme d'abord l'originalité de l'esprit breton

et écrit ensuite cette proposition que « le patriotisme sort des mêmes hauteurs que le culte de la femme ».

Sur le premier point je serais volontiers sceptique. Le mirage de la langue toute spéciale du pays, — et les Basques peuvent en tirer argument mieux encore que les Bretons, — entraîne facilement à cette conception d'une race à part, de mœurs particulières, de coutumes indépendantes. Or, lorsqu'on serre les choses de près, on s'aperçoit vite que cette prétendue originalité repose sur des détails de peu d'importance et que tous les paysans de France : Bretons, Basques, Gascons, Berrichons, Picards ou Lorrains, ont « des âmes d'enfants », une naïveté qui n'est en somme que de l'ignorance, une pudeur tout extérieure et qui passe vite, une religion essentiellement inintelligente et grossière. Ce qu'il y a de vrai, c'est que l'isolement des paysans dans le labeur quotidien, dans la grande paix de la nature, mène fatalement à ce mysticisme vague qu'on prend volontiers pour du sentiment et qui n'est au fond qu'un simple état de stupeur, de demi-sommeil, de rêve éveillé.

Quant au patriotisme étroitement lié au culte de la femme, on se rappelle la vieille formule : Mon dieu, mon roi, ma dame. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Le respect de la femme est le résultat d'une évolution logique d'idées conduisant de la brutalité libidineuse à la pitié, à la reconnaissance, à l'admiration de la maternité. Que de peuples, même relativement supé-

rieurs, chez qui la femme n'est encore considérée que comme un instrument de plaisir, comme une manœuvre commode, comme un être secondaire à l'égal du bœuf ou de la vache! Le christianisme, qui prétend avoir relevé la femme par le culte de la Vierge, l'a considérée en réalité beaucoup moins bien que l'antiquité païenne : c'est un être inférieur et imparfait, un instrument de perdition, une cause perpétuelle de péché. Je n'insiste pas.

Mais qu'il est donc agréable de faire et surtout de lire de jolis vers !

J. Vinson.

VARIA

I. — Le Langage des Plantes

C'est aujourd'hui le jour où les Parisiens souhaitent la fête à toutes les personnes aimées qui s'appellent Marie.

Nous n'avons pas de prédilection pour ce prénom qui nous vient du christianisme.

Beaucoup de femmes le portent à Paris et autres lieux.

Mais ce prénom n'est pas le seul qui charme. Et il serait facile de le remplacer par beaucoup d'autres, — aussi agréables à entendre, — et qui ne sentiraient pas la sacristie.

Nous n'en voulons que les quelques preuves suivante :

France, *Francia*, *Francine*, qui sont des noms français ;

Dina, Lia, Sarah, Rachel, qui sont des noms bibliques ;

Yelva, Nadèje, Lividia, Ziéna, qui sont des noms russes ;

Fatma, qui est un nom turc.

Et tous ces noms qui plaisent autant à l'oreille que ceux de Pétronille ou de Cunégonde, — célèbres de par le calendrier grégorien, lequel les traite de saintes, — n'ont guère cours chez nous, pendant que le nom de Marie y est très répandu, grâce aux efforts cléricaux.

En attendant que cette tendance disparaisse, il nous faut bien sacrifier au nom que portent tant de nos lectrices vierges comme leur patronne ou bien mères de famille.

— Nous croyons donc bien faire en donnant quelques conseils à ceux qui ont aujourd'hui des fleurs à offrir, car il faut faire son choix et approprier la plante à la personne.

Si vous êtes absent, envoyez de l'absinthe.

Si vous êtes constant, c'est l'amarante qu'il faut offrir.

Avez-vous confiance? C'est l'anémone qui convient.

Voulez-vous vous marier? Un oranger en fleurs.

A votre belle-mère, vous ne pouvez offrir qu'un oranger en fruits.

Le bouton de rose s'offre sans prétention à une jeune fille, ainsi que le lis blanc et la pâquerette.

La capucine est le feu d'amour, ainsi que le dahlia orange. La fougère, sincérité. La gentiane tout ce qu'il y a de plus brûlant : elle ne le cède même pas sur ce terrain à l'héliotrope.

La giroflée ne veut pas dire grand'chose. L'hortensia est le symbole de l'indifférence.

L'iris blanc, symbolise l'ardeur, et le jasmin blanc la passion.

Voulez-vous reprocher sa perfidie à quelqu'un? Offrez-lui du laurier ou du mancenillier.

Les mousses sont l'amour maternel et le mûrier blanc est la sagesse.

Nous n'avons pas besoin de parler du myrte, ce symbole des feux les plus ardents.

Le nénuphar est l'inverse du myrte.

L'œillet signifie un tas de choses, toutes bonnes, à part le violet, qui marque l'aversion.

Quant aux roses, on en a abusé. Selon leur nuance, elles peuvent signifier depuis amour jusqu'à infidélité. Offrez-en donc tant que vous voudrez sans vous préoccuper de ce qu'elles veulent dire. (*La Lanterne*, 15 août 1880.)

II. — Le Langage oratoire

Un observateur anglais, qui avait la plus vive admiration pour le talent de M. Gladstone et qui l'a beaucoup écouté, affirme que le grand orateur, au commencement de ses discours, parlait toujour en *mi*, mais qu'il terminait en *si*. *Se non è vero...*

J. V.

Le Propriétaire-Gérant,
J. Maisonneuve.

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie de L. Marceau, E. Bertrand, succr

QUELQUES ÉTYMOLOGIES EUSKARIENNES

1° ZURI, A, « blanc ». L'étymologie de ce mot semble, à première vue, assez obscure. Toutefois, ce n'est guère un de ceux auxquels on pourrait être tenté d'attribuer une origine fort ancienne. Il ne faut pas songer à le rapprocher du Fr. « souris », qui, comme nom de teinte, désigne spécialement sorte, chez les chevaux, indique un animal avec des marbrures, écuyères et une croix de mulet.

La ressemblance avec le Turk *Sire*, « jaune », — Khirghise, *Sar*, « jaune », Koïbale, *Saryq*, m.s. — Mongol, *Siru*, — Bouryete, *Shura*, m.s. — Yourake, *Sirr*, « blanc », — Wogoule, *Saïrang*, m.s. — Japonais, *Sira*,— Ostyak (dialecte Surgute), *Sour*, « gris», — Magyar, *Szuerke*, m.s. — Accadien, *Serka*, « éclat », *Shir*, « lumière » et *Sur*, « splendeur », nous semble purement fortuite. Il en est de même de l'affinité que l'on pourrait être tenté d'établir avec certaines expressions d'origine Indo-Européenne, telles que l'Arménien *Shar*, « blanc, jaune, rougeâtre », d'une racine *Svar*, *Saw*, *Su*, « briller », d'où Sanskrit *Svar*, « ciel », et *Suryas*, « soleil ».

Le plus simple serait d'y voir le Béarnais *Seu*, « suif », — Espagnol et Portugais *Sebo* « suif », —

italien, *Sevo*. *Sego*, en Latin *Sebum*. *Serum*, m.s., mais avec la finale *ri* parfois ajoutée aux noms de couleur. Cf. GORRI. La valeur propre de *Zuri* est donc litt. « Ce qui est de la couleur du suif » et, par suite, « blanc ».

2° GORRI, A, « rouge ». Nous nous étions d'abord demandé s'il ne conviendrait pas de rapprocher le mot du vieux provençal, *Gorrier*, « élégant, recherché dans sa mise ». — Languedocien moderne *Gourrié*, m.s. Les idées de beautés et de couleur rouge peuvent ici se trouver unies comme elles le sont dans le Russe *Krasnoï*, lequel s'emploie aussi bien dans l'un que dans l'autre de ces deux sens. Un examen plus approfondi nous a démontré ce qu'une telle explication offrait de peu acceptable. Dans le mot basque en question, nous reconnaîtrons tout d'abord la finale *ri*. Voy. *Zuri* précédé de la racine *Gor*, laquelle ne constitue qu'une abrév. de l'Espagnol *Colorado*, litt. « coloré », mais qui se prend dans le sens spécial de rouge, cf. d'ailleurs le portugais *Côr* qui a la même valeur. Y aurait-il à constater ici une influence directe du Portugais sur le Basque comme dans *Zabal*, « plaine », ou *Chanket*, « boiteux », déjà étudiés dans un précédent travail ?

Que le rouge ait été considéré comme la couleur par excellence, rien d'étonnant à cela ; c'est celle qui frappe le plus l'œil par son éclat, précisément parce qu'elle occupe le centre de la gamme chromatique, à

égale distance de la teinte claire qui est le jaune et de la teinte sombre, laquelle est le bleu.

3° BELZ, A ; « noir ». Le *l* pourrait bien être ici purement euphonique comme dans *Alzeir*, « acier », — *Moldesi*, « modestie ». Nous aurions donc tout lieu de rapprocher ce mot de l'Espagnol *Bazo*, « brun », d'où *Pan bazo*, « pain bis ». — Vieux Provençal *Bis*, « bis, de couleur sombre ». — Italien *Bigio*.

Deux étymologies, d'ailleurs, ont été proposées pour expliquer ces termes. Vossius, d'après Ménage, les rattache à une forme du Bas-Latin *Bysseus*, litt. « couleur de coton », de *Byssus*, « coton ». De là viendrait encore le portugais *Bugia*, « guenon » et le Bas-Latin *Busius*, « fauve ».

Diez préfère voir dans les mots en question, une apocope du Latin *Bombycinus*, « cotonneux, couleur de coton ». En tout cas, le mot est assez ancien en Basque, puisqu'on le voit apparaître comme nom ou surnom dans un texte du XIIe siècle.

La première de ces étymologies, bien que n'étant pas à l'abri de toute critique, nous semble encore la plus acceptable.

En tout cas, ni *Belz* ni *Baso*, ni même le Français *bis* n'ont certainement rien à faire avec notre expression *Balzan* qui désigne un cheval noir ou roux, mais taché de blanc aux pieds, d'où « Balzane », tache blanche au pied d'un cheval. C'est évidemment à tort qu'on a voulu attribuer à ces derniers mots une origine Cel-

tique. M. Devic a fort bien démontré qu'ils viennent de l'arabe *Balqa*, féminin de *Ablaq* et signifiant *Albo nigroque colore variegatus*.

Personne ne consentira à voir autre chose qu'une coïncidence fortuite entre le *Belz* du Basque et le Tcherkesse ou *Adighé*, *Pizza*, « bleu ». — Arine *Biz*, m.s.

On remarque que les formes *Bazcho*, *Baztazun* données par Larramendi ne possèdent pas le *l* médial, nouvelle preuve qu'il doit être regardé comme adventice.

4° HORI, A ; « jaune ». Nous avons cherché tout d'abord s'il n'y aurait pas quelque affinité à établir entre cet adjectif et *Urhe*, « or ». Il aurait donc signifié litt. « color aureus ». Cela irait assez pour le sens, mais au point de vue phonétique soulèverait certaines difficultés. Nous aurions d'un autre côté, peine à y voir le Béarnais *Haubri*, « blanchâtre », du Latin *Albinus*, dérivé lui-même de *Albus*, « blanc », cf. Ombrien *Alfus*, m.s. et Grec ἀλφός (d'après Hésychius) et qui n'est resté en usage que comme terme de médecine.

Il vaut mieux, ce nous semble, le rattacher au Latin *aurum*, mais par l'intermédiaire du Béarnais *Lauret*, litt. « doré », du latin *Auratus*. C'est un nom souvent donné aux bœufs qui ont le pelage bai-clair. En Poitou, on se sert de l'expression *Doret*. Ne disons-nous pas en Français, des « cheveux dorés » pour des cheveux d'un blond vif ? Le *l* initial Béarnais est ici

adventice comme dans le Français *Lierre* pour «Illa hedera », l'Italien *Lordura* pour « *la ordura* ». Le Basque l'aura laissé tomber ici comme dans *Aderallu*, « brique », de l'Espagnol *Ladrillo*. Quant à la diphtongue *au* devenue *o*, cf. *Yaun*, « seigneur », de l'Espagnol *Don*, — *Hauta*, « choisir », du latin *optare*.

5° IZ, IZAN, « être, été ». C'est le verbe substantif en Basque et il peut servir d'auxiliaire comme dans nos dialectes romans.

Le prince L.-L. Bonaparte voulait y retrouver une altération de *Hitz*, « parole, verbe », et rendait *Niz*, « sum» par « meum verbum » pour *Ni hitz*. Une telle conception semble bien abstraite, bien philosophique, surtout chez un peuple de laboureurs et de bergers, comme sont aujourd'hui encore les Eskualdunaks.

D'autre part, nous avons dû reconnaître peu soutenable l'hypothèse par nous émise jadis que cette racine *Iz*, *iza*, n'était autre chose que la finale médiative *z* précédée d'une voyelle euphonique et qu'il convient, en conséquence, de voir dans le même *Niz*, « sum ». — *Hiz*, « es », l'équivalent des termes, *per me*, *per te*. Il serait, en effet, assez difficile de comprendre comment une simple désinence a pu se transformer en verbe substantif.

Somme toute, l'opinion la plus soutenable consiste à admettre l'emprunt fait par les Basques de cette racine *Iz* aux peuples Aryens, probablement même aux Celtes. Nous avons en Gaulois *Esti*, « il est », à rap-

procher du grec ἔστι, cf. Latin, « est, esse ». — Allemand, *Ist*, « il est », — Gallois et Irlandais *Is*, m. s. — Sanskrit *As*, « esse », etc., etc.

L'analogie formelle qu'offre le Basque avec certains dialectes de l'Amérique du Nord c'est que, primitivement, dépourvu comme eux de verbe substantif et de pronom relatif, il a emprunté ces parties du discours à des peuples de souche indo-européenne.

Ce qui serait, d'ailleurs, bien de nature à nous confirmer dans cette manière de voir, c'est qu'en Basque, l'on emploie les verbes « être » et « avoir » en guise d'auxiliaires. *Iza*, par exemple, sera employé pour former des passifs tout comme le verbe substantif en Français, en Espagnol, en Provençal, et l'on aura par exemple, *Maithatu da*, « il est aimé », de *Maithatze*, « *Amatus* », et *da*, « est ».

L'on découvre là, un exemple frappant de l'influence exercée par les idiomes plus développés au point de vue organique sur ceux qui leur sont inférieurs à cet égard.

Ne peut-on pas conclure de là, sans excès de témérité que, depuis les temps historiques, tout le système de la conjugaison euskarienne a dû être remanié dans une bien large mesure?

Si donc, cet idiome, au point de vue du lexique, est un des plus chargés d'éléments étrangers que l'on puisse citer, on ne saurait non plus le considérer comme absolument originel et primitif, même sous le rapport morphologique.

On a, et non sans raison, suivant nous, admis que les peuples Aryens eux-mêmes ont bien pu, à l'origine, être également dépourvus de verbe substantif. La racine *As* n'aurait-elle pas, par exemple signifié simplement d'abord « respirer »? Elle offre, en tout cas, bien de l'affinité avec le sanskrit *Asu*, « souffle, respiration ». L'on citera bien des cas de transformations de sens analogues. Est-ce que le Latin *Stare*, « être debout, s'arrêter », n'a pas donné naissance au *Stare*, « être », de l'Italien, pris comme auxiliaire, par exemple dans *E stato*, « fuit », à l'*Estar*, « être » de l'Espagnol et du Portugais?

Précisément, en Basque, le verbe *Egon*, « demeurer », « rester », se prend volontiers comme synonyme de notre verbe substantif. Ex. : *Barrioa otez ihaurri dago*, « la cour est couverte d'ajoncs », litt. « reste, demeure couverte, etc. » — *Ihaurri dago bide guzia ostoz eta adarrez*, « tout le chemin est couvert de feuilles et de branches ». Cette dernière façon de s'exprimer pourrait bien ne pas remonter très haut en Basque, et nous y verrions volontiers une preuve nouvelle de l'action exercée sur lui par les dialectes néo-latins.

Ajoutons d'ailleurs qu'en ce qui concerne le verbe être, bien d'autres peuples semblent ne s'être guère montrés moins imitateurs que les Basques. Nous ne savons plus quelle peuplade indienne des États-Unis, citée par Bancroft s'est forgé un verbe auxiliaire à l'exemple de l'Anglais. Le Maya ou Yucatèque moderne

a calqué l'Espagnol sur ce point et s'est créé un paradigme de verbe auxiliaire totalement inconnu à la langue ancienne du pays. Enfin, n'a-t-on pas cru retrouver le *Werden* germanique dans le *Var*, « il est », de l'Osmanli?

6° HODEI, A; ODEI, A ; « nuage ». L'étymologie de ce terme est assez obscure et nous n'osons la donner que comme probable, non comme absolument certaine.

On ne saurait, bien entendu, admettre qu'une ressemblance purement fortuite entre le terme Basque et l'Ostyak (dialecte Irtyche), *Pêteng*, m. s. (dial. Surgute), *Pêtyegn*. La forme primitive de ce terme devait certainement avoir une liquide, non une dentale muette, comme l'établissent le Suomi *Pilwi* « nuage », — Magyar, *Felhœ*, m.s., — Tcheremisse *Pil*, — Wotyèque, *Pilhem*, etc.

D'autre part, nous n'oserions affirmer la parenté, malgré une grande ressemblance et pour le sens et pour la forme, entre *Hodei* et le Bas-Breton *Hudenn*, *hurenn* « nuage », sans doute pour un archaïque *Suden*, ou *Surenn*. Le mot est isolé au sein de la famille celtique et on ne sait guère d'où il vient.

Il convient, croyons-nous, d'aller chercher beaucoup moins loin l'explication de *Hodei*. Ne serait-ce pas simplement une altération de *Ur-tegi* ou *Ur-degi*, *ug-degi*, litt. « demeure des eaux, qui contient de l'eau »? Cette dénomination conviendrait on ne

peut mieux au nuage. D'ailleurs, on sait que le *r* de *Ur*, « eau », tombe volontiers en composition pour être remplacé par un *g* ; cf. *Ug-atza*, « mamelon », litt. « moyeu, cylindre humide » de *Ur*, « aqua », et *Atza*, « moyeu d'une roue, corps allongé », — *Ugotcho*, « brochet loup d'eau », pour *Ur* et *Otcho*, *Oxo*, « lupus », — *Ugalde*, litt. « près les eaux », de *Alde*, « proche, endroit rapproché », nom de famille d'une cantatrice célèbre, etc., etc. Par suite d'un affaiblissement assez fréquent du *u* initial en *i* nous obtenons enfin *Igeri*, « en trempe », litt. « dans l'eau, ce qui est dans l'eau », pour *Ureri* et avec la suffixe allative et partitive *Ka*, — *Igerika*, « nager », litt. « *jacere* per humidum », pour *Urerika*, — *Igel*, « grenouille », litt. « l'aquatique », — *Igelsu*, « plâtre », litt. « qui prend beaucoup l'eau, l'humidité » (cf. la particule de renforcement *Su* ou *Zu*).

D'ailleurs, le *g* médial entre deux voyelles est sujet à tomber. Cf. par exemple, *Nagusi* « maître », qui dialectalement devient *Nausi* ou même *Nabusi*. — *Sagutei*, « souricière », litt. « maison de souris », pour *Sagutegi* ; cf. *Sagu*, « sorex », et *Tegi*, « domus ».

Ce qu'il y aurait ici toutefois d'un peu anormal peut-être, ce serait ce *r* remplacé pour un *g* devant une consonne. Dans les exemples précités, le cas ne se présente guère que pour le *r* entre deux voyelles.

Quant au *t* de *Tei* ou *Tegi* devenant *d*, au *u* primitif

transformé en *o*, enfin au *h* initial euphonique, ce sont des faits trop fréquents en Basque, pour que nous ayons à nous y arrêter ici.

7° KATABUT, A, « cercueil, bière » dans le dial. d'Irun et synonyme du Bas-Navarrais *Hilhutcha* qui veut dire litt. « boîte de mort ».

Le prince L.-L. Bonaparte pensait qu'il n'y a sans doute que les deux première syllabes de commun entre ce mot et *Kataburu*, qui a le même sens dans le dialecte de Lezo, et que les finales *But* et *Bur* pouvaient fort bien avoir chacune une origine différente.

D'ailleurs, il admettait une affinité tout au moins possible, sinon même assez probable, entre ces deux termes et l'Italien *Cataletto* qui possède un sens identique et se trouverait formé de *Letto*, « couche, lit », précédé du même dissyllabe *Cata* ou *Kata*.

D'autre part, le savant basquisant penchait à voir dans ce dernier, l'Espagnol *Catar*, « voir, regarder », du Latin *Catare*, m. s., mais il ne croyait pas qu'il y eût le moindre rapprochement à faire entre *Katabuta* et l'Arabe *Tabut*, m. s., d'où dérive visiblement l'Espagnol *Ataud*, ce qui supposerait une forme intermédiaire *Atabut*, *Adtabu*.

Nous ne saurions nous ranger à cette opinion et voici pourquoi :

D'abord, rien ne prouve, et c'est ce que nous allons tout à l'heure essayer de démontrer, que le dissyllabe *Kata* de *Katabuta* ait quoi que ce soit à faire avec le

Cata de *Cataletto*. Ce dernier se retrouve dans diverses expressions des dialectes néo-latins. Cf. par exemple, Italien *Catafalco* « catafalque, échafaud », à rapprocher des formes Basses-Latines *Catafaltus*, *Catafaldus*, *Cadaffale*, *Cadapallus*, *Cadaphallus*, *Chafallus*.

Nous pouvons également regarder comme un doublet de ce mot le vieux Provençal, *Cadafale*, « échafaud », — vieux Catalan, *Cadafal*, — Portugais, *Cadalso*. C'est ce que prouve l'exemple de l'Italien et du Bas-Latin où le même mot désigne l'échafaud et le catafalque.

Ducange dérive ce dissyllabe *Cata* du latin *Catus*, *Cattus*, qui avait d'abord voulu dire « prudent, avisé », de *Cautus*, *Cavere*, d'où encore le nom de famille, *Caton*. De là, on passe au sens de « chat », cet animal se faisant remarquer à la fois par son astuce et sa circonspection.

Enfin, à une époque plus rapprochée de nous, *Cattus*, *Catus* finit par désigner une machine de guerre à laquelle on avait trouvé nous ne savons quelle ressemblance avec un félin.

Dans cette hypothèse, *Cataletto*, de *Letto*, « lit », et *Catus*, se rendrait litt., par « couche ayant la forme de la machine de guerre appelée chat ». *Catafalco*, par contre, équivaudrait à « poutre offrant l'apparence du même instrument. En effet, on ne saurait méconnaître dans le *Falco* italien, l'Allemand *Balken* « poutre », — moyen haut Allemand, *Balke*, — vieux haut Allemand,

Balcho, — Anglo-Saxon, *Balca*. — Anglais et Hollandais, *Balk*, — Suédois, *Bjelke*, — vieux Norrain, *Balkr*, « enclos, ligne de séparation », d'une racine proethnique Aryenne, *Bhalg*, que nous retrouvons encore dans le Grec Φάλαγξ, « rouleau, phalange, légion ».

Mais alors, on devrait s'attendre à rencontrer des formes telles que *Catofalco*, *Catoletto*, non *Catafalco* et *Cataletto*.

Diez, au contraire, veut retrouver l'origine de ce dissyllabe *Cata* dans l'Espagnol et Portugais *Catar* « regarder, épier, rechercher, examiner », du Bas-Latin *Catare*, m. s. C'est l'opinion reprise plus tard par le prince Bonaparte.

Littré nous fait observer d'ailleurs que les deux explications diffèrent plus en apparence qu'en réalité, puisque après tout, *Catare* dérive de *Catus* et signifie litt. « imiter le chat qui guette la souris ». L'hypothèse imaginée par Diez, plus satisfaisante peut-être au point de vue phonétique que la précédente, ne semble guère acceptable sous le rapport de la sémantique. Quel rapport trouvera-t-on entre un cercueil ou un catafalque et un lieu d'observation ?

Le fait est qu'il nous paraît difficile, au point de vue étymologique, de séparer le dissyllabe initial de *Catafalco*, *Cataletto* de celui qu'offrent des substantifs tels que « catachrèse, catalogue, catéchisme, catastrophe » etc., etc. Or, à n'en pas douter, c'est le Κατὰ « contre,

en détail, en bas, avec mouvement de haut en bas » que l'on y retrouve.

Toutefois, dans les deux exemples précédemment cités, la préposition grecque semble avoir revêtu un caractère spécialement péjoratif. Nous rendrons donc litt. *Catalettio*, par « mauvais lit, couche funèbre », et *Catafalco* par « mauvais échafaudage, échafaudage funèbre ».

Tout au contraire, si nous voulons (et c'est bien le parti le plus sage de notre avis) nous en tenir aux données fournies par la phonétique Euskarienne, reconnaissons dans la 1re syllabe de *Katabuta*, la péjorative initiale bien connue *G*, *Ga* ou *Ka*, qu'offrent également *Gahamu*, « petit hameçon », cf. Latin *Hamus*, — *Garrathoin*, « rat », de l'espagnol *Raton*, — *Katalo*, « en suspens », etc., d'origine sans doute romane. (Voyez les préfixes *Cha* ou *Ca* du français, par exemple, dans *Cahutte*, litt. mauvaise hutte); *Chavirer*, litt. mal virer, mal tourner). A cette préfixe vient s'ajouter l'Arabe *Tabut* « cercueil », peut-être en passant par une forme archaïque hypothétique de l'espagnol, car il n'existe guère de termes Basques dont on puisse dire avec certitude qu'ils ont été empruntés directement à l'Arabe.

Si le *t* de la syllabe finale est devenu *r*, dans le dialecte de Lezo (*Kataburua* pour *Katabutua* cette transformation, pour rare qu'elle soit, offre-t-elle rien de plus étrange que celle du *d* en gutturale liquide

dans *Desperi*, expédier (cf. Espagnol *Despedir*, « jeter, lancer, congédier) » ?

Quant au *u* final euphonique, on en citerait bien des exemples. Cf. entre autres le Basque *Chukhu* « sec », et le Béarnais *Eschuc* « sans suc », du latin *Ex* et *Succus*.

8° KATALO, A, « pendant, pendu, suspendu ». Étymologie assez obscure. Nous serions tenté, pour notre part, de voir dans ce mot une abréviation du vieux Béarnais, vieux Provençal et vieux Catalan *Alongat* « allongé », Béarnais *Aloungat*, du Latin *Longus*, mais avec la préfixe péjorative *Ka* (voy. *Katabuta*) et un *t* intercalé qui est ici euphonique, comme dans *Katarde* « écureuil », et *Zerutarri* « saphir », litt. « pierre céleste, bleu de ciel », de *Zeru* « cœlum » et *Harri*, « pierre ».

En effet, tout objet suspendu en raison de la loi d'attraction éprouve comme une tendance à s'allonger, à se rapprocher de terre.

9° KATARDE, A, « écureuil ». Nous avions cru d'abord y retrouver l'Ostyak (dial. de l'Irtysche) *Kouthyar*, *Koudhyar*, « polatouche, écureuil volant », avec *te*, partie augmentative, litt. « grand polatouche », mais outre que notre écureuil n'est pas plus grand que celui de Sibérie, il ne faut pas abuser de l'Ougro-Finnois, quand on veut faire de l'étymologie Basque. D'ailleurs, le mot s'explique suffisamment par l'Espagnol *Ardilla* « écureuil » (en Portugais *Harda*), mais

avec *Ka* péjoratif et *t* euphonique intercalé, cf. le précédent.

10° ISKINASSO, A, « geai », litt. « qui fait beaucoup de bruit », ou « très enroué, qui crie d'une voix enrouée ». Effectivement, nous trouvons dans le mot, outre la finale augmentative *So*, une partie radicale *Iskin*, *Iskina*, qui rappelle beaucoup l'Espagnol *Esquila* « sonnaille », — Béarnais. *Esquire*, *Esquère* « clochette » — Italien, *Squilla*, — vieux Français, *Eschelle*, *Esquille* « petite cloche », qui n'a rien à faire au point de vue étymologique avec *Esquille* « petit fragment d'os », du Grec Σχίδη. En effet, *Esquila*, *Esquire*, *Squilla* nous sembleraient plutôt d'origine germanique. Cf. l'Allemand *Schelle* « sonnette, clochette, grelot », — vieux haut Allemand, *Schella*, — Allemand et moyen haut Allemand, *Schellen*, « sonner la cloche », — vieux haut Allemand, *Skaellan*, m. s., — Suédois, *Skal* « retentissement, bruit, son », et *Skalla* « résonner, retentir ».

Toutefois, nous jugeons préférable de voir dans les trois premières syllabes d'*Iskinasso*, une abréviation de l'Espagnol et vieux Provençal *Esquinancia*, *Esquinencia*, — Portugais, *Esquinencia*, *Squinencia*, — Béarnais, *Esquinance*, — Italien, *Squinanzia*, — vieux Français, *Esquinance*, *Squinance*, *Squinancie*, du Grec Κυνάγχη, litt. « étranglement de chien », de Κύων, « canis » et Ἄγχειν, « étrangler ». Effectivement, l'esquinancie fait tirer la langue au patient, à la

façon du chien qui s'étrangle ou qui étouffe de chaleur. Remarquons d'ailleurs que le cri du geai a quelque chose de rauque, rappelant la voix d'une personne souffrante de la gorge.

11° OKHILO. A, « pic-vert ». Ne paraît pas devoir être rapproché de l'Espagnol *Esquilon* « sonaille, sonnette », — vieux Provençal, *Esquelha*, *Esquelle* « clochette » ; nous préférons y voir notre vieux terme français « Boquillon ». Rien de plus naturel que cette comparaison du pic-vert qui frappe les arbres de son bec pour en faire sortir les vers ou les creuse pour construire son nid dans leur intérieur, avec le bûcheron qui les abat.

La chute de la labiale n'est pas d'ailleurs un fait rare en Basque, non plus que la chute du *n* final ; cf. *Alo* « allons », de l'Espagnol *Alon*, — *Gerenno* « étalon », de l'Espagnol *Garanon*, mot probablement d'origine germanique.

12° AHUNTZ, A, « chèvre ». Désignait peut-être plutôt à l'origine la brebis, on sait d'ailleurs, au point de vue de l'histoire naturelle, que la chèvre et la brebis se rapprochent beaucoup l'une de l'autre. Le mot semblerait d'origine celtique, cf. Gallois, *Oen* « agneau », — Bas-Breton *Oan* et (dial. de Vannes) *Oen*, — Cornique, *On*, sans doute d'un vieux thème *Ogne*. Le *a* initial serait ici euphonique, comme par exemple dans *Athun* « thon », — *Athamenda* « demander ». Quant au *tz* final, ne serait-il pas pour *Tze*, finale infinitive qui in-

dique parfois production, apport : cf. *Sagartze* « pommier », de *Sagar, ra* « pomme », — *Arhantze* « prunier », de *Arhana* « prune »?

Ahuntza serait donc l'animal qui produit des chèvres ou des agneaux. Remarquons que la même racine *Ahun* apparaît dans *Ahunno* « chevreau », mais accompagnée de la finale diminutive *no*.

12° SAGU, A, « souris ». Ce mot ne saurait s'expliquer, que nous sachions, par aucune langue indo-européenne. En revanche, il offre bien de l'analogie avec le Géorgien *Thagwi*, m. s. Nous admettrions volontiers qu'ils peuvent avoir, l'un et l'autre, la même origine, mais sans décider de quel idiome ils dérivent primitivement.

13° SUGE, A, « serpent ». Encore un de ces rarissimes noms d'animaux qui nous rappellent les idiomes de l'Europe Orientale : cf. Esthonien (dial. de Dorpat) *Siug*. Ce mot est d'ailleurs bien isolé au sein de la famille Ougro-Finnoise, et nous ne savons d'où le faire venir. Peut-être faut-il en rapprocher l'Ostyak-lénisséien, *Thieg*, m. s.

14° IXU, A, « aveugle ». Nous avions d'abord songé à rapprocher ce mot du Béarnais *Pichous*, *Pixous*, litt. « pisseux », pris parfois comme injure. Le *p* initial aurait disparu comme dans *Ollo* « poule », *Lanno* « franc, sincère, loyal », du Latin *Planus*, etc. Mais alors il faudrait supposer les montagnards pyré-

néens bien discourtois à l'égard des malheureux privés de la vue.

Somme toute, *Ixu* pourrait bien n'être qu'un doublet d'un archaïque *Uxu*, employé encore dans certains cantons et qui, d'ailleurs, possède le même sens.

On sait avec quelle facilité le *u* devient *i* en Basque; cf. *Okhitu* ou *Okhiti* « cassé, vieilli, usé », — *Inxegu* ou *Inxegi* « ennui ».

Tous les deux, sans aucun doute, se rattachent au Latin *Luscus* « borgne », — vieux Français, *lousque* « louche », — Catalan, *Llusco*, — vieux Provençal, *Losc*, — Béarnais, *Luscou*, *Lusque*, mais avec chute du *l* initial · cf. *Hori* « jaune ». Remarquons toutefois que nous n'avons pas d'autre exemple du *x* basque répondant à *sc*, *sk* primitif, mais on peut admettre ici une chute pure et simple de la gutturale finale.

Par égard pour les aveugles et pour ne pas leur rappeler ce que leur état offrait de désespéré, le Basque se contente de les traiter de « louches ».

15° HIRI, A, « ville, cité ». Pas moyen, comme nous avions cru d'abord pouvoir le faire, de rapprocher ce mot de l'hébreu *'Ir*, *hir*, m. s. La forme Ibérienne antique était certainement *Ili* ou *Eli*. Le *l* primitif sera devenu *r* entre deux voyelles, comme dans *Zeru* « ciel », du latin *Cœlum*, — *Soro* « sol », — *Ainguru* « ange », de *Angelus*, etc.

C'est ce que démontrent plusieurs noms d'anciens

centres de populations, tant en Espagne qu'en Aquitaine. Citons par exemple *Iliberis* ou *Illiberis*, litt. « Villeneuve » (cf. *Berri*, neuf, nouveau), sur la rive gauche du Tech (Tichis), à deux lieues environ de Perpignan. Cette localité fut plus tard appelée *Elena*, d'où son nom moderne d'Elne. Elle avait jadis été le siège d'un évêché, transporté, par la suite, à Perpignan. — *Eliberis*, m. s., actuellement *Elvira* ou *Elvire*, près de Grenade, en Andalousie. Un concile s'y tint en 305. Il y a, aux environs, une montagne appelée *Sierra Elbira* ou *Elvira*. — *Iliberis* ou *Cocolliberis*, *Cocoliberis*, litt. « ville neuve des Caucones *ou* Cocones », aujourd'hui Collioure, dans le Roussillon, aux pieds des Pyrénées, à 6 lieues S.-E. de Perpignan et à 2 lieues S. d'Elne. Nous ne saurions guère hésiter non plus à voir une corruption de ce même *Eliberris*, *Elimberris*, dans le préten du *Climberris*, *Cliumberrum*, *Elimberrim* de Pomponius Méla et de la carte de Peutinger. Elle reçut, par suite, le nom d'*Augusta Ausciorum* ou *Auscorum*. C'est la ville d'Auch, jadis capitale de l'Armagnac et aujourd'hui chef-lieu du département du Gers.

Sans doute, l'existence de ces vieilles formes Ibériennes *Iliberis*, *Eliberris*, a été contestée. On s'est surtout étayé pour révoquer en doute ur authenticité sur les monnaies des habitants de l'antique cité d'Elvire. Leur nom y a été lu *Ilurir*, litt. « de ceux d'*Iluri* », des « habitants d'*Iluri*. On sait que le *r* final

est généralement considéré comme indice du génitif pluriel composé dans le dialecte du sud de l'Hispanie. Or, *Iluri*, dit-on, ne ressemble pas du tout à *Iliberri*.

Faisons tout d'abord observer combien il serait risqué de soutenir que tous les écrivains de l'antiquité ont entendu de travers et qu'ils se sont, pour ainsi dire, donné le mot pour se tromper à peu près de la même façon. Évidemment, ces auteurs durent transcrire de la manière dont ils avaient entendu. Se rejeter sur une erreur des copistes semblerait véritablement encore moins soutenable.

Du reste, il y a, croyons-nous, moyen d'expliquer cette étrangeté d'orthographe d'*Ilurir*. On peut supposer tout d'abord que le signe rendu par *u* (*ou*) répondait plutôt à une syllabe qu'à un son simple. M. Huebner reconnaît l'existence de plusieurs signes syllabiques dans l'alphabet Ibérique. Il en cite un répondant à notre syllabe *Ka* (*ka*), un autre exprimant le groupe *Ce* ou *Ke*. Un troisième enfin serait l'équivalent du groupe *Du* ou *Dou*. Dans cette hypothèse, le prétendu caractère *u*, *ou* aurait bien pu se lire *Ve* ou *Be*. Nous obtiendrions ainsi une forme *Ilberir* ou *Ilverir* assez rapprochée d'*Iliberris*.

Une autre hypothèse serait encore possible. Serait-il donc si téméraire de supposer que ledit signe *u* avait comme en Latin, suivant les cas, une double valeur, soit de voyelle, soit de consonne, qu'elle pouvait, en un mot, se prononcer soit *u* soit *v*? Au lieu de

Ilurir, nous obtiendrions de la sorte *Ilvrir*, ou *Ilbrir*, ou même *Ilverir*, *il verir*, en rétablissant la voyelle brève souvent supprimée en Ibérien, tout comme dans l'alphabet Phénicien dont il dérive. Nous voici bien près d'Iliberis.

Nous chicanera-t-on sur ce que les monnaies donneraient un *v* au lieu d'un *b* ? Mais on sait combien ces deux lettres sont souvent confondues tant en Espagnol qu'en Béarnais. Le Basque actuel ne les distingue même pas, et il est vraisemblable que cette confusion remonte à une haute antiquité. Rappelons à ce propos le mot de Scaliger : *Felices Vascones quibus vivere est bibere*, et la répartie moins connue de l'ambassadeur d'Espagne au roi des Belges : « Sire, je suis entré dans la diplomatie l'année même où mon *veau*-frère est devenu *bœuf*. »

Ajoutons par parenthèse que les termes *Hiri* ou *Ili* se retrouvent peut-être dans les noms suivants de villes antiques :

1° *Ilerda*, aujourd'hui *Lérida* en Catalogne, sur la rive droite de la Sègre (jadis *Sicoris*), à 18 lieues N.-O. de Tarragone et 31 N.-O. de Barcelone. Un concile s'y tint en 524. Elle faisait partie autrefois du territoire de Illergètes.

2° *Ilicis* ou *Ilicum*, actuellement *Elche*, célèbre par sa forêt de palmiers. Cette ville est située sur la la Segura, à 4 lieues O. d'Alicante (royaume de Valence.

3° *Ilipa*, assimilée par Danville à *Alcolea*. Ne serait-ce la même localité que Vosgien indique sous le nom de *Hienipa* et qu'il identifie d'ailleurs à *Alcala de Guadaira*, sur la rivière de ce nom, à 24 lieues S.-E. de Séville (Andalousie) ?

4° *Ilipula* ou *Elepha*, aujourd'hui *Niebla*, sur les rives du Rio-Tinto, à 16 lieues O. de Séville.

5° *Iliturgis* ou *Illiturgis*, près d'Andujar ou Anduxar, si ce n'est juste sur le même emplacement. Il n'en reste plus guère, assure-t-on, que des ruines. Elle se trouve à 10 lieues E. de Cordoue et 9 lieues O. de Jaën.

6° *Ilorcis* on *Eliocrata*, aujourd'hui *Lorca*, baignée par la Guadalentin, à 14 lieues S.-O. de Murcie et 12 lieues O. de Carthagène.

7 *Illunum* ou *Bigerra*, actuellement Villena, à 22 lieues N.-E. de Murcie et 22 S.-O. de Valence.

9° *Illuro* ou *Illuro*, aujourd'hui *Mataro*, en Catalogne, à 14 lieues S.-O. de Gironne et 6 lieues N.-E. de Barcelone.

10° *Iluro*, qui n'est autre chose qu'Oloron, sous-préfecture du département des Basses-Pyrénées, à 4 lieues S.-O. de Pau.

Nous ne saurions du reste nous empêcher de reconnaître encore le terme *Ili*, « cité, ville », dans le nom de deux peuples de l'antique Ibérie, à savoir, les *Ilercaons*, dont l'une des cités principales était Dertosa, aujourd'hui Tortosa, sur la rive gauche et non loin de

l'embouchure de l'Èbre, et les *Ilergètes*, dont il vient d'être question à propos de la cité d'Ilerda.

Il semble reparaître encore dans le nom de l'antique *Elusa*, principale ville des *Elusates*, qui avaient tiré d'elle leur nom et vivaient au N.-O. des *Ausci*.

Si, enfin, l'on admet (hypothèse qui n'offre rien de téméraire), que le durcissement du *l* en *r* avait déjà pu se produire dans quelques anciens dialectes Ibériques, rien n'empêchera de reconnaître le mot *Ili* dans *Iria flavia*, litt. « ville de Flavius », aujourd'hui *Padron*, en Galice, sur l'Ulla, à 4 lieues S. de Compostelle. L'assimilation en serait peut-être beaucoup moins acceptable avec le dissyllabe final du nom de *Gracchuris*, litt. « ville de Tibérius Gracchus », parce que le célèbre personnage en fut le fondateur. Danville l'assimile à la localité actuelle d'Alfaro, et Vosgien à celle d'Agréda, dans la Vieille-Castille, à 3 lieues S.-O de Tarragona. Ce fut, on le sait, la patrie de sainte Marie d'Agréda.

Inutile de parler ici d'une ville d'*Agreda* ou *Nueva Malaga*, en Amérique, dans le royaume de Quito, à 45 lieues S.-O. de la ville de ce nom. Peut-être aura-t-elle été ainsi désignée en souvenir de sainte Marie d'Agréda.

Nous ne pouvons, en terminant, nous empêcher de protester contre l'hypothèse d'Ampère, qui traduit le nom du mont Esquilin, à Rome (*Exquiliæ*, *Esquiliæ*, *Esquilinus*), par « Cité des Basques », de *Euski*, litt.

« Les parlants », terme à rapprocher de celui d'*Euskara* « langue Basque », litt. « langue des parlants », de *Eusi* « parler à haute voix », d'où *Eskalherria* « pays Basque », litt. « pays de la langue Basque », et *Euskaldun* « Basque », possesseur de l'*Eskalherria*, du pays où l'on parle l'Euskara, et enfin de *Ili*, « ville ». A l'exemple de beaucoup d'autres peuples, les Basques se considéraient comme étant les seuls à parler une langue compréhensible. Aussi, donnent-ils aux autres idiomes le nom d'*Erdiara* ou demi-langage. C'est ainsi que les Chinois, qui se regardent comme seuls véritablement raisonnables et civilisés, accordent cependant aux Barbares de l'Occident une demi-intelligence, qui leur permet de réussir dans les sciences. Du reste, ce mot *Euski* ne reparaît-il pas dans le nom des anciens *Ausci*, à peu près équivalent à celui d'*Euskaldun*, puisqu'il est formé, lui aussi, du verbe *Eusi*, mais joint à la finale partitive *Ki*, litt. « portio loquentium » ?

Le docte historien partait de là pour soutenir l'existence d'anciennes populations d'origine Ibérienne, jusque dans l'Italie Centrale. La chose n'est pas, sans doute, impossible, mais, à coup sûr, les arguments invoqués par Ampère ne nous semblent guère concluants. Qui nous dit qu'il soit le moins du monde question de Basques dans le nom de l'Esquilin ? Ne pourrait-il pas se rattacher au latin *Æsculus* « chêne à glands doux et comestibles », de la racine *Edere*

« manger » ? L'Esquilin aurait donc simplement été « la montagne couverte de chênes à glands doux ».

Pour nous résumer, le terme *Ili* pourrait bien être primitif en Basque. et nous ne voyons guère à quoi le rattacher. Sans doute, la ressemblance avec le Tchérémisse *Ala* « urbs », — Suomi, *Kyllae*, — Turk-Tartare, *Kula*, — Turk-Osmanli, *Kaleh* « château », mérite de passer pour purement fortuite.

Cte DE CHARENCEY.

UN PARADOXE VÉDIQUE

Il ne faut jamais se lasser de le dire, car les intérêts de la vérité et de la science en dépendent, Bergaigne est le premier qui ait mis le doigt sur le vrai sens des Védas quand il en a affirmé le caractère essentiellement liturgique. Il n'avait qu'à généraliser davantage encore l'observation, à dire que les hymnes étaient *absolument et exclusivement* liturgiques pour tracer le programme exact et définitif de l'exégèse védique.

Il n'a pas été moins bien inspiré et pénétrant pour certaines questions de détail et particulièrement pour celle des énigmes et des paradoxes védiques. Il a su voir toute l'importance de la rhétorique spéciale des Rishis et il s'est efforcé d'en montrer le caractère avec une insistance en rapport avec l'attention qu'exige le procédé de la part de quiconque veut pénétrer le sens de leurs antiques compositions.

Cette attention doit être tenue en haleine si l'on veut arriver au déchiffrement complet et coordonné des formules, obscures à dessein, que les textes védiques soumettent à chaque pas à la perspicacité des savants qui les étudient.

C'est pour maintenir ces intéressantes questions à l'ordre du jour de l'indianisme que j'indiquerai en essayant de le résoudre un des plus caractéristiques

de ces paradoxes dont peu d'hymnes sont exempts et que plusieurs présentent à foison.

Dans l'hymne du Rig-Véda, VI, 13, vers 2, le poète dit à Agni: « Tu résides, tu as une habitation (*kšayasi*) comme le voyageur qui circule (*parijmeva*). » Cette comparaison si paradoxale s'expliquerait difficilement si nous n'avions que ce texte pour nous tirer d'affaire, fort heureusement, un autre texte (R.V., VI, 2, 8) nous indique le mot de l'énigme en comparant cette fois la demeure d'Agni (*gaya*) au même voyageur. Or, la demeure d'Agni est la libation où s'alimentent et résident ses flammes ; mais en même temps on peut dire qu'il voyage autour d'elle qu'il circule pour l'envelopper et l'étreindre. De là l'antithèse ou le paradoxe du voyageur sédentaire présentée sous sa forme la plus énigmatique dans la formule *parijmeva... kšayasi*, « tu as un domicile comme le voyageur », c'est-à-dire « quoique voyageur ».

Ces étranges combinaisons de mots et d'idées ne sont pas du reste propres aux seuls hymnes védiques. Il serait facile de montrer que les œuvres des anciens lyriques grecs, en y comprenant les chœurs des tragiques, en sont remplies. On y verra l'indice que le lyrisme hellénique et le lyrisme des Hindous védiques ont la même origine et reposent à la fois sur les mêmes conceptions liturgiques et sur les mêmes artifices de style.

P. Regnaud.

UNE RÈGLE IMPORTANTE DE SÉMANTIQUE

Un point sur lequel tous les linguistes, je crois, sont d'accord, c'est que d'une manière générale les adjectifs ont précédé les substantifs. Ceci revient à à dire que les objets ont été nommés d'après leur qualité principale; l'étymologie le fait voir, par exemple, à propos des mots latins *terra* la sèche, d'où la terre, de *sol* le brillant, d'où le soleil, *serpens* le rampant, d'où le serpent, etc. Mais si le fait est évident, la manière dont il s'est produit requiert une explication. Comment l'adjectif a-t-il pu perdre la signification générale qui le rendait apte à désigner une qualité donnée dans *tous* les objets qui la possèdent, pour se restreindre à ne *signifier* cette même qualité qu'en tant qu'elle caractérise *un seul genre* d'objets? Exemple : *serpent* s'appliquant primitivement ou étymologiquement à tout animal *rampant*, mais ne désignant plus dans l'usage actuel que le (rampant)-serpent.

Selon toute vraisemblance, cette spécification s'est produite par l'intermédiaire d'une formule complexe déterminant d'abord le serpent au moyen de qualificatifs combinés : « le serpent (c'est-à-dire, le rampant) mordant, d'où le « serpent » tout court. C'est exactement le même procédé qui a donné naissance aux

noms propres comme Pyrrhus = « l'homme roux », puis « le Roux ». Dans les deux cas et dans tous les cas analogues, l'expression est devenue *propre*, après avoir été *commune*, par l'adjonction d'une qualification secondaire qui en a limité l'application soit à un seul homme de couleur rousse, soit à la seule catégorie d'animaux qui sont à la fois mordants et rampants.

La part du langage dans le procédé comprend deux phases : 1° vulgarisation de la formule « le serpent mordant » pour désigner le (futur) serpent proprement dit ; 2° réduction de cette formule au terme « serpent » (comme la formule ἀνὴρ πυῤῥός s'est réduite à Πύῤῥος).

Mais tout n'est pas là : le phénomène grammatical a été accompagné d'un phénomène mental, à savoir le reflet sur l'esprit de l'appropriation du mot erpent à l'animal ainsi désigné, et la transformation pour l'entendement de l'appellation significative (le serpent = le rampant) en pure étiquette phonétique. Il s'ensuit que le mot serpent n'évoque plus dans notre intelligence l'idée d'un objet qui rampe, mais seulement et spécialement celle de l'animal caractérisé par tous les attributs du serpent.

Arrivé là, le mot ne désigne plus la chose en la qualifiant, mais c'est la chose qui donne au mot sa valeur spécifique et précise, ou, ce qui revient au même, qui le fixe dans sa signification secondaire et acquise.

Cette répercussion de l'objet dénommé sur la signification du nom de l'objet, rend compte aussi des acceptions sensiblement différentes les unes des autres qui se sont attachées à certains adjectifs comme le latin *acer* « piquant », mais aussi « ardent » et « rapide ». Dire à ce propos que « piquant » est le sens propre, et « ardent », le sens métaphorique n'explique rien, si l'on ne montre pas la liaison des deux idées. Or, cette liaison apparaîtra, par exemple, dans l'expression *ignis acer* « le feu piquant, cuisant », mais aussi « ardent » vif, agité, rapide ». Tous ces attributs constants du feu se sont groupés naturellement sous l'expression qui exprimait l'un d'entre eux et qui ainsi enrichie est restée prête pour d'autres alliances de mots, comme *equus acer* « le cheval ardent, rapide ».

Une explication analogue convient au double sens du latin *fragor* « cassure » et « bruit (qui accompagne la cassure) », et à tous les faits du même genre.

De là une règle de sémantique dont la prise en considération est d'un grand secours pour la détermination des rapports parfois si embrouillés des différentes significations d'un même vocable.

P. Regnaud.

HISTOIRE

DE LA

PRINCESSE DJOUHER-MANIKAM

Roman traduit du Malais

sur le Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris

Par ARISTIDE MARRE

(Suite)

Maka kata baginda : « Hey perdana mantri taroh. kan.lah orang ini baïk.baïk pelihara.kan bri makan **Hatta kalakian** maka *Biyapri* satelah genap.lah ampat pouloh hari, maka iyapoun naïk ka.atas pendjourou roumah.nia, maka di.lihat.nia touan poutri *Djouher Manikam* tiada.lah lagi, maka *Biyapri* poun gilah.lah, maka iyapoun meninggal.kan roumah tangga.nia dan segala harta.nia me.lakou.kan diri. nia saperti derouis, ber.djalan deripada souatou nagri

Le prince alors dit à son *mangkouboumi :* « O *mangkouboumi !* que cet homme soit gardé soigneusement ; qu'on lui donne de la nourriture et des vêtements ! »

Le roi de *Damâs,* après être descendu de son trône, avait quitté son royaume et sous le costume d'un derviche, il s'était mis à parcourir les différents pays. Arrivé à *Roum,* le roi *Châh Djohon* vit un *baley* situé en dehors du fort et alla s'y asseoir. Le prince, regar-

datang Kapada souatou nagri men.tchahari touan poutri *Djouher Manikam*, tiada djouga iya ber.temou, maka iyapoun lalou ka nagri *Roum;* maka *Biyapri* poun melihat sa.bouah balei di louar kota, maka iya ber.henti kapada balei itou maka *Biyapri* poun me. lihat kapada gambar itou maka di.per.amat.ī.nia roupa touan poutri *Djouher Manikam*, maka iyapoun menangis seraya iya memelouḳ dan men.tchioum gambar itou maka kata.nia « ouéh kakasih.kou demikian.lah roupa.nia kamana gerang.an pergi.nia! » maḳa iyapoun lalou di tangkap olih orang yang menounggou balei itou, maka di.baoua.nia kapada radja *Roum*. Maka olih radja itou ber.titah : « Hey Biyapri, derimana angkau ini datang maka demikian pekerti.mou. » Maka sembah *Biyapri* : « iâ touankou chah alam bhaoua hamba memohon.kan ampoun be.

dant avec attention le portrait qui ressemblait absolument à la princesse *Djouher-Manikam*, versa d'abondantes larmes et s'écria : « Hélas ! fruit de mon cœur! ma bien-aimée ! lumière de mes yeux! c'est bien là ton image! Mais toi-même, toi que je cherche, où donc es-tu ? » Et en parlant ainsi, le prince tenait le portrait entre ses bras et le couvrait de baisers. Ce que voyant, les gardes du *baley* le saisirent et l'amenèrent au roi.

Le roi lui dit : « Monseigneur, d'où venez-vous? Comment vous êtes-vous égaré dans ce pays ? Et pourquoi vous êtes-vous comporté ainsi que vous l'avez fait à l'égard de mon portrait ? » Le roi *Châh-Djohon* répondit: « Sachez que mon épouse, qui se nomme la

ribou.ribou ampoun hamba ber.datang sembah dengan sa.benar.nia; djikalau di.bounouh hamba mati, dan djikalau di.gàntong hamba tinggi, djikalau di.djoual hamba djaouh. **Adapoun** tatkala hamba kombali deripada ber.niaga maka hamba lalou di.baouah pohon kayou itou, maka hamba lihat di.atas pohon kayou itou ada sa'orang perampouan terlalou elok roupa.nia : maka hamba ambil lalou hamba baoua kombali ka nagri *Basrah,* maka hamba taroh.kan di.atas pendjour gedong.hamba. **Hatta** pada souatou malam maka iya hilang.lah kakasih hamba itou, tiada ber. ka.tahou.an lagi pergi.nia itou, iâ chah alam! maka hamba poun mendjadi saperti oranggila mem.bouang. kan diri hamba.maka hamba poun datang . lah ka binoua *Roum* ini, maka hamba lihat souatou balei di louar kota, maka hamba poun doudouk kapada balei

princesse *Djouher-Manikam,* a disparu loin de moi. C'est pour cela que j'ai quitté mon royaume, et que, me faisant derviche, j'ai marché de pays en pays, de plaines en plaines, de villages en villages, à la recherche de celle qu'il ne m'a jamais été possible de rencontrer. Mais, étant arrivé dans le pays de Votre Majesté, j'ai vu suspendu au *baley* ce portrait qui est d'une ressemblance frappante avec mon épouse. C'est pour ce motif que j'ai pleuré en contemplant cette image. »

La princesse sourit, et en même temps son cœur était attendri en voyant la conduite de son époux ; elle dit à son premier ministre : « O mon ministre, je vous confie cette personne, traitez-la dignement, donnez-lui des

touankou itou; maka hamba lihat souatou gambar ter, gantong kapada balei itou sa.roupa dengan kakasih. kou yang hilang itou tiada lagi ber.salah.an roupa.nia. Maka pelouḳ dan hamba tchioum serta hamba menangis.demikian.lah, iâ Chah alam. » Maka kata baginda kapada perdana mantri : « Hey mantri.kou taroh.kan.lah orang ini baïk.baïk dan bri makan dan bri pakey iya. » **Sabermoula** maka radja *Chah Djohon Damṣik* itoupoun touroun.lah iya me.ninggal. kan ka.radja.an kaginda me.laçou.kan saperti lakou derouis berdjalan.lah baginda deripada souatou nagri datang kapada souatou nagri.Maka radja *Chah Djohon* poun lalou iya ka binoua *Roum.* Maka radja *Chah Djohon* poun melihat sa.bouah balei di louar kota itou, maka iyapoun doudouḳ kapada balei itou.Maka baginda poun terpandang kapada gambar itou sa.

vivres en abondance, donnez-lui aussi quatre femmes pour le soigner convenablement : c'est le roi de *Damas!*» Le ministre alors, sur l'ordre de la princesse, partit et conduisit le roi de *Damas* dans une maison de belle apparence et pourvue d'un ameublement conforme aux ameublements des rois.

HUITIÈME RÉCIT

Ou l'on raconte les actes du ministre du pays de Damas, le meurtrier des enfants du roi Chah Djohon.

Le ministre prit toutes les richesses qui avaient été envoyées en présent au roi *Haroun er-Raschid.* Lin-

roupa sakali dengan touan poutri *Djouher Manikam*. Maka baginda poun menangis seraya berkata : « Ouéh bouah hati.kou dan kakasih.kou dan tchahaya mata. kou demikian.lah roupa.nia, dimana.kah gerangan iya sakarang ini kou.tchahari; seraya baginda memelouk dan mentchioum gambar itou. Maka dilihat olih orang yang menounggouh balei itou lalou di.tangkap.nia di. per.sembah.nia kapada radja *Chah Djohon*. Maka kata baginda : « Hey touankou derimana touhamba ini datang maka sesat ka nagri ini, dan apa sebab maka pekerti mou ini yang demikian itou dengan gambar hamba. » Maka sembah radja *Chah Djohon* alim bhaoua istri hamba yang ber.nama touan poutri *Djouher Manikam* telah lenniap.lah deripada hamba, sebab itou.lah hamba meninggal.kan ka.radja.an hamba, maka hamba melakou.kan diri hamba ini saperti lokou derouis, maka

gots d'or, lingots d'argent, riches habillements en fines étoffes de la contrée de *Rouzoungga*, ainsi que les vêtements de la princesse *Djouher-Manikam* et ceux de ses trois enfants, tout fut transporté et vendu en la ville de *Badgad*. Mais le roi *Haroun er-Raschid* ayant vu que son nom et celui de sa fille la princesse *Djouher-Manikam* étaient gravés sur les lingots d'or et d'argent, s'empara de toutes ces richesses.

Le ministre du pays de *Damas* disait : « Ces richesses sont à moi ; » de son côté, le roi *Haroun er-Raschid* disait : « Ces richesses sont à moi, car mon nom et celui de mon enfant sont gravés sur ces lingots d'or et d'argent. » Le ministre dit: « Puisque Sa Majesté déclare que ces trésors sont à Elle, il faut,

hamba berdjalan deripada souatou nagri datang kapada souatou nagri dan deripada souatou padang datang kapada souatou padang dan deripada souatou dousoun datang kapada souatou dousoun, mentchahari diya, tiada djouga hamba bertemou dengan diya; maka hamba sampey.lah ka nagri Chah alam ini, maka lihat gambar chah alam tergantong kapada balei itou, sa.roupa dengan istri hamba tiada lagi ber.salah. an roupa.nia; sebab itou.lah hamba menangis akan gambar itou. » Maka baginda poun tersinnioum seraya belas hati.nia melihat ka.lakou.an.nia souami. nia itou, maka kata baginda kapada perdana mantri : « Hey mantri.kou taroh.kan baïk.baïk akan orang ini pelihara.kan iya dan bri makan.makan.an dan bri perampouan ampat orang memelihara.kan diya radja *Damsik* ini. » Maka mantri yang disourouh.kan olih

Monseigneur, que ce différend soit vidé en justice. » Le roi de *Badgad* répondit : « C'est bien. Nous irons où tu voudras me conduire ! — C'est bien, dit le ministre, nous irons alors devant le roi du pays de *Roum ;* ce prince a la réputation d'être extrêmement juste : chacun de nous lui exposera sa plainte. » Le prince répondit : « C'est bien ! » Le ministre reprit : « O roi du monde, il est bon que nous partions sans retard ! »

Alors le roi *Haroun er-Raschid* se mit en route avec son fils *Minbah-Châhaz*, ses *houloubalang* et des soldats. Le Kâdhi accompagnait le prince. De son côté, le ministre du pays de *Damas* se mit en route, accompagné de ses trois fils et des quarante lascars du

baginda itoupoun pergi.lah iya membaoua radja *Damsiḳ* itou kapada sa.bouah gedong dengan segala alat.nia itou saperti alat segala radja.radja itou.

HUITIÈME RÉCIT

El kissa datang kapada tcheritra yang *ka.doulapan pada mengata.kan pri hal mantri di binoua Damṣiḳ yang mem.bounouh anaḳ radja chah Djohon itou.*

Maka segala arta yang di.sourouh per.sembah.kan kapada radja *Haroum er.rachid* itoupoun samoua.nia di.ambil.nia olih mantri itou saperti tangga emas dan tangga peraḳ dan segala kaïn saperti souf sa.khelat aïn el.banat beled *Rouzoungga* dan saperti kaïn touan poutri *Djouher Manikam* dan pakeyan anakda ba-

pays de *Damas*. Après quelque temps de marche, ils arrivèrent en la ville de *Roum* et entrèrent dans le fort. Ils se présentèrent de part et d'autre devant le roi de *Roum* et chacun d'eux exposa sa plainte.

Le roi *Haroun er-Raschid* s'exprima ainsi : « O Roi du monde! je me présente devant Votre Majesté pour lui demander son jugement impartial. Le ministre du pays de *Damas* a apporté à *Badgad*, entre autres objets précieux, des lingots d'or et des lingots d'argent sur lesquels sont gravés mon nom et celui de ma fille la princesse *Djouher-Manikam*. Je m'en suis emparé, et me voici venu en présence de Votre Majesté. » Le roi de *Roum* dit : « S'il plaît à Dieu le Très-Haut, roi de *Badgad!* l'affaire va être jugée suivant la mesure

ginda yang ka.tiga itou samoua.nia di.baoua.nia ka nagri *Bagdad* di.per.niaga.kan.nia di.sana.maka di. lihat.nia olih radja *Haroum er.rachid* nama baginda dan nama anakda touan poutri *Djouher Manikam* tersourat kapada tangga itou; maka segala harta itou samoua.nia olih radja *Haroun er.rachid* itou di. ambil.nia. Maka kata mantri nagri *Damsik* « **adapoun** harta itou harta hamba » maka kata radja *Haroun-er.rachid* « **adapoun** harta ini harta hamba, karna nama.kou dan nama anak.kou tersourat dalam tangga emas dan tangga perak itou. » Maka sahout mantri itou « djika Chah alam mengakou harta ini, baïk.lah touankou kita ber.houkoum ». Maka saout radja *Bagdad* « baïk.lah kita pergi kamana angkau hendak membaoua akou ». Maka sembah mantri itou « baïk.lah kita meng.adap radja binoua *Roum* karna

de nos forces. » Le roi de *Roum* reprit : « Mon *mangkouboumi*, et vous, mes *mantri* et mes *houloubalang*, recherchez toute l'inspiration divine pour trancher le différend existant entre le roi de *Badgad* et le ministre de *Damas*. » Les *mantri* s'inclinèrent et dirent : « O Monseigneur, Roi du monde, quels qu'ils soient, nous élevons les ordres de Votre Majesté au-dessus de nos têtes ! »

Et ils délibérèrent sur la nature du différend. Le roi de *Badgad* déclare : « Ces objets précieux sont à moi, car ils portent gravés les noms de moi et de mon enfant. » D'autre part et en même temps, le ministre de *Damas* déclare : « Ces objets précieux sont à moi ! »

Les *mantri* et les *houloubalang* demeurèrent fort

baginda itou khabar.nia terlalou sangat adil, baïklah kita masing-masing mengatakan daoua kita kapada baginda itou ». Maka sahout baginda : « baik.lah. » Maka kata mantri itou : « lâ chah alam baïk.lah kita sigra pergi. » Maka radja *Haroun-er.Rachid* poun ber. djalan.lah dengan anakda *Minbah Chahaz* dan houloubalang baginda dan rayat.nia, dan ḳadli poun adalah serta dengan baginda, dan mantri binoua *Damṣiḳ* poun ber.djalan.lah dengan anakda.nia tiga orang rayat *Damṣiḳ* poun ampat pouloh orang serta. nia, Satelah bebrapa lama.nia di djalam, maka sampey. lah iya ka binoua *Roum*, lalou masouḳ kota deripada ka.doua pihaḳ itou meng.adap radja *Roum* masing-masing menienbah.kan daoua.nia kapada radja *Roum*. Maka radja *Haroun er.rachid* poun berdatang sembah : « iâ Chah alam ! **Adapoun** hamba meng.

embarrassés : ils dirent au roi : « O Roi du monde ! nous tous, nous ne pouvons nous-mêmes juger ce différend ; il est trop difficile pour nous ; c'est le jugement impartial de Votre Majesté qui peut seul en décider. » Le prince dit : « C'est bien ! je prononcerai la sentence, s'il plaît à Dieu le Très-Haut, pourvu que vous consentiez à l'accepter. » Le roi de *Bagdad* répondit : « O Roi du monde, jugez entre nous deux suivant votre impartiale justice. » Le roi de *Roum* dit alors : « O ministre de *Damas*, et vous, roi de *Bagdad*, voulez-vous l'un et l'autre que Nous jugions selon le jugement de Dieu le Très-Haut ? » Et ils répondirent des deux côtés : « C'est là ce que nous demandons : le jugement de Dieu ! » Le prince reprit : « Si vous y

adap Chah alam ini hendaḳ memohon.kan houkoum yang.sa.benar.nia ka.baouah touankou Chah alam karna mantri di binoua *Damṣiḳ* ini mem-baoua harta ka nagri *Bagdad*, maka dalam harta itou ter.sourat nama hamba dan nama anaḳ hamba touan poutri *Djouher Manikam*, pada tangga emas dan tangga peraḳ itou ; maka hamba ambil.lah, maka hamba datang meng adap touankou Chah alam ini ». Maka sahout radja *Roum* : « In chá Allah taala, hey radja *Bagdad!* sakedaa sa.kouasa kami mem.bitchara.kan diya. » Maka kata radja *Roum* pada mangkouboumi dan segala mantri akou dan houloubalang.kou sakaliam periksá.ī ilham akan hal radja *Bagdad* dan mantri *Damṣiḳ* itou. | maka segala mantri *Roum* itoupoun meniembah maka sembah.nia : « iá touankou chah alam ini mana.lah parentah touankou hamba

consentez de part et d'autre, c'est bien ! » — « J'y consens, dit le ministre de *Damas*. » — « Et moi également, » dit le roi de *Bagdad*.

Le roi de *Roum* alors parla en ces termes: « Conformément à la loi de Dieu le Très-Haut, j'adresse cette question au roi de *Bagdad:* « Avez-vous une fille? » Le roi de *Bagdad* répondit: « Oui, Roi du monde, j'ai une fille et un fils. » — « Et, dit le *Roum*, est-ce que vous avez présentement ces deux enfants ? » Le roi de *Bagdad* répondit : « J'ai mon fils, mais ma fille, je l'ai perdue! » Le roi de *Roum*, continuant, dit : « Quelle est la cause de la perte de votre fille? » Le roi de *Bagdad* répondit: « O Roi du monde! écoutez mon récit. Pendant que j'étais parti pour le pèlerinage avec

djoundjoung. » Maka segala mantri *Roum* itoupoun ber.bitchara.lah akan ḥal kata daoua.nia itou karna radja *Bagdad* daoua nia « segala harta ini harta.kou karna nama anak hamba yang tersourat kapada harta itou »; maka kata mantri *Damṣik* : « harta ini harta hamba ». Maka segala mantri dan houloubalang itou sakat. an.nia. Maka segala marika iiou poun berdatang sembah demikian sembah.nia : « iâ Chah alam ! tiada.lah ter.bitchara.kan ôlih hamba sakalian karna bitchara ini terlalou amat soukar kapada hamba sakalian, melaïnkan houkoum ini adil Chah alan djouga yang dapat meng.houkoum.kan diya ». Maka kata baginda : « baïk.lah akou meng.houkoum.kan in cha' Allah taala djika iya maou menourout houkoum.kou.» Maka sahout radja *Bagdad* : « iâ Chah alam houkoum. kan.lah antara kami kadoua dengan houkoum yang

mon épouse et mon fils qui se nomme *Mînbah Châhaz*, j'avais laissé ma fille pour garder mon palais. Arrivé au but de mon pèlerinage, j'envoyai une lettre au Kâdhi. Elle était ainsi conçue : « Que la paix soit avec le » Kâdhi. J'attendrai encore pour le grand pèlerinage » environ une année. Pour ce qui regarde mon » royaume, mon palais et ma fille, la princesse *Djou-* » *her-Manikam,* veille avec le plus grand soin, garde- » toi de toute négligence dans la protection de mon » royaume et de mon enfant ! » — Quelque temps après, le Kâdhi m'envoya une lettre à *la Mecque* ; elle était ainsi conçue : « O Roi du monde ! votre servi- » teur a reçu l'ordre de veiller sur le palais de la prin- » cesse votre fille ; or, une certaine nuit, votre fille est

sa.benar.nia. » Maka kata radja *Chah Djohon :* « Hey mantri *Damṣiḳ* dans radja *Bagdad* maou.kah touankou kadoua pihaḳ kami houkoum.kan dengan houkoum Allah taala ». Maka sembah ka.doua pihaḳ : « itou.lah yang hamba pohon.kan houkoum Allah itou ». Maka kata baginda : « baïk.lah djikalau ridla yang ka.doua pihak ». Maka sembah mantri *Damṣiḳ :* « ridla.lah hamba demikian lagi kata raja *Bagdad.* » Maka kata radja *Roum* « tetapi hamba bertania dengan haḳ Allah taala kapada radja *Bagdad:* « ada. lah touanhamba beranak perampouan ? » Maka sahout radja *Cagdad :* « ada, iâ Chah alam ! hamba beranaḳ perampouan su'orang dan laki-laki sa'orang. » Maka kata radja *Roum :* « ada.kah sakarang.ini kadoua anak itou ? » Maka sahout radja *Cagdad :* « Chah alam anak hamba yang laki-laki ada, dan yang pe-

» venue auprès de moi et elle m'a dit : « O Kâdhi ! tu » es l'objet de mes désirs ! » — Après avoir entendu cette lettre du Kâdhi, j'appelai mon fils *Minbah Châhaz* et lui dis: « Pars pour *Bagdad,* va tuer ta sœur, » parce qu'elle est notre honte. » Mon fils *Minbah Châhaz* partit aussitôt pour *Bagdad* et tua sa sœur. Puis il revint me trouver à *la Mecque.* Son coutelas était encore teint de sang. Alors je m'écriai : « Louanges à Dieu, le Seigneur de l'univers ! Notre honte est effacée ! » Tel est mon récit ! ô Roi du monde ! »

Le roi de *Roum* dit: « C'est bien ! maintenant je prononcerai le jugement ! » Et, s'adressant au ministre de *Damas,* il lui dit: « O ministre de *Damas,* dis-moi la vérité, si tu veux qu'au jour du jugement dernier

rampouan itou telah hilang.lah. » Maka kata radja *Roum* apa moula.nia maka anak radja yang perampouan itou hilang ? » Maka sahout radja *Cagdad:* « iâ, chah alam ! dengar.kan.lah tcheritra hamba, tatkala hamba pergi naïk hadji serta istri hamba dan anak hamba yang ber.nama *Minbah Chahaz* itou **adapoun** anak hamba yang perampouan itou hamba tinggal.kan mensunggou.ï astana hamba.satelah soudah hamba naïk hadji maka berkirim sourat kapada ḳadli demikian bounyi.nia : « Salam doa hamba dataug kapada kadli **adapoun** hamba lagi menanti hadji akbar barang satahoun lagi **bermoula** akan nagri hamba dan astana hamba dan anak hamba perampouan yang ber.nama poutri *Djouher Manikam* itou pelihara.kan baïk-baïk, djangan taḳsir ḳaldi kapada memelihara.kan nagri hamba dan anak hamba. » **Hatta**

intercède pour toi le prophète *Mohammed* (que la paix et la bénédiction de Dieu soient sur lui !). Parle et dis la vérité : d'où te viennent ces richesses ? afin que je prononce mon jugement entre vous. »

Le ministre du roi de *Damas* dit avec crainte : « O Monseigneur, Roi du monde ! je vais déposer au pied du trône de Votre Sublime Majesté le récit complet depuis le commencement. Je reçus une mission du roi *Chah Djohon.* « O mon ministre, me dit-il, pars, je t'envoie dans la ville de *Badgad;* mène mes trois enfants à leur aïeul, et mon épouse la princesse *Djouher-Manikam* à sa mère et à son père le roi *Haroun er-Raschid.* » Je me mis donc en route avec l'escorte qui accompagnait la princesse *Djouher Manikam,* et nous

brapa lama.nia maka ḳadli poun ber.kirim sourat kapada hamba ka *Mekah* demikian bounyi.nia : « iâ chah alam ! hamba.mou di.sourouh.kan chah alam meng.aoual astana padouka anakda baginda itou ; maka ada pada souatou malam anakda dating kapada hamba demikian kata.nia : « Hey kaldi ! akou hendak akan dikau ! » satelap hamba menengar sourat deripada ḳadli demikian itou, maka hamba sourouh.kan.lah anaḳ hamba *Minbah Chaaz* itou, maka kata hamba : pergi.lah angkau ka binoua *Bagdad*, bounouh olih mau saoudara.mou itou, karna iya membri kita malou ; maka anaḳ hamba *Minbah Chahaz* itoupou pergi.lah iya ka *Bagdad*, maka di.bounouh.nia saoudara.nia itou. Maka iyapoun kombali.lah mendapat.kan hamba ka *Makah*. Sekin.nia poun masih ber.loumour darah, maka kata hamba *el hamd lilah rabbi el alamin*,

arrivâmes à notre premier lieu de halte. Le jour ayant fait place à la nuit, je dressai une tente et les gens de l'escorte dressèrent tous des tentes autour de celle de la princesse. Mais Satan survint qui souffla dans mon cœur une tentation ; cette pensée me vint : « l'épouse du roi est admirablement belle, elle a aussi un très beau nom : il faut que j'aille lui demander si elle veut de moi. » Alors j'entrai dans la tente de la princesse ; dans ce moment-là, elle était assise à côté de ses enfants qui dormaient, occupée à chasser loin d'eux les moustiques. La princesse me demanda : « O mon ministre, pourquoi viens-tu ici ? » Et je répondis : « Je viens ici pour vous demander si vous voulez de moi ! » La princesse dit : « N'as-tu donc nulle crainte de Dieu

hilang.lah malou deripada kita! demikian.lah tcheritra.nia, iâ Chah alam! » Maka kata radja *Roum* : « baïk.lah sakarang hamba sourouh.kan houkoum ini. Maka kata radja *Roum* poula pada mantri *Damṣiḳ:* « Hey mantri *Damṣiḳ* berkata benar.lah angkau kapada kou djika angkau hendaḳ chefaat nabi *Mohammed* rasoul Allah (*Salla allah atey.hi oua fallama!*), pada hari kiamat djamaah, kata.kan.lah olih mou dengan kata yang sa.benar.nia ; derimana angkau ber.olih hartâ ini soupaya sigra akou poutous.kan houkoum kamou itou. » Maka kata mantri *Damṣiḳ* itou denhan takout.nia : « iâ touankou Chah alam ! hamba per.sembah.kan.lah ka baouah douli yang mahamoulia tcheritra nia deripada per.moula.an.nia segala peristeoua hamba di sourouh.olih radja *Chah Djohon* maka baginda itou ber.kata kapada hamba,

le Très-Haut et digne de louanges? Je ne veux pas, car cette action est défendue par Dieu le Très-Haut et digne de louanges, elle est défendue par l'Envoyé de Dieu (que la paix et la bénédiction de Dieu soient sur lui!). Non, je ne commettrai pas cet acte que tu veux, ce n'est pas l'acte d'un croyant. Que serais-je, si je consentais à le commettre? » Alors je lui dis : « Si tu ne veux pas, je tue un de tes enfants! » La princesse répondit : « Si tu tues mon enfant. ce sera par le jugement de Dieu ; et que pourrai-je faire, sinon invoquer son nom ? » Alors je tuai un de ses enfants. Lui mort, je demandai de nouveau si elle voulait de moi, et je tuai encore un autre des enfants. Celui-là mort, j'adressai la même question, et la princesse répondit : « Je

demikian kata baginda itou : « Hey mantri.kou pergi. lah angkau kou.sourouh.kan ka nagri *Cagdad*, pergi meng, hantar.kan anak.kou tiga orang ini kapada neneḳ.nia dan istri.kou touan poutri *Djouher Manikam* kapada haya bounda.nia radja *Haroun er. rachid*. **Hatta** maka gamba poun ber.djalan.lah dengan segala rayat yang meng.iring.kan touan poutri *Djouher Manikam* itou.maka datang . lah pada souatou tampat per.moula an.nia maka hari poun malum.lah, maka hamba poun men.diri.kan rounah. maka segala rayat itou masing-masing men.diri.kan roumah ber.koliling roumah touan poutri itou. Maka datang.lah cheïtan membri ouasous kadalam hati hamba bhaoua datang pikir hamba **adapoun** istri radja ini terlalou eloḳ roupa.nia dan nama.nia poun terlalou indah-indah baïk akou pergi ber.tania

ne veux pas commettre une action qui est défendue par Dieu et détestée par l'Envoyé de Dieu (que la paix et la bénédiction de Dieu soient sur lui !) ; cette action est interdite, et c'est un grand péché devant Dieu le Très-Haut et digne de louanges. » Je luis dis : « Si tu ne veux pas, nécessairement je tue le troisième de tes enfants. » La princesse *Djouher-Manikam* répondit : « Si tu tues mon troisième enfant, ce sera par le jugement de Dieu, et que pourrai-je faire sinon invoquer son nom, car je ne suis qu'une femme ? » Alors je tuai encore un enfant. Après la mort de ce troisième enfant du roi, je posai de nouveau ma question à la princesse ; elle ne voulut pas y consentir. Je lui dis : « Si tu ne veux pas, je te tue ! » Elle me répondit : « Si tu

kapada.nia kalau-kalau iya maou akan dakou. Maka hamba poun masouḳ.lah kadalam ḳeimah touan poutri itou, tatkala itou touan poutri lagi doudouḳ di sisi anak.nia tidor itou, iya lagi mem.bourou-bourou niamoḳ. Maka hamba di.tania.ı olih touan poutri, maka kata.nia : « Hey mantri.kou hendaḳ kamana angkau ini ? » Maka sahout hamba « **adapoun** hamba ini datang ini hendaḳ ber.tania kapada touan hamba kalau-kalau touanhamba maou akan hamba ». Maka kata touan poutri : « tiada.kah angkau takout akan Allah soubhanah oua taala bhaoua akou tiada maou karna pe.kerdja.än ini di.larang.kan Allah soubhanah oua taala dan di.larang.kan rasoul Allah (*salla Allah aley.hi oua sallama !*) boukan pe.herdja.an.kou dan boukan pe.kerdja.an islam yang hendak kau.kerdjakan ini, maka betapa pri.kau mengerdja.

me tues, c'est que Dieu aura prononcé son arrêt sur sa servante; mais attends-moi ici, car je veux laver mes vêtements et mon corps tachés des traces du sang de mes enfants. » Je dis : « C'est bien ! j'attends ici. » Elle sortit de la tente, la pluie tombait à torrents. Il me fut impossible de savoir où elle était allée. Tel est mon récit, ô Roi du monde ! »

Le roi dit : Ministre du pays de *Damas*, as-tu des fils ? » Il répondit : « Oui, Monseigneur, Roi du monde, j'ai trois fils. » Le prince dit : « Fais venir tes trois fils ici, afin que promptement je juge suivant la loi instituée par le Prophète (que la bénédiction de Dieu et la paix soient sur lui !). Voici ce que prescrit cette loi : « Le ministre a tué les enfants de la princesse *Djouher-*

kan diya.maka kata hamba » djika angkau tiada maou, mistchaya kou.bounouh anak.mou sa'orang. » Maka sahout touan poutri « djika kau bounouh poun anak.kou soudah dengan houkoum Allah djouga, nama.nia apatah oupaya.kou lagi ? » maka hamba bounouh sa'orang; telah soudah mati maka hamba ber.tania poula itoupoun tiada djouga iya maou akan hamba.maka hambah bounouh poula sa'orang lagi anak.nia; lagi satelah mati maka hamba ber.tania poula, maka sahout touan poutri itou : « tiada akou maou meng.erdja.kan pe.kerdja.an yang di.larang. kan Allah dan di.bentchi.kan ragoul Allah (*salla Allah aley.hi oua sallama !*) karna per.bouat.an haram itou ber.dossa.nia terlalou kapada Allah soubhanah oua taala. Betapa pri.kau meng.erdja.kan diya ? » Maka kata hamba « djika tiada angkau maou

Manikam, ce n'est pas le ministre qui doit être mis à mort, ce sont les enfants du ministre qui doivent être tués. L'exécution de ce jugement sera la juste application de la peine du talion entre le ministre et la princesse. »

Le ministre appela ses trois fils; dès qu'ils furent venus, il les présenta au roi de *Roum*. Celui-ci dit à son ministre : « O mon ministre ! où est l'Éthiopien ? qu'on l'amène ici ! » Le voleur éthiopien vint et se prosterna devant le roi de *Roum*. Le roi de *Roum* lui dit : « Éthiopien ! retourne dans ton pays et change de conduite. Celle que tu cherches, tu ne la reverras plus ! » Et le prince lui fit don d'un *keti* d'or. Puis le prince dit : « O mon ministre, où est *Biyâpri ?* qu'on

nistchaya kou bounouh anak.mou katiga.nia » maka sahout touan poutri *Djouher Manikam :* « Djika kau. bounouh poun anak.kou yang katiga.nia soudah.lah dengan houkoum Allah taala, nama.nia apatah oupaya.kou lagi, karna hakou perampouan. » Maka hamba bounouh sa'orang lagi. Satelah soudah mati katiga.nia anak radja itou, maka hamba ber.tania poula kapada touan poutri itoupoun, tiadà djouga iya maou, maka kata hamba « djika angkau tiada maou maka angkau poun kou bounouh ». maka saout.nia aken hamba : « djika akou poun kau.bounouh soudah. lah dengan houkoum Allah djouga ber.lakou atas hamba.nia; tetapi manti.lah akou di.sini karna akou hendak mem.basouh kaïn.kou dan toubah.kou bekas ber.loumour darah anak.kou. Maka kata hamba : « baïk.lah hamba nanti di.sini. » Maka iyapoun ka-

l'amène ici ! » On amena donc *Biyâpri*. Lorsque celui-ci fut arrivé, il se prosterna devant le prince. Le prince dit: « *Biyâpri*, pars pour ton pays et change désormais de conduite. Celle que tu cherches, tu ne la reverras plus ! » Et le prince lui fit don de deux *keti* d'or.

Le roi de *Roum* dit alors aux *mantri:* « Que tous soient assemblés ! Je veux rendre le jugement entre le roi de *Bagdad* et le ministre de *Damas.* » Les *mantri* et les *houloubalang* se rassemblèrent donc en présence du roi, en même temps que ses sujets. Le roi de *Roum* dit: « O mon *mangkouboumi !* que les enfants du ministre de *Damas* soient mis à mort tous les trois. Telle est l'inspiration divine. Alors les enfants du ministre

louar.lah deridalam roumah.nia itou hari poun houdjan.lah terlalou amat lebat; maka tiada.lah ber.ka. ahou.an lagi kamana pergi.nia. Demikian.lah tcheritra.diâ Chah alam! » Maka kata radja : « Hey mantri binoua *Damṣiḳ* » ada.kah angkau ber.anak laki-laki?» maka sembah.nia : iâ touankou Chah alam ada anak hamba tiga orang laki-laki. Maka kata baginda baoua anaḳ.mou itou katiga.nia kamari, soupaya sigra kou houkoum.kan dengan houkoum cheriat nabi (*Salla allah aley.hi oua!*) demikian.lah houkoum.nia: *mantri itou bounouh anaḳ poutri Djouher Manikam itou « bounouh mantri itou, tiada patout bounouh anak mantri itou satelah soudah di.kerdja itou doua-doua bounouh mantri dan poutri itou doua-doua ḳissas* ». Maka mantri itoupoun memanggil anak.nia tiga orang itou.satelah datang maka di.per.sembah.kan.

de *Damas* furent tués tous les trois. Après qu'ils eurent été mis à mort, le prince dit: « Ministre, retourne au pays de *Damas*, avec un haillon pour ceinture et dans tes derniers jours change de conduite! Si tu ne le sais pas, c'est moi qui suis la princesse *Djouher-Manikam*, la fille du sultan de *Bagdad*, l'épouse de *Châh-Djohon*, mon seigneur, et la sœur de *Minbah Châhaz*. Dieu a frappé tes yeux d'aveuglement, à cause de ta félonie envers moi. Il en est de même du Kâdhi de la ville de *Bagdad*. » Le ministre de *Damas*, saisi de frayeur trembla de tous ses membres; il se jeta aux pieds de la princesse *Djouher-Manikam* et, ainsi prosterné, il demanda mille et mille fois pardon, puis il s'en retourna à *Damas* tout en larmes et accablé de

nia kapada radja *Roum*. maka kata radja *Roum* kapada mantri.nia : « Hey mantri.kou mana *zanggi* itou baoua kamari.maka *zanggi* pentchouri poun datang lalou meniembah kapada radja *Roum*. maka kata radja *Roum :* « Hey *zanggi* kombali.lah angkau ka nagri.mou dan djangan lagi pekerti.mou yang demikian itou bhaoua yang ankau ichahari itou tiada. lah angkau per.olih lagi ! » maka baginda poun mem. bri anougraha emas akan *zanggi* sa. kati. Maka kata baginda poule : « Hey mantri kou mana *Biyapri* itou baoua kamari ; » maka *Biyapri* poun di.baoua orang. lah iya. Satelah *Biyapri* itou datang lalou iya meniembah kapada baginda : maka kata baginda « Hey *Biyapri !* pergi.la hangkau ka nagri.mou, djangan.lah lagi pekerti.mou demikian, bhaoua yang kau tchahari itou tiada.lah

douleur à cause de la mort de ses trois fils. Le Kâdhi, couvert de honte à cause de sa trahison envers le sultan de *Bagdad*, s'enfuit et s'expatria. Le roi de *Roum* ordonna d'amener le roi *Châh Djohon* et de lui donner un habillement tout brillant d'or, et il l'envoya demeurer en la compagnie de son père le sultan de *Badgad* et de son frère le prince *Mînbah Châhaz*.

Alors la princesse *Djouher-Manikam* se retira ; elle entra dans le palais et en revint revêtue d'habits de femme. Elle sortit alors accompagnée de ses suivantes, et alla se présenter à son père le sultan de *Badgad*. Elle se prosterna devant son père, devant son frère le prince *Mînbah Châhaz*, et devant son époux le roi *Châh Djohon*.

kau per.olih lagi. » Maka baginda poun meng. anougraha.i doua kati emas. Maka kata radja *Roum* kapada segala mantri.nia : « ber.himpoun.lah kamou sakalian bhaoua akou hendaḳ meng.houkoum.kan radja *Bagdad* dengan mantri *Damṣiḳ;* » maka segala mantri dan houloubalang poun ber . himpoun . lah meng.adap baginda serta segala rayat sakalian.nia. Maka kata radja *Roum :* « Hey mantri.kou ! **adapoun** anaḳ mantri *Damṣiḳ* itou bounouh ilham katiga.nia. » Maka anaḳ mantri *Damṣiḳ* itou di.bounouh orang.lah katiga.nia. Satelah soudah mati. maka kata baginda : « Hey mantri.kou ! kombali.lah angkau ka nagri *Damṣiḳ* dengan sa.heley sa.koupang kemoudi.an hari. nia, maka djangan.lah pekerti.mou demikian itou lagi, dan djikalau angkau tiada tahou akou.lah poutri *Djouher Manikam* anaḳ Solthan *Bagdad* dan souami.

La princesse dit : « O vous tous, seigneurs et guerriers du pays de *Roum*, apprenez que je suis une femme et non un homme. Voici mon père le sultan *Haroun er-Raschid,* roi de *Bagdad !* Voici mon frère qui se nomme *Mînbah Châhaz,* et voici mon époux le roi *Châh Djohon* qui règne sur le pays de *Damas !* Depuis le temps où vous m'avez fait monter sur le trône de *Roum*, si j'ai commis quelque faute par erreur ou par ignorance, il faut que vous tous vous m'excusiez, car habituellement les serviteurs de Dieu commettent de nombreuses fautes par erreur ou ignorance ; il n'y a que Dieu seul qui ne commette ni oubli ni négligence, et soit à l'abri de l'erreur ou de l'ignorance ! »

Le *mangkouboumi* du pays de *Roum* dit : « Jamais

kou radja *Chah Djohon* iya.lah touan.kou dan saoudara.kou *Minbah Chahaz*, karna mata.mou di.bouta.kan Allah sebab ḳianat kamou akan dakou dan demikian lagi ḳadli nagri *Bagdad*. Maka mantri *Damṣiḳ* itoupoun gemetar.lah segala anggota.nia serta dengan takout.nia lalou iya soudjoud di hadlirat touan poutri *Djouher Manikam* seraya memohon.kan ampoun beribou.ribou ampoun menienbah lalou iya ka nagri *Damṣiḳ* dengan tangis.nia, terlalou doukatchita iya akan anaḳ.nia tiga orang itou mati. Satelah itou maka ḳadli poun terlalou amat malou.nia sebab iya ber.bouat pitnah kapada Solthan *Bagdad;* maka lari.lah membouang.kan diri.nia. Maka radja *Roum* meniourouh membaoua radja *Chah Djohon* serta di.bri.

Votre Majesté n'a commis la moindre faute, soit par erreur, soit par ignorance, pendant le temps qu'elle a régné sur le pays de *Roum*. Il y a eu pourtant une faute commise par Votre glorieuse Majesté parmi les jugements qu'elle a rendus. Le ministre a tué, la princesse a tué; tous deux l'ont fait volontairement. C'est une faute pour la princesse *Djouher-Manikam* d'avoir tué les enfants du ministre, comme le ministre a commis une faute en tuant les enfants de la princesse. Il y a eu là similitude ; néanmoins, s'il plaisait á Sa Majesté de demeurer sur le trône de *Roum*, tous nous en serions extrêmement contents. »

La princesse *Djouher-Manikam* dit : « Je vais prendre congé de vous tous, seigneurs ! il est bon que nous fassions roi le jeune prince et qu'il me remplace sur le trône ! »

nia me.makey pakeyan yang ka.emas.an ; maka di. sourouh baginda doudouk ber . sama-sama dengan ayahnda baginda Solthan *Bagdad* dengan kakenda baginda *Minbah Chahaz*. Maka touan poutri *Djouher Manikam* ber.angkat.lah baginda masouk kadalam astana, maka kombali.lah baginda memakey pakey. an perampouan.maka touan poutri *Djouher Manikam* poun kalouar.lah iya di.iring.kan olih segala dayang-dayang meng.adap ayahnda baginda Solthan *Bagdad*.

(A suivre.)

Les *mantri* et les *houloubalang* de *Roum* répondirent : « Quels que soient les commandements de Votre Majesté, nous les élevons au-dessus de nos têtes. »

Alors la princesse fit l'enfant royal son successeur, et *mantri*, *houloubalang* et sujets, tous, en se prosternant, élevèrent leurs mains au-dessus de leurs têtes et le proclamèrent roi.

(A suivre.)

LATIN BITERE, ARBITER, UMBRIAN VERFALE

All of the current explanations of *bitere* are highly problematic. Scholars do not need to have pointed out to them the difficulties in the way of comparing *bitere* with φοιτάω, and with -βητέω. The least plausible of all the explanations is that which makes Osc. *baiteis*, which is in all probability a proper name, an excuse for **baetere*, and compares Lettic *gaita* 'course'. This is as bad as when I myself got *per* <*b*>*it at* out of *perit at* at Captivi 690, which I explained from * *perfit*, passive to *perdit* 'destroys'[1]. If I could have established the proverbial nature of that verse, my theory would have had a basis. There may be a germ of truth in it after all as *perbitere* is the only form of the verb that can muster many citations.

All our study of *bitere* must note its rareness, and it is almost safe to say that it is limited to Plautus and his immediate imitators, or to archaizers. Terence does not use it. There is no reasonable doubt but that *bītere* is the correct orthography for the word, while *bētere* is a manuscript variant.

I propose to explain the word from **dwi* + *eitere* 'to go apart'. The relation of **dwi-* to *dī-di-s* is the

1. Cf. Am. gr. Phil., 16, 12.

same we have in Gothic *twis-* alongside of O. H. G. *zir-*. According to this explanation *bitere* meant originally 'to go away'.

This explanation suits perfectly the explanation of Umbr. *ebetrafe hebetafe* 'in exitus', if Buecheler is right in comparing *-bet-* with *bitere*, for *bet-* would stand for **beit-* as well as for **baet-*.

We might operate however with *a]bitere am]bitere*, and compare *com-buro*, if it be true that *-buro* comes from the misdivision of *am]b-uro*.

The *-te-* suffix of EI- seems to be preserved in *oitor utor* if that verb is really cognate with EI- 'go'[1].

In the study of Latin *arbiter* let us first exclude the dialects. There can be no doubt but that the word means 'umpire, judge, arbitrator'. Pott saw in *arbiter* the sense 'zu dem zweiten' and compared with *-biter* Grk. δεύτερος 'second', while *ar-* was a preposition 'to'[2]. In later days *arbiter* has been explained as from *ad-* + *bitere*, but the difference in quantity has to be taken into account here.

It seems to me that *arbiter* may go back to ARDHO-TERO-, and in that case the following words may be its cognates: Sk. *ardh-á* 'half', *árdha-* 'side, part, placé', *ardháyati* 'satisfies, appeases'. Greek ἀρθ-μός 'bond, league', ἄρθ-ρον 'joint', ἀριθ-μός 'sum, number' might also be compared, making AR-DH- an extension of AR-

1. Cf. Danielsson in Pauli's Altilal. Stud., iii, 198 ff.
2. Not dorived from *ad*.

'join'. In that case ἀριθ- must be explained to contain an anaptyptic ι, or we might compare -αρι- in ἀρ-αρί-σκω and suggest a dissyllabic root.

As to the suffix in *arbiter*, if we note that Sk. *ardhá*, has pronominal inflection we might compare it with Lat. *al-ter* 'second, other', *u-ter*[1] 'which of two'. It may be merely imitated. [*A propos* of *u-ter*, I protest against Aryan u- 'two' set up by Brugmann-Halthausen[2]. The 'bothness' of Sk. *u-bhau* lies in the *-bhau*, and as for *u-ter*, we can no more infer *u-* 'two' from it than we can infer *al-* 'two' from *alter*,] from *magis-ter*, the name of another officer. The word *arbiter* 'witness' does in fact approach the meaning of 'second', as Pott[3] saw. It is interesting to note that Latin *testis* 'witness' meant originally 'third', according to a recent probable explanation[4], while *testor*, the derivative verb, is in all respects like *arbitror* in inflection. We must also note *sequester* 'umpire, arbitrator' which Plautus uses as a substitute for *arbiter*[5].

Let us pass now to Umbr. *ařputrati* 'arbitratu'. So far as its *ř* offers testimony it seems to stand for *ad-*, but we can not exclude the possibility that *ř* is a bad spelling, or an analogical spelling, for *r*, cf. *armanu* for *ařmamu*. As *-rp-* is certainly for *-rb-* the question

1. Known to me from Brugmann's Grundriss, II, §683, p. 1042.
2. Brugmanns' Grundriss I², p. 1091.
3. *L. c.*
4. Skutsch in B. B. 23, 100 ff.
5. Cf. Rudens 1004 : nisi das sequestrum aut arbitrum, etc.

arises whether *-rb-* can be derived from -RDH-. Inasmuch as Umbrian *-mb-* comes from -MBH- this question can not be rejected without consideration, even if in *alfu-* '*-lf-* corresponds to Lat. *-lb-* in *albus*. Supposing that ARDHO- 'half' came into primitive Italic, it may have had in preprim. Italic, as in Sanskrit, two accents **ardhó-* and **árdho-*, and the one have been syllabified **ar-dho-* and the other **ardh-o-*. We do not know that -RDH- would have had the same phonetic treatment for both syllabifications. I am not of those who believe that we can operate by algebraic substitution in phonetic matters: because -DH- yields Ital. *-f-* (*-b-?*) I am not willing to say that -RDH- yields Ital. *-rf-*. The analogy of Umbr. *alfu*, Lat. *alba* (: ἀλφός) may incline us to the supposition that as -LBH- yields Umbr. *-lf-*, so -RDH- would yield Umbr. *-rf-*, but analogy is not proof.

The only word that may be cited as proof in Umbrian is *verfale* 'templum' which is explained as Lat. **verbale* '[place of] words'[1]. This seems to me very questionable. I prefer to explain *verfale* by Lat. **versale* 'place marked by lines' : *versus* 'line, row, measure-of-land'. The single occurrence of *verfale* is as follows: *verfale* pufe arsfertur *trebeit* '*templum* ubi flamen *versatur*'[2], where *versatur* seems to make for my explanation. Lucretius calls the sky 'versatile

1. Bréal renders *verfale* by 'carmen'.
2. Buecheler's translation, Iab. Ig. VI a 8.

templum'. Weknow that a *templum* was a space marked out by the augur for observations[1]. It therefore seems to me that we do well to explain *verfale* as 'the place of lines', cf. *templum* 'τέμενος' : τέμνει 'marks, cuts'.

In Umbrian *ařputrati* 'arbitratu', if we have a genuine descendant from the primitive speech, we must suppose that *ar-* was confounded with the prefix *ař-*, and *-u-* in the second syllable is a weakened *ŏ* in the post-tonic syllable. It is on the whole discreeter to regard *ařputrati* as borrowed from Latin. An *arbiter* is of all officials the one most likely to be imported from abroad. The Oscans have *aidil* and *kvaisstur* as names of officials imported from abroad, and the Umbrians have *kvestur* with a derivative *kvestretie* that was unknown to the Romans. There is nothing to forbid our supposing that *arbiter* and *arbitratus* were both bowowed by the Umbrians, and perhaps at a time when ARDHOTERO-was spoken **arbuter* by the Romans.

In addition to the suggestion that *ař-* for *ar-* is due to a general analogy we may even find a specific analogon in *arsmahamo*[2], but *armanu* corrected to *ařmamu*[3] 'ordinamini'.

Here let me sum up the propositions advanced above : Lat. *bītere* comes from **dwi-*, a by form of *di-*

1. Cf. Livy, I, 18, 7-8.
2. VI b 56.
3. I b 19.

'apart, away'+*itere*, a *-te-* present to the root EI 'go'.

Lat, *arbiter* 'umpire' is cognate with Sk. *ardhá* 'half', *árdha-* 'side, part'.

Umbr. *ařputrati* 'arbitratu' is probably borrowed from Latin.

Umbr. *verfale* means the 'place marked out by lines' and is cognate with Lat. *versus* 'line'.

EDWIN W. FAY,
Lexington.
VA.

April, 28, 1898.

POSTCRIPT. — That -LBH- yields Umbr. *-lf-* is not a certain inference from *alfu* 'alba', for the stem *alfo-* 'white' may well be in rhyme with *rufo-* 'red'. Sabine *alpus* is doubtless only a way of writing *albus*, and the same thing seems to be true of Paelignian *Alpis* 'Albius', alongside of *Alafis* 'Albius'.

Umbr. *urfeta* which is usually rendered '*orbitam*' seems to me best rendered '*orditam* (sc. *telam*)', and belongs to *ōrditur* 'spins a thread'. There can be little doubt but *urfeta* is not certainly the product of -RDH-; I suggest rather that *ōrdior* is derived from a complex of the locative *ōri* 'in the mouth' with the root DHE-, inflected, as in Ubriam, DHE-IO- (cf. Lat. *condio*). The sense of this complex was 'puts in the mouth' Rhotacism took place in Ubrian before the complex became a compound. The rôle of the mouth in spinning is well known (cf. Catullus, LXIV, 317-8). The plausibility of this explanation of *ōrdior* is borne out by

the lexical citations of that verb, as well as by the compound *exōrdior* : barring a very few citations for the so called literal sense of 'spin', the other citations do hardly more than ring the changes on the typical example *ōrsus est loqui*, -to such an extent that *ōrdior* might almost be classed among the verbs of saying.

Oct., 22, '98.

BIBLIOGRAPHIE

La Dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes, par M. Grammont. — Dijon, 1895.

Le livre de M. Grammont a pour objet de formuler une kyrielle de nouvelles lois phonétiques se rattachant au phénomène de la dissimilation, et que j'écarterais volontiers toutes par une fin de non recevoir fondée sur les raisons suivantes : 1° la plus importante et la plus sûre des lois phonétiques est l'assimilation ; 2° l'évolution phonétique du langage ne comporte pas de lois contradictoires ; 3° la prétendue dissimilation est toujours fondée sur de fausses explications, ou les cas qu'on en cite sont des exemples à peu près isolés qui dépendent de corruptions ou de confusions dans lesquelles les lois phonétiques véritables n'ont généralement rien à voir.

A cette dernière catégorie appartiennent la plupart des altérations que l'auteur a relevées dans les idiomes romans (patois et langues littéraires), tel par exemple le prétendu français populaire *chamoine* pour *chanoine*.

Quant aux fausses explications, elles pullulent. Je me bornerai à relever les suivantes :

N'est-ce pas abuser du sens du mot que d'appeler

dissimilation, et non pas désaspiration, le phénomène que présente le grec τίθημι en ce qui concerne la représentation par un τ, à la syllabe redoublée, du θ radical? La preuve qu'il s'agit bien d'un affaiblissement phonétique pur et simple nous est fournie par le vocalisme des formes redoublées du sanscrit *tisthâmi*, *bubhoda*, etc., qui accuse toujours un état faible correspondant à celui du substitut de l'aspirée redoublée. Il est impossible de disjoindre les deux faits et de ne pas les attribuer à une seule et même cause, à savoir la loi de compensation en vertu de laquelle toute forme qui se développe est susceptible par là même d'abaisser le diapason phonétique de l'une ou l'autre des parties qui la composent.

Le changement du *r* en *l*, ou le lambdacisme, réclame la même observation. Il est absolument sûr qu'à une époque qui n'est pas fort ancienne, les langues indo-européennes ne possédaient pas de *l*. Graduellement, une bonne partie des *r* ont été atteints par le lambdacisme, et le fait a eu lieu si souvent, sans qu'il y ait lieu de faire intervenir la dissimilation, qu'en bonne logique il convient d'expliquer tous ces changements de la même manière.

La prétendue dissimilation grecque de μ en β (μεμβράς — βεμβράς) est due à un double processus phonétique des plus intéressants et des plus sûrs, mis en pleine lumière par le rapprochement de μυελός moelle (chair molle, le mou), μῶλυς mou, μαλ-ακός,

même sens, β'λ-άξ, m. s., ἀ-μβλ-ύς, m. s. Le radical μυελ a donné très régulièrement μϝελ et par assimilation μϐελ d'où par contraction μϐλ dans ἀμϐλύς, et par chute du μ (imprononçable à l'initiale dans un groupe μϐ) β'λ-άξ. De son côté, μαλ-ακός est pour μϝαλ-ακος : chute du ϝ (non assimilé en β). Quant à μῶλυς (cf. lat. *mollis*) pour *μωελ-υς, comme ce mot a conservé la voyelle (ω) qui, en s'affaiblissant graduellement a donné ailleurs ϝ et β, il n'a subi à l'initiale aucune modification ni suppression[1].

En voilà assez, je crois, pour justifier le scepticisme que j'éprouve d'une manière générale pour toutes les explications qui cherchent à rendre compte de certains faits phonétiques par une tendance du langage à changer un son pour la différencier d'un son voisin.

M. Grammont fait à propos des lois qu'il propose, l'observation suivante : « Ces lois sont des *possibilités* ; elles sont la formule suivant laquelle la dissimilation se fera, si elle se fait. »

Comment concilier ce rôle facultatif des lois en question avec le caractère de nécessité qu'on prétend

1. Si l'on me demande comment il se fait que le procédé n'ait pas été partout le même, je répondrai que les modifications phonétiques sont d'origine *individuelle*, et les langues d'usage *commun*. Il en résulte que, dans une même langue, toutes les possibilités phonétiques *individuelles* peuvent s'établir et coexister les unes à côté des autres. S'il en était autrement, le verbe humain, en tant que son, aurait été stérile et ne se serait jamais enrichi d'un second mot à la suite d'un premier.

attribuer aux lois phonétiques en général ? Si la dissimilation obéit à des règles impératives et fatales, on ne saurait admettre qu'elle se fera ou ne se fera pas. Elle se fera toujours, ou qu'on ne nous parle plus de ces processus phonétiques inflexibles dont la confirmation sur un terrain particulier de la science des sons a été le but de l'auteur qui le déclare en ces termes : « Si la dissimilation, elle aussi, obéit à des lois, tout se tient dans l'édifice... c'est pourquoi nous avons pensé qu'il valait la peine d'étudier séparément le domaine de la dissimilation[1]... »

Cette étude fausse et manquée, comme elle devait l'être eu égard à l'objet que l'auteur avait en vue, a pourtant abouti à un résultat que j'apprécie fort et qu'il a constaté ainsi qu'il suit : « Notre intention était primitivement d'étudier la dissimilation seulement dans les anciennes langues indo-européennes. Nous commençâmes par le grec... Mais nous reconnûmes bien vite que le grec ne possédait guère de dissimilation qu'à la basse époque... Nous passâmes au vieux slave, qui ne nous apprit rien, si ce n'est que la dissimilation lui est presque totalement étrangère. Le vieux latin et le latin classique n'offrent que peu de faits et tous entachés de l'obscurité qui règne généralement dans cette langue. Mais le latin de la basse époque et surtout

1. Notons encore cet aveu dépouillé d'artifice : « Les mots réduplicatifs en général et ceux qui font onomatopée en particulier ont un vocalisme spécial. » Nous voilà rejetés en plein dans le domaine de la fantaisie et de l'arbitraire.

le latin vulgaire nous apportèrent des cas de dissimilation absolument certains... »

Ainsi point de dissimilation sûre dans les états anciens du langage. Le phénomène n'apparaît qu'au moment de confusion et d'ignorance, et surtout de rupture de la tradition, où s'est produite la transformation du latin en roman. J'y vois la preuve évidente qu'il s'agit en réalité de corruptions qui ne relèvent d'aucune loi et qui ne sont par conséquent d'aucun secours pour l'explication des *règles phonétiques* qui président à l'évolution normale du langage, là où cette évolution n'a pas subi de révolution violente comme dans le sanscrit, le grec ancien, le latin classique, les langues slaves et germaniques.

Je manquerais à tous mes devoirs si je n'ajoutais, à la suite des critiques que le souci des intérêts de la science et de la vérité m'ont obligé à soumettre à l'auteur, l'expression de toute l'estime que m'inspirent l'étendue et la précision de son savoir dans le domaine linguistique si vaste qu'embrasse son étude.

Quel utile parti il pourrait en tirer, si, secouant avec la poussière de ses chaussures de voyage, les vaines, les stériles méthodes de la linguistique d'outre-Rhin, il substituait hardiment aux formules d'écoles l'initiative féconde qui jaillirait de la source si abondante, ce semble, de ses observations personnelles ! Dans la science, comme ailleurs, le succès suit l'audace. Est-il besoin de le rappeler à la jeunesse

française qui s'intéresse à celle du langage? Attendra-t-elle pour rompre les liens qui la paralysent et l'humilient que des idées nées chez nous lui reviennent avec l'estampille de Berlin et le laissez-passer allemand?

PAUL REGNAUD.

P.-S. — J'allais oublier de donner un bon point à M. Grammont pour l'hésitation qu'il éprouve à admettre l'équation *ferendus* = φερόμενος. En France, le sens commun, même en matière de phonétique, ne perd jamais absolument ses droits.

A Manual of German orthography and phonology, with a word-list, by George HEMPL, professor in the University of Michigan. — *Boston* and *London*, Ginn and C°, 1897, petit in-8°, xxxij-(ij)-298 p.

La liste des mots, avec l'indication de la prononciation exacte et des références au texte du volume, n'a pas encore paru ; M. Hempl ne nous en donne aujourd'hui qu'un spécimen en quatre pages.

Cette liste formera la quatrième partie de l'ouvrage ; les trois autres sont : 1° l'orthographe, 2° la phonologie, 3° l'accent.

L'*orthographe* est traitée en cinq chapitres : l'alphabet, l'épellation (spelling), la division des mots d'une ligne à l'autre, l'emploi des capitales et la ponctuation. Rien d'intéressant comme les deux premiers chapitres surtout : le premier nous donne la série très complète des types d'impression et des caractères d'écriture qui ont été en usage en Allemagne depuis les runes jusqu'à nos jours. Au deuxième chapitre,

l'auteur expose l'incertitude qui régnait en Allemagne il y a trois cents ans sur l'orthographe usuelle, mais il ne s'occupe pas du mouvement réformateur contemporain.

La *phonologie* se subdivise en phonétique générale, matériel phonique de la langue allemande et prononciation. Il y aurait évidemment beaucoup d'observations à faire, particulièrement sur le système de transcription adopté, qui me paraît un peu compliqué : c'est toujours le résultat auquel on arrive en voulant être trop précis et représenter avec une minutieuse exactitude jusqu'aux moindres nuances de sons et de bruits. La prononciation, à ce point de vue, est étroitement examinée, et je ne puis que recommander la lecture de ces pages on ne peut mieux travaillées.

Tout ce qui touche à l'accent est également traité de main de maître : intonations, efforts variés, état d'esprit de celui qui parle, tout ce qui touche au sujet est passé en revue, et je ne pense pas qu'il existe aucun livre mieux fait et plus complet à ce point de vue. Tous les linguistes voudront l'avoir dans leurs bibliothèques. JULIEN VINSON.

Neohellenic Language and Litterature, three lectures delivered at Oxford in June 1897, by Platon E. DRAKOULES. — *Oxford*, B. H. Blackwell, 1897, viij-70 p. in-8°.

Les trois conférences de M. Drakouli ont pour sujets:

les origines de la langue néo-grecque, les origines de la littérature néo-grecque et les activités modernes. L'auteur fait correspondre successivement ces trois sujets aux trois grandes périodes : chute de Rome ou époque byzantine, chute de Constantinople ou époque turque, Révolution française ou époque néo-hellénique. M. Drakouli y explique fort bien les rapports du grec moderne au grec ancien, les tentatives des puristes, le mouvement littéraire contemporain, et expose fort nettement les questions complexes qui se groupent autour du problème grec. J. V.

Oriental Studies ; a selection of the papers read before the Oriental Club of Philadelphia (1888-1894). *Boston*, Ginn & Company, 1894.

Le 30 avril 1888, il y a juste dix ans, dix-neuf savants et travailleurs américains se réunirent pour fonder à Philadelphie une Société, le Club Oriental; ils se proposaient d'échanger leurs idées et de provoquer autour d'eux le développement des études orientales. Le nombre des membres était, cinq années après, de trente-deux, dont une dame (Mrs Cornelius Stevenson, curateur honoraire de la section égyptienne du Musée d'archéologie de l'Université de Pennsylvanie) et un Français (M. Louis Vossion, consul à Philadelphie) ; quatre membres étaient morts ; un avait donné sa démission. Les statuts fixaient au chiffre maximum de trente le nombre des membres et décidaient que la co-

tisation annuelle serait de un dollar seulement. Jusqu'au 10 mai 1894, le club tint quarante séances. Le présent volume est en quelque sorte le résumé de ces quarante séances, en ce sens qu'il contient les principales des communications qui ont été faites par les membres de la Société. Ces articles sont au nombre de treize ; tous sont d'un très grand intérêt, et ils embrassent l'ensemble des études orientales.

M. H. Collitz traite du nom aryen de la langue (p. 177-201) ; M. Morton W. Easton, de la géographie physique de l'Inde (p. 17-34) ; M. Edward Washburn Hopkins, des nombres sacrés du Rig-Véda (p. 141-159) ; M. George A. Barton, des divinités originales israélites (p. 86-115) ; M. W. Max Müller, des anciens Éthiopiens (p. 73-85) ; M. Paul Haupt, du livre de l'*Ecclésiaste* (p. 242-278) ; M. Marcus Jastrow, des psaumes 73 et 90 (p. 35-51), et d'un document judiciaire de Babylone (p. 116-136) ; M. H. V. Hilprecht, d'un fragment numérique de Nippur (p. 137-140) ; M. D. G. Brinton, des alphabets des Berbères (p. 63-71) ; M. Benjamin Smith Lyman, du changement des sourdes en sonnantes dans les composés japonais (p. 160-176) ; M. Stewart Culin, de la littérature des travailleurs chinois (aux États-Unis, p. 52-62) ; enfin Mme Stevenson, de la plume et de l'aile dans l'ancienne mythologie (p. 202-241).

Tous ces articles sont à recommander, et je ne saurais vraiment dire s'il y en a un qui soit meilleur que

les autres. J'ai particulièrement remarqué ceux sur l'Inde, sur le nom de la langue, sur les dieux d'Israël, sur la phonétique japonaise et sur les alphabets berbères.

Ce dernier travail, dû à la plume habile de M. Brinton, le savant linguiste, est plutôt un programme d'études ; mais il ouvre un champ vaste et fécond à l'activité des chercheurs. Notre éminent collègue rappelle que l'écriture berbère, essentiellement consonantique, est évidemment d'origine sémitique, mais que si plusieurs de ses caractères peuvent être rattachés à l'alphabet punique, d'autres sont d'une autre origine ; que les premiers d'ailleurs peuvent avoir été empruntés au punique ou provenir d'une source commune. Mais beaucoup d'inscriptions paraissent antérieures à la fondation de Carthage ; on en trouve depuis les Canaries jusqu'aux frontières de la Libye. Ces inscriptions antiques présentent des caractères qu'on ne retrouve plus dans l'écriture moderne. Il est probable que l'alphabet primitif se rattache à l'écriture égyptienne, prototype commun de tout le sémitisme ; or, on a signalé de remarquables analogies avec les alphabets celtibères. D'autre part, notre ami M. le Dr Letourneau a montré des analogies du même genre avec certains signes alphabétiformes tracés sur les dolmens et les menhirs du nord de l'Espagne et de l'ouest de la France. Ces faits seraient extrêmement importants, car ils prouveraient une identité de race ou une com-

munauté d'origine entre les vieux Gaulois, les Ibères et les indigènes du nord de l'Afrique, hypothèse à laquelle j'ai, pour ma part, plus d'une fois songé en étudiant la langue basque, et en croyant y découvrir certains vestiges d'influences sémitiques. L'avenir nous éclairera. JULIEN VINSON.

The Construction of eya *with the conjunctive verb in old Basque*, by E. S. DODGSON (extrait des *Transactions of the philological Society*). — Londres, 1898, 11 p. in-8°.

On retrouve dans cette brochure, à un moindre degré que d'habitude peut-être, l'incohérence et le manque de méthode qui caractérisent les publications de l'auteur. Il y a mis de tout, et même des choses intéressantes, car M. D. est fort instruit et très au courant de tout ce qui concerne le basque. Il rapporte entre autres un mot de M. Antoine d'Abbadie qui est parfaitement absurde : « Basque grammar has still to te written, and it should be written in english » ; cette boutade, si elle est authentique, prouverait seulement une fois de plus que M. d'Abbadie, excellent mathématicien et astronome de mérite, était un linguiste des plus médiocres.

La question principalement étudiée par M. D. est la suivante : d'où vient la finale *enetz*, *enez*, ou *enz* des phrases basques interrogatives avec *yea*, *ea*, *hea* « si » précédent, comme dans : *ega Iainconganic diradenez*

« (je demande) s'ils sont de Dieu » ? Le prince L.-L. Bonaparte voyait, paraît-il, dans ces formules la forme conjonctive du verbe en *n* avec la négation *ez* et proposait de traduire, par exemple : « s'ils sont de Dieu *ou non* ». M. Dodgson combat cette opinion, mais sa discussion est un peu confuse. Évidemment, si le prince L.-L. Bonaparte voit dans *diradenez* une contraction de *diraden edo ez* (qu'ils soient ou non), il se trompe ; mais s'il suppose que la finale en *z* est fournie par la négation mise là pour amplifier, si j'ose m'exprimer ainsi, le caractère dubitatif de la question, pour en faire prévoir la solution négative, pour jouer en quelque sorte le rôle de notre « n'est-ce pas? » l'opinion est parfaitement soutenable. Les objections de M. Dodgson sur la réduction euphonique de *ez* à *z*, sur la présence dans certains cas du *ba* positif, ne portent pas ; ce qui est plus sérieux, ce sont les exemples en *ez* sans *eya* (si, utrum, whether) ou au contraire les exemples de *eya* avec le conjonctif simple sans *ez*. Pour M. D., le *z* est tout simplement le suffixe instrumental de la forme conjonctive déclinée. La question est intéressante et mérite qu'on la discute de très près ; je ne serais pas éloigné de croire que M. D. est dans le vrai.

Julien Vinson.

VARIA

Les Coupes sombres

« Je m'étais, dans un article, servi de cette locution qui est courante dans la langue de la conversation et du journalisme : une coupe sombre. J'avais dit, si je me rappelle bien, qu'il faudrait faire dans les grandes administrations une coupe sombre d'employés.

Un de mes anciens élèves, qui est devenu garde général des forêts, me vient un jour demander à déjeuner, et au cours de l'entretien :

— Savez-vous au juste, me dit-il, vous qui vous piquez de savoir le français, vous qui êtes un puriste, savez-vous ce que c'est qu'une coupe sombre?

La question me surprit, je n'y avais jamais songé.

— Dame! lui dis-je, il est très vrai que, si le terme a dans le langage forestier une signification particulière, je l'ignore. Je le prends dans le sens où tout le monde l'accepte dans l'entretien familier. Une coupe sombre, c'est pour nous un furieux abatis, après lequel il ne reste plus rien sur le sol. Ainsi quand nous disons qu'il faut faire dans les abus des coupes sombres, nous entendons par là qu'il faut en détruire le plus qu'on peut. La métaphore est d'un emploi très fréquent dans le style du parlementarisme et de la presse, et je n'ai jamais vu qu'on y attachât aucune autre acception.

Mais j'avoue que je n'ai jamais réfléchi sur ce petit problème de linguistique. J'écris « une coupe sombre » en ce sens, parce que cela se dit et s'écrit ainsi partout. Jamais je ne me suis avisé de remonter à la signification précise, au sens étymologique et vrai. Si c'est une sottise, mon excuse est que nous la faisons tous ; je suis couvert par le peuple,

Quem penes arbitrium est et jus et norma loquendi,

par le peuple qui est notre grand, qui doit être notre seul maître de langue.

— Eh bien! mon cher maître, permettez-moi, à moi qui fus votre élève en rhétorique, de vous affirmer qu'en ce cas-là le peuple se trompe et que coupe sombre pris en ce sens est, comme vous avez dit vous-même, une sottise; ou, comme vous disiez jadis, quand vous étiez professeur, un gros contresens.

— En tout cas, je ne suis pas seul à le faire.

— Oh! non, tenez, pas plus tard qu'avant-hier, un de vos collaborateurs du *Temps*, M. Marcel Monnier, écrivait que « les lapins pratiquent des coupes sombres dans les carrés de choux ».

— Eh bien ! en parlant ainsi, il était compris de tout le monde.

— Soit; mais nous, hommes de la forêt, nous sourions tout bas.

La coupe sombre est, par opposition à la coupe claire, une coupe qui laisse la forêt sombre. Elle suppose donc un abatis sans grande importance; tandis que la coupe claire (celle qui rend la forêt claire) indique un furieux abatis.

Si j'ai besoin d'argent, je fais une coupe claire.

— Oui, interrompis-je, une coupe qui vous permet d'éclairer.

— Oh! s'écria-t-il... à votre âge!... Si je ne veux que désencombrer la forêt, je fais une coupe sombre.

Il vit bien à mon air inquiet que j'étais plus étonné que convaincu.

— Vous ne me croyez pas? me dit-il. Eh bien! vous connaissez M. Tournus, aujourd'hui trésorier général à Versailles, et qui fut longtemps inspecteur des finances. Il a en cette qualité surveillé bien des coupes sombres et bien des coupes claires. Il vous renseignera exactement sur le sens exact de la locution.

Je ne répondis rien; j'étais collé. Mais, mon ancien élève parti, je courus au Dictionnaire de Littré. C'est la loi et les prophètes.

« *Coupe sombre*, dit l'illustre lexicographe, opération qui consiste à enlever dans un massif, une partie des arbres qui le composent, de manière à permettre à ceux qu'on laisse sur pied d'ensemencer le sol au moyen des graines qu'ils disséminent naturellement.

» *Coupe claire*, opération qui consiste à abattre une partie des arbres précédemment conservés, afin d'habituer peu à peu les jeunes recrues à la lumière... »

C'est mon forestier qui avait raison : où nous usons de la

locution *coupe sombre*, nous devrions nous servir du terme: coupe claire..., ou plutôt il y a une opération définitive que les forestiers appellent « coupe de nettoiement »; c'est celle qui consiste à tout abattre, afin de nettoyer complètement le sol; voilà la vraie métaphore.

Je le sais maintenant et nous n'en continuerons pas moins à écrire à contresens une coupe sombre. Le pli est pris.

Ne voyez-vous pas tous les jours des humanistes écrire : le *vulgum pecus?*

Vulgum pecus! Quelle horreur! — SGANARELLE. »

Cet article du *Temps* (n° du 30 mars 1898) appellerait quelques réflexions. Tout d'abord, si M. Sarcey avait fait attention aux mots eux-mêmes, il lui eût été facile de comprendre, sans consulter Littré, que le jeune forestier avait raison. Une coupe *sombre* est ainsi appelée parce qu'elle laisse la forêt sombre, tandis qu'une coupe *claire* fait tomber un assez grand nombre d'arbres pour que la forêt devienne claire.

Quant aux coupes de nettoiement, ce n'est pas du tout ce que M. Sarcey s'imagine. C'est une opération sans importance qui consiste à nettoyer la forêt, c'est-à-dire à en enlever les ronces, les végétations secondaires, les sous-bois sans avenir, etc.

La question a été déjà discutée sous Louis-Philippe, à propos d'un discours parlementaire.

J. V.

TABLE GÉNÉRALE DU TOME XXXI

Pages

Quelques observations de sémantique grecque, par P. Regnaud 1
Du verbe concret, par R. de la Grasserie 15, 108, 241
The Biscayan Grammar, Vocabulary and Bilingual Dialogues of Rafael Micoleta, par E.-S. Dodgson 35
Histoire de la princesse Djouher-Manikam, roman malais, par A. Marre (*suite*) 42, 224, 349
Antithèse védique, par V. Henry 81
Analytical synopsis of the basque verb in S. Mark translated by Liçarrague, par E. S. Dodgson 126, 272
Notes sur l'exégèse védique, par P. Regnaud 157
Fête de l'Association basque à Sarre en 1897 193
Quelques étymologies euskariennes, par H. de Charencey .. 319
Un paradoxe védique, par P. Regnaud 344
Une règle importante de sémantique, par P. Regnaud 346
Latin « bitere, arbiter », Umbrian « verfale », par Edwin W. Fay 373
Corrigenda 296
Varia. Appel aux bibliographes 78
— Les livres minuscules 79
— Les squelettes de Voltaire et de Rousseau 187
— Une étude des voyelles 188
— Le mot franc-maçon 190
— Coquilles typographiques 191
— Folk-lore. Mariage 191
— Le langage des plantes 316
— Le langage oratoire 317
— Les coupes sombres 394

BIBLIOGRAPHIE

M. Bréal. Essai de sémantique, par Paul Regnaud 60
G. de Mortillet. Formation de la nation française, par J. Vinson 68

Pages

P. Richenet. Le patois du Petit-Noir, canton de Chemin (Jura), par J. Vinson 73
C. Lagache. L'alphabet rationnel, par J. Vinson 74
P.-M. Joyce. A. Grammar of the irish language, par J. Vinson 75
B. Quaritch. Catalogue n° 175, by J. Vinson 76
A. Lefèvre. L'histoire, par J. Vinson 160
A. Orain. Le Folk-lore de l'Ille-et-Vilaine, par J. Vinson. 165
Ch. Latourneau. L'évolution du commerce, par J. Vinson.. 166
P. Regnaud. Comment naissent les mythes, par J. Vinson. 168
P. Loti. Ramuntcho, par J. Vinson 169
H. Pernot. Grammaire grecque moderne, par J. Vinson.... 179
J. Haller. Altspanische Sprichwörter, par J. Vinson..... 181
Mémoires de la Société Finno-Ougrienne, par J. Vinson... 186
Kuhn's Zeitschrift, par J. Vinson 186
K. Bruchmann. Naturlehre der Dichtung, par V. Henry.. 301
C. Tagliabue. Manuale e glossario della lingua urdu, par J. Vinson 306
P. Regnaud. Précis de logique évolutionniste, par J. Vinson 309
P. Sébillot. Littérature orale de l'Auvergne, par J. Vinson. 312
N. Quellien. Breiz, par J. Vinson 313
M. Grammont. La dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes, par Paul Regnaud 380
G. Hempl. A Manual of German orthography and phonology with a word-list, par J. Vinson 385
E. Drakoules. Neohellenic Language and Litterature, par J. Vinson 386
Oriental Studies, par J. Vinson 387
E. S. Dodgson. The construction of *eya* with the conjunctive verb in old Basque, par J. Vinson 390

LANGUES ÉTUDIÉES

Linguistique générale, 15, 60, 74, 108, 241, 81, 157, 168, 186, 188, 301, 309, 346.
Allemand, 385.
Basque, 35, 126, 193, 169, 181, 272, 319.

Breton, 313.
Espagnol, 181.
Finno-Ougrien, 186.
Français, 68, 73, 165, 312, 394.
Grec, 1, 179, 386.
Hindoustani, 306.
Indo-Européen, 380.
Irlandais, 75.
Latin, 373.
Malais, 42, 224, 349, 380.
Ombrien, 373.

AUTEURS

H. de Charencey, 319.
E.-S. Dodgson, p. 35, 126, 272.
Edwin W. Fay, 373.
R. de la Grasserie, p. 15, 108, 241.
M. Guilbeau, p. 193.
V. Henry, p. 81, 301.
A. Marre, p. 42, 224, 349, 380.
P. Regnaud, p. 1, 157, 60, 344, 346.
J. Vinson, 68, 73, 74, 75, 76, 160, 165, 167, 168, 169, 179, 181, 193, 306, 309, 312, 313, 385, 386, 387, 390.

Le Propriétaire-Gérant,
J. Maisonneuve.

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie de L. Marceau, E. Bertrand, succr